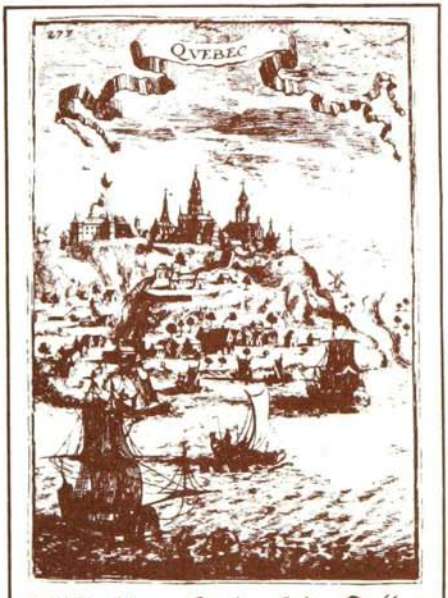


Bibliothèque Nationale du Québec

à Victorie.

J. B. Couture

EN EUROPE

Notes de Voyage

IMPRIMERIE DU "MESSAGER"
LEWISTON, MAINE
1926

D
921
C68
1926

Avant-propos

Les chapitres qui composent ce modeste ouvrage ont été publiés dans "Le Messager" de Lewiston, sous formes de lettres que j'avais nullement l'intention de convertir en volume.

Des amis m'ont assuré que ces lettres ou correspondances intéressaient "beaucoup" le public liseur, et que, mises en brochure, elles pourraient se conserver plus facilement et être offertes aux personnes ne les ayant pas encore lues.

J'ai donc cédé à la dangereuse tentation de publier un livre!

La moitié des lettres qui composent ce livre ont été écrites en route: sur le navire ou les trains, dans les gares et salles d'attente, sur les quais, dans les hôtels et cafés, sur les parcs et places publiques, sans le secours précieux du dictionnaire ou de l'encyclopédie.

On s'apercevra que des erreurs ont pu s'y glisser mais on les excusera, je l'espère.

En racontant les choses comme je les ai observées, j'ai essayé d'être aussi fidèle et précis que possible.

Chose certaien c'est que je n'ai aucune autre prétention que celle de vous plaire, amis lecteurs et lectrices, et si j'ai le bonheur grand d'y arriver, ce sera ma plus précieuse récompense.

L'AUTEUR.

I

Projet de voyage en Europe—Mon séjour dans un hôpital de Boston —Comment cinq citoyens de Lewiston se décident à visiter le Vieux Monde.

Il y a quelques mois, je sortais d'une assez grave maladie et d'un séjour dans un hôpital de Boston.

Ma famille, mes principaux employés et plusieurs de mes autres intimes se mirent à insister pour me forcer à un repos qu'ils croyaient absolument nécessaire au complet rétablissement de ma santé, soi-disant précieuse!

—A votre place, me disait l'ami Filteau, je retournerais en voyage. Le récit de votre dernier séjour en Europe a été lu avec tant d'intérêt, alors, que de nouveaux écrits de ce genre plairaient certainement encore à nos charmantes lectrices et nos non moins charmants lecteurs.

Cette flatterie déguisée me laissait songeur.

Avais-je vraiment intéressé les personnes qui daignèrent me lire dans le temps?...

En tout cas, si j'ai pu le faire, j'en suis bien heureux, et c'est la plus belle récompense que je puisse recevoir pour mon humble travail d'alors.

—Mais, répondis-je à mon jeune directeur, savez-vous bien qu'écrire à peu près l'équivalent d'un volume de 400 pages, comme je l'ai fait en racontant mon voyage d'il y a deux ans et demi, c'est une tâche qui ne s'accorde guère avec le repos prétendu nécessaire?

—D'accord, reprend-il, mais vous n'êtes pas obligé d'écrire aussi longuement; et, par l'imagination, faire voyager vos lecteurs, ça vous récompensera un peu pour le travail que vous vous imposerez tout en prenant une agréable vacance. D'ailleurs, pas nécessaire d'aller en Europe, cette fois-ci; un petit tour en Californie, par exemple, intéresserait peut-être tout autant.

Franchement, cela me souriait, car il y a longtemps que je me propose une excursion sur la Côte du Pacifique dont, depuis si longtemps, on fait luire aux yeux des gens de l'Est le climat soi-disant si merveilleux.

Mais nous avions compté sans les circonstances imprévues qui allaient précipiter les événements et changer les projets.

Le Rév. Père Férir, l'un de nos zélés Dominicains, n'était pas allé dans son pays (la Belgique) depuis quatorze ans.

Lors d'une récente visite de son Provincial, à Lewiston, il sollicita une vacance et l'obtint, car on sait le travail gigantesque accompli par cet actif religieux parmi nous, puisque c'est lui qui, comme procureur de St-Pierre, est chargé depuis longtemps de l'administration financière de notre grande paroisse, sans aucun doute la plus forte du diocèse de Portland.

Le bon Père était donc dans la joie à la perspective de revoir son pays natal.

Il en fit aussitôt part à son compatriote, M. Emile Sacré.

—Pourquoi n'irions-nous pas ensemble? lui dit-il.

—Entendu, répond l'ami Emile, et ce qui est mieux nous allons nous mettre après Couture pour l'emmener avec nous, et peut-être emmener aussi quelques autres bons camarades.

En effet, bientôt M. Arsène Cailler, notre gros homme d'affaire, et peu après M. Napoléon Bazinet, rentier, entraient dans la combinaison, heureux de pouvoir faire la traversée en compagnie d'amis qui, pour l'avoir faite plusieurs fois, connaissaient bien les complications de semblable promenade.

Et c'est ainsi que fut décidé le présent voyage que je vais essayer de vous raconter et de vous faire suivre par la pensée sur le Messager.

* * * *

Immédiatement nous faisions prendre chacun deux de nos photographies, nous allions à la Cour d'Auburn demander nos passeports sur lesquels doivent être collés les portraits des voyageurs; nous envoyions un acompte pour retenir nos cabines sur le paquebot "Belgenland" de la Red Star Line, et le 21 avril à 11 heures du matin, nous quittions la grande ville américaine pour traverser l'Atlantique avec l'intention de visiter la Belgique, la France, un peu de l'Allemagne, de l'Italie, de la Hollande et de l'Angleterre.

Réussirions-nous à suivre l'itinéraire ainsi tracé d'avance?

C'est ce que l'avenir nous apprendra.

Nos passeports, arrivés de Washington, huit jours après en avoir fait la demande, il nous restait environ trois semaines d'attente... une éternité. quoi!

En attendant, il ne serait peut-être pas déplacé de revenir un peu en arrière et de parler de mon séjour à l'hôpital de Boston, et de bavarder un peu aussi sur les cinq jours passés par moi à New York en compagnie de M. Albert Auger, l'excellent professeur de musique de New Auburn, qui, par un heureux hasard pour moi, s'en allait faire une courte promenade dans la grande ville qu'il n'avait encore jamais visitée et où, moi, j'allais me faire examiner l'estomac par de soi-disant spécialistes de l'endroit, afin d'être bien certain que ma santé me permettrait d'accomplir le beau mais fatigant voyage que j'allais entreprendre.

• • • •

Donc, parlons un peu de mes épreuves, de ma santé afin de solliciter votre indulgence si mes écrits n'ont pas la vigueur d'une jeune plume; car à ceux et celles qui ne le savent pas je dois dire que je frise la soixantaine.

Le 11 décembre dernier, à 3 hrs du matin, j'étais terrassé par une douloureuse attaque de gravelle.

Attirée par mes plaintes, ma femme, qui a l'habitude de dormir à l'extérieur, me trouva écrasé dans la chambre de bain.

En toute hâte on manda un médecin qui ne tarda pas à soupçonner la présence d'une pierre que le rein gauche, irrité, essayait de rejeter.

Frictions chaudes, introduction de la sonde, injections de cocaïne (j'avais ressenti souvent des sensations plus agréables!) réussirent à me soulager.

Le docteur me conseilla de recourir aussitôt que possible à la science d'un spécialiste.

En attendant, il exigea de ma part une immobilité absolue et un repos complet pendant quelques jours.

L'analyse des urines, la photographie des organes, par les rayons X de l'hôpital Ste-Marie, démontrèrent qu'en effet le rein gauche (rognon, en bon Canayen) était enflé et qu'un point noir, ayant l'apparence d'une petite pierre calcaire, bouchait l'uretère.

Il fallait donc aller à Boston puisqu'une opération s'imposait et qu'avec un désintéressement admirable de sa part, mon médecin recommandait le savoir et la compétence d'un maître en ce genre de souffrance humaine.

Il m'adressa au Dr Chute, une autorité marquante dans tous les Etats-Unis, et dont les bureaux se trouvent 396 rue Marlboro.

J'y arrivai un jeudi à 1 hre de l'après-midi.

Un portier nègre vous introduit dans la salle d'attente où une charmante infirmière vous inscrit et vous indique un fauteuil en attendant votre tour de consultation.

Dans la condition où je me trouvais, le charme de mon "inscriveuse" me laissait absolument froid; tout de même l'aimable sourire qu'elle distribuait à tous me réconfortait un peu.

La salle était remplie d'affligés comme moi.

Tous les quarts d'heure, l'un d'eux, la figure longue, se levait à l'appel de son nom et pénétrait timidement chez le praticien pour recevoir ou un verdict redouté ou une espérance de cure sans opération.

Entrés par une petite porte visible aux patients, les examinés s'éloignaient par une sortie dérobée.

Comme on le voit, c'était assez bien calculé pour ne pas augmenter inutilement les inquiétudes des autres.

Il était 5 hrs 30 lorsque le nom de Couture fut prononcé pour la première fois peut-être dans ce rendez-vous de souffreteux.

J'entre bravement et me trouve en présence d'un petit bonhomme sur la figure duquel s'épanouissait un invitant sourire surmonté d'yeux doux mais perçants.

Il m'indique un siège et demande mon histoire.

Je suppose qu'elle ne variait guère des centaines d'autres qui se racontaient chaque semaine devant le célèbre spécialiste.

Encore un examen minutieux, une pose aux rayons X, et je suis invité à me revêtir.

Verdict: une opération!

—Mais je suis tellement occupé, me dit le docteur, que vous devez attendre à mardi prochain. Et comme vous n'êtes pas en condition de

supporter facilement l'ennui d'ici là, je vous conseillerais de retourner dans votre famille et de revenir la semaine prochaine, nous vous arrangerons. En attendant, je vous réserverai une chambre au Corey Hill Hospital.

Cette institution se trouve à Brookline et il m'indique la manière de m'y rendre sans que je sois obligé de prendre un taxi coûteux.

J'allais partir pour reprendre le train de Lewiston, à 7 hrs.

—Attendez, me dit le docteur. Mes heures de consultation sont finies pour aujourd'hui, je vais vous conduire à la gare dans mon Ford avant de me rendre à l'hôpital.

J'accepte l'aimable invitation.

Le docteur sait quelques mots de français et est fier de s'en servir.

—Je voudrais avoir le temps de la pratiquer, votre belle langue, dit-il. J'irais de nouveau et souvent me promener à Montréal, Québec et Lévis que j'ai trouvées si intéressants et dont la population est si hospitalière.

Il disait peut-être ça pour me flatter, car je lui avais appris que ma place natale était la vieille cité de Champlain, comme on dit en termes fleuris.

Quel contraste, quelle leçon, hein? Un tas de petits crevés et de petites "crevettes" franco-américains rougissent souvent de parler français, pendant qu'un homme instruit, un savant célèbre regrette de ne pas pouvoir pratiquer notre langue, et est content de faire usage des quelques mots qu'il en sait!

Il me raconte combien il est occupé, et combien il serait raisonnable à son âge de se reposer; mais je lui fais remarquer qu'il ne le peut pas, qu'il ne le doit pas. Un médecin comme lui doit poursuivre son rôle d'apôtre, de soulageur des misères humaines...

Nous nous quittons bons amis, bons camarades, lui pour son hôpital d'où il ne sortira qu'à 10 hrs, peut-être plus tard; moi, pour prendre le train me ramenant à Lewiston.

Je devais revenir à Boston pour mardi soir, mais dimanche une seconde crise me terrassa de nouveau et le médecin me fit prendre le premier train lundi matin pour retourner à mon spécialiste.

Accompagné de ma fille aînée, j'arrivai à l'Hôpital de Corey Hill à 5 hrs 30.

Le docteur, à qui son confrère de Lewiston avait téléphoné, nous attendait entouré de ses aides et gardes-malades.

En l'espace d'une demi-heure on me fit boire plus d'un gallon d'eau, et cette inondation des reins me soulagea aussitôt.

—Vous ne donnez donc aucun remède, aucune drogue, aucun calmant? dis-je à la nurse.

—Non, me répondit-elle, vous n'en trouverez pas dans l'établissement. Ici, tout malaise, un rhume même, se combat avec de l'eau en abondance.

Il est bien certain, pensais-je, que si l'eau se vendait $10 le gallon, comme certaines drogues, personne ne voudrait prendre autre chose!

Je ne savais pas encore le jour et l'heure inquiétants de l'opération. On m'y préparait cependant et je n'allais pas tarder à le savoir, sans doute.

Après souper, le docteur revint, toujours gai, racontant des historiettes, faisant rire les infirmières qui l'entourent. Fallait bien qu'elles rient, c'était leur patron! C'est comme moi, je connais ça; lorsque je conte une histoire, mes employés rient toujours, quand même ce n'est pas drôle! Un samedi soir, cependant, l'un des employés n'avait pas bronché.

—Tu ne ris pas, toi? interrogent ses compagnons.

—Moi? je m'en sacre ben, je quitte ma place ce soir.

Mais les farces du docteur ont leur petite utilité; elles ont pour but de faire oublier les douleurs, l'ennui, et l'approche de l'heure fatale.

—J'ai une agréable surprise pour vous, s'écria-t-il après sa seconde visite.

Et après s'être éloigné un moment dans le corridor, il revient accompagné d'une gentille petite infirmière et d'un aide au visage doux et souriant.

—Je vous présente Miss Lebrun, de Lewiston, et M. Talbot, de Fall River, dit-il gaiment; deux de vos compatriotes.

Pour une agréable surprise c'était une agréable surprise, n'est-ce pas?

Mlle Lebrun et ma fille s'embrassent; elles se connaissent depuis leur enfance, et elles sont à peu près du même âge.

J'aurais voulu en faire autant en ce qui concerne l'embrassade, mais ma timidité bien connue m'en empêcha!

Mlle Lebrun est une jeune garde-malade diplômée de notre Hôpital Ste-Marie de Lewiston, et le fait qu'elle ait pu se placer parmi le personnel du Corey Hill est un beau témoignage à l'entraînement qu'on reçoit dans la grande institution de nos Soeurs Grises, car l'hôpital du Dr Chute étant l'un des plus chics de la grande ville du Massachusetts il faut pour y être employé posséder des capacités réelles.

Quant au jeune Talbot, il parle lui aussi un très beau français et il est dans cet établissement depuis sept ans comme infirmier.

Inutile de dire si cela me réconfortait de savoir que je serais choyé par deux personnes de ma nationalité!

D'ailleurs tout le personnel de Corey Hill fut charmant pour moi, comme il semble l'être pour tous les affligés—en moyenne constante d'une centaine—qui vont y chercher le moyen de prolonger un peu leur existence.

Tout est gai au Corey Hill et on dirait que le mot d'ordre est le fameux "keep smiling" qu'on voit affiché aujourd'hui un peu partout dans notre monde acharné aux affaires.

Les gardes-malades sont jolies et jamais elles ne passent devant une chambre sans sourire au malade et lui envoyer gentiment la main.

La "matrone", comme on appelle la directrice, ainsi que sa première nurse (une plantureuse Irlandaise rayonnante de santé) font tous les jours la visite des malades, s'informant de leur état, les encourageant et leur distribuant des sourires à pleines bouches. Vrai! il faut être presque mort pour ne pas s'en sentir ravigoté!

Cependant, mon voisin d'en face, un vieux de 75 ans, ne semble pas très réconforté, lui, par les mamours qu'on lui fait. Il a subi une très grave opération, et il se lamente, le pauvre vieux, à coeur de jour et de nuit. Et il n'est pas tout à fait doux! Dans ses crises, il tempête et jure comme un charretier si la nurse retarde de quelques secondes à lui apporter à boire.

On offre à me changer de chambre, craignant que les plaintes du vieillard ne me fatiguent ou m'impressionnent trop; mais je refuse. Autant vaut que ce soit moi qu'un autre qui soit incommodé. Aussi bien m'accoutumer dès maintenant aux douleurs qui nous attendent tous avant le grand voyage dont on ne revient pas...

• • • •

Le soir de mon troisième jour à l'Hôpital, ma petite nurse m'apprend que l'opération est apparemment très proche.

En effet, une demi-heure après, je vois apparaître le professeur entouré de deux autres médecins et de l'aide Talbot.

Les Rayons X avaient apparemment dévoilé la présence d'une petite pierre qu'on allait essayer d'enlever... aussi gentiment que possible, et... sans m'endormir.

—Allons-y, dis-je fermement.

Je faisais mon brave, mais entre nous j'aurais autant aimé être à la noce ou même sur la désagréable chaise d'un dentiste.

On m'enlève mes vêtements, on m'endosse une longue chemise blanche et, après m'avoir permis d'embrasser ma fille pâle d'une angoisse qu'elle essayait de me cacher, la pauvrette! on me hisse sur une petite couchette roulante. Et en route pour l'ascenseur et de là dans la salle des opérations qui se trouve à l'étage supérieur!

Je savais le nom scientifique de l'opération qu'on allait pratiquer sur ma personne, mais j'ai oublié comme il s'épelle, et comme j'écris ceci à bord du "Belgenland", dont la bibliothèque ne contient pas de dictionnaires, je n'ose pas vous l'apprendre.

D'ailleurs, il serait mystérieux pour la plupart des lecteurs, comme le sont presque toutes les expressions médicales, chirurgicales ou pharmaceutiques.

Quoi qu'il en soit, on pénétra dans mon petit "canal d'écoulement" au moyen d'un tube en métal qui me parut gros comme un poteau de télégraphe mais qui, en réalité, était gros comme l'index et long d'environ dix pouces.

Dans ce tube, il me semble y constater une minuscule bulbe électrique éclairant l'endroit mystérieux de mon abdomen.

Une longue broche maniée délicatement par le chirurgien s'engouffre dans le tube, et il me semble qu'elle gratte quelque chose de rugueux.

La douleur est aiguë, cela se comprend.

Je frissonne et écrase entre les miennes les mains de l'ami Talbot qui fait son possible pour augmenter mon courage.

Les trois médecins se racontent des histoires peu intéressantes pour moi; j'essaie quand même de sourire devant la bonne volonté de mes tortionnaires. Le "boss" en raconte une qui, naturellement, fait éclater le rire chez les deux aides; moi, je ne la trouve pas très riche.

Dans la "position" où je me trouvais, le mot de casse-tête ne manquait certainement pas d'à propos!

—Savez-vous, dit le chirurgien, quel est le mot de neuf lettres ayant un trou au milieu?

—???

—ConsOlant.

Les rires éteints, le docteur me dit que si cela ne me CONSOLAIT pas, je pouvais sacrer.

Je sentais bien qu'on préparait le grand coup, et c'est ce qui se produisit, en effet.

Mais je tins bon, presque sans broncher et sans jurer.

Deux pleines seringues d'un liquide quelconque est poussé dans le tube.

Ce dernier reste en place; il ne faut pas le déranger encore, et la douleur est passablement amère!

On me remet sur la couchette qu'on roule de nouveau dans l'ascenseur pour descendre aux Rayons X.

Je ressemblais à un petit navire à un "mât"!

L'appareil aux rayons inconnus se trouve dans la cave de l'établissement, et, pour s'y rendre ainsi que pour les trois poses nécessaires, il s'écoule bien dix grosses minutes, pour moi une éternité, car ça faisait mal en pépère, comme dirait le national Ladébauche.

On enleva alors le fameux mât. Il était temps; quelques secondes de plus et je me serais certainement évanoui.

Après trois quarts d'heure d'absence, j'étais ramené dans ma chambrette où mon enfant attendait avec une cruelle anxiété.

J'essaie de lui parler.

Mes lèvres se crispent et je ne puis que lui envoyer des regards chargés de larmes.

C'était la réaction qui se produisait.

Cinq minutes après, soulagés, contents, nous bavardions comme deux grands enfants, et on me servait un copieux souper.

* * * *

Durant tout mon séjour de 14 ou 15 jours à l'hôpital je continuai à boire de l'eau, un verre toutes les 15 minutes. Si je passais le temps fixé, je devais alors en prendre deux verres de suite pour compenser.

Mais j'allais mieux.

Chaque jour, le joyeux petit docteur me disait:

—Ça va bien. Nous allons être obligés bientôt de vous mettre à la porte et de vous renvoyer dans vos forêts du Maine!

* * * *

On se fait une drôle d'idée de notre Etat là-bas, comme dans toutes les grandes villes, du reste.

On croit que c'est un pays encore sauvage.

Cette absurde croyance fait un tort immense au Maine, et notre gouverneur a eu bien raison de lancer une campagne d'annonces afin de faire enfin connaître ce qui, sans contredit, est la plus belle partie des Etats-Unis et peut-être du monde entier.

En effet, vous aurez beau voyager, nulle part vous trouverez une plus belle nature que dans le Maine avec ses monts majestueux, ses innombrables lacs limpides, ses forêts embaumées toujours vertes et exemptes de reptiles venimeux, ses sources de pure eau potable, ses puissantes rivières, ses prairies fertiles, ses chasses et pêches incomparables, ses plages sablonneuses, ses îles innombrables, ses 1500 milles de rives arrosées par l'eau salée, son climat salubre, ses hivers sains et ravigotants, ses étés ravissants, l'absence presque complète de tempêtes désastreuses et de sécheresse redoutée.

Il faut lui faire de la réclame, en être fier, et les touristes y afflueront.

Au lieu de nous laisser une quarantaine de millions de dollars chaque année, ils nous en laisseront le double, bientôt le triple et plus.

Qu'est-ce qui a fait la grande popularité de la Floride et de la Californie, sinon la réclame intelligente, artistique?

Il est certain que, à tout considérer, le Maine est infiniment plus

beau que le grand Etat de l'extrême sud et que la riche contrée baignée par l'Océan Pacifique.

Mais journaux, revues, magazines, circulaires sont remplis à coeur d'année de réclames artistement conçues et qui attirent les touristes en quête de changement. Sans aucun doute, les résultats sont merveilleux.

M. Laurence, qui, on le sait, a passé l'hiver en Floride, nous apprenait en effet qu'on estimait à $400,000,000 l'argent que les gens du Nord ont dépensé cet hiver dans l'ancien territoire espagnol, car la Floride fut achetée de l'Espagne par les Etats-Unis.

Et en Californie, la somme a peut-être été deux fois plus forte.

Plus c'est loin, plus les gens se laissent leurrer.

Mais nous, dans le Maine, nous n'avons pas besoin de leurrer.

Nous pouvons offrir aux touristes plus d'avantages, plus de beautés pittoresques, plus de plaisirs champêtres que la Californie et la Floride réunies.

Tout ce qu'il faut c'est d'avoir confiance en notre Etat; c'est de faire comme eux: "Booster, booster et toujours booster!" comme on dit en bon... français. Je vous dirais bien: "Pousser, pousser et toujours pousser! mais vous croiriez peut-être que je veux me pousser!

Blague à part, il faut annoncer sa propre marchandise; les autres ne le feront pas pour vous.

* * * *

Le surlendemain de mon opération, la garde-malade me dit:

—Vous pouvez vous lever, si le coeur vous en dit, circuler dans l'établissement, piger dans la bibliothèque, aller vous réchauffer aux rayons du soleil dans la serre remplie de fleurs, et même fumer dans votre chambre, si vous désirez.

—Fumer? Je puis fumer? interrogeai-je, agréablement surpris.

—Sans doute, me répond-elle. La ventilation de chaque chambre le permet, et la fumée, rapidement aspirée par l'air du dehors, ne laisse aucune odeur nuisible.

En effet, dans ma chambrette il y a un vaste foyer par où la "boucane" s'engouffre dans la cheminée. En plus, il y a une grande fenêtre à deux battants—mode française—laissant pénétrer des masses d'air venant d'un joli parc, et qui établit une aération parfaite.

Au surplus, j'avais remarqué qu'un de mes voisins fumait la cigarette sur le lit où il était cloué et cela me faisait constamment penser à mon unique passion—les autres étant disparues tout à fait depuis longtemps—c'est-à-dire trois cigares par jour en moyenne, et des cigares d'homme riche: trois pour 23 cts!

Il n'y avait pas de cigares à vendre dans l'établissement, mais je m'en fis apporter de la ville par ma fille qui venait me voir matin et soir et qui demeurait chez une amie en attendant ma sortie de l'hôpital. Un buveur peut trouver de la liqueur partout, n'est-ce pas? Eh bien, il en est de même du fumeur, pour son poison lent.

Avec mes cigares, de bons livres cueillis dans une bibliothèque assez volumineuse, les journaux du jour qu'une rougeaude et avenante servante suédoise déposait sur mon bureau, et un bon fauteuil dans la superbe serre inondée de soleil, je n'étais certes plus à plaindre.

De ce délicieux endroit, la vue est splendide. Le parc qui l'entoure contient des piverts, des merles, des écureuils gris narguant les chats qui les guettent; des corneilles et d'autres oiseaux, qu'il est naturellement défendu de molester. J'y ai même vu, plusieurs matins, deux superbes faisans venant manger les petites graines rouges restées aux haies vives.

La dernière fois, c'était lors de l'éclipse. On aurait dit que ce fidèle couple de rares et superbes oiseaux avait suivi l'immense foule qui se pressait sur la montagne pour guetter le passage de la lune vis-à-vis le soleil et la terre. En effet, dès le matin des milliers d'automobiles s'étaient répandues sur la Corey Hill afin d'avoir une vue plus parfaite du rare phénomène.

A l'hôpital nous dominions tous les curieux, et la direction avait eu la délicate attention de procurer des verres fumés à tous les patients; même les plus malades furent gentiment transportés sur des chaises et des couchettes roulantes afin de les faire jouir eux aussi du spectacle.

Ce matin-là on aurait dit que j'étais cent pour cent mieux, d'autant plus que j'avais reçu de deux de mes plus chers amis de Lewiston,—M. et Mme William Richard, les propriétaires du grand Exclusive Shop—

une superbe gerbe de fleurs qui égaya et parfuma mon logis tout le reste de mon séjour. On ne saurait trop apprécier le plaisir grand qu'un souvenir si délicatement exprimé procure à un malade, surtout quand ce malade est loin des siens!

Comme on devrait penser à cela quand on a des amis ou autres êtres affligés par la souffrance!

* * * *

Le soir du 14ème jour, avant de monter à sa salle d'opération, et tout de blanc vêtu, mon docteur entre en coup de vent dans ma chambre et, après avoir dansé une gigue, à mon grand plaisir et à celui des gardes-malades, il m'annonce "gentiment" que je pouvais ficher le camp et qu'on m'attendait impatiemment à Lewiston.

Je lui serre les mains avec effusion et lui dis adieu et merci... un peu à regret, car sa si grande bonté avait pris dans mon coeur une place qu'elle y occuperait toujours.

Le lendemain, je disais adieu également à tout le personnel, espérant bien ne plus avoir à revenir dans l'établissement bien que par ma première cure j'eusse appris à ne plus autant redouter un séjour à l'hôpital.

Quand on est bien épuisé, c'est l'endroit par excellence pour se récupérer.

C'est peut-être enfantin de ma part et peu intéressant cette description de mon voyage à Boston; mais je vous demande pardon de vous en avoir ennuyé. J'ai cru qu'il était convenable de vous le raconter, car ce fut ce qui motiva le voyage dont je vais vous parler.

II

Quelques jours à New York.— Impressions sur la grande ville. — Visite à la Déesse Liberté, aux théâtres, etc.

Dans ma première correspondance, je vous parlais de mon ennuyant séjour dans un hôpital à Boston. Nous ne reviendrons donc plus sur ce triste sujet.

Revenu à Lewiston, je me remis peu à peu au travail, car c'est une VILAINE habitude forcément contractée depuis l'âge de 9 ans.

Mais les forces s'puisent à la longue, et, de jour en jour il devenait de plus en plus clair que j'avais absolument besoin de distraction sinon de repos complet—du moins je fus assez COMEDIEN pour essayer de le faire croire à ma famille!!! En tout cas, si elle ne l'a pas cru, elle fut assez délicate de n'en rien laisser paraître.

Et c'est ainsi qu'on me poussa (ou que je me poussai) à une troisième promenade en Europe.

J'aurais préféré attendre à l'automne à cause de mon jardin; mais le Père Férir ainsi que M. et Mme Sacré partaient et, ma foi! je me résignai à abandonner pour le premier printemps depuis dix ans la culture de mes navets, salades, carottes, maïs, radis, haricots, etc., pour accompagner mes charmants amis auxquels vinrent s'adjoindre deux amis compatriotes: MM. Arsène Cailler et Napoléon Bazinet.

Toutefois, je voulais partir un peu d'avance pour aller demander à un spécialiste de New York s'il croyait que mon estomac était en ordre de supporter la traversée.

Agréable coïncidence: M. Albert Auger partait jeudi matin, le 16 avril, pour une vacance de dix jours dans la grande ville américaine.

A 7 hrs, nous prenions le train ensemble après avoir donné rendez-vous à mes futurs compagnons du tour d'Europe pour 10 hrs, le 21 avril matin sur le quai du paquebot "Belgenland" devant quitter New York une heure plus tard.

* * * *

La plus agréable route pour se rendre dans la métropole commerciale—du moins celle que j'ai toujours préférée—c'est de Lewiston à Boston et de Boston à Fall River par chemin de fer; de Fall River à New York par bateau.

En arrivant à Boston il faut, si on n'a pas d'avance retenu une cabine, aller en louer une au No. 67 rue Franklin où depuis quelques années s'est condensée une agence de billets pour presque toutes les voies de terre et de mer.

Nous n'avions pas l'adresse de cette agence et il fallut nous informer à trois endroits avant de l'obtenir.

A quelques portes de l'adresse recherchée, la fille préposée à un grand bureau a même l'air tout mystifiée: elle ne sait pas où se trouve l'office de la Fall River Line! On ne pouvait être plus stupide. Et ce sont des gens comme ça qui se moquent de ceux de nos petites villes! Qu'aurait-on pensé, par exemple, de la comptable de l'un de nos grands magasins de Lewiston si elle n'avait pas su indiquer le bureau de poste de sa ville?

Pour combler le tout, deux policemen ne font pas mieux que la fille. Ils ne savent pas, eux non plus, où se trouve le bureau des vapeurs faisant le transport des voyageurs entre Fall River et New York et vice versa!

Enfin nous pénétrons dans l'enceinte désirée et pour chacun $7.40 nous obtenons deux billets et une cabine y compris un coupon par chemin de fer de la South Station à Fall River.

Notre train partait à 6 hrs et le bateau à 7.

Après avoir flâné un peu dans Boston, nous nous mettons en route.

En embarquant sur le bateau, nous entendons l'orchestre du bord qui joue "Les Cloches de Corneville", mon opéra favori. Peu superstitieux, je crois cependant que c'est là un bon augure pour moi.

De bonne heure le lendemain nous accostions à New York.

Un taxi nous conduit aussitôt au coin de la 29ème Rue et de la Broadway, à l'hôtel Breslin, distance d'environ deux milles, et le taxi ne nous coûte que 30 cts chacun. Les taxis, on le voit, ne sont pas très chers dans la grande ville; il y en a même qui s'annoncent à 10 cts pour le premier quart de mille. Pour 40 ou 50 cts vous faites une assez jolie course.

A l'hôtel, bonne chambre à deux lits, eau chaude et froide courante, à raison de $2.50 par jour ou $5 pour nous deux. Excellent service, tranquillité et ascenseur. Coïncidence curieuse: la bonne nous apprend que quelques jours auparavant une quarantaine de joyeuses jeunes filles du Maine, faisant à Washington, l'excursion annuelle des élèves de notre High School, s'étaient arrêtées dans ce même hôtel. Et coïncidence encore plus remarquable, ma fille Berthe et son amie Gratienne, fille de mon ami Arsène Cailler, avaient occupé la même chambre que nous allions occuper pendant quatre jours, M. Auger et moi.

* * * *

L'immense ville américaine avec ses gratte-ciel à 30, 40 et 50 étages, avec sa richesse éblouissante, son illumination féerique étonne toujours le visiteur qui l'a vue même souvent. M. Auger, qui ne l'avait jamais visitée, était absolument épaté.

Une visite à la statue de la "Liberté éclairant le monde" est surtout à recommander. Ce colossal monument, on le sait, s'élève sur une petite île à l'entrée du port de New York, deux milles à l'ouest de la grande ville, et deux milles au sud de la fameuse Ellis Island où on parque les immigrants avant de leur permettre l'entrée des Etats-Unis ou avant de les renvoyer en Europe si les autorités fédérales décident qu'ils ne sont pas désirables.

Un petit vapeur nous prend à la Batterie et nous conduit à la Statue pour 35 cts seulement, aller et retour. L'entrée dans la statue est libre. On pénètre sous sa robe de bronze par des portes et passages taillés dans le gigantesque socle de pierre. Excursionner à l'intérieur d'une FEMME, c'est drôle, pas?

Les curieux qui circulent sur le quai de la Batterie à New York, après avoir visité l'Aquarium, sont attirés sur le petit vapeur par un trio de musiciens italiens qui ne doivent pas gagner bien cher. Ils jouent sur un violon, un banjo et un accordéon. Nous sommes obligés de conclure, mon camarade et moi, que les compatriotes de Garibaldi auraient dû continuer à vendre des bananes ou du macaroni!

Tout de même, nous leur donnons 10 sous.

A propos de la statue, disons que, oeuvre remarquable du sculpteur français Bartholdi, elle fut donnée par la France à la République américaine il y a quelque cinquante ans. Elle est en bronze et s'élève sur un immense piédestal à angles aigus en pierre et ciment. Ce qui reste de

l'île est recouvert de belles pelouses et de fleurs, de casernes de soldats et de quelques petits magasins de bonbons et rafraîchissements parmi lesquels il ne semble point y avoir de liqueurs alcooliques! Voilà pourquoi sans doute la Liberté, devenue moqueuse ironie, se détériore tant. Bronze et pierre sont malades; l'ascenseur n'y circule plus et si les autorités ne font pas les réparations devenues absolument nécessaires, elle tombera en ruines, et bientôt, pour éviter un malheur, on devra défendre l'entrée aux visiteurs. Avec la vente de bières et autres liqueurs stimulantes, les visiteurs laisseraient à la déesse assez d'argent pour l'entretenir en bon ordre. La prohibition n'est certainement pas bonne pour la magnifique femme de bronze. La pauvre statue, sent qu'elle ne représente plus qu'une liberté malade!

Pour monter dans Mme Liberté, il faut de l'haleine et de bonnes jambes. J'y suis monté, tout de même, mais à vrai dire je l'ai un peu regretté. Sans les petits refuges qui se trouvent de place en place dans l'escalier tire-bouchonné et sur lesquels on peut s'asseoir, je ne me serais peut-être pas rendu dans le diadème qui entoure le front de la déesse. La tête de la statue peut contenir une trentaine de personnes et des petites ouvertures qui illuminent le diadème, le point de vue est superbe, car nous sommes à une hauteur de 300 pieds environ. En effet, du sol au bout du flambeau que la statue tient dans sa main droite, la distance est de 306 pieds.

Je comptai les marches en descendant; il y en a 368.

"Il y en a probablement autant pour monter!" conclut, en riant, mon compagnon aussi essoufflé que moi.

• • • •

La visite à l'Aquarium, que nous avions faite avant notre tour à la Statue, n'est pas absolument intéressante, cette année. Les poissons y sont moins nombreux, plusieurs bassins sont vides et on a peine à voir ce qui reste, car depuis quelque temps l'eau est "embrouillée" et les autorités ont posé de petites affiches nous apprenant qu'on n'a pas encore trouvé le moyen de faire disparaître de l'eau cette espèce de matière blanche qui met en danger la vie des précieux et rares poissons et prive le visiteur du plaisir de les admirer.

Dans le bassin central, il y avait voilà quelques années trois superbes morses (seals) qui y prenaient leurs ébats au grand plaisir des spectateurs. Seul, le plus gros reste, et il a l'air de bien s'ennuyer, le pauvret. Il a bien neuf pieds de long, et malgré sa belle robe noir-luisant, sa rapidité à nager en rond, ses bons yeux sont tristes.

• • • •

Nous revenons à pied vers l'Hôtel de Ville, distance d'un mille peut-être. En passant nous admirons le Woolworth Building, 52 étages, dit-on, et l'édifice le plus haut du monde; nous passons par Wall Street où se trouvent dit-on également, les trois-quarts de toute la monnaie-or de l'univers. Nous admirons aussi le groupe des statues de marbre en face l'Hôtel de Ville. Il y a quelques années j'avais remarqué que ces statues, admirables chefs-d'oeuvre de nu, portaient des espèces de caleçons que de vieilles scrupuleuses avaient exigés. Cette imbécile pruderie jeta tellement de ridicule sur les Américains, de la part des Européens, qu'on dut faire disparaître les disgracieux caleçons pour les remplacer par de minuscules banderoles de pierre cachant les "objets" donnant de mauvaises pensées aux vieilles dames qui "avaient été mais ne pouvaient plus être" et n'aimaient sans doute pas qu'on le leur rappelât!

En Europe, les nudités artistiques étalent partout leurs formes (admirables puisqu'on prend la peine de les sculpter) et personne n'en semble plus mauvais, personne ne croit que nous sommes venus au monde habillés... et surtout portant caleçon!

• • • •

Après avoir jeté un coup d'oeil sur le vieux pont de Brooklyn, sur l'admirable Municipal Building et sur les historiques édifices du Newspaper Row, nous prenons le tram pour remonter Broadway jusqu'à notre hôtel. D'ailleurs, il est passé quatre heures, et cette partie du vieux New York ferme de bonne heure, car la grande activité s'en va vers l'Est à mesure que la ville s'étend de ce côté, ne pouvant le faire vers l'Ouest borné par la mer. Autrefois, le centre de l'excitation

et de la presse se trouvait aux environs de la 14ème Rue, de Madison Square, du Metropolitan Building, l'un des plus hauts, et autour du Flat Iron Building qui eut aussi sa grande renommée; mais maintenant c'est près du Times Building, c'est-à-dire de la 36ème Rue, jusqu'à la 60ème, que se voit le formidable grouillement populaire et la Voie Blanche ou section des grands théâtres avec leurs millions de lumières électriques fascinant les visiteurs.

Impossible, en effet, de ne pas être ébloui par semblable spectacle enchanteur, et il ne faut pas trop s'étonner que les papillons humains, magnétisés par l'éblouissement nocturne, aillent s'y brûler les ailes pour ensuite tomber parmi les épaves qu'on y voit, traînant les rues, incapables de s'arracher à l'implacable et trompeuse fascination qui les a ruinées!

New York est tellement riche, monstrueux, que quand on l'a vu on a presque tout vu.

Les théâtres sont de toute beauté, et pour notre premier soir nous nous régalâmes d'une charmante opérette intitulée "My Japan Rose" qui fait actuellement fureur dans la grande ville. Nous pûmes obtenir deux bons billets à raison de $6.60. Nos autres après-midis et soirs se passèrent aux cinémas: 85 cts d'entrée. Nous y avons vu des films splendides accompagnés d'artistes chantants, d'orgues et d'orchestres admirables composés de 60 à 70 exécutants. Mon ami, qui est, on le sait, professeur de musique et de chant, était dans le paradis... moi itou! La vie du célèbre Musicien Haydn, se déroulant sur l'écran, alors que l'orchestre jouait les principales compositions du grand maître nous cause une impression qui ne s'efface plus, surtout lorsqu'au clair de la lune, dans sa misérable mansarde, l'enfant-prodige improvise sur son clavecin le célèbre Largo que tous les musiciens connaissent, et qu'un choeur en surplis accompagné d'orchestre et orgue, exécute un crescendo qui soulève de véritables tonnerres d'applaudissements.

Après cet impressionnant film, l'orchestre de musique classique fut remplacé par un orchestre de jazz, mais de jazz artistique, c'est-à-dire joué tel qu'écrit et sans "faking".

J'avais eu de chaudes discussions avec mon ami, contre lequel je soutenais que ce genre de vieux-nouveau était vraiment beau lorsque exécuté par des artistes. Il fut assez gentil pour me donner raison, et ce fut aussi le verdict de l'immense auditoire.

La direction de ce théâtre voulait sans doute mettre les deux genres à l'épreuve et démontrer au public qu'il y a du beau, aussi, dans le jazz, contre lequel les bons musiciens ont généralement une espèce de préjudice.

Une autre belle représentation à laquelle nous avons assisté fut celle du film nouveau "Madame Sans-Gêne" de Victorien Sardou, le grand dramaturge français.

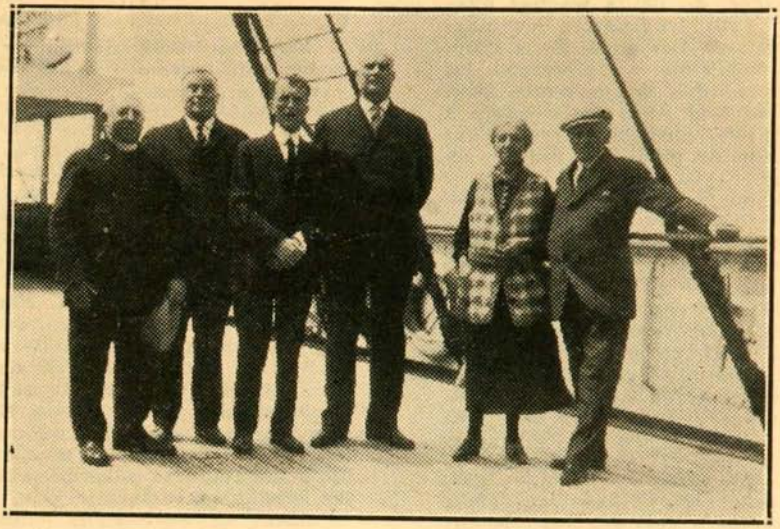
Elle crée une véritable sensation à New York. On la donna pour la première fois samedi le 18 avril, et des heures d'avance on voyait au guichet une double queue longue d'environ un quart de mille; et cette queue se maintint aussi forte jusqu'à dimanche après-midi, alors que nous réussîmes à obtenir deux bons billets.

Si jamais ce film se donne à Lewiston, ne le manquez pas, c'est superbe. Il a été pris par Mlle Gloria Swanson en France même, aux endroits, dans les châteaux et avec les propres voitures et meubles qui servirent au grand Napoléon.

Le gouvernement français a bien voulu accorder cet extraordinaire privilège à la grande actrice américaine, comme marque d'estime pour les Etats-Unis et d'appréciation pour le jeu artistique de Mlle Swanson. Cette dernière assistait, en personne à la première représentation de son film à New York. Elle était dans une loge, et la foule lui fit une véritable ovation.

Les toilettes de "Mme Sans-Gêne" créées par les plus habiles couturiers de Paris sont absolument conformes à l'histoire brillante de l'épopée napoléonienne et sont d'un luxe étonnant. Elles ne tarderont pas probablement à faire surgir de nouvelles modes féminines aux Etats-Unis, et je serais bien surpris de ne pas bientôt voir des robes, chapeaux, manteaux, corsages, etc., à la Sans-Gêne.

Une surprise agréable pour nos oreilles augmenta le plaisir ravissant nos yeux. Pour la scène de soulèvement populaire qui marque le début de la pièce, toute la troupe des chanteurs et chanteuses réguliers du théâtre, nous donna avec costumes, scènes, lumières, solos et



Le groupe de voyageurs de Lewiston sur le pont du "Belgenland" pendant la traversée de New York à Anvers. De gauche à droite: le R. Père Férir, M. Napoléon Bazinet, M. Emile Sacré, M. Arsène Cailler, Mme Emile Sacré et M. Jean-B. Couture

choeurs, la partie chantée du premier acte de l'opérette "La Fille de Mme Angot", une autre des oeuvres françaises que j'admire, et elle nous le donna en français! La chance me courait comme d'habitude car j'ai toujours caressé le projet de monter cet incomparable opéra-comique à Lewiston; j'ai pris au théâtre Rivoli une leçon qui est gravée dans ma mémoire et que j'espère utiliser bientôt si les braves amateurs et amatrices de Lewiston, ainsi que ma santé, me le permettent.

* * * *

Apparemment, elle allait mieux, ma santé; les belles choses que j'admirais semblaient me ravigoter, quoiqu'au dispensaire, où j'étais allé me faire examiner l'estomac, en arrivant à New York, on m'eût honnêtement déclaré qu'on ne pouvait rien faire pour me soulager.

"Il suffit, me dit le médecin en chef, de faire attention à votre diète, et je crois que vous pourrez facilement accomplir le voyage que vous caressez. Mangez des légumes frais, du lait en abondance, du poisson, des oeufs, du boeuf de temps en temps, mais ni pain, ni patates, ni pâtisserie, ni sucre, ni rien de ce qui contient de l'amidon. Surtout ni café, ni thé, ni chocolat. De l'eau en abondance entre les repas, mais de l'eau distillée, car la formation de pierre dans le rein est, j'en suis convaincu, causée par la présence de chaux dans l'eau... Oui, vous pouvez prendre un peu de bon vin, je ne crois pas que cela puisse beaucoup vous nuire."

Et l'eau de notre Lac Grove qui, dit-on, est calcaire! Cela ne m'arrangeait pas pour l'avenir.

Enfin, je promis de faire attention à ma diète et de mettre le spécialiste newyorkais au courant de mon état à mon retour d'Europe.

* * * *

Lundi, nous allons à la Red Star Line pour voir si mes bagages et ceux de M. Sacré sont arrivés. L'American Express les avait en effet déposés sur l'immense quai.

Je dis immense; ce n'est pas exagérer. J'ai couru au moins pendant trois heures d'un bureau à l'autre pour avoir le renseignement recherché. J'en étais éreinté, quoi! Car ce n'est pas une petite affaire que ces quais à planchers recouverts de ciment-asphalte, munis d'ascenseurs et d'escaliers roulants pour charroyer

les bagages, de petits wagons électriques pour transporter les marchandises, etc. Les quais de la grande agglomération, comprenant les paquebots des lignes White Star, Cunard et Red Star, s'étendent à plus de 1000 pieds au large et ont un fronton de plus d'un mille en longueur.

Notre navire était au quai No 58.

J'aurais voulu que l'ami Cailler fût avec moi lundi pour voir les montagnes de marchandises qui constituent le chargement ordinaire d'un paquebot comme notre "Belgenland" qui, en grosseur, est le huitième des plus grands des mers. Le "Belgenland" a en effet 700 pieds de longueur (697 pour être plus exact), est large de 75 et jauge 27,200 tonnes. Je ne sais pas au juste ce que "jauge" veut dire, mais en supposant qu'il ne porterait pas de passagers à part ses quelque 600 hommes d'équipage, et qu'on pourrait le remplir de fret, il en faudrait bien près de 20,000 tonnes pesant m'apprend l'un des employés.

Or, si l'on considère qu'un wagon ordinaire de chemin de fer porte 30 tonnes pesant (ce qui est une forte moyenne), il est facile de faire l'intéressant mais simple calcul.

Il faudrait plus de 600 wagons portant chacun 30 tonnes pesant pour transporter la cargaison d'un navire comme celui dont je parle.

De fait, il n'en porte pas tant que ça, car une très importante partie de son espace est nécessaire au confort des voyageurs.

III

A bord du "Belgenland". — Onze jours de traversée et arrivée heureuse à Anvers.

Donc à 9 hrs 30 le 21 avril matin, je vois apparaître, dans l'arche du quai de la Red Star Line à New York, l'imposante forme de M. Arsène Cailler, entouré de son "état-major" le R. Père Férir, M. et Mme Emile Sacré ainsi que M. Nap. Bazinet, tous mes camarades de Lewiston qui venaient se joindre à moi.

Il était facile de le voir de loin, l'ami Arsène, car on sait qu'il mesure six pieds trois pouces et pèse 260 livres—en gaieté on pourrait bien dire qu'il pèse le double puisqu'il est toujours débordant de bonne humeur et d'entrain.

Quant au Père Férir, tous connaissent sa grande bonté, sa délicate jovialité et son amabilité toujours si empressée. On peut en dire autant de mes autres compagnons. Tous respiraient le contentement. J'allais avoir, pour voyager, un groupe idéal.

L'examen de nos passe-ports fait par les employés fédéraux trônant majestueusement à un immense pupitre, et la vérification de nos billets par les officiers du bord nécessitent à peu près vingt minutes et on nous conduit à nos cabines dans lesquelles on nous installe comme ceci: Père Férir et M. Bazinet, cabine E-9; M. et Mme Sacré, cabine E-10; M. Cailler et votre serviteur, cabine E-11.

La lettre veut dire que nous sommes sur le pont E.

Les cabines sont larges de 9 pieds, longues de 10 et hautes de 8½. Elles ont deux bons lits, une double armoire avec grand miroir et nombreuses patères pour suspendre nos vêtements; six profonds tiroirs, un sofa; un lavabo recouvert de marbre, avec robinet d'eau chaude et robinet d'eau froide courantes, cabinet de toilette également avec large miroir, porte-carafes et porte-verres, serviettes, savon, rideaux, hublot donnant vue sur mer; lumières électriques, sonnettes d'appel, enfin tout le confort désirable et désiré. Il y a même à la tête de chaque couchette une bulbe électrique pour celui qui désire lire au lit sans déranger son compagnon ou

ses compagnons, car au cas où il y a beaucoup de passagers, le vaste sofa peut être converti en deux autres lits.

Mais présentement, aucune apparence d'encombrement puisqu'il n'y a pas beaucoup plus de deux cents passagers de cabine à bord du navire, qui peut en contenir un millier peut-être.

Les bains sont nombreux et chaque jour on peut se plonger dans l'eau salée, chaude ou froide, ou encore aller nager dans une grande baignoire où l'habit ne coûte que 50 cts.

Le navire a sept ponts, c'est-à-dire sept étages. La personne qui part du fond pour monter sur la plus haute promenade, à près de 50 pieds au-dessus de l'eau, doit gravir une vingtaine d'escaliers, peut-être 80 marches en tout.

Voilà pourquoi, il y a deux ascenseurs, un en première classe, l'autre en seconde.

Le "Belgenland", je l'ai déjà dit, mesure 697 pieds de long et 75 de large. Son tirant d'eau est de 50 pieds avec la charge que nous avions pour notre traversée. Il n'est en service que depuis deux ans à peu près.

Pour faire une description détaillée de ce palais flottant qui a sans doute coûté une dizaine de millions, il faudrait un numéro entier du Messager.

Le "Belgenland" (prononcez le g dûr) est meublé avec un luxe éblouissant, et rien ne semble avoir été épargné pour satisfaire aux exigences du public voyageur. Les salons, fumoirs, bibliothèques, boudoirs, salles à manger, aussi bien de la seconde comme de la 1ère classe, sont magnifiques. Il y a des appartements, composés d'une chambre à coucher, d'un bain, d'un salon, etc., qui se louent jusqu'à $5,000 pour une seule traversée.

Ce n'est pas un de ces appartements que nous occupons, mais tout de même pour la modeste somme de $147 que nous avions déboursée, je crois qu'on ne pouvait guère espérer mieux.

Notre deuxième classe possède un salon de lecture à peu près grand comme la salle du Club Musical-Littéraire, et qui est de toute beauté. Il a une vingtaine de larges sofas et une trentaine de fauteuils dont la moëlleuse bourrure est recouverte de tapisserie à grosses fleurs; outre cela, il y a de nombreux pupitres-écritoires, ainsi que des tables et des chaises en cerisier circassien. Les boiseries jusqu'à 3 pieds de hauteur sont également en ce même cerisier; le restant jusqu'au plafond est en érable naturel recouvert de panneaux et moulures à formes variées. Les fenêtres, aussi en cerisier, sont ornées de rideaux en épaisse étoffe bleue bordée de frange dans le même ton. Le plafond avec ses nombreuses poutres croisées est tout blanc. Quatre jolies colonnades rondes surmontées d'ornements sculptés le supportent. Une cinquantaine de globes en verre taillé surgissent du plafond et des pans pour inonder de lumière douce ce paisible coin des liseurs et écrivailleurs. Actuellement, c'est là que j'écris. Inutile de dire que l'épais linoleum recouvrant le parquet est à dessins appropriés et absolument d'accord avec les couleurs du mobilier. Ce dispendieux genre de tapis recouvre tous les parquets et escaliers du navire. Ce qu'il en a fallu des milliers de verges!

Au-dessous de la bibliothèque se trouve le fumoir avec sa buvette et ses sofas, ses fauteuils tournants, ses pupitres où on a toujours une abondante provision de papeterie. ses tables pour jeux de cartes. Elle est aussi grande et aussi belle que l'autre, seulement les boiseries sont en chêne naturel, et il n'y a pas de rideaux puisqu'on y fume.

C'est l'endroit le plus fréquenté, aussi bien par les femmes que par les hommes, à cause de la buvette. Mais pour boire, il faut avoir le gousset passablement garni puisqu'un verre de bière coûte 15 cts et un verre de liqueur ou de vin 20 et 25 cts, sans compter l'inévitable et désagréable pourboire au garçon qui vous sert.

Au-dessous du fumoir, vous avez la salle à manger, toute tendue d'exquises décorations chinoises y compris des lanternes de papier colorié recouvrant les lumières électriques. Il y a place pour 200 convives environ, et lorsque les passagers sont nombreux, on fait deux ou trois tablées. Un immense buffet supportant l'argenterie, les nappes et serviettes, ainsi qu'un piano font partie du mobilier.

Les repas s'y prennent à 7 hrs 30, à 12.30 et à 6.30. Un mousse au formidable et splendide toupet blond, parcourt les couloirs du navire en

frappant sur un gong de cuivre pour avertir les passagers que c'est l'heure de la mangeaille.

Outre ces repas réguliers, nous avons le bouillon servi à dix heures sur le pont, et le thé servi l'après-midi dans la vérandah où se donnent les concerts et danses.

Et de la mangeaille il y en a autant qu'on le désire; et du vin, et de la bière et autres liqueurs aussi! Ces liqueurs alcooliques ne sont pas comprises dans les menus imprimés, mais on n'a qu'à les commander et à payer (toujours avec le pourboire) pour avoir tout ce qu'on veut!

Dans la vérandah ci-haut mentionnée et qui se trouve sur le même pont que le fumoir, les meubles sont en jonc et très confortables. Il s'y trouve un piano et un gros phonographe avec un fort assortiment de disques par les meilleurs artistes du monde. De délicieux concerts s'y donnent tous les après-midis et soirs par un bon orchestre de dix exécutants. On peut y danser. Jeudi soir, pour célébrer une collecte de $60 faite parmi nous au bénéfice des musiciens, ces derniers nous ont donné un petit bal qui dura jusqu'à minuit. Un jeune passager d'apparence espagnole avait le diable au corps pour le trémoussage. Pas moyen de lui tenir tête. Cependant deux gaillardes flamandes entreprirent de l'épuiser. Elles y réussirent enfin dans un furibond fox trot. Quand l'une le lâchait, l'autre l'attrapait. Les sueurs inondaient l'enragé danseur qui enleva successivement son veston, son gilet, son faux col et même à demi sa chemise tant la surexcitation l'accablait, mais les impitoyables gaillardes tenaient bon, et allez donc! Les spectateurs en crevaient de rire. Le malheureux sentait ses forces lui échapper, la tête lui tournait et il faisait des signes désespérés aux musiciens, mais en vain. Ils avaient reçu le mot d'ordre et continuaient impitoyablement à zigonner en se tordant eux aussi. Finalement il s'écrasa et demanda grâce. Son entrain endiablé avait été vaincu et vaincu par des femmes. Je ne crois pas qu'il ait envie de danser de sitôt!

A quelques pas de la vérandah, un gymnase est installé et, à la porte voisine, se trouve une salle de jeux pour les enfants: des petits chevaux, des petits bicycles et tricycles, des blocs d'images, des livres à grands dessins, des petits carrés, des petits bateaux, des petites tables, des petits lits, des petites chaises, bref tout y est petit, petit, petit, comme on dit dans une certaine chanson. Une infirmière, qui n'est pas petite, surveille constamment les gamins et gamines qui se livrent à leurs joyeux ébats.

Dans notre gymnase on boxe, on va à cheval électrique, sautant mais n'avançant pas, naturellement; on rame, on pédale, on jongle, on grimpe, on joue au ballon, on se détend les bras sur un punching bag, etc. MM. Cailler et Bazinet ont souvent amusé les passagers par leurs parties de boxe. Je vous envoie, ci-joint, un instantané pris sur le pont même, au moment où ils se caressaient la gueule!

Notre temps se passe ainsi agréablement et comme l'éclair. On se paie la traite à tour de rôle, on joue au pinochle, au cochonnet, au golf de pont; on s'appelle lorsqu'un navire passe (car on ne voit plus que de l'eau); on chante, on raconte des farces, on se connaît, on se parle et je m'étonne d'avoir dans tout ce tralala trouvé le temps de vous écrire tout ceci.

Aussi, c'est un peu torché à la diable, mais j'espère que les rédacteurs du Messager voudront bien y mettre un peu d'ordre.

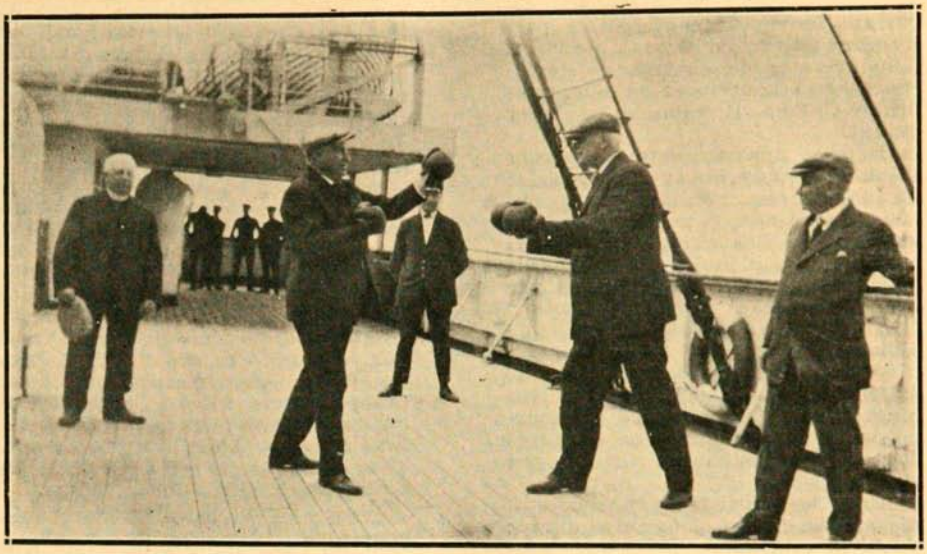
Nous essayons également de faire un peu de photographie, mais vu notre inexpérience ça n'a pas l'air d'être très réussi.

* * * *

En seconde classe, nous sommes à peu près 75, des Belges, des Flamands, des Anglais, des Américains, des Suisses, des Allemands, des Slovaques, des Français, des Cubains, des Canadiens, etc. Tout ce monde se parle et se sourit. Quand on ne peut pas se faire comprendre avec la langue, on le fait avec les gestes. Mon ami Bazinet en est tout ahuri, et a peur de perdre son propre langage.

Disons, tout de même, qu'à peu près tous les passagers parlent plus ou moins le français; mais chacun a son propre accent et c'est très drôle pour nous. Notre accent les déconcerte eux aussi et il leur faut un peu de temps pour arriver à comprendre que nous sommes des Français du Canada demeurant aux Etats-Unis.

* * * *



UNE SCENE SUR LE PONT DU "BELGENLAND" PENDANT LA TRAVERSÉE.—M. Arsène Cailler et M. Napoléon Bazinet font de la boxe. Le R. P. Férir, ainsi que M. Couture et un groupe d'officiers du bord les observent.

Le deuxième jeudi, au matin, des nuées de goélands et mouettes suivaient le navire, signe certain que nous allions bientôt voir terre.

On aurait dit une tempête de neige. Ces oiseaux, nettoyeurs des rives, suivent le sillon des navires pour attraper les restes sur lesquels ils s'abattent en une véritable bataille où s'entremêlent les ailes et les cris. C'est, comme chez les hommes, la lutte commandée par l'Empereur Estomac!

Quelques minutes après, en effet, nous apercevions les côtes de l'Angleterre, et, à 4 hrs, nous faisions escale à Plymouth pour descendre les passagers et leurs bagages à destination de cette importante ville anglaise, ou de Londres où ils se rendront en chemin de fer.

Un pilote anglais était monté à bord une heure auparavant pour conduire le vaisseau dans la rade. Nous sommes à l'entrée de la baie, dans le fond de laquelle, à trois milles environ, nous voyons s'échelonner les maisons de la ville, les clochers, les cheminées, les forts qui la dominent et les verdoyantes forêts et les champs des environs qui semblent admirablement cultivés.

Des petites embarcations viennent rôder autour du formidable "Belgenland" et les occupants nous envoient gentiment la main ou le mouchoir.

Bientôt, un gros remorqueur à long tuyau rouge se détache de la baie et vient nous accoster. Une trentaine de passagers y sont transférés, après avoir serré les mains des amis qu'on ne reverra peut-être jamais!

Nous croyions que notre paquebot allait repartir aussitôt; mais non. Il fallait de nouveau attendre le remorqueur pour débarquer une centaine des 600 employés, garçons de table, valets, servantes, tous Anglais dont l'engagement était expiré, et qui attendaient leurs modestes salaires. Ils rentraient dans leurs familles qu'ils n'avaient pas vues depuis près de six mois.

Car il faut vous dire que le Belgenland revenait d'une croisière autour du monde lorsque nous l'avons pris à New York.

Le bateau avait, dit-on, été nolisé par l'American Express pour un groupe de millionnaires américains. Certains nous apprennent que ce voyage fut une véritable bamboche. Comme preuve, ils nous disent qu'en

partant le vapeur contenait, à part un gros stock d'autres liqueurs, 5,000 caisses de champagne (environ 60,000 bouteilles) et que, rendu en Chine, il fallut en aacheter autant.

Certains appartements coûtèrent jusqu'à $55,000 pièce, sans compter les pourboires obligatoires qui étaient énormes. Il y eut des passagers qui ne s'en tirèrent même pas avec $100 par jour et qui furent obligés de demander de l'argent par câblogramme.

Ce fut une véritable orgie de plaisir.

S'ils étaient floches, ces richards étaient tout de même, paraît-il, très pingres en ce qui concerne les pourboires non obligatoires aux employés si durement malmenés et si peu payés.

Ainsi les musiciens ne reçurent, dit-on, que $14 en pourboires durant toute la croisière.

"Ces insolants millionnaires, nous assurent les artistes, se montrèrent moins généreux que vous venez de le faire, vous autres passagers de seconde classe!"

* * * *

En parlant des employés, nous disons plus haut qu'ils sont durement malmenés. Du moins, c'est ce que nous affirment plusieurs de ceux avec lesquels nous avons parlé à la dérobée, car il leur est strictement défendu d'adresser aux passagers d'autres paroles que celles nécessitées par le service.

On comprend facilement qu'avec ces rudes gars, il faille une stricte discipline, mais je me demande s'il est bien chrétien de leur parler comme à des chiens.

Les hauts officiers semblent quelquefois abuser de leur autorité. Tous les jours, par exemple, ils font l'inspection minutieuse du bateau qui doit constamment être tenu dans un état de propreté immaculée; mais on pourrait quand même toujours trouver à redire e tc'est ce qui arrive inévitablement. Nous avons vu le capitaine, à la face dure, aller jusqu'à glisser son index sous les moulures, soulever les coussins des fauteuils et passer ses doigts dans les petits endroits les plus insoupçonnés. Si les doigts de cet autocrate récoltaient la moindre poussière: "It is perfect hell' !perfect hell!" criait-il à ses subalternes baissant piteusement la tête devant l'humiliation gratuite qu'il leur infligeait en présence des passagers presque indignés. Il aurait aussi bien pu réprimander sans humilier.

Après ces visites, je vous assure que les époussetoirs et les torchons se faisaient aller!

* * * *

Le Belgenland n'est pas un bateau très rapide, mais il franchit cependant une moyenne de 400 milles marins tous les jours. La plus petite vitesse, en 23 heures et demie, que nous ayons eue fut de 394 milles; la plus forte 406, car il faut rappeler qu'à mesure que nous avançons vers l'Est à cette allure, on doit retarder les montres de 30 à 35 minutes. Ainsi lorsqu'il est midi à Bruxelles, il est environ 6 hrs du matin à Lewiston.

D'autres gros bateaux vont beaucoup plus vite que le nôtre; mais ils sont moins chargés de fret, par conséquent plus secoués par les énormes vagues, et les passagers sont plus malmenés par le mal de mer.

L'ami Arsène et l'ami Sacré en sont passablement indisposés durant deux jours, mais le reste de la traversée ne les affecte pas.

Le Père Férir, l'ami Napoléon et Mme Sacré sont comme de vrais marins. Nous n'avons pas manqué un repas, si ce n'est un déjeuner pour lequel le garçon avait oublié de nous réveiller.

* * * *

En quittant la rade de Plymouth, nous filons en plein sud-est vers les côtes de France où nous devons faire également escale à Cherbourg.

Nous étions restés près de trois heures à Plymouth, et il était 7 hrs du soir.

Au petit jour, le lendemain matin, nous étions près du phare de Cherbourg et après y avoir transféré quelques passagers sur un remorqueur français, nous repartions vers l'Est dans la direction d'Anvers, terme de notre traversée.

C'était le 30 avril.

De bonne heure dans l'après-midi, nous apercevons les Côtes de Belgique et peu après les côtes hollandaises, et nous entrons enfin dans l'estuaire de la rivière Escaut où nous jetons l'ancre. Impossible d'aller plus loin, à cause d'un grand vent et d'un épais brouillard.

L'Escaut ressemble à un tire-bouchon et pour qu'un gros bateau comme le nôtre puisse la remonter, il faut qu'il fasse calme et clair. Sans cela, il risque de se fourrer le nez ou le derrière dans le sable, comme cela lui est arrivé lorsqu'il quitta Anvers pour le tour du monde et qu'il fallut 24 heures à de puissants remorqueurs et dragueurs pour le tirer de sa dangereuse position.

En attendant le temps propice, nous regardons les côtes si admirablement cultivées et si proprement entretenues. Nous constatons la présence de nombreuses vaches broutant paisiblement l'herbe et fabriquant du lait. Quelques moulins à vent tournent lentement leurs ailes et les superbes paysages nous rappellent de nombreuses peintures par les fameux artistes hollandais, flamands ou belges.

Après la guerre, tout était délabré du côté belge et rares étaient les bestiaux, les Allemands ayant tout brisé et tout raflé. Aujourd'hui tout semble reconstruit et à l'état normal.

Nous étions tout près d'Anvers dont nous apercevions la tour de la magnifique cathédrale, mais pour y arriver en serpentant dans la rivière, il fallut au moins trois heures.

A 10 hrs 45, le navire s'amarrait au vaste quai et à 11 hrs 30, on nous permit de franchir les passerelles qui nous conduisirent enfin sur le plancher des vaches, après onze jours d'une traversée que nous pouvons appeler belle.

IV

Encore quelques mots sur la vie à bord. — Courte marche dans les rues d'Anvers en attendant le train pour Bruxelles.

Ma dernière lettre vous quittait au moment où nous accostions au quai d'Anvers, le grand port maritime de la Belgique et l'un des plus considérables du monde.

En attendant que l'opération soit terminée, disons encore quelques mots sur notre séjour à bord du Belgenland.

* * * *

Notre bateau contenait en première classe un groupe d'une centaine d'enfants américains qui s'en venaient à Bruxelles planter un arbre qu'ils avaient apporté des Etats-Unis et symbolisant l'amitié des enfants américains pour les enfants belges, cérémonie qui devait se faire le 6 mai à Bruxelles et que nous devions voir.

Nous eûmes à bord la messe tous les matins à 7 hrs et le dimanche à 9.

D'après les règlements de l'Eglise catholique un prêtre voyageant doit d'abord avoir la permission de son évêque pour dire la messe, et en plus il faut qu'il soit accompagné d'un autre prêtre. Or, comme le R. P. Férir était à bord, l'abbé Nicolas Mertz, de l'Ouest Américain, qui avait la permission obligatoire, pouvait donc célébrer le sacrifice divin. Les ornements et articles nécessaires à la cérémonie, gracieusement prêtés par la Compagnie du bateau, furent installés dans la bibliothèque et c'est là qu'eut lieu la cérémonie. Le dimanche que nous y sommes allés, nous étions une trentaine de personnes dont la très grande majorité était catholique, du moins, je suppose que les personnes ne s'agenouillant pas et ne faisant pas le signe de croix n'appartenaient pas à notre religion.

Au premier repas à bord, chacun des convives reçoit une brochure contenant les règlements du navire et la liste des passagers. En première classe, il y en a 114; en seconde 74. Les passagers de troisième ne sont pas inscrits. Il semble y en avoir une trentaine.

Comme voisins de table nous avons un Suisse français et sa femme, une Belge. Comme ils ne par-

lent que le français, nous faisons vite connaissance et de toute la traversée nous ne quittâmes ces très charmants compagnons. Nous apprîmes que c'étaient M. et Mme Charles Studer, qu'ils demeuraient à New York depuis plusieurs années, que lui était ingénieur dans une fabrique de montres, qu'ils s'en allaient en Belgique passer quelques semaines chez les parents de la jeune femme que lui ne connaissait pas encore. M. Studer est un très agréable causeur et sa gaieté nous a fourni des moments de bonne joie.

Celui qui voyage pour la première fois a besoin d'ouvrir les yeux et de faire attention. Il y a d'abord l'ennuyeuse question des pourboires. L'empressement du personnel à vous servir dépend de votre générosité. Cela, il ne faut pas l'oublier, car les terribles domestiques, s'ils s'aperçoivent que vous êtes pingres, trouveront le moyen de vous embêter.

Vous prenez un coup, 10 cts de pourboire, au moins.

Vous commandez une bouteille de vin à table, encore un pourboire.

Vous voulez prendre un bain, encore au moins 10 cts pour le garçon qui ouvre les robinets.

Vous vous faites raser, 10 cts en plus du prix, sinon la prochaine fois, le Figaro vous coupera la figure ou vous fera avec "politesse", les plus grosses négligences possibles.

Au garçon qui cire vos bottes, un pourboire.

A celui qui fait votre chambre, un pourboire; moi ça m'a coûté $2, et il n'en paraissait même pas enchanté.

A celui qui porte votre valise, à celui qui fait marcher l'ascenseur, à celui qui passe le bouillon, des pourboires. Bref il faut graisser tout le monde, si vous désirez obtenir des égards. C'est em...bêtant.

Et si vous désirez vous asseoir sur le pont, le loyer d'une chaise longue coûte $1.50 pour la traversée. C'est autant qu'elle ne vaut. S'il vous faut une couverture pour vous garantir du froid, encore $1.50.

Ce sont les désagréments du voyage. Pourvu que vous payiez, ce sera agréable pour vous. Autrement, les quêteux seront sourds à toutes vos demandes; ils vous feront même des gros yeux.

Nous savons que serviteurs, valets, servantes ou domestiques n'ont que cela, ou presque rien, pour vivre. C'est fort bien, mais l'embêtement pour le nouveau voyageur c'est de ne pas le savoir.

Il faut aussi savoir se conduire d'une façon convenable, et rares sont les personnes qui sont au courant de l'étiquette ou qui s'en rappellent si elles ont déjà appris les convenances. Si on ignore les manières, on regarde les autres, et comme cela on est à peu près à l'abri.

Bien des gens oublient en effet, à table, les convenances qui distinguent. Ils oublient que le pain doit se briser avec les doigts et non se couper; qu'on doit se servir de la fourchette pour porter à la bouche, et non se fourrer le couteau dans la gorge; qu'on ne doit pas se mettre la serviette au cou mais plus bas; que le mouvement de la cuiller doit se faire en l'éloignant de soi et qu'il faut la porter à la bouche par le côté; qu'on doit tenir couteaux et fourchettes gentiment avec le pouce et l'index et non comme si on maniait une hache, un marteau ou une pelle; qu'il ne faut pas porter des deux mains sa tasse à la bouche, comme si c'était une charge de 25 livres; qu'il ne faut pas laisser sa cuiller dans la tasse; qu'il ne faut replier sa serviette qu'au cas où on est supposé s'en servir encore, etc. Ce sont là quelques convenances que tout le monde sait mais que très souvent on néglige. Certes, on mange pareil, et même c'est quelquefois meilleur de se laisser aller au sans-gêne, mais l'étiquette est chose absolument nécessaire, comme la politesse, si l'on veut que la vie soit belle.

* * * *

Pour accoster à un quai un navire comme le Belgenland c'est une opération longue et assez difficile; elle demande le secours de deux puissants remorqueurs qui tirent et poussent lentement la formidable masse pendant près de deux heures, et il est midi lorsqu'on nous permet enfin de franchir les passerelles mises en place par une trentaine de musculeux débardeurs qui nous attendaient sur le quai et qui sont reconnaissables à leurs blouses bleues.

A l'extérieur des barrières, la foule se presse agitant les mains, les mouchoirs et criant la bienvenue aux passagers (parents ou amis) qu'on attendait.

Quelques privilégiés avaient obtenu la permission de franchir les barrières et parmi eux nous recon-

naissons bientôt MM. Alexandre et Maurice Sacré, frère et cousin de M. Sacré, les sympathiques amis qui étaient venus deux fois de Bruxelles pour assister à notre arrivage retardé .

Les bagages sont vite déposés sur de nombreuses et longues tables installées sur les quais et autour desquelles trônent de raides douaniers en uniformes jaunes. De grandes lettres pendent au-dessus des tables, où les bagages sont classés par ordre alphabétique. Ceux de M. Cailler et les miens sont à la lettre C; ceux de M. Bazinet à la lettre B; ceux du Père Férir à la lettre F; ceux de M. et Mme Sacré à la lettre S.

L'animation est ahurissante. Après onze jours de traversée, les passagers ont hâte d'en avoir fini avec toutes les ennuyeuses et tracassantes formalités. Chacun ouvre ses sacoches, ses valises, ses malles. Les douaniers fouillent, bouleversent pour tâcher de trouver quelque objet sujet à taxe. Quel est cet objet? Mon ami Cailler et moi nous ne le savons pas au juste.

—Avez-vous quelque chose à déclarer? nous disent les deux douaniers préposés à nos tables.

—Nous ne savons pas, messieurs, regardez.

Et nous étalons notre linge qu'ils examinent.

—C'est bien! concluent-ils, et ils font à la craie sur nos malles les signes qui nous permettront enfin de continuer notre route. Il paraîtrait tout de même que notre provision de cigares et nos cameras étaient sujets à un fort droit d'entrée; mais les officiers ne les avaient pas vus ou avaient sans doute feint de ne pas les voir. Mystère!

M. Emile Sacré ne fut cependant pas aussi heureux. Il leur fallait probablement une victime et c'est sur lui que le sort tomba. Son camera était bien en vue et les yeux d'un terrible douanier s'y fixèrent immédiatement.

Comme les nôtres, l'appareil de M. Sacré sert depuis longtemps et ne vaut que quelques dollars.

Tout de même le douanier déclara qu'il fallait en faire établir la valeur et payer les droits obligatoires.

M. Sacré a beau protester et affirmer que l'appareil est pour son usage personnel; tout est inutile.

—Je n'y puis rien, cher monsieur, répond le douanier inexorable. Ce sont nos ordres et je dois les suivre.

Les messieurs Sacré sont donc obligés d'aller au bureau chef et de payer 90 francs d'entrée.

—Si ce n'est pas déplorable, s'écrie Emile en revenant. Je donnerais tout l'appareil pour 50 cts et il m'en font payer $4.50!

La chose était d'autant plus drôle que l'ami Emile s'était toujours vanté avoir eu le dessus dans des tracasseries de ce genre.

Cela gâtait un peu son arrivée; mais il prit tout de même la chose en bon philosophe. En voyage, il faut en effet se faire à toutes sortes d'ennuis. On ne sait jamais ce qui vous pend au bout du nez, comme on le verra plus tard.

Quelques minutes après nos bagages étaient confiés à un express qui les transportait à la gare, où nous voulions nous rendre à pied; il y avait si longtemps que nous n'avions pas marché sur la terre ferme, que nous désirions nous dégourdir un peu. Nous avions trois heures à attendre, paraît-il.

Le Père Férir nous avait quittés pour suivre un de ses frères religieux qui l'attendait au débarcadère, et il devait nous rejoindre quelques jours après à Bruxelles chez ses parents.

* * * *

Anvers est une fort belle ville dont la population est d'environ 500,000 âmes. Le coup d'oeil qu'elle offrait ce jour-là aux yeux de l'étranger qui n'a jamais vu cette grande ville était d'autant plus beau que, chose un peu rare en Belgique, il faisait un soleil radieux.

Toutes ses nombreuses enseignes en français et en flamand réjouissaient nos regards et produisaient dans nos coeurs une impression qu'on n'oublie plus.

Du quai à la gare, il y a plus d'un mille et nos amis ont le soin de nous faire parcourir une partie de la rue principale qui est de toute beauté.

Durant le trajet, nous fîmes plusieurs stations dans différents cafés pour goûter au bon vin et à la bonne bière inconnus aujourd'hui aux Etats-Unis. Ce n'était pas les endroits qui manquaient, car dans les villes et villages européens, il y a un café tous les 50 pas. ("Huit maisons, douze buvettes", dit en riant l'ami Arsène). Et quels cafés! La

plupart sont de petits palais, avec leurs peintures et décorations artistiques, leurs cuivres luisants, leurs luminaires éblouissants et leur propreté exquise.

Nous n'étions plus sur le bateau, un grand verre de bière ne coûtait qu'un franc c'est-à-dire à peu près 6 sous de notre argent.

Nos amis ouvrent les yeux, admirent ce qui se déroule devant leurs regards. Tout est nouveau pour eux. Comment, en effet, ne pas admirer ces belles Flamandes blondes, aux joues roses, aux formes plantureuses?

Peut-on imaginer de plus belles vitrines que celles que l'on voit partout en Belgique avec leurs immenses glaces de toutes formes et dont les reflets limpides rehaussent encore la beauté des étalages de superbes marchandises de toutes sortes disposées avec un goût si artistique?

Comment ne pas remarquer les majestueux chevaux de trait si propres, si membrus, si gras, aux poitrails si puissants, aux fesses si rebondies? Comment aussi ne pas suivre des yeux les beaux et nombreux chiens dont on est si fier en Belgique et dont un grand nombre, attelés à de petites charrettes, rendent de si bons services par leur travail dévoué?

Tout cela saute aux yeux du visiteur, surtout celui dont les regards en reçoivent l'étrenne.

Bientôt, nous sommes sur le marché aux fleurs avec ses étalages de roses, de lis, de violettes, de tulipes, de narcisses, de muguets, de lilas, etc., car ici le printemps est plus avancé que chez nous, et tout est en pleine floraison.

En passant, nous jetons un coup d'oeil sur la mairie où il y a un fort rassemblement de gens en habits de cérémonie et d'où nous voyons bientôt défiler devant nos yeux un cortège de carrosses contenant une noce. Dans le dernier, une gracieuse mariée toute en blanc, apparemment remplie de bonheur, distribue ses plus doux sourires à la double haie de curieux, pour s'en aller sans doute à l'église recevoir la bénédiction du prêtre, après avoir été d'abord unie à son époux par le maire de la municipalité; car en Belgique le mariage civil doit, selon la loi, précéder le mariage religieux.

Sur la grande place de la mairie, se trouve le fameux monument de la ville d'Anvers qui attire toujours l'admiration des connaisseurs.

La légende nous dit qu'autrefois un géant terrorisait la région, égorgeant hommes, femmes et enfants. Un héros parvint à le faire mourir en lui coupant une main qu'il lança dans l'Escaut. En flamand Antwerpen veut dire main coupée jetée à la rivière; de là le nom de la ville, en français Anvers, ou quelque chose d'approchant.

Sur un gros rocher où il y a fontaine et jeux d'eau, le géant de bronze est étendu et son vainqueur debout, un pied sur sa formidable victime, tient un glaive dans une main et dans l'autre la main ensanglantée qu'il fait le geste de lancer à l'eau. C'est un groupe ayant à peu près 25 pieds de haut et qui est très impressionnant.

En revenant sur nos pas nous pénétrons dans la superbe cathédrale, l'une des plus majestueuses d'Europe. Confessionnaux, chaire, autels, sainte table, sont en noyer noir sculpté à la main et ressemblent à de véritables dentelles fines. Les peintures et vitraux sont des chefs-d'oeuvre de grands maîtres flamands, car Anvers est une ville absolument flamande. Les artistes de l'univers entier viennent s'y inspirer. En contemplant ces trésors du moyen-âge on se demande où on pouvait bien alors prendre l'argent pour ériger des merveilles semblables. Nous remarquons que plusieurs tableaux précieux par Rubens, Van Dick et autres grands peintres sont voilés; pour les admirer il faut payer une petite somme qui sert à l'entretien de l'église. Nous n'avons pas le temps de visiter plus au long, mais nous nous proposons de le faire à notre retour.

Après avoir parcouru la grande voie commerciale avec ses magasins d'une richesse remarquable il faut songer à la mangeaille, car les verres de bière déjà ingurgités nous avaient mis en appétit. Nous entrons donc dans un brillant restaurant tout près de la gare dont nous admirons déjà l'architecture imposante, et comme nous n'avons rien vu de pareil aux Etats-Unis.

Au restaurant nous avons le plaisir de rencontrer nos amis Studer attablés joyeusement avec les pa-

rents qui étaient venus les recevoir au débarcadère et ce fut là une agréable surprise.

Une heure après, bien restaurés, nous pénétrons dans la gare pour prendre le train de Bruxelles.

L'activité est intense dans cette gare et c'est fort intéressant pour nous, tout est si différent de ce que nous voyons aux Etats-Unis.

Un rassemblement attire notre curiosité. Cinq officiers venaient de surgir de l'ascenseur qui montait d'au-dessous. Chacun d'eux avait deux prisonniers les menottes aux mains. Un monsieur qui avait reconnu en nous des étrangers, nous apprend que c'était des indésirables que les autorités faisaient reconduire à la frontière.

"Les malheureux viennent chercher de l'ouvrage en Belgique, mais nous ne pouvons donner du travail à tout le monde, nous dit notre monsieur. Nous sommes déjà encombrés, et charité bien ordonnée commence par soi-même, n'est-ce pas?"

Il avait sans doute raison, puisque nous faisons la même chose dans la libre Amérique. Nous voilà installés dans un wagon de troisième et nous filons vers la capitale belge.

En route, nous apercevons encore quelques maisons démolies, derniers vestiges visibles de la grande guerre, mais à part cela on ne dirait pas qu'il y ait eu dans ces endroits tant de ruines, de sang et d'héroïsme. Les admirables prairies, jardins et vergers respirent l'aisance et réjouissent la vue. Partout on travaille avec acharnement à la culture de la terre, et il nous a semblé que les gros travaux des champs étaient accomplis par des femmes, des filles et même des enfants. La guerre a évidemment fait de gros vides parmi les hommes, et de plus un grand nombre de jeunes gens sont en service obligatoire dans l'armée, car la Belgique ne veut pas, dans la prochaine mêlée, être aussi peu préparée qu'elle l'était en 1914 lorsque les Allemands violèrent son territoire pour se jeter sur la France.

En passant nous saluons Malines, résidence du cardinal Mercier, et 50 minutes après avoir quitté Anvers, nous descendons à la gare du Nord de Bruxelles.

Un Commissionnaire, pour quelques francs, hisse nos bagages, sur sa charrette et les traîne jusqu'à l'hôtel Joseph, 56 Boulevard Anspach, à trois-quarts de mille de la gare.

Pour le suivre sur le trottoir, il nous faut ouvrir passablement les ciseaux; pourtant il avait une charge assez pesante!

Nous nous enregistrons et un petit ascenseur nous conduit, M. Cailler, M. Bazinet et moi au 3ème étage, dans une belle double chambre à trois lits où nous pouvons enfin souffler.

M. et Mme Sacré s'installent un étage plus haut.

Notre chambre va nous coûter 39 francs par jour à part les pourboires aux domestiques, bien entendu, ce qui s'élèvera probablement en tout à $2.25 de notre argent. Ce n'est pas cher, comme vous le voyez.

Nous étions au samedi soir, 2 mai.

V

Encore quelques mots d'Anvers. — Le théâtre à Bruxelles.—A propos d'une terrible pièce

Pendant que nous nous reposons quelques heures à notre arrivée à Bruxelles, je voudrais vous parler encore un peu d'Anvers.

En y arrivant par paquebots, on est frappé par la longueur du bord de l'eau consacré aux quais, où se trouvent des milliers de navires de toutes sortes et de toutes nationalités déchargeant ou étant en train de prendre leurs cargaisons. Sur les quais à perte de vue, des entrepôts regorgent de marchandises et, s'élevant au milieu de tout cela, des milliers de mâts et des centaines de tuyaux, forment comme une immense bordure de dentelle.

On peut mieux juger de l'importance du port d'Anvers par les quelques chiffres suivants:

Pendant le mois d'avril dernier, le port a reçu la visite de 810 navires mus par la vapeur et de 17 voiliers jaugeant en tout 1,627,669 tonneaux. Et c'est de même presque tous les mois.

Ces entrées se classent comme ceci, d'après leur pavillon: 14 américains, 73 belges, 2 brésiliens, 7 du Dantzig, 37 danois, 124 allemands, 1 esthonien, 357 anglais, 8 finlandais, 57 français, 4 grecs, 42 hollandais, 8 italiens, 6 japonais 5 lettons, 43 norvégiens, 2 portugais, 6 espagnols, 31 suédois.

Beaucoup des navires que nous avons rencontrés n'avaient pas de tuyau ou cheminée, parce qu'ils fonctionnent à la gazoline, tout comme les autos. Notre navire, le "Belgenland" à l'instar de presque tous les autres gros transatlantiques, se sert de pétrole cru pour créer la vapeur, s'éclairer et se chauffer. Un paquebot comme le Majestic, par exemple, qui jauge 56,000 tonnes, je crois, doit en brûler une quantité épouvantable durant une traversée de huit à neuf jours!

Une ville abritant toujours des milliers de marins doit certainement être turbulente la nuit car on connaît la réputation des matelots pour la bamboche. Il paraît qu'ils sont aussi "chauds" que nos bûcherons lorsqu'après des mois de privations dans les forêts ils s'abattent sur nos villes et villages.

Il faut croire que, d'ailleurs, Anvers a une réputation un peu rude puisqu'on nous faisait croire qu'il n'était pas prudent pour nous d'y débarquer le 1er mai fête du travail et surtout des agitateurs socialistes.

On disait sans doute cela pour excuser le retard du bateau. Quoiqu'il en soit il pleuvait à verse ce jour-là et il n'y eut aucune démonstration.

Ce n'était pas le jour non plus pour chanter: "C'est le mois de Marie, c'est le mois le plus beau!"

* * * *

Notre premier soir à Bruxelles se passe en un copieux dîner dans un grand restaurant et en promenade sur le splendide boulevard Anspach, la plus grande artère commerciale de la ville. Cette voie s'étend de la gare du nord à la gare du midi (notre farceur d'Arsène l'appelle de suite midi et demi). Le boulevard est large d'environ 110 pieds et est constamment sillonné par d'innombrables tramways (on appelle cela tram pour parler plus vite) peints en jaune crème. Ils se suivent tous sans interruption à deux ou trois cents pieds de distance, et pour 5 sous, on peut se rendre dans n'importe quelle partie de la ville. La plupart des trams circulent par couples, la première voiture est fermée et on n'a pas le droit d'y fumer; la seconde est ouverte et par conséquent on peut bouffarder tout à son aise. Les cigares ne sont pas chers ici. Pour 3 sous vous avez un cigare très passable; pour 2 francs ou 10 sous vous avez à peu près ce qu'il y a de mieux.

Au front de chaque tram il y a un gros numéro. Vous demandez le tram pour tel endroit. On vous répond, par exemple: "Prenez le 56, monsieur", et cela suffit.

Bruxelles n'a ni chemin de fer élevé, ni chemin de fer souterrain.

Les autos sont assez nombreux et vont avec une vitesse qui révolterait notre chef de police. De place en place, cependant, le trafic est dirigé par un officier en joli uniforme noir, galonné de blanc, avec manteau. Les signaux se font avec les mains revêtues de gants blancs. Il est défendu de parler à ces agents.

Bicyclettes, motocycles, fiacres à chevaux, charrettes à mains ou à chiens, immenses camions et voitures de livraison, tombereaux chargés de bière, barils ou bouteilles de

vin s'entremêlent, et le piéton doit ouvrir les yeux lorsqu'il s'agit de traverser.

Il y a du plaisir pour moi à revoir Bruxelles dont j'ai parlé assez au long dans mes lettres d'il y a deux ans et demi.

C'est tout de même encore une grande joie d'admirer cette foule si propre, si gaie, si polie; ces belles femmes pour la plupart aux joues roses, rayonnantes de santé, du moins en apparence; ces beaux petits gars à l'air luron avec leur béret crânement planté sur la tête, avec leurs courtes culottes dégageant le genou et le jarret à charmantes petites fossettes.

En ce qui concerne le beau sexe, quelle différence avec New York et nos autres villes américaines, voire même Lewiston et Auburn! Les marchands de fard et poudres ne doivent pas faire beaucoup d'argent ici. Rares sont les femmes qui se couvrent le visage de couleurs artificielles. On peut classer dans une catégorie peu enviable les femmes qui essayent de se rendre belles pour mieux tromper.

Les Bruxelloises semblent également attacher beaucoup d'importance à leur chevelure. Elles savent que c'est là un des plus beaux ornements dont elles sont parées et elles le conservent.

En comparaison de ce que l'on voit aux Etats-Unis, il y a en effet beaucoup moins de cheveux courts ici. La moyenne est de deux sur dix environ et encore ça force!

Sur cinquante femmes en face de moi au théâtre j'ai compté seulement dix chevelures "bobbées", et celles-là avaient les lèvres recouvertes de carmin et se passaient fréquemment le pouf sur le museau en se mirant dans de petites glaces de poche.

* * * *

Je vous parle de théâtre, c'est mon faible.

Dimanche, après avoir assisté à la grand'messe avec MM. Cailler et Bazinet, à Ste-Gudule l'un des plus beaux temples d'Europe, nous sommes libres pour le restant du jour.

Et comme presque toutes les salles de spectacles sont ouvertes ce jour-là je m'arrange pour ne pas perdre de temps.

La cérémonie à l'église avait été remarquable, car c'était la première communion et des centaines de fillettes en blanc passaient le plus beau jour de leur vie, en présence d'environ un millier de fidèles.

Les chaises—car on sait qu'il n'y a pas de bancs dans les églises d'Europe—ne coûtent que 15 centimes pièce. Cette ENORME somme ne représente pas tout à fait un sou de notre argent et est collectée par deux dames recouvertes de châles de laine noire, car il ne fait pas tout à fait 70 degrés dans ces vastes temples de pierre.

Un sou! cela nous fait rire; aussi nous voulons nous rattraper sur les petits enfants qui font la quête, et cette fois nous nous fendons chacun d'un franc, comme de vrais millionnaires!

Mes compagnons passent l'après-midi à contempler la fameuse place Broukère avec sa superbe fontaine, le jardin Botanique, le palais Royal et quelques-uns des nombreux monuments de la capitale.

Moi, je m'informe des théâtres pour les voir. Les titres étaient assez piquants, surtout pour un dimanche.

En voici quelques échantillons:

"Le Mortel Baiser", au théâtre Olympia.

"La Dame en Décolleté", à l'Alhambra.

"Alain, sa mère et sa maîtresse", au Vaudeville.

"En Plein Nu", à la Gaieté.

"Le Chaste Fiancé" aux Capucines.

"J'veux coucher avec Nini", à la Scala.

Quant aux cinémas, il y en a des tas; mais la plupart sont des vues américaines. Il y a cependant au Pathé, une vue française, "Surcoup", qui est vraiment remarquable et peut soutenir favorablement la comparaison avec nos vues américaines. Mais en général, les cinémas européens sont loin derrière les nôtres.

J'aurais bien voulu aller au Théâtre Royal de la Monnaie, mais pas moyen d'avoir de places, les dimanches surtout tout est pris d'avance, car on sait que c'est le théâtre National de la musique, du chant et de la danse artistique.

D'ailleurs, on y jouait "Carmen" et j'ai tant de fois entendu cet opéra que cela ne me tentait guère, tout délicieux qu'il soit.

La Monnaie cependant donne les plus belles et les plus convenables représentations qu'on puisse voir. Elle est insurpassable.

Pour ce soir-là et les soirs suivants, nous dûmes donc aller ailleurs, en attendant la chance d'avoir à l'Opéra une oeuvre qui nous conviendrait.

Il nous fallut donc passer nos soirées aux théâtres rigolo.

Ce que mes amis en ouvraient des yeux, car à Bruxelles des leg shows, ce sont des leg shows. Ces dames ne se donnent pas la peine de porter des maillots, ça coûte trop cher; on préfère les maillots de vraie peau humaine! D'ailleurs ce n'est pas tant cela qui nous surprenait puisqu'on a souvent vu à Lewiston des danseuses presque nues; mais c'était la liberté de langage! On y dit les choses les plus osées sans que le public trouve à redire, parce que c'est parlé d'une façon si spirituelle et si habile que les enfants ne pourraient y comprendre absolument rien, si par hasard il y en avait dans la salle.

C'est de la rigolade, voilà tout, et apparemment personne n'y voit de mal. Quant à nous, peu habitués à ces libertés, nous sommes décidés à tout voir et tout entendre sans sourciller. En voyage il ne faut pas être scrupuleux, et on doit se conformer aux moeurs et usages des pays que l'on visite.

Vendredi soir, nous pûmes franchir les portes de la superbe Monnaie où nous eûmes le grand plaisir d'assister à une représentation complète de l'immortel "Faust" de Gounod, y compris la grande scène de l'enfer où nous avons pu applaudir l'incomparable corps de ballet de l'établissement.

Impossible d'exiger voix plus belles, choeurs mieux exercés et plus puissants, rôles plus forts, mise en scène plus élaborée. D'ailleurs, la Monnaie est surtout en grand renom pour ses décors qui sont toujours d'un réalisme parfait.

L'ami Bazinet n'est pas très amateur de théâtre et il nous avoua franchement que "Faust" ne l'avait guère intéressé, si ce n'est cependant les grands ballets commandés par le diable pour amuser le docteur Faust et le détourner de son grand amour pour Marguerite qu'il a abandonnée après l'avoir séduite, qu'il aime toujours et qu'il veut à tout prix revoir.

—Eh bien mon cher, dis-je à mon ami, si cela ne t'a pas intéressé, aucune représentation ne pourra le faire car tu as entendu et vu là ce qu'il y a de plus beau au monde en fait de musique, de chant, de danse, de décors, de costumes et de mise en scène. Les plus grands artistes du monde ont pour ambition suprême de se produire à la Monnaie et lorsqu'ils y ont été applaudis, le monde entier leur est ouvert.

Du moins c'est ce que M. Sacré m'a toujours affirmé, et je le crois sincèrement.

* * * *

La pièce "Mortel Baiser" qui se joue actuellement à Bruxelles, y obtient un beau succès.

C'est une pièce admirablement bâtie et qui impressionne tellement que moi j'ai presque regretté d'y avoir assisté. Cependant elle constitue une salutaire morale, car elle met les jeunes gens en garde contre les terribles maladies vénériennes qui font de si terribles ravages même aux Etats-Unis et au Canada, pays si puritains et si hypocrites.

"Mortel Baiser" n'a pour acteurs que quatre femmes et six hommes: un médecin qui connaît les ravages épouvantables de la syphilis et consacre sa vie à combattre ce fléau en train de pourrir la race humaine; un bon curé qui l'approuve; une vieille bigote qui le désapprouve et trouve épouvantable qu'on parle ouvertement de ces horreurs; sa jeune fille pure et chaste, le plus beau type féminin qu'on puisse concevoir et dont le docteur fait une apôtre après lui avoir ouvert les yeux à la triste réalité; un vieux bonhomme qui se croit malade, qui adore le docteur et l'approuve également dans son apostolat; une garde-malade dévouée elle aussi à l'oeuvre du docteur parce qu'il a sauvé un sien neveu atteint du terrible mal par hérédité, et innocente victime de misérables parents sinon débauchés du moins imprudents; une pauvre jeune fille atteinte du terrible mal qu'elle a contracté au cours d'une excursion en automobile, qui se meurt par fausse honte de se confier à ses parents et que, heureusement, le docteur sauve; le père de la malheureuse fillette, qui

veut la chasser comme une pestiférée, mais dont le docteur fait couler les larmes et le repentir en lui faisant comprendre que c'est son ignorance qui a causé la perte de l'enfant, car si l'enfant eût su n'aurait-elle pas pu éviter le danger épouvantable?

L'autre acteur est l'amoureux de l'héroïne, qu'il allait hélas! épouser sans l'intervention de la garde-malade, car le docteur avait les lèvres closes par le terrible secret professionnel. Le pauvre jeune homme a contracté le terrible mal dans une faute il y a huit ans. N'ayant jamais osé dévoiler son affreuse situation à son implacable père, et osant encore moins lui demander de l'argent, ce jeune homme, beau garçon pourtant, est atteint de la syphilis au deuxième degré. La jeune fille pure qui allait épouser cette pourriture est heureusement sauvée mais voit tout son idéal d'enfance s'évanouir. Elle comprend plus que jamais le terrible mal qui ronge la société moderne et veut elle aussi se dévouer à combattre le fléau. Le docteur promet au jeune fiancé de le guérir en trois ans, et alors, il lui permettra le mariage. Mais la honte l'égare, il ne veut plus paraître devant l'ange de pureté qu'est sa fiancée, et il s'enfuit au lieu de se faire soigner.

Huit ans après, le docteur et sa fiancée devenue garde-malade, le retrouvent dans un hôpital de province où le monstre syphilitique le dévore. Avant de mourir, il avait demandé à revoir sa fiancée, mais à la condition précise qu'elle ne le verrait pas. La scène devient sombre, seul un jet de lumière éclaire le visage angélique de la garde-malade martyre, elle aussi. On entend le bruit de deux béquilles frappant le parquet, et une voix sépulcrale se fait entendre. C'est celle du pestiféré qui veut faire ses adieux à celle qu'il a tant aimée et qu'il a perdue parce que, comme bien d'autres malheureux ignorants on ne lui avait pas appris les dangers épouvantables qui guettent la jeunesse dans notre monde de plaisirs éhontés. Avant de succomber à la pourriture qui le dévore, il demande à la jeune fille de lui pardonner de se marier avec un homme ayant conservé sa jeunesse exempte de l'affreuse tare, et de prier pour le pauvre malheureux qui l'aimait tant et qui est plongé dans un enfer de remords.

Mais elle veut absolument le revoir; elle se tord de désespoir; elle supplie, elle fond en larmes.

"Soit! répond le pestiféré, je suis prêt à boire le calice jusqu'au fond; je suis prêt à expier ma faute, car ma vue vous portera à me maudire et à priver mon âme du plus doux souvenir de ma triste vie: celui de notre amour.

—Je veux le voir! je veux le voir quand même docteur, s'écrie la malheureuse.

Alors la lumière est reportée du visage de l'ange à celui du damné qui n'est plus qu'une masse sanguinolente rongée par la gangrène, et que crispe un rictus s'ouvrant sur de longues dents décharnées.

L'ex-fiancée pousse un cri déchirant et s'écrase évanouie, pendant que le cadavre ambulant, soutenu par le bon curé s'éloigne en criant: "Adieu mon enfance, adieu ma douce fiancée, mes espérances détruites; ma pourriture va descendre dans la nuit du tombeau!"

La salle est debout frémissante et applaudissant à tout rompre car les acteurs qui donnent ce drame sont de toute première force et sentent qu'ils font une grande oeuvre de régénération sociale. Ont-ils raison? Je ne sais.

Mais toujours est-il que moi qui ai pourtant vu bien des tristesses, j'étais tellement impressionné, j'allais dire effrayé, que j'en ai presque passé la nuit blanche.

Est-il bien vrai que le danger soit aussi menaçant? Il faut le croire puisque les grands journaux de Montréal, avec l'approbation du haut clergé et des notables de la Métropole ont poussé un cri d'alarme et ont ouvertement parlé du "mal secret", dans leurs colonnes.

Il faut bien le croire, puisque, également, le gouvernement de Wshington a autorisé le médecin en chef de l'armée en 1918, à publier un volume pour mettre le public en garde contre l'envahissement du fléau. On avait en effet découvert que 30 ou 40 pour cent des jeunes gens appelés à défendre la patrie étaient avariés, si je me rappelle bien.

Quoi qu'il en soit, la pièce "Mortel Baiser" est autorisée par la Ligue Nationale Belge, comme pro-

pagande contre le péril vénérien et au cours des représentations elle fait distribuer au public des petites brochures dont elle recommande fortement la lecture attentive.

Dois-je parler de ces tristesses? Ce n'est pas gai, mais je crois que c'est réellement utile.

Je n'oserais pas vous montrer les gravures que porte la brochure, mais je puis toujours vous donner quelques passages du texte qui sert d'avertissement aux hommes et aux femmes.

"Les deux maladies vénériennes les plus importantes sont la syphilis et la blennorrhagie.

"La syphilis est une des plus graves maladies connues. Elle est provoquée par un germe qu'on appelle le tréponème pâle. Elle se transmet surtout par les rapports sexuels et le baiser. L'emploi d'objets de toilette et de table, de pipes, de crayons, de cigares, d'instruments de musique, etc., ayant servi à un syphilitique est également dangereux. La syphilis transmise par les parents à l'enfant avant sa naissance est dite congénitale.

"La blennorrhagie est provoquée par un microbe: le gonocoque. Après la rougeole, elle est la plus fréquente des affections contagieuses, et est tout aussi dangereuse que la syphilis. Elle s'acquiert le plus ordinairement par des rapports sexuels avec des malades. Le gonocoque se transmet aussi par les mains. C'est ainsi qu'il atteint les yeux chez les adultes. Le nouveau-né est fréquemment infecté au cours de l'accouchement quand la mère est malade de blennorrhagie.

"Ces maladies se rencontrent dans tous les pays et toutes les classes de la société.

"Riches et pauvres, jeunes et vieux peuvent en être victimes. 15% de la population adulte des grandes villes est syphilitique et une proportion beaucoup plus considérable est blennorrhagique.

"En Belgique, il y aurait plus de 500,000 syphilitiques; 3,000 000 en Angleterre et autant en France, avec 40,000 décès annuels; 6,000,000 en Allemagne, avec 60,000 décès annuels dus à cette maladie.

"Les maladies vénériennes causent plus de pertes à l'humanité que la guerre.

"Il est officiellement constaté en Angleterre, chaque année, 850,000 cas nouveaux d'affections vénériennes, alors que le taux annuel des pertes de l'armée anglaise durant la guerre était de 750,000 hommes.

"La syphilis débute en général par une petite plaie (chancre) aux organes génitaux. Elle se propage ensuite avec rapidité dans l'organisme entier. La peau peut se couvrir d'éruptions et d'ulcérations, les cheveux et les dents tomber, les os se carier, le coeur s'enflammer et les vaisseaux sanguins s'ulcérer et se rompre. Des lésions syphilitiques atteignent souvent l'estomac, le foie, les reins les poumons. Enfin l'infection du cerveau et de la moëlle épinière provoque l'ataxie locomotrice, la paralysie générale et la démence. La syphilis augmente aussi la gravité de toutes les autres maladies et détermine la mort d'un grand nombre de malades.

"Ces maladies sont guérissables, prises aux débuts. N'écoutez pas les charlatans. Voyez de bons médecins. Evitez aussi les remèdes de bonnes femmes, ayez confiance, au contraire, dans le bon médecin; confiez-vous à lui. Il sera votre ami, votre consolateur, votre sauveur.

"En ce qui concerne les maladies, prévenir vaut mieux que guérir.

"La propagation a lieu surtout en dehors du mariage. Les femmes et les enfants en sont souvent les innocentes victimes.

Evitez les endroits tels que: maisons malfamées, cafés à femmes, bars, restaurants de nuit. Fuyez comme la peste l'amour payé, surtout les amours clandestins. Toutes les mauvaises femmes sont contaminées au bout d'un an de leur triste métier.

"Ne vous enivrez pas: 90 pour cent des cas sont causés par l'excitation due à la boisson.

"Si vous êtes malades, traitez-vous immédiatement; les maladies vénériennes sont guérissables surtout si on les traite tout de suite. Evitez dans ce cas le contact avec les personnes saines. N'abandonnez le traitement qu'après guérison complète. Si vous avez eu cette maladie et que vous êtes père de famille faites examiner votre femme et vos enfants."

* * * *

Voilà un bien triste sujet, n'est-ce pas? Mais je vous demande bien pardon d'avoir gâté en quelque sor-

te une lecture que je désire tant cependant rendre agréable. Je n'y reviendrai pas.

Espérons, tout de même, que cette campagne en Europe et partout tendra également à assainir le mauvais théâtre, véritable piège pour la jeunesse.

* * * *

VI

Quelques jours à Bruxelles.—Belle cérémonie des enfants américains et belges.—Une visite aux champs de bataille de Waterloo.

Ce qui rend Bruxelles si gaie, si jolie, ce sont certainement ses innombrables cafés où chacun, hommes, femmes et enfants, va prendre son café, sa bière, ses glaces, ses vins. On n'y débite pas de boissons fortes qui ne sont vendues qu'à la bouteille par des établissements spéciaux et à emporter chez soi.

C'est probablement pour cela qu'on y voit si peu de personnes ivres. Car ordinairement il faut à ces gens qui savent boire, une demi-heure et quelquefois plus pour déguster une consommation.

Certes, je le répète, nous avons vu quelques personnes "joyeuses", trois, je crois, depuis dix jours que nous sommes ici, mais des personnes réellement saoûles, pas. Et nous avons parcouru en fiacre presque tous les quartiers populeux; partout c'est propre et personne ne vous moleste.

Le mouvement des piétons, des autos et autres véhicules est presque aussi encombrant qu'à Boston, ville à peu près égale en importance à la capitale belge. Parmi les autos belges, françaises, italiennes, anglaises, espagnoles, allemandes, etc., on remarque plusieurs marques américaines comme les Ford, les Buick, les Studebaker, les Willys Knight, les Overland, les Hudson et quelques Cadillac. Bicyclettes et motocycles, comme je vous l'ai dit, je crois, sont également assez nombreux, et ce doit être un vrai plaisir de se promener ainsi en Belgique car le pays est plat et les routes sont bien entretenues.

Et les gens sont si polis, si affables! Tout ce qu'on vous adresse commence et finit par "S'il vous plaît, monsieur!" ou "Si vous plaît, madame!" selon le cas. Tout le monde est empressé à vous donner le renseignement demandé, et à se déranger pour vous tirer d'embarras. Quelle différence avec New York et nos autres grandes villes où on vous répond presque toujours sèchement, souvent pas du tout!

* * * *

Quelques jours après notre arrivée, c'est-à-dire le 6 mai, mes compagnons assistèrent à une cérémonie qui intéressait tout particulièrement les Américains.

C'était la réception de l'arbre offert par les écoliers de New York aux écoliers de Belgique et sa plantation dans le jardin du parc Egmont.

L'arbre, encore sauvageon, avait été expédié de Belgique aux Etats-Unis, il y a vingt-un ans. Il provenait d'une futaie belge, et est de la même origine que l'arbre planté par la reine Elizabeth, lors de sa visite à New York, en 1919, au Central Park.

Les écoliers américains et leur cadeau furent amenés en Belgique sur le même bateau que nous.

La cérémonie au parc Egmont était présidée par la reine Elizabeth entourée de personnages importants, et de sa fille, la princesse Marie-Josée, et fut très imposante.

Une blonde fillette américaine, Mlle Wilhelmine Steward Kirby, âgée de 11 ans seulement, représentait les enfants américains et fit en français un charmant petit discours auquel répondit, en anglais, une gentille fillette belge. Je ne me rappelle pas le nom de cette dernière, mais, grâce à l'amabilité de M. Alexandre Sacré, j'ai été assez heureux d'obtenir du discours une copie qu'on a bien voulu transcrire spécialement pour moi et que voici tel que prononcé:

"I am very happy and proud to be the one little girl who has been chosen to express the love and gratitude of all Belgian Children for their little mates of the United States.

"The young tree you are going to plant in this garden is another valuable token of the affection you honour us with, and, in the future,

tired of playing in the sunlit alleys of this park, we will seek protection from the burning heat, in the shade of the American tree grown big and strong. They will remember, for we shall have told them, that in the dark days of the war, a dreadful time, when mothers shed tears and children no more played because they were hungry and cold, America offered them protection, America saved them.

"Yes, they will remember, and the beloved tree, which will live a long life, we hope, will foster, in the heart of all Belgian children to come, the same enduring love and gratitude we ourselves feel to-day.

"Long live the American tree!
"Long live the American children!"

Dans son discours l'ambassadeur de Belgique fit remarquer que ce hêtre serait l'emblème vivant et le symbole du sang versé durant la grande guerre pour la cause commune, et de l'amitié que ressentent les uns pour les autres les enfants des deux nations... "Durant la guerre, lorsque la Belgique fut durement atteinte, personne ne répondit plus spontanément et plus généreusement à son appel que les enfants des Etats-Unis... Les racines de l'arbre encore entourées de terre américaine qui va se mêler à la terre belge, représenteront l'affection qui nous unit l'un et l'autre."

Après la cérémonie les enfants des écoles défilèrent autour du pont, de nombreuses vues cinémagraphiques furent prises et nul doute qu'au moment où vous lirez ces lignes vous aurez déjà vu à Lewiston ces scènes reproduites sur l'écran par les Pathé.

Plus haut, je vous dis que la princesse Marie-Josée, fill edu roi de Belgique, honorait de sa présence la touchante cérémonie.

Or, mon ami Bazinet n'avait pas souvent vu de princesse; peut-être même, comme nous tous à Lewiston, n'en avait-il jamais vu; il s'attendait sans doute à contempler un luxe épatant, un flafla comme on en dépeint sur les images de l'ancien temps où les personnages royaux sortaient toujours entourés d'un apparat merveilleux.

Sa déception se manifesta.

"Je n'aurais jamais cru, dit-il, qu'une princese fût si modeste. Je m'attendais à quelque chose d'éblouissant; au contraire, j'aperçus une jeune personne élégante portant une robe unie et un chapeau de paille bien ordinaire. Nos filles de moulin font plus de "show off" qu'une fille de roi! Mon étonnement est vraiment profond."

Alors on nous explique que Albert Ier est un roi constitutionnel, qu'en réalité la Belgique est un gouvernement libre se donnant le luxe d'une famille royale parce que le peuple la vénère et y trouve son profit. Certes, le roi reçoit un fort beau "salaire", comme on dit aux Etats-Unis; il est logé dans des châteaux admirables, il a ses loges aux théâtres nationaux, et tous les grands privilèges qui incombent au chef d'un actif et intelligent peuple de onze millions d'habitants; mais tout y passe pour faire honneur à son rang et représenter convenablement en toute occasion la nation belge. De là la grande bonté le dévouement, la modestie du roi et de sa famille.

* * * *

A Bruxelles, nous avions nos chambres à l'Hôtel Joseph, 56 Boulevard Anspach, à deux pas de la Bourse, centre de la ville. Pour notre chambre, M. Cailler et moi nous ne payions que 25 francs par jour, ce qui avec les pourboires équivalait à une somme de 75 cts chacun.

Notre chambre a deux bons lits avec gros édredons en duvet pour la chaleur des pieds. C'est très gentil et nous devrions en introduire comme ça dans nos climats froids des Etats-Unis. Deux chaises, un fauteuil, une table, une grande armoire à glace, un autre grand miroir d'à peu près 6 pieds par 4 au-dessus de la cheminée et entouré d'un large cadre doré, un guéridon en marbre surmonté également d'un long et étroit miroir, car on sait que la Belgique est le pays des belles glaces, qui ne se vendent pas cher; un lavabo, avec bain de pied, des tapis sur le parquet, des rideaux aux vastes croisées s'ouvrant sur un balcon complètent le mobilier de notre chambre. Celle de M. Bazinet contiguë à la nôtre est meublée à peu près dans le même genre; celle de M. et Mme Sacré est au-dessus, c'est-

à-dire au quatrième étage. Ici on ne commence à compter les étages qu'après le rez-de-chaussée et l'entresol, de sorte qu'en réalité nous étions au 5ème et M. Sacré au 6ème étage. Il ne restait plus qu'un étage au-dessus, car en Europe les maisons ne dépassent pas sept étages, bien que depuis la guerre on commence à construire des maisons à appartements qui ont sept et huit étages.

Notre grande armoire servait non seulement à pendre nos habits mais aussi à installer notre réserve de liqueurs que nous renouvelions à mesure qu'elle s'épuisait. Nous avions trouvé cette combinaison pour boire bon et à meilleur marché que dans les cafés. Je crois qu'il y avait longtemps que cette armoire n'avait reçu tant d'étranges hôtes sous formes de vin, cognac, whiskey, quintrau, bénédictine, une vraie buvette, quoi! Pour 35 cts, on a à Bruxelles une bouteille d'excellent vin de Porto blanc. Le scotch coûte $1.20 je crois, le cognac un peu plus cher. Quant aux bières, 5 cts le verre, nous la prenions dans les cafés.

"A la santé des amis de Lewiston et à la nôtre!" est une phrase qui retentit souvent dans les chambres que nous habitons depuis notre arrivée en Europe.

* * * *

Pendant que j'écris mes amis visitent les principaux monuments et magasins, et ils ne tarissent pas d'éloges, à leur retour chaque soir. C'est ainsi qu'ils peuvent admirer le Palais de Justice, l'église du Sablon, le Palais du roi, le Parc qui lui fait face, l'Hôtel de Ville, le magasin de la Bourse, le magasin Innovation, le Bon Marché, le Grand Bazar, les Halles, le Jardin Botanique, avec ses innombrables plantes exotiques, ses statues, ses jeux d'eau, etc., moi j'écris, je prends des notes. Je me réserve pour les choses que je n'ai pas encore vues.

Le soir, c'est entendu, nous dînons ensemble et faisons de splendides gueuletons. Ça va bien, je vous remercie! et après le théâtre nous invite, bien qu'actuellement, il n'y ait pas grand'chose de remarquable à Bruxelles.

Jeudi, le temps est couvert et il y a apparence de pluie, mais nous avions proposé une promenade à Waterloo et nous ne pouvions manquer cela.

Nous prenons donc le tramway pour nous rendre dans le haut de la ville, au couvent des Dominicains où le Père Férir nous attendait. Nous ne l'avions pas vu depuis Anvers.

Avant de partir pour notre petite excursion, le révérend père nous fait visiter l'église de son ordre. L'intérieur est ce que nous avons vu de plus gentil depuis notre arrivée, parce que c'est moderne, propre, bien entretenu et plein de lumière. Au moment où nous le parcourons, un frère est à l'orgue et "pratique" un imposant morceau religieux.

Notre révérend compagnon est fier de cette église et nous apprend que son plus cher voeu serait de voir Lewiston posséder un jour une église dont l'intérieur ressemblerait à celui que nous admirons..." Mais il faudrait beaucoup d'argent, et j'ai bien peur de ne pas voir cela de mon vivant," dit-il en soupirant.

Le couvent et l'église des Dominicains, nous semblent situés dans le plus beau quartier de Bruxelles, tout près du Parc du Centenaire.

Nous prenons une auto à l'heure (35 francs si je me rappelle bien) et nous partons dans la direction de Waterloo qui est à une douzaine de milles de la ville.

Après avoir admiré les splendides demeures de la plus belle section de Bruxelles, notamment un château en pur marbre blanc qui a coûté des millions, nous entrons dans la forêt de Soignes dont nous admirons les beaux hêtres droits comme des flèches, et si bien entretenus par l'Etat belge.

Nous faisons une courte visite à la petite église de Notre-Dame des Bois, vieux lieu de pèlerinage très fréquenté. Il pleut à verse, mais notre auto est couverte et la pluie ne nous incommode pas. Deux religieuses accompagnant une trentaine de fillettes ne sont pas aussi heureuses. Elles doivent s'abriter sur la terrasse d'un petit café, et sous les arbres.

De là nous allons à Tervueren, visiter l'incomparable musée du Congo fondé par Léopold Ier. Ce musée est rempli de tout ce qu'on trouve dans le riche territoire africain appartenant à la Belgique pour laquelle il est une source de grandes richesses, car on y récolte de tout au Congo et la main-d'oeuvre noire n'y coûte pas cher. Il faudrait au moins une

semaine pour visiter le musée du Congo et en apprécier un peu les innombrables choses qui y sont exposées d'une façon à la fois si réelle et si artistique.

Nous ne fîmes que traverser la longue succession des vastes salles.

Vers 3 heures 30, nous arrivions sur les champs où le 18 juin 1815, eut lieu la sanglante bataille de Waterloo et où Napoléon Ier fut battu par les troupes réunies de l'Angleterre, de la Prusse, de l'Autriche, de la Belgique et de presque tous les autres pays de l'Europe formant contre la France ce qu'on appelait la Belle Alliance.

Nous jetons un coup d'oeil sur les fermes environnantes témoins de tant d'héroïsme dans lequel sombra le plus grand des guerriers modernes qui faisait depuis vingt ans trembler l'Europe et dont les innombrables victoires avaient coûté la vie à plus de 9,000,000 de personnes.

Pour commémorer la défaite du grand Napoléon, la Belle ou Sainte Alliance érigea, on le sait, une espèce de pyramide ou butte sur laquelle un lion en fonte est debout le regard tourné vers la France et une patte sur une boule symbolisant la terre que Napoléon avait voulu conquérir comme le kaiser a essayé de le faire lui aussi dans la dernière guerre. Le lion a 15 pieds de long, 14 pieds 10 pouces de haut et pèse 70,000 livres. Le piédestal sur lequel il est érigé ne porte que cette simple inscription connue du monde entier: XVII Juni MDCCCXV.

La butte de terre a un diamètre d'environ 500 pieds au bas et pour arriver au pied du lion il faut escalader 226 marches.

On dit que cet immense amas de terre recouvert de gazon, fut accumulé là par d'héroïques femmes belges heureuses de la chute du tyran corse comme, hors de France, on appelait alors Napoléon Ier.

Dans les environs de Waterloo, se trouvent aussi plusieurs autres monuments qui rappellent l'épouvantable lutte et qui attirent beaucoup de visiteurs, notamment des Anglais, car on sait que les alliés d'alors étaient sous le commandement de l'Anglais Wellington.

Citons les plus intéressants:

Monument des Hanovriens (bloc en pierre bleue aussi en forme de pyramide tronquée) érigée en 1818.

Une colonne cannelée sans couronnement consacrée en 1817 à la mémoire de Sir Alexander Gordon, aide-de-camp de Wellington, frappé mortellement durant la bataille.

Un superbe monument avec figures allégoriques en bronze érigé en 1914 par la Belgique à la mémoire des Belges morts pour l'honneur de leur drapeau.

Un monument français dû au sculpteur Gérôme, représentant un aigle aux ailes brisées et portant la dédicace: "Aux derniers combattants de la grande armée." Il fut inauguré le 28 juin 1904, près de la Haie Sainte par la Société française "La Sabretache".

On peut aussi voir la ferme de la Haie Sainte, qui fut défendue par la légion allemande renforcée par les Nassauviens contre les Français qui ne parvinrent à l'enlever que dans la soirée, sous la conduite du maréchal Ney. Elle fut reprise le soir, sans combat, par les Anglais.

On peut également visiter la ferme de Goumont, la chapelle et le puits aux cadavres, point le plus intéressant du champ de bataille, tant par l'importance qu'il eut durant l'action que parce qu'il présente encore les traces de la terrible lutte dont il fut le théâtre. Cette place formait, pour ainsi dire, la clef de la position anglaise et sa prise eut mis Napoléon Ier (pas Napoléon Bazinet) à même de tourner les alliés.

La ferme de la Belle-Alliance, route de Charleroi, existe encore et abrite un petit restaurant. Elle est célèbre par la rencontre qui s'y fit, à 9 hrs, le soir de la bataille, entre les généraux vainqueurs: Wellington et Blucher, qui se félicitèrent mutuellement d'avoir enfin réussi à écraser la terreur de l'Europe.

On voit enfin la ferme de Mont Saint-Jean qui servit d'hôpital durant la bataille.

Les Prussiens ont également érigé un monument de forme gothique, et à quatre pans surmonté d'une croix en métal. On y lit l'inscription suivante en allemand: "Aux héros morts, leur souverain et leur pays reconnaissants. Qu'ils reposent en paix! Belle-Alliance, 18 juin 1815."

Mais ce qu'il y a de plus empoignant pour le visiteur c'est le panorama de la fameuse bataille.

C'est une grande bâtisse ronde, ayant 125 pieds de diamètre et haute de 50 pieds environ. On pénètre à l'intérieur par en-dessous et on monte sur une grande estrade qui se trouve au milieu.

Tout autour se déroule la célèbre bataille reproduite de la façon la plus fidèle possible par les meilleurs artistes belges et selon les documents les plus fidèles.

La perspective est admirable et les regards s'étendent à perte de vue.

Hommes, animaux, canons sont de grandeur naturelle.

Vous voyez là 400,000 hommes aux prises dans un égorgement épouvantable.

Le sol est jonché de cadavres, de chevaux éventrés, de casques, de canons renversés, de sabres et fusils brisés.

Vous voyez sur une colline Napoléon sur son fameux cheval blanc.

Vos regards sont terrifiés lorsque vous apercevez les célèbres cuirassiers français, au cours d'une charge furibonde, s'écraser les uns sur les autres dans un ravin qu'ils n'avaient pas vu et qu'ils ne soupçonnaient même pas. Ce fut probablement là une des principales causes de la défaite des Français.

Vous voyez Ney chargeant avec fureur les bataillons écossais qui, quoique décimés, tiennent bon.

Vous distinguez au loin les canons crachant la mitraille; vous apercevez à cinq ou six milles l'armée prussienne commandée par Blûcher qui s'avance à marche forcée au secours des Anglais et qui décida la bataille, Grouchy que Napoléon attendait ne s'étant pas rendu à l'ordre de son empereur.

Vous voyez Cambronne formant le dernier carré de la Garde au moment où il répond au général anglais "M..., la garde meurt mais ne se rend pas."

Vous tremblez en voyant la charge de la cavalerie écossaise contre les batteries françaises, etc.

Bref, ce panorama est d'un réalisme pas facile à oublier, et mes compagnons ne regrettèrent certainement pas leur intéressante promenade à Waterloo.

VII

Adieu à Waterloo.—Préparatifs de départ pour l'Italie.—Visite aux tombeaux des princes à Laaken.—En route pour le Sud et arrivée en Suisse

---

Je vous ai quittés, charmants lecteurs et lectrices, après vous avoir raconté notre très intéressante visite aux champs de bataille de Waterloo, où la puissance de Napoléon Ier fut écrasée.

Notre promenade s'était faite en auto à la pluie battante et la température augmentait la tristesse que nous éprouvions en pensant à la défaite des armées françaises et à celle du génie colossal qui pendant un quart de siècle émerveilla le monde, culbuta de nombreux rois et ne succomba à une coalition générale qu'après avoir marché de victoires en victoires à travers toute l'Europe.

Traqués comme des bêtes fauves par les populations ennemies, les soldats français, en cette soirée fatale de juin 1815, durent endurer d'atroces souffrances morales et physiques, eux qui étaient accoutumés jusqu'alors aux douceurs de la victoire. Ils n'avaient rien pour se réconforter, tandis que nous, notre tristesse disparut vite grâce à quelques bouteilles de bon vin et à un succulent dîner terminé par d'excellents cigares.

C'est après ce dîner au restaurant Françoise, le plus renommé de Bruxelles, que nous décidâmes de faire en Italie un voyage qui jusqu'alors nous effrayait un peu, parce qu'aucun de nous ne parlait l'italien, et aussi parce que la distance était grande. En effet, le voyage que nous nous proposions équivalait presque à une promenade de Lewiston en Californie et retour.

Donc, le lendemain nous fîmes avec une compagnie de tourisme italien, l'Enit Nazionale Industrie Turistische (Enit, par abbréviation) qui, moyennant $172.50 s'engagea à nous donner nos billets de chemin de fer, nos pensions en route et sur les trains, ainsi qu'une partie de nos frais d'auto. Les conditions étaient très raisonnables et le départ fut décidé pour le 12 mai soir, c'est-à-dire aussitôt les arrangements complétés. Nous étions enchantés de la manière habile avec laquelle M. Sacré, débrouillard incomparable, avait bâclé le tout, et nous nous réjouissions d'avance à la perspective de voir cette vénérable Italie dont l'histoire nous redit sans cesse la puissance passée et que, présentement, nos amis de Bruxelles nous faisaient si belle. "C'est la plus intéressante promenade que vous puissiez faire, nous disaient les MM. Sacré, et vous pouvez vous compter très heureux d'aller visiter ce merveilleux pays. Vous verrez! et de plus votre voyage se fera, grâce à l'Enit, à prix raisonnables et selon un itinéraire agréable. Vous saurez juste où vous devez aller; vous n'aurez pas à attendre, vous serez attendus."

Il nous restait quatre jours à flâner dans Bruxelles. Nous en profitons pour visiter les grands magasins, les parcs, les monuments, églises, théâtres, etc. Pour nos promenades, autos et fiacres à l'heure étaient ce qui convenaient le mieux, et c'est ainsi que nous parcourûmes les plus beaux quartiers, comme les quartiers les plus populeux. Partout Bruxelles est jolie, propre, intéressante.

Dimanche, le 10 mai, malgré la pluie, vos trois compatriotes, (M. Cailler, M. Bazinet et moi) se firent conduite à Laaken, ville attenante à Bruxelles. Nous y arrivâmes vers 1 heure, car en voyage on se lève tard, et malheureusement la superbe église de l'endroit était fermée depuis midi. Il fallut nous contenter d'admirer l'extérieur de ce temple gigantesque. Par contre, nous pûmes entrer au cimetière, l'un des plus beaux de Belgique. Un guide nous indique les principaux des milliers de tombeaux artistiques qui ornent cette grande cité des morts et nous mentionne tout spécialement le monument érigé sur la tombe de Maria-Cécilia-Garcia-Malibran, la plus grande chanteuse que l'Europe ait entendue. Au-dessous de la statue de la cantatrice on lit ces vers du poète Lamartine:

Beauté, génie, amour furent son nom de [femme
Ecrit dans son regard, dans son coeur, dans [sa voix.
Sous trois formes au ciel appartenait cette [âme,
Pleurez terre, et vous cieux accueillez-la [trois fois.

Dans le cimetière de Laaken se trouve aussi le caveau des rois que le guide nous avait tout particulièrement recommandé. Nous y passâmes une grosse demi-heure à lire les inscriptions sur les tombes des nobles et des grands personnages belges disparus pour toujours de ce monde et dont, selon notre croyance, les restes attendent le réveil qui sera sonné par les anges pour la résurrection des morts.

Ces tombeaux célèbres sont continuellement fleuris par les parents qui cultivent avec une dévotion remarquable le souvenir des défunts.

C'était le plus beau cimetière encore vu par nous, et l'ami Bazinet se demandait comment, dans une Europe qu'on dit si pauvre, on pouvait ériger tant de choses si merveilleuses; mais cela n'était rien en comparaison de ce que nous réservait l'Italie!

* * * *

La journée du lundi, 11 mai, fut employée à préparer nos valises, à changer de l'argent américain en argent italien et en argent suisse, à aller chercher nos billets et à prendre tous les renseignements possibles pour le voyage que nous allions commencer en pays inconnus pour nous; car on n'a pas d'idée de l'embêtement que toutes ces sortes de monnaies vous causent en Europe.

Ainsi en Belgique pour un dollar nous avons 20 francs 15 centimes; en France, 20.03; en Suisse 5 francs; en Italie 24 francs 60.

De plus, il faut aller chez le consul italien faire viser nos passeports, coût $10; ensuite chez le consul de France prendre un visa en transit, coût 22 francs 50 en plus d'un visa de $10 que nous devrons prendre à Gênes (Italie). Les autorités d'Italie et de France nous disent poliment que ce sont là de véritables brigandages contre les étrangers qui viennent dépenser leur argent en Europe; mais ces mesures ont été prises comme représailles contre les Etats-Unis qui extorquent semblables sommes de l'Européen qui va les visiter et qui en plus ont refusé d'abolir les visas.

Il faut absolument se les procurer, car lorsque vous arrivez aux frontières, on vous arrête et vous êtes obligé de rebrousser chemin.

Et toutes ces formalités prennent du temps en Europe; il faut en monter des escaliers, passer d'un bureau à l'autre, faire antichambre, attendre son tour! A l'Américain qui n'aime pas les formalités ennuyeuses, je ne conseille nullement de venir gaspiller son argent par ici. Il est préférable qu'il s'achète une auto et visite un peu son propre pays d'abord; mais nous étions partis, il fallait continuer.

Durant les deux jours qui précédèrent notre départ pour l'Italie, c'est à peine si les formalités susdites nous laissèrent un quart-d'heure de répit, tout juste pour admirer en passant la fameuse colonne du congrès érigée par la Belgique pour commémorer l'année 1830, date de son indépendance.

Haute de 150 pieds environ, cette colonne repose sur un énorme bloc de granit flanqué de deux gros lions en bronze et autres statues. En face de l'entrée se trouve la tombe récente du soldat inconnu sur laquelle on voit une urne d'où s'échappe une flamme constamment entretenue par respect pour la mémoire des héros qui périrent dans la grande guerre.

En passant devant cette simple mais imposante tombe tout le monde se découvre.

A côté se voient une couronne de fleurs récemment déposée par le maréchal Foch et une autre déposée par les "Invalides français à leurs camarades belges."

On peut monter dans la colonne du haut de laquelle on a un superbe panorama de toute la ville; mais seul l'ami Bazinet a le courage de s'y hasarder.

Au bout de 20 minutes, il revient, tout essoufflé, en disant:

"C'est beau, mais sacrement fatigant. J'ai compté les marches, il y en a 183!"

* * * *

Le R. P. Férir, qui était depuis quelques jours chez des parents à Bruxelles, avait consenti de nous accompagner en Italie à la condition d'aller passer quatre jours à Rome, car on sait qu'à l'occasion de l'Année Sainte qui arrive tous les 25 ans, l'affluence de pèlerins est grande dans la Ville Eternelle.

Mme Sacré avait refusé de venir, jugeant, et avec sagesse, que la tournée serait trop dure pour une femme.

Donc, le 12 mai, à 23 hrs 12, c'est-à-dire 11 hrs 12 du soir, nous prenions, tous les cinq, le train à la gare du Nord en route pour le sud.

On nous avait réservé cinq lits dans le dortoir, un superbe wagon tout neuf qui nous surprend par son grand luxe et ses commodités nouvelles. Au contraire de nos pullmans, les couchettes au lieu d'être sur le long sont en travers du wagon. Chaque compartiment en contient deux avec un petit siège, des accrochoirs et un lavabo avec eau chaude et froide, savon, serviette, large miroir, électricité et une "toilette". Pas de rideau, mais une porte fermant à clef et donnant sur le corridor, car on sait qu'en Europe le corridor des wagons est situé sur le côté au lieu de l'être au milieu comme aux Etats-Unis et au Canada.

L'employé avait pris nos passeports et nos billets afin qu'aux frontières les douaniers ne troublassent pas notre sommeil.

Notre itinéraire était:

De Bruxelles à Bâle, après avoir traversé le Luxembourg, une partie de l'Alsace-Lorraine; de Bâle à Lucerne (Suisse); de Fluelen à Chiasso (Italie). Ensuite Milan, Venise, Florence, Rome, Naples, Capri, Sorrento, Vésuve, Pompéi, Naples, Rome, Gênes, Vintimille (France), Monte Carlo, Monaco, Nice, Cannes, Marseille, Lyon, Paris et Bruxelles.

La tournée ne pouvait être inférieure à 30 jours.

• • • •

A 7 hrs mercredi matin, nous étions en Alsace-Lorraine et nous ne tardions pas à voir les uniformes bleus des soldats français.

La campagne est très belle et la végétation est partout d'un beau vert. Champs de vigne, de houblon, de patates, d'avoine, etc. Parmi les paysans occupés à la terre, le nombre des femmes et enfants nous semble supérieur. Nous passons plusieurs gros villages ainsi que des villes considérables comme Strasbourg, Colmar et Mulhouse, mais sans nous arrêter excepté à la gare de Strasbourg où nous prenons des sandwiches et du café. Notre dépense se chiffre à chacun 17 cts!

A midi nous étions à Bâle, grosse et belle ville suisse. Nous venions d'entrer dans le pays des montagnes, dans le pays qui, par ses monts, ses forêts et ses lacs ressemble tant à notre Etat du Maine.

C'est la douane. Il faut exhiber nos passeports et ouvrir nos bagages pour les soumettre à l'examen; mais l'opération se fait rapidement, et 36 minutes après notre arrivée nous prenions le train pour Lucerne.

La locomotive qui nous traîne fonctionne à l'électricité et est de toute beauté comme perfection de mécanisme. On nous dit, en effet, que grâce à ses montagnes fournissant de nombreuses forces hydrauliques l'électrification est intense en Suisse qui, d'ailleurs, est l'un des pays les plus avancés de la terre, ayant été assez heureux de se tenir depuis plus de cent ans en paix avec les puissants pays qui l'entourent. C'est un pays neutre.

Trois langues sont officielles en Suisse: le français, l'allemand et l'italien.

La Suisse a une population de 3,700,000 âmes environ et elle est à peu près grande comme l'Etat du Maine. Elle est connue aussi sous le nom de République Helvétique et se compose de 22 cantons.

De la gare, Bâle nous paraît être une assez grande ville, à en juger par les dimensions de la gare. Nous consultons notre "Guide" et en effet il nous apprend que c'est une ville dont la population s'élève à près de 125,000 âmes. Elle est située sur le Rhin, grand fleuve qui prend sa source dans les Alpes pour se jeter dans la mer du Nord après avoir traversé une forte partie de l'Europe puisqu'il a près de 1000 milles de long.

Les habitants de Bâle s'appellent Bâlois. Le commerce et l'industrie de Bâle sont considérables et cette grande ville est renommée pour ses soies, ses rubans, ses dentelles et sa librairie. Nous aurions aimé la visiter, mais elle ne se trouvait pas dans notre itinéraire. Bien que les églises ne soient pas très nombreuses et belles en Suisse, Bâle a toutefois une magnifique cathédrale gothique dont nous apercevons les clochers au-dessus des édifices.

L'encyclopédie nous apprend que de 1431 à 1449 on y tint un concile où fut tentée une réforme radicale de l'Eglise; qu'en 1795 deux traités

y furent signés par la France, l'un avec la Prusse, l'autre avec l'Espagne. Pour la première fois, l'Europe monarchique consentait à traiter avec la République, qui s'agrandissait sur le Rhin.

Au Canada et aux Etats-Unis nous appelons plate-forme l'endroit sur lequel nous marchons dans les gares. En certaines parties de l'Europe on appelle cela quai, trottoir ou voie. Les employés nous disent: prenez le train sur la voie, le quai ou le trottoir No. 2, par exémple. A Bâle, ils appellent cela des perrons.

Ainsi à Bâle, on nous indique le perron No. 2 pour le train de 2 hrs, et une heure plus tard nous descendions à Lucerne où nous attendait l'omnibus de l'Hôtel du Lac où nous devions coucher et qui est l'un des plus chics bijoux de la Suisse.

VIII

Visite à Lucerne, bijou de la Suisse. Promenade aux environs.— Pays des montagnes et... du bon beurre

En descendant de la gare de Lucerne, on est à quelques pas du superbe Hôtel du Lac, où nous étions attendus, et d'où la vue sur la petite ville et son splendide lac est féerique.

Mis en bonne humeur par un beau soleil et par une admirable végétation embaumant l'atmosphère, nous montons aussitôt dans nos chambres et en ressortons, au bout d'une demi-heure à peine après nous être débarbouillé le museau.

Avant de prendre l'auto qui nous fera faire la tournée de la ville et ses environs, quelques mots de l'Hôtel du Lac seraient peut-être d'à-propos.

C'est un vaste édifice à quatre étages en pierre grise avec très large perron orné de six grosses colonnes en marbre supportant les trois étages supérieurs. Au fond du palier s'ouvrent de grandes portes donnant dans un vaste salon richement meublé et recevant des flots de lumière du toit en vitraux de verre multicolores. Un large escalier conduisant aux étages supérieurs serpente à notre gauche et à chaque étage la vue plonge dans le salon où voyageurs et voyageuses—dont quelques Américains—sont occupés à lire, écrire, broder, faire de la musique, etc., car la Suisse est avant tout pays de tourisme et de plaisir.

Autour du salon se trouvent de nombreuses portes ayant accès aux bureaux d'administration, aux cuisines, aux bains, à l'immense et brillante salle à manger, aux jardins garnis de beaux arbres et de massifs de fleurs où jouent les oiseaux, et à la buvette que nous ne tardons pas à découvrir, naturellement, n'est-ce pas?

La bière est assez bonne, mais son prix trois fois plus fort que ce que nous avions payé en Belgique, modère un peu notre enthousiasme.

Nos chambres sont grandes, bien aérées par de larges fenêtres avec petits balcons au-dessus du jardin. Le lac est de l'autre côté, l'hôtel lui faisant face. Nous ne pouvions être à la fois en avant et en arrière!

Nous occupions trois chambres, dont deux ayant chacune deux lits moëlleux, deux lavabos en porcelaine blanche avec tuyaux en nickel donnant eau chaude et froide, assez grands pour s'y baigner presque; beaux et grands miroirs au-dessus des lavabos, riches tapis sur le parquet carrelé à la mode européenne, deux hautes armoires en acajou sculpté et ayant sur chaque porte une glace assez haute pour vous mirer des orteils au bout des cheveux; dans un coin un gros calorifère carré entouré de dentelle de fer, car les hivers suisses ne sont pas chauds.

En Europe, il n'y a pas comme chez nous de garde-robes entre les cloisons, cela prend évidemment trop de place, puisqu'il faut faire des doubles cloisons.

Un bureau, une table, un sofa et des fauteuils complètent l'ameublement.

Dans la chambre occupée par MM. Sacré et Bazinet il y a, en plus, un bain semblant fait spécialement pour l'ami Cailler qui, on le sait, est favorisé d'une taille de 6 pieds 3 pces. Il en était de même des serviettes de bain. Jamais je n'en ai vu d'aussi longues et d'aussi "plaisantes", car après mes ablutions j'aime à frictionner vigoureusement ma vieille carcasse pour lui rendre un peu de sa vigueur d'autrefois que les années commencent à endormir. Une épaisse serviette "moutonnée" de

6 pieds par 3 faisait mon affaire. A Lewiston, je n'ai jamais pu en trouver qui fussent assez longues pour me contenter.

Les chambres de l'Hôtel du Lac ont toutes doubles portes, celles de l'extérieur étant capitonnées afin d'empêcher le bruit d'entrer, et de permettre un sommeil tranquille aux voyageurs fatigués, car dans cette Suisse montagneuse, si l'on marche un tant soi peu, on doit avoir besoin de repos le soir.

Le personnel est empressé, poli et parle le français agréablement pour nous, bien que sa langue habituelle semble être germanique, puisque nous sommes apparemment dans le Suisse allemande.

* * * *

A 4 heures, l'auto que nous avions commandée nous attendait à la porte de l'hôtel, le chauffeur nous introduisant poliment dans sa voiture tout comme si nous avions été de vrais millionnaires. On nous prenait pour des Américains—ce que nous sommes d'ailleurs, par naturalisation— et en Europe on croit généralement que tous les Américains sont millionnaires. Cela nous flattait, mais toutefois sans nous empêcher d'accorder à nos bourses la plus stricte attention!

Et nous voilà partis pour une promenade de trois heures dans les côtes de Lucerne et de ses environs.

La Suisse est renommée pour ses châlets si gentils.

Tous nous avons sur l'imagerie admiré leur beauté. Eh bien! l'imagerie n'a rien flatté et les Suisses peuvent avec raison être fiers de l'art si chic et si varié avec lequel ils entourent leur vie de famille.

On y a aussi partout l'amour de la décoration végétale et les jardins sont vraiment un plaisir pour les yeux.

Après avoir passé les anciennes fortifications et tours qui encerclent encore la ville proprement dite, nous ne tardons pas à voir des terres bien cultivées où les foins, avoines, seigles, orges, artichauts, blés, tabacs, pommes de terre, etc., sont splendides et les mauvaises herbes très rares; de fait, il y a des terres où l'oeil ne peut apercevoir ni marguerites, ni boutons d'or, ni pissenlits ou autres nuisances semblables, ordinairement si nombreuses sur nos terres américaines. C'est sans doute dû, à ce qu'en Europe la main-d'oeuvre coûte meilleur marché et que, par nécessité, évidemment, on doit faire rapporter à la terre tout ce qu'on peut.

Les vergers de pommes et poires sont aussi assez bien entretenus et, à considérer le tout, le pays ressemble passablement à notre Maine, comme je l'ai dit.

Seulement les amis Sacré et Bazinet trouvent que ça ne sent pas l'eau de rose dans les campagnes européennes et particulièrement suisses.

On y sait utiliser les fumiers et urines. On reconnaît l'importance des bouses de vaches et surtout de ce qui sort de la "porte" voisine! Le tout est recueilli avec soin dans de grands bassins de ciment à proximité des étables, en des endroits commodes, et rien de ce qui s'écoule du domicile animal ne se perd.

Mêlé d'eau—surtout d'eau de pluie—on obtient de ce fumier un purin insurpassable pour les prairies, car la Suisse est en renom pour ses produits laitiers, ses fromages et toutes les excellentes choses que nous fournissent sans salaire mesdames les chèvres et vaches.

Pauvres et chers animaux! si, par hasard, ils pensent un peu, ils doivent faire de drôles de réflexions sur l'ingratitude des égoïstes humains.

Avec toute notre finesse et notre supériorité, nous ferions en effet, petite nourriture sans les animaux, les plantes et le reste que la généreuse bonté divine a mis à notre disposition.

Et je me demande souvent si ce ne serait pas un acte glorificateur de Dieu que d'élever dans chaque ville et village des monuments aux vaches, boeufs, cochons, poules, chevaux, etc.

On en élève bien à des individus qui sont loin d'autant le mériter!

Au moins si nous les traitions avec bonté et douceur, ces utiles bêtes; si nous leur épargnions la souffrance, dans la mesure du possible, ne serait-ce pas plaire à Celui qui les a créées pour nous servir?

Mais, hélas! il n'en est pas toujours ainsi, et il faudra encore bien des années d'éducation pour amener certaines personnes à bannir la cruauté envers nos frères inférieurs.

Ce sont là, si vous voulez, des réflexions enfantines et que chacun fait tout bas, mais n'empêche qu'elles soient malheureusement trop motivées.

* * * *

Pour notre passage, on aurait dit que la grande majorité des cultivateurs lucernois s'étaient donné le mot d'ordre pour arroser de purin leurs verdoyantes prairies.

L'empestant mais productif liquide est transporté sur les champs dans de vastes tonneaux ovales longs de 8 ou 9 pieds, larges de 4 pieds, et épais de trois environ. En sortant du trou pratiqué à l'un des bouts inférieurs du tonneau le liquide frappe une plaque de métal et se répand en une large averse sur le sol. Il forme éventail et on dirait d'une immense "bête puante" qui fait son pipi.

Ayant toujours un mot pour rire, le Père Férir appelle ça: l'ours créateur.

Il crée en effet de la prospérité, car le bien-être semble régner partout dans cet heureux pays.

Après nous avoir montré la grande usine électrique actionnée par l'eau d'une chaussée, et fournissant à la ville l'éclairage et la force motrice pour les différentes industries, notre chauffeur nous passe dans une suite de gentils villages où la principale industrie est, nous dit-il, la fabrication de cigares renommés par leur excellence. Les petites cigareries nombreuses sont actionnées par de l'électricité créée par l'eau des montagnes environnantes et descendant dans un canal le long de la grande route.

La senteur du bon tabac chasse l'autre!

Naturellement, le climat est bon dans ce pays montagneux et il se reflète dans la forme et la figure des villageois et surtout des villageoises aux joues roses, aux longs cheveux blonds (pas de cheveux courts par là), aux corsages et jupes bien remplis et aux gros mollets montés sur de gentils sabots de bois, hygiéniques et propres chaussures à la mode du pays.

Partout on nous salue gentiment de la main, et nous faisons de même, l'ami Arsène allant même très fréquemment jusqu'à leur crier de formidables "Allo, boys! Allo, girls!"

Cette partie de la Suisse est sans doute catholique, car les petites églises que nous voyons juchées sur les hauteurs portent toutes des croix, emblèmes de notre croyance.

Il était 6 heures lorsqu'après avoir contourné un beau lac de la grandeur de notre lac Grove, nous touchons à l'extrémité ouest de Lucerne en passant au pied d'un cap sur lequel s'élève un superbe hôtel, ayant l'apparence d'un véritable château-fort de l'ancien temps.

C'est l'Hôtel-Restaurant Gûtsch.

Juché sur un cap presque à pic, de 325 pieds de hauteur, on se dirait en face du Frontenac de Québec. L'hôtel se termine par une haute tour ou clocher où flotte le drapeau de la Confédération suisse: rouge avec croix blanche au milieu.

Cette tour élancée, entourée de splendides terrasses fleuries où l'on sert à manger et à boire, domine les maisons du côteau et la forêt de l'arrière-plan. C'est le célèbre point de vue de Lucerne, l'endroit le plus convenable à se pénétrer des magnificences de la contrée.

Un funiculaire long de 600 pieds vous grimpe là-haut en 2 minutes et demie.

Le piéton courageux peut monter par un petit sentier passant devant une vieille tour fortifiée.

Une route carrossable conduit également au Gûtsch.

En Suisse un cap de 325 pieds, on appelle ça une petite colline, en comparaison du collier de montagnes, éternellement couvertes de neige, qui entourent presque Lucerne.

On voit, en effet, distinctement, de Lucerne, les sommets d'une soixantaine de montagnes dont la plus petite n'a pas moins de 5,000 pieds. Il y en a quelques-unes qui ont même jusqu'à 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Des chemins serpentants et des funiculaires, conduisent aux plus hautes montagnes sur lesquelles il y a des lacs splendides qui regorgent de poissons et des villages charmants.

En rentrant à la ville, nous rencontrons la foule des ouvriers et ouvrières sortant des établissements industriels et cela ressemble un peu à la sortie d'une de nos filatures, car Lucerne est une ville de près de 43,000 âmes.

En été, on y compte jusqu'à 300,-000 villégiateurs, et pas des pauvres gens, je vous l'assure, car Lucerne est un des plus chics endroits du monde, et comme les hôtels et plaisirs y sont de tout premier ordre, il faut avoir le gousset joliment garni pour y passer une vacance.

En attendant le dîner, à 7 hrs 30, nous allons flâner un peu en ville, à pied.

Le maître d'hôtel veut nous vendre un billet pour un concert d'orgue à la cathédrale à 6 hrs 30, mais nous trouvons que $1 c'est un peu salé pour une heure de musique qui ne serait peut-être pas meilleure que ce qu'on entend tous les soirs et gratuitement dans les cafés de Bruxelles.

Lucerne est le joyau de la Suisse, du moins ce sont les Lucernois qui l'affirment. C'est aussi mon avis, et, nous dit M. F. X. Belleau, de Lewiston. ce que croient mes filles, qui y ont fait un bref séjour il y a quelques années lors de leur voyage dans les vieux pays. C'est également l'avis de M. Henry Free, de Lewiston, dont les ancêtres étaient originaires de ce pays et qui connaît très bien la jolie ville.

"Lucerne, nous dit notre guide, n'a pas toujours été la "métropole des voyageurs"; elle ne l'est devenue que depuis qu'on s'est senti épris des beautés grandioses de la nature. A l'époque reculée où l'homme considérait les montagnes, les lacs et les cours d'eau, comme des obstacles à l'existence, on ne trouvait sur les rives de la rivière Reuss (décharge des lacs de Lucerne) qu'un village de pêcheurs. La fondation du couvent de St-Léger, vers 735, eut pour cette bourgade une grande importance. Appelée Lucerne, du nom de Ludger, elle se transforma peu à peu en une ville où se concentra le commerce du lac des Quatre-Cantons. Lorsque fut conclue, entre les montagnards du centre du pays, cette alliance d'Etats d'où naquit la Suisse actuelle, Lucerne n'hésita pas à se joindre aux alliés. Dès 1332, son histoire se confond avec celle de la Confédération, dont elle fut avec Zurich et Berne, jusqu'en 1848, un des vororts, c'est-à-dire le siège du directoire exécutif. Les bannières antiques de l'hôtel de ville et de l'église des Franciscains disent combien fut précieux le fidèle concours des citoyens de Lucerne dans les batailles ou la Suisse fonda son indépendance. Le pays n'ayant plus à se défendre contre aucun ennemi, les Lucernois n'en continuèrent pas moins le métier des armes. Ils s'enrôlèrent comme mercenaires dans les armées des pays étrangers. Qu'on pense ce qu'on voudra de ce service à la solde des monarques, une étoile brille du plus pur éclat, celle de leur fidélité. Le "Lion de Lucerne", ce monument d'un art si parfait ,rappelle le massacre des Suisses au service du roi de France, le 10 août 1792, à Paris, au début de la révolution française."

On peut séjourner toute l'année à Lucerne sans se lasser des promenades et excursions qui s'offrent de tous les côtés de la ville. On devient, bon gré mal gré, un fanatique admirateur de la nature.

En peut-il être autrement lorsqu'on se trouve en présence du Mont Pilate, du mont Righi, des lacs miroitants, des éblouissants champs de neige des Hautes Alpes, et que, partout où l'on porte ses pas, on ne rencontre dans cette charmante contrée que ravissement et bonheur de vivre? Les plaisirs d'été ne se comptent pas. L'hiver y a aussi ses charmes par le ski, le patin et la raquette.

En face de notre hôtel, une grosse tour de château antique émerge de l'eau regardant à quelque cents pieds l'un des plus beaux ponts du pays, construit à grands frais de 1869 à 1870 et mesurant 55 pieds de large et 500 pieds de long. Nul ne voit ce pont pour la première fois sans pousser un cri d'admiration; cette admiration augmente encore lorsqu'on admire les superbes cygnes et canards blancs et de couleurs qui prennent joyeusement leurs ébats dans d'exquis enclos entre la tour et le pont.

Du côté sud du pont, où se trouve notre hôtel, on peut contempler une magnifique gare où convergent six lignes de chemins de fer. Le grand débarcadère haut, clair et spacieux, est à toiture vitrée; le quai n'a pas moins de 300 pieds de long; les salles d'attente sont élégantes et un vestibule grandiose forme le point central de la gare couronné d'une coupole admirable s'élevant à 140 pieds au-dessus.

A gauche se trouve le superbe hôtel des postes et télégraphes, de splendides hôtels et restaurants, de grandes banques et de magnifiques magasins où les touristes peuvent se faire "saler" dans l'achat de souvenirs de toutes sortes.

A droite, on aperçoit le parc public où sont installés des carrousels, des tentes de camelots, des balançoires, où les grosses filles montrent leurs jolis pantalons de dentelles, au milieu d'un éblouissement de lumières de toutes couleurs. On y passe une jolie soirée!

Ces balançoires sont de véritables nouveautés pour nous et c'est un vrai plaisir pour le populo. Elles ont une vogue énorme, et mon ami Cailler, toujours pratique, me dit: "Sais-tu, Couture, qu'un individu qui installerait semblables escarpolettes aux Etats-Unis, ne tarderait pas à faire fortune?" J'opine.

En face, côté nord, c'est la grande ville, les beaux hôtels, le fameux Casino (Kursal), l'élégant et distingué hôtel de France, les jeux de tennis, le joli monument des lutteurs, car on fait beaucoup de lutte à bras-le-corps parmi les montagnards; la cathédrale est aussi de ce côté ainsi que les belles résidences et les murs de fortifications échelonnés dans la montagne. Et en face de ce beau tableau s'étend, le long du lac, sur une longueur d'un mille, une admirable et large promenade recouverte de platanes enguirlandés de roses et de fleurs. C'est ravissant à faire rêver, surtout lorsque durant les soirées éclairées par des milliers d'ampoules électriques se promène le flot du beau monde qui séjourne temporairement dans ce petit paradis terrestre.

Quand l'admirable harmonie joue au vaste pavillon de musique près du kursal, et qu'on voit sur l'eau circuler ces splendides bateaux-salons ainsi que les innombrables barquettes de luxe, le visiteur voudrait être à jamais cloué sur sa banquette.

Il y a plusieurs beaux musées et monuments que nous aurions voulu visiter, mais notre itinéraire ne nous en donnait pas le temps, car nous devions partir le lendemain à 9 hrs par un bateau-salon pour faire tout le lac des Quatre-Cantons, long d'une trentaine de milles et prendre à Fluelen, le train pour l'Italie.

Notre dîner, arrosé de bon vin, dure près de deux heures et nous allons finir la soirée au parc des amusements et au café où nous dégustons de bonnes petites consommations au son d'un entraînant orchestre.

IX

Départ de Lucerne et promenade sur le lac des Quatre-Cantons—Trente milles à travers caps et montagnes

Le 14 mai au matin, nous sommes sur pied de bonne heure, car le bateau partait à 9 hrs 6 et nous voulions utiliser les deux heures qui nous restaient, à visiter encore un peu cette admirable Lucerne que nous allions quitter avec regret.

Ces voyages organisés par des compagnies de tourisme comme l'Enit sont charmants; ils n'ont qu'un petit inconvénient, c'est qu'il faut suivre l'itinéraire tracé. Pas moyen de s'attarder dans les endroits qui, par hasard, vous plaisent le plus.

En sortant de l'hôtel, nous allons jeter à la poste quelques lettres et cartes postales—je crois que j'en ai écrit une centaine, et cependant il m'aurait fallu en adresser 400 au moins, et je tiens à m'excuser auprès des intimes et parents que j'ai oubliés. Mes amis étaient dans le même cas, bien qu'ils en aient envoyé plusieurs centaines eux aussi; mais on ne peut pas contenter tout le monde, et dans un voyage à grande vitesse pendant lequel on veut voir autant que possible, on ne peut pas passer tout son temps à écrire, n'est-ce pas?

En face de la poste, à l'entrée du joli pont dont je vous ai parlé mercredi dernier, un chic étalage de fruits, journaux, cartes postales et souvenirs de Lucerne, attire nos regards, d'autant plus qu'il est présidé par deux des plus belles filles qu'on puisse rêver. Je ne sais pas si "rêver" est bien l'expression convenable, mais je veux dire qu'elles étaient jolies à faire rêver. C'étaient une grande blonde et une non moins grande brune, plantureuses toutes deux, rayonnantes de santé et au sourire si attirant que nous ne pouvons résister à la tentation de poser leur portrait. Elles se prêtent avec gentillesse à l'opération, —les brigandes— elles savaient bien l'emprise formidable que leur beauté exerce sur les voyageurs "prudemment vertueux" comme nous et qui sont assoiffés de l'enchanteresse société du beau sexe! Ouf! et ouf!

L'ami Cailler, qui était notre photographe officiel, les remercie gentiment d'avoir bien voulu affronter son camera et pour les récompenser il leur achète plusieurs petits bibelots. Contentes, elles le remercièrent avec leurs plus aimables sourires ornés d'admirables dents blanches, et par une extension de leurs jeunes et naïfs regards, voulant dire: "Quel bel homme!"

Avant de quitter ce charmant coin, nous passons un gros dix minutes à regarder à nos pieds circuler les petits poissons au-dessus desquels la nombreuse colonie des cygnes, canards, poules d'eau et plongeurs prennent leurs joyeux ébats.

Tout le monde a vu des cygnes blancs; il y en a dans le jardin de Boston, dans le Central Park de New York et dans presque toutes les grandes villes américaines. Mais le "Jardin des Cygnes" de Lucerne en contient plusieurs beaux spécimens gris et noirs de ces grands oiseaux aquatiques, venant d'Australie.

Ils sont là flottant gracieusement au soleil et faisant de leur long bec monté sur ophicléide leur toilette matinale. On aurait dit qu'ils voulaient rivaliser de beauté avec nos deux superbes marchandes!

D'où nous sommes, nous pouvons voir tout près à notre gauche l'une des plus anciennes curiosités de la Suisse, curiosité que l'on conserve avec soin à cause des vieux souvenirs qu'elle évoque. Je veux parler du Pont de la Chapelle (Kapellbrucke) et de la tour (Wasserturm) qui se trouve au milieu.

Ce pont couvert franchit la Reuss en ligne brisée. Il date de 1333, c'est-à-dire qu'il aura bientôt 600 ans d'existence. Pour un pont en bois, c'est un âge remarquable, n'est-ce pas? Il fut érigé à l'époque où le bois n'avait pas encore fait place à la pierre dans les constructions, ainsi que le montre sa massive charpente. En ce temps-là, la ville ne possédait aucune maison qui ne fût de bois, ce qui faisait que le peuple l'avait plaisamment surnommé le "petit nid de bois des cigognes." Que de changements se sont produits depuis lors! On ne construit plus, et depuis longtemps, qu'en pierre, en brique ou en ciment, en Europe.

Sur les 121 panneaux de la toiture intérieure du pont sont peints les hauts faits des héros lucernois ainsi que les épisodes de la vie de Saint Léger et de Saint Maurice, patrons de la ville.

La tour servait jadis de trésorerie. Aujourd'hui, on y conserve les archives et les titres de la ville.

Un peu plus loin que les musées qui, outre de riches collections botaniques, géologiques et zoologiques, renferment une bibliothèque de 90,000 volumes rares, se trouve un autre pont de bois, dit des Moulins, et qui est le pendant du Kapellbrucke. Il n'en diffère que par l'âge, étant plus jeune d'un siècle.

Un peu plus bas, il y a un grand viaduc en fer du chemin de fer St-Gothard, et sous lequel la rivière qui coule lentement sous les ponts supérieurs, roule ses eaux avec une extrême rapidité comme si elles s'éloignaient à regret de Lucerne.

Nous aussi nous allions nous éloigner à regret de la patrie de Guillaume Tell.

En effet, après avoir payé nos 18 pour cent de pourboire aux employés de l'hôtel —ils sont exigents en Suisse— nous nous embarquons à 9 heures pour traverser le lac des Quatre-Cantons, sur le bateau "Unterwalden" pouvant porter 850 passagers et qui est archi-comble d'Allemands, d'Anglais et de Français.

C'est une promenade qui, y compris les quelques courts arrêts, dure exactement 160 minutes.

Au moment du départ, la cime des montagnes est encore cachée par les nuages du matin, mais bientôt, ils se dissipent sous les ardents rayons du soleil et le spectacle de ces énormes monts recouverts de neiges éternelles est vraiment grandiose. A côté de ces caps formidables, nos Montagnes Blanches du New Hampshire ne feraient pas grande impression.

De Lucerne à Fluelen, la distance est d'une trentaine de milles, je crois, et c'est un véritable ravissement pour les yeux. Les touristes qui ont des longues-vues les braquent de tous côtés en poussant des cris d'admiration.

C'est une promenade que, toutefois, ne doit pas faire celui qui a peur des torticolis, car il y a des endroits où nous frôlons des caps à pic ayant des milliers de pied en hauteur.

Partout dans le flanc des montagnes, il y a des hôtels, des villas gracieuses, des maisonnettes de paysans, de la culture, des vergers. On se demande comment les habitants peuvent faire pour arriver à ces hauteurs et s'y maintenir. Il y a des hôtels où on n'arrive même que par de hauts ascenseurs (on appelle ça lifts par là) comme celui de Burgenstock, par exemple.

Les personnes sujettes au vertige n'y doivent pas s'y sentir à l'aise.

Dans les montagnes nous voyons de notre pont de nombreux sentiers serpentant et des petits chemins de fer à crémaillères portant sur les sommets les touristes avides d'émotions violentes.

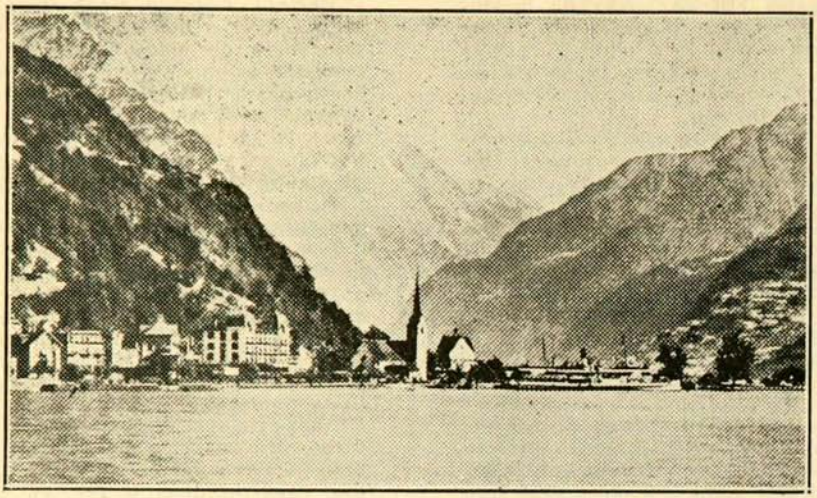
Nous voyons également des voitures, des autos, des trains semblant s'accrocher aux flancs escarpés, pénétrer dans le roc, en sortir un peu plus loin et longer des précipices effrayants. Les voyageurs que ces sensations attirent obtiennent là des "positions très élevées" mais quelle dégringolade si, par malheur il se produisait un déraillement!

Au passage, notre vue peut presque compter les maisons des gros villages, tant elles sont échelonnées.

Les noms en grosses lettres sont visibles de loin. En voici quelques-uns où notre bateau-salon accosta pour descendre ou prendre des voyageurs et des matières postales:

Weggio, Vitznau, Beckenried, Gersau, Brunnen et Schivyz au pied de deux monts qui s'appellent jumeaux, Morschach, Treib, Bristenstock, etc.

On nous indique aussi une chapelle érigée à Guillaume Tell et plus loin l'endroit appelé Altdorf où s'élève la statue du héros légendaire qui, nous dit l'Encyclopédie, "contribua à affranchir la Suisse du joug de l'Autriche au début du XIVème siècle. Gressler, bailli d'Albert Ier, empereur d'Autriche, avait fait arborer le chapeau ducal au haut d'une perche, sur la place publique d'Altdorf, et prétendait obliger tous les Suisses à le saluer en passant. Guillaume Tell ayant refusé de se soumettre à cette humiliation, le gouverneur le fit arrêter et, le sachant très habile archer, le condamna à traverser d'une flèche une pomme placée sur la tête de son jeune fils, épreuve dont Tell sortit victorieux; mais ayant avoué qu'en cas d'insuccès, il aurait de sa secon-



Notre bateau accostant à Fluelen, à l'extrémité sud-est du Lac des Quatre-Cantons où nous prenons le train pour l'Italie

de flèche, tué le bailli, celui-ci le fit conduire enchaîné sur son bateau pour l'enfermer dans la forteresse de Kussnacht. Tell réussit à s'échapper du bateau pendant une tempête et tua Gessler d'une flèche. Ce fut le signal du soulèvement des Suisses contre la maison d'Autriche."

On le voit, si la légende n'est pas vraie, elle est tout de même fort gentille.

Le poète allemand Schiller a extrait un beau drame de l'histoire de Guillaume Tell et pour le récompenser les Suisses ont gravé, sur la pierre d'un énorme cap émergeant du lac des Quatre-Cantons, le nom du célèbre écrivain. Notre bateau passe tout près de cet original monument dont nous pûmes lire l'inscription.

La chapelle ci-haut mentionnée s'élève sur le rocher où la tempête aurait lancé la barque portant Guillaume Tell, ses gardes et son bourreau.

Or, comme le lac en question n'est guère plus large que notre Taylor Pond d'Auburn, une tempête ne devait pas y être bien dangereuse. Voilà pourquoi, selon moi, l'histoire du héros suisse est plutôt du domaine des contes de fées.

Schiller n'est pas le seul Allemand que Lucerne honore. La ville s'enorgueillit aussi d'avoir eu pour hôte durant quelques années Richard Wagner, le génie musical, poète et écrivain, auteur de Taunhauser, de Lohengrin, de Parsifal, de Tristan et Yseult et de plusieurs autres grands opéras. Les musiciens qui visitent Lucerne ne manquent pas de faire un pèlerinage à la petite maison qu'habita le célèbre compositeur, près de la ferme de Gass, à un mille de la ville, où, vers 1870, il se maria et composa plusieurs de ses chefs-d'oeuvre entre autres les "Maîtres Chanteurs" que j'eus la bonne fortune d'entendre avec l'ami Cailler à la Monnaie de Bruxelles.

La maison porte une plaque commémorative avec l'inscription suivante en allemand:

Jn Diesem Hause Wohnte
RICHARD WAGNER
Von April 1866—Bis April 1872
Hier Vollendete er
Die Meistersinger, Siegfried
Gotterdammerung, Beethoven
Kaisermarsch, Siegfried-Idyll

Défrichez ça, si vous pouvez, moi nit!

A 11 hrs 28 nous accostions au quai de Fluelen, village de 800 âmes, à l'extrémité sud-est du Lac des Quatre-Cantons. La gare est à quelques pas du débarcadère. Quelques minutes après le train arrivait. Nous nous installons aussitôt avec nos bagages dans un compartiment de huit places, et bientôt nous filions à toute vitesse dans la direction sud, c'est-à-dire vers l'Italie.

Pendant une demi-heure, nous sommes encore dans la Suisse allemande avec ses gracieuses villas accrochées aux flancs de montagne, et après cela nous entrons dans la Suisse italienne.

Nous nous en apercevons d'abord par le nom des gares tels que Bodio, Castione, Bellenzonia, d'où on aperçoit de jolis châteaux sur la crête des monts, Guibasco, etc., et ensuite par le langage qui se parle dans les gares. Le personnel du train semblait aussi être entièrement composé d'Italiens vifs, actifs et polis, comprenant presque tous le français.

Bellinzona possède une belle et imposante gare. C'est là que nous voyons pour la première fois ces wagons-tonneaux si communs en Italie pour le transport du vin. Ces tonneaux sont longs de 12 pieds environ et ont à peu près 7 pieds de diamètre, c'est-à-dire qu'ils sont un peu plus gros que ceux de la Standard Oil aux Etats-Unis.

On commence à voir de belles vallées, de vastes champs bien cultivés où travaillent femmes et filles pieds nus.

Il y a toujours des montagnes blanches de neige, d'où descendent de nombreuses cascades. Ce qu'il doit y en avoir des torrents durant les grosses pluies! Cela se devine facilement par les lits desséchés des petites rivières où s'accumulent de menus cailloux charroyés et arrondis par l'eau.

A certans moments notre train passe à des centaines de pieds au-dessus de vallées verdoyantes, et à travers de nombreux tunnels longs à n'en plus finir. Il était impossible de niveler les montagnes; on les a percées.

Nous en avons "timé" un montre en main. Cela prit juste 18 minutes pour revoir le soleil.

Quelques voyageurs supposaient que c'était le fameux tunnel St-Gothard, mais ils faisaient erreur. Le Gothard est plus à l'Ouest et pour le traverser il faut prendre le train à Lucerne même.

A 1 heure, la cloche appelait au wagon-restaurant la deuxième tablée des déjeuneurs, car en Europe le dîner se prend le soir.

Nous étions de la deuxième, et, installés confortablement à nos petites tables, le menu nous apporte une autre preuve que nous étions bien dans la Suisse italienne, car en Italie il y a toujours comme plat de résistance du macaroni, du spaghetti ou autres pâtes alimentaires du genre. C'est bon, délicieux même, mais il faut l'acompagner de vin. C'était facile, il n'y avait qu'à se servir, les bouteilles nous faisaient déjà face avec un air de défi.

Voici le premier menu italien que nous dégustâmes après nous être mis en appétit par un bon verre de Bénédictine.

Hors d'oeuvre variés
Filets de hareng, sardine à l'huile
Croquettes de pain, beurre, radis
Spaghetti Napolitain
Aloyau de boeuf rôti
Pommes noisettes
Choux-fleurs polonais
Fromages divers, fruits assortis
Amandes variées
Pâtisserie, café

Quand on parle de pommes sur un menu en Europe, cela veut dire patates, en bon Canayen.

"On "filait ben" comme dirait le fameux Ladébauche, mais en voyage il est permis de violer un peu la prohibition quoiqu'on soit Américain.

Vers 2 heures nous sommes en vue de Lugano, ville de 7,000 habitants, que notre train domine d'au moins cent pieds. Cette délicieuse cité est située sur le bord d'un joli lac et ornée d'une montagne où grimpe un funiculaire qui, nous dit-on, n'a pas moins de 4,000 pieds de long. Mettons quelques pouces de moins, et passons.

Peu après nous stoppons à Chiasso (prière de prononcer Kiasco, autrement ce serait trop cochon), ville de 4000 âmes où il faut exhiber nos passe-ports et faire examiner nos valises. Nous allons bientôt entrer en Italie, et nous voyons déjà des agents de police portant le gra-

cieux uniforme italien: gris, guêtres cuir; chapeau mou relevé derrière et orné d'une plume vert-foncé, petit sabre-bayonnette à la ceinture, gants blancs, faux-cols de même.

La prochaine station importante est celle de Como, gros village où tout près nous apercevons un beau cimetière avec des petites chapelles tout autour, comme c'est la mode en Italie.

Nous semblons avoir quitté la région des grosses montagnes. La campagne n'est pas bien intéressante tout d'abord, mais elle ne tarde pas à s'embellir.

On voit des chèvres, des ânes, des troupeaux de moutons, avec les traditionnels bergers et leurs chiens.

Les arbres d'olives deviennent nombreux; les saules aussi. Ce qu'il y en a des saules dans toute l'Italie, c'est surprenant. Ils sont tous coupés à une dizaine de pieds du sol et sur le gros tronc qui reste il pousse un grand nombre de petites branches que les habitants coupent chaque année et qui leur servent de bois de chauffage. Les branches repoussent toujours apparemment et chaque paysan peut avoir ainsi sa provision de fagots. Les hivers ne sont pas rigoureux dans l'Italie, mais il faut tout de même faire du feu, pour les besoins de la cuisson, j'imagine. Les gros arbres sont depuis longtemps disparus, coupés par les générations qui se succèdent dans ce pays depuis des milliers d'années.

Le bois est encore plus rare en Italie que dans les autres parties de l'Europe. Aussi, pas la moindre clôture, le plus petit piquet, le plus insignifiant perron qui ne soit en ciment ou en pierre.

Nous étions en Lombardie et bientôt notre train s'arrêtait à la gare de Milan.

Il était juste 5 heures.

L'omnibus de l'Hôtel Excelsior nous attendait.

Nous allions coucher dans cette grande ville et n'en repartir que le lendemain à 3 heures.

Il fallait donc nous hâter et c'est ce que nous fîmes.

Milan est un des plus belles villes d'Italie. Sa population est d'environ 500,000 âmes et c'est là que se trouve la fameuse cathédrale qu'on dit être la plus élégante du monde entier, ainsi que le fameux opéra La Scala où les meilleurs artistes du monde croient avoir la plus grande gloire possible en y chantant.

Au point de vue artistique, historique et religieux, notre voyage allait devenir de plus en plus captivant.

En attendant ma prochaine correspondance je vous quitte pour aller déguster un second plat de macaroni arrosé cette fois d'une cruche de vin du pays, l'excellent Chianti (prononcez Kianti, s. v. p.; même raison que plus haut.).

X

Milan, la deuxième ville d'Italie, et sa cathédrale aux 137 clochers. Tombeau de St-Charles Borromée et monumental cimetière.

Italie!

Nous étions donc descendus à l'Hôtel Excelsior, de Milan, le 14 mai à 5 hrs du soir.

Après nous être débarrassés de la poussière de la route et avoir pris un réconfortant dîner, la soirée était trop avancée pour nous permettre le théâtre. D'ailleurs la fameuse "Scala" était fermée depuis la veille, comme je l'ai déjà dit, je crois; les autres salles et nombreux cinémas ne nous attiraient guère.

Nous allâmes donc de bonne heure faire dodo. Ce n'était pas sans besoin.

Le 15 au matin, à 8 heures, frais et dispos, nous étions prêts à admirer les merveilles de la deuxième grande ville italienne.

Il faisait un soleil splendide, comme c'est la coutume dans ce beau pays, favorisé d'un climat incomparable.

"Italie! Je ne crois pas, a dit un grand écrivain français, qu'il soit en aucune langue trois syllabes plus harmonieuses et plus évocatrices. Il n'y a qu'à les prononcer pour que se lèvent aussitôt devant les yeux les plus radieuses visions."

Cinq citoyens d'une jeune et petite ville du nouveau monde se trouvaient transportés comme en un rêve dans le pays le plus historique de la terre, dans cet ancien empire romain maître du monde alors connu, qui fut le berceau de notre sainte religion, le séjour des papes, des martyrs, de millions de saints et saintes; la patrie des puissants Césars devant lesquels s'agenouillaient l'univers entier, et la demeure des plus grands artistes, musiciens, peintres, sculpteurs, écrivains, poètes qui aient illustré notre planète.

Les Italiens ont donc raison d'être fiers de leur pays, de le préférer, quoique surpeuplé, à toutes les autres parties de la terre.

Je ne crois pas qu'il y ait, au monde, une contrée où l'on puisse marcher sans soulever autant de poussière d'histoire.

Il avait bien raison le poète qui s'écriait: "Voici l'Italie chère aux dieux!"

Comme étendue, l'Italie d'aujourd'hui n'est pas aussi grande que quatre fois notre petit Etat du Maine, et cependant sa population est de 40,000,000 d'habitants! Si le Maine était proportionnellement aussi peuplé que l'Italie, au lieu de 800,000 âmes, il en aurait plus de 10,000,000!

Pas étonnant alors que les Italiens veulent émigrer; ils sont trop nombreux chez eux, surtout si l'on considère que plus de la moitié de leur pays est couvert de montagnes arides et de nombreux lacs qui ne laissent pas beaucoup de place pour l'agriculture.

L'Italie a la forme d'une immense botte dont la pointe semble donner un coup de pied au derrière de la Sicile, province formant l'extrémité sud du royaume de Victor-Emmanuel, et aussi surnommée la terre des volcans.

C'est en effet en Sicile que se trouvent les terribles volcans du Mont Etna qui émerge de la mer à une hauteur de 10,874 pieds et dont la circonférence à la base n'a pas moins de 100 milles. Sa cime est toujours recouverte de neige tandis que ses flancs sont garnis de quelques pins, de chênes, de châtaigniers et de hêtres.

Au pied du mont on cultive avec succès les citrons, les oranges, les abricots, les olives, les raisins, les nèfles, les amandes, d'autres petits fruits, légumes, foins et céréales.

Les terribles et fréquentes éruptions du Mont Etna l'ont rendu tristement célèbre. J'en cite quelques-unes, d'après l'Encyclopédie Larousse: Celle de 1183 coûta la vie à 15,000 personnes; celle de 1669, fit 20,000 victimes; celle de 1693 en fit périr 60,000; celles de 1809, de 1830, de 1843, de 1845, de 1879 et de 1892, ensevelirent également des milliers de malheureux et détruisirent de nombreux villages.

La mythologie des anciens en faisaient la demeure des géants Encelade et Typhon; elle y plaçait également les forges de Vulcain, dieu du feu et du métal et époux de Vénus, avec ses géants cyclopes qui n'avaient qu'un oeil au milieu du front.

Milan est une ville de 600,000 âmes.

Elle a la forme d'un polygone irrégulier, en partie entourée de remparts et d'une splendide route bordée de beaux arbres de châtaignes.

On pénètre dans la ville par onze portes magnifiques donnant sur des rues passablement larges, bien pavées et brillamment éclairées.

Le parc principal est la Place d'Armes dont une partie a été convertie en un amphithéâtre capable d'asseoir 30,000 personnes. L'un des côtés du parc est orné du Château Sforza, dans son temps l'un des plus beaux de l'Europe et servant aujourd'hui de caserne aux soldats. C'est aussi sur ce parc que se voit le fameux Arc de la Paix, construit tout en marbre blanc et qui fait l'admiration des sculpteurs du monde entier.

Mais ce qui rend Milan célèbre entre tout, c'est son admirable cathédrale et la non moins admirable place à laquelle l'église fait face.

En grandeur elle est un peu inférieure à St-Pierre de Rome, mais en beauté, bien des architectes lui donnent la première place parmi les somptueux édifices nombreux élevés par l'Europe à la gloire du Dieu des chrétiens.

Commencée en 1386 sur l'emplacement occupé par l'église Ste-Marie Majeure fondée en 836, elle fut complétée en 1805 avec l'aide de Napoléon Ier.

On voulut élever un monument sans pareil, unique en son genre, en l'honneur de Notre-Dame, car Jean Galeas Visconti, duc de Milan, l'avait fondée pour accomplir un voeu qu'il avait fait à la Sainte Vierge.

Elle est entièrement en marbre blanc, style gothique excepté la façade où, nous dit le Père Férir, se voit un peu de style grec.

Sa forme est une croix latine à cinq nefs aboutissant aux cinq portails de la façade. Sa longueur depuis la grande porte d'entrée jusqu'à l'extrémité du choeur est d'environ 480 pieds; sa largeur 183 pieds. La hauteur de la grande nef est de 155 pieds.

Du "plancher" devant le maître autel jusqu'à la splendide coupole qui verse ses lumières multicolores à l'intérieur, la distance est de 220 pieds.

A l'extérieur, du pavé à la statue de la Vierge qui surmonte le plus haut des innombrables clochers, la hauteur est de 360 pieds.

Le visiteur peut circuler dans les galeries qui entourent le toit et peut même aller embrasser les pieds de la statue à une hauteur de 350 pieds.

Les cinq nefs sont séparées par 52 piliers de forme octogone, auxquels correspondent d'autres piliers en nombre égal moitié encastrés dans les parois et soutenant les voûtes.

Chaque pilier a 75 pieds de haut et environ 12 pieds de diamètre, excepté les quatre pilastres qui soutiennent la coupole qui sont épais de 15 pieds environ.

Les chapiteaux de toutes ces colonnes ornées de statues sont admirables par la variété des formes et par la richesse des ornements. Les chapiteaux des colonnes qui enferment la grande nef sont ornés de huit statues.

Rien qu'à l'intérieur de la coupole on compte 60 statues et quatre médaillons représentant les Docteurs de l'Eglise.

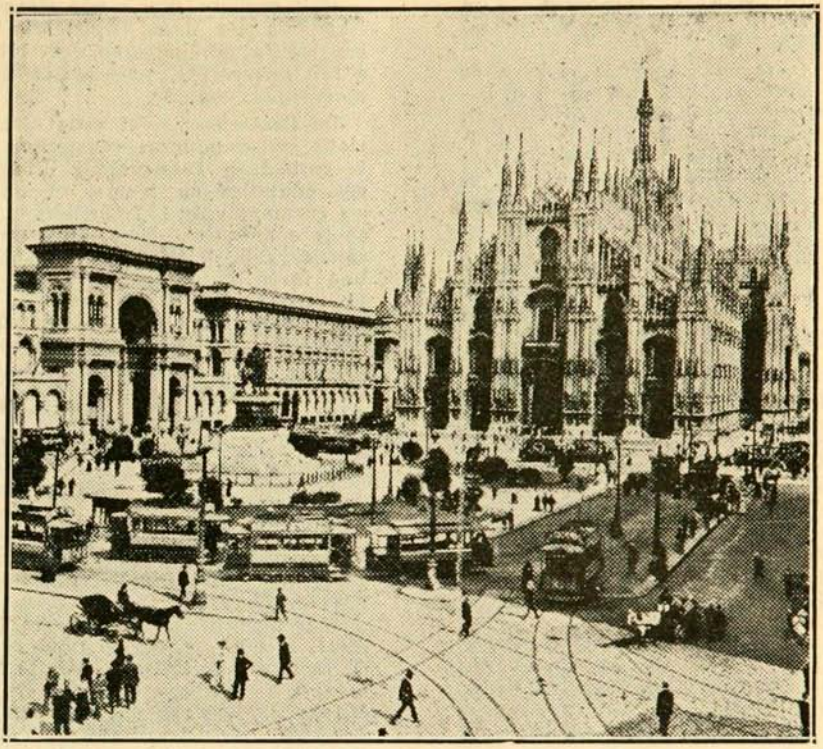
On compte tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'église 3,300 statues pour la plupart de grandeur naturelle, et le tout en marbre et en bronze.

Il faudrait plusieurs numéros du Messager pour donner une description détaillée de ce temple féerique.

C'est presque toute l'histoire de la chrétienté reproduite par la pierre, la peinture, l'or, l'argent, la mosaïque, les cristaux, le bronze, le bois, etc.

Les centaines d'évêques, de saints, de nobles dont on voit les artistiques tombeaux dans ce temple doivent dormir bien paisiblement sous ce chef-d'oeuvre dont ils ont travaillé à la construction afin de mériter les faveurs de Dieu après leur mort.

Mes compagnons et moi avons passé plus d'une heure à l'intérieur de la cathédrale de Milan, émerveillés de ces splendeurs créées alors que la foi du peuple était si forte que les meilleurs artistes passaient souvent une vie à ciseler une statue, un médaillon, une châsse, un crucifix, un confessionnal, une chaire uniquement pour glorifier Dieu, absolument sans aucune rémunération,



La cathédrale de Milan et la fameuse Place du Dôme avec la statue équestre du roi au centre et l'entrée des élégantes galeries à gauche.

seulement avec l'espoir que leur nom serait à jamais inscrit au souvenir des générations futures.

On se demande, devant ces chefs-d'oeuvre, comment il a été possible de les faire. C'est qu'alors on travaillait pour l'amour de Dieu et de son Eglise plus qu'on ne le fait dans notre monde moderne.

C'était au temps de la foi vive.

Dans notre actuel siècle égoïste, il ne serait plus possible de construire des temples comme ceux qu'on admire dans les vieux pays.

Il n'y aurait pas assez d'argent.

Car bien qu'une forte partie de ces monuments d'art religieux soit due à la générosité d'incomparables artistes détachés des biens de ce monde, la cathédrale de Milan a tout de même coûté près de 600,-000,000 de lires.

Du moins c'est notre guide qui nous l'assure.

Et nous le croyons d'autant plus qu'un seul petit vitrail, parmi les incomparables qui se trouvent dans l'église, a nécessité à l'artiste Bertoni qui l'a confectionné vingt-huit années de sa vie!

L'une des plus riches curiosités à la cathédrale de Milan, se trouve dans le souterrain.

C'est le corps de St-Charles Borromée, Archevêque de Milan.

Un frère se tient continuellement près de la crypte pour y introduire les visiteurs.

Nous y pénétrons à notre tour et, après avoir récité une prière, on nous apprend que nous allons bientôt nous trouver en présence du corps parfaitement conservé bien qu'il soit enseveli là depuis près de 400 ans.

Le tombeau est recouvert d'un autel en argent massif et en cristal de roche.

Le frère fait jouer un ressort, et tout le devant de l'autel se lève découvrant l'évêque dans son cercueil. Il est revêtu de ses habits pontificaux et on dirait qu'il dort. Les chairs adhérant aux mains et à la figure sont brunies par le temps mais le tout est dans un bel état de conservation.

On entoure cette sainte relique d'un culte touchant car cet archevêque a, de son vivant, rendu de grands services à sa ville.

Le corps est entièrement recouvert de pierres précieuses et au-dessus de son coeur pend une émeraude de toute beauté, grosse comme un petit oeuf. Sa tête porte une couronne d'or ornée de diamants, de rubis et de perles fines, ciselée par le célèbre artiste Benvenuto Cellini.

Le plafond de la crypte qui, pour les visiteurs, est inondée de lumière électrique, représente toute la vie du saint et est d'argent massif en relief.

La croix de diamants où pend l'émeraude mentionnée plus haut fut un don de la reine Marie-Thérèse d'Autriche. La couronne fut donnée par Charles Théodore, électeur de Saxe.

Dans la sacristie méridionale se trouve ce qu'on appelle le riche trésor ancien de la cathédrale: deux statues colossales de St-Charles et de St-Ambroise, tout en argent, revêtues de leurs costumes d'archevêque et profondément incrustées de pierres précieuses; des bustes en argent, des reliquaires, des calices d'or et d'argent, des lampes, des chandeliers, des bassins, des plats argent ciselés admirablement, des crosses et des croix d'or massif.

On garde aussi à cause de leur antiquité une quantité de précieux objets d'or, d'argent et de bronze dont un grand nombre sont garnis de diamants et de camées.

Parmi les ornements sacerdotaux, deux devant d'autel sont remarquables: celui donné par St-Charles, sur lequel est brodée la naissance de la Vierge, et celui que le comte Stanislas Taverna, chanoine, donna en 1835; il est tout en argent et ne pèse pas moins de 230 livres. Il représente, en bas-reliefs ciselés, le Cénacle, Jésus au Verger et la Résurrection.

Fait curieux, il y a une statue de Napoléon Ier dans l'église, comme son bienfaiteur, puisque c'est lui qui a fait achever la construction de ce merveilleux temple.

De l'extérieur, si vous êtes curieux, vous pourrez constater que la cathédrale ressemble à d'immenses dentelles en pierre, et qu'elle est surmontée de 137 clochers et clochetons décorés chacun d'un nombre considérable de statues. On dirait une forêt d'aiguilles dont la plus haute, 350 pieds, est terminée par une statue en cuivre doré de la Sainte Vierge, haute de 10 pieds.

Celui qui a le courage de gravir les 185 marches en tire-bouchon qui conduisent sous les jupes de la statue, jouira de l'un des plus beaux points de vue que l'on puisse désirer.

Au loin on voit les immenses chaînes de montagnes comme les Apennins, les Alpes, les Côtiennes, etc., formant un véritable cercle horizontal. En ville et environs on voit:

L'archevêché, le palais royal, l'hôpital, la belle pyramide Chiaravalle, de nombreuses églises; dans le lointain, la Chartreuse de Pavie, la Basilique de Superga où sont enterrés les rois de Sardaigne; l'église Sainte-Marie de Grâce près de laquelle se trouve le vieux couvent des dominicains dans le réfectoire duquel on conserve le fameux tableau de St-Léonard de Vinci représentant la cène au moment où Jésus entouré de ses disciples dit: "Un de vous va me trahir". Quoique peinte sur le mur, de 1494 à 1497, l'immense fresque est assez bien conservée.

On aperçoit aussi la porte Magenta, l'Arc de Paix érigé par Napoléon Ier au prix de 4,000,000 de francs—somme énorme en ce temps-là; l'amphithéâtre, le château Sforza, la Scala, le palais Marino ou Hôtel de Ville, la porte Garibaldi; dans le lointain encore on voit la plaine de Magenta, renommée par la victoire sanglante de l'armée française sur l'armée autrichienne le 4 juin 1859; à l'horizon une mer de glace et de neige éternelle entoure le gigantesque Mont Blanc et les sommets du grand St-Bernard, les nombreux Monts des Alpes italiennes et suisses.

En se tournant un peu on aperçoit: le palais Belgiojoso, la Caisse

d'épargnes, le monument Cavour, les jardins publics, la villa royale, etc.

Bref, c'est un panorama qui attire de nombreux curieux.

* * * *

Après notre visite de l'église, qui avait bien duré une heure et demie, nous nous rendons sur la place du Dôme en face afin de prendre notre autocar pour visiter la ville avec une fournée d'autres voyageurs.

La tournée devait durer deux heures, et en attendant le départ, nous pouvons faire quelques pas dans l'admirable place du Dôme, qui est bien l'une des plus imposantes au monde, à cause de l'église, surtout, et aussi à cause du superbe monument de Victor Emmanuel qui lui fait face, ainsi que des splendides édifices qui l'entourent, parmi lesquels est la magnifique entrée monumentale des grandes galeries recouvertes, rendez-vous des riches acheteuses qui veulent magasiner à l'ombre du soleil ou à l'abri des pluies.

Notre tour comprit une visite aux endroits suivants:

Colonnes de St-Laurent.

Eglise St-Ambroise où se trouve le corps du saint.

Eglise Ste-Marie de Grâce.

Le cénacle de Vinci, et le beau monument érigé à ce grand artiste.

Le château des anciens duc de Sforza, servant aujourd'hui de caserne et de musée.

Le parc, l'Arc de la Paix.

Le cimetière Monumental où l'on voit le bronze de Verdi.

Les jardins publics, ainsi que leurs monuments et palais historiques et artistiques.

Les quartiers neufs et anciens, ainsi que de nombreuses curiosités de la ville, et les grandes artères commerciales, car Milan est une ville très industrielle et commerciale.

On y fabrique des soies, cotonnades, dentelles, tapis, chapeaux, vaisselle, poterie, bijouterie, etc.

Nous aurions voulu la visiter plus longtemps mais nous devions suivre notre itinéraire et reprendre le train à 2 hrs 55.

C'était regrettable car, à l'instar du Père Férir, nous aurions tous aimé pousser une pointe jusqu'à la Grande Chartreuse de Pavie qui est le plus riche et le plus artistique des monuments religieux du monde. Rien que la façade du Couvent vaut qu'on vienne de loin pour l'admirer, paraît-il.

La Grand Chartreuse n'est qu'à 18 milles de Milan.

Nous aurions également aimé visiter les nombreux musées dont s'enorgueillit Milan, mais dans un voyage de trois mois on ne peut voir tout.

A 3 heures nous étions donc de nouveau sur le train en route pour Venise où nous devions arriver le soir même.

* * * *

En attendant d'arriver dans la ville qui fait l'étonnement du monde parce que construite dans l'eau par les terribles et puissants doges qui furent longtemps les maîtres d'une grande partie de l'univers, parlons encore un peu de Milan.

Cette ville fut connue 221 ans avant Jésus-Christ, alors qu'elle fut conquise par les Romains. Au 3ème siècle après Jésus-Christ, elle venait après Rome en importance et grandeur. Elle devint république en 1101, et ayant refusé de se soumettre à l'empereur Frédéric Ier, elle fut détruite par lui en 1162. Bientôt reconstruite, elle continua cependant à être déchirée par des factions rivales dont les Visconti et les Sforza étaient les principales.

Une des choses intéressantes que nous avons vues, c'est le vieux monastère des Dominicains où se trouve la Cène de Vinci. Nous avons pu visiter quelques-uns de ses cloîtres et la vieille sacristie fameuse parce qu'elle est toute sculptée à la main.

Celui qui a la bonne fortune de visiter le palais royal y voit le célèbre salon des 40 cariatides qui soutiennent la galerie courant autour de la salle et dont les nombreux candélabres de cristal passent parmi les plus beaux qui soient connus.

L'église St-Eustorge que nous avons eu le bonheur de visiter contient le corps de St-Pierre Martyr. Le tombeau fut sculpté en 1339.

A la basilique de St-Ambroise, nous avons vu également le tombeau contenant les restes des trois saints Ambroise, Gervais et Protais. Il est en argent massif et pèse 1400 livres. Ce fut un don des dames de Milan.

La cathédrale de Milan peut contenir 50,000 personnes debout, car, comme dans presque toutes les

églises d'Europe elle n'a pas de sièges cloués au plancher comme en Amérique, le plancher étant tout en mosaïque de marbre.

Il y a tout de même dans les coins des amas de chaises qu'on range dans les nefs les jours d'offices religieux.

* * * *

Notre guide, Milanais ardent, avait insisté pour nous faire visiter le cimetière de la ville. "Vous ne le regretterez pas, dit-il, car c'est le plus beau qui existe au monde."

Voir un cimetière, quand on est en voyage de plaisir, c'est un peu triste, mais nous consentons quand même et nous ne le regrettons pas car les milliers de monuments qui se trouvent dans cette immense cité des morts sont imposants au-delà de toute description. Que de fortunes on y a dépensées, par vanité soi-disant pour, par le marbre et le bronze, honorer la mémoire d'êtres chers disparus à tout jamais. Tout de même si les âmes en peine rôdent autour de leur pourriture, elles doivent tirer de ce luxe artistique dont on entoure leur souvenir, de bien douces consolations.

Nous avions cru que le cimetière de Laaken, en Belgique, était une extravagance de luxe. Celui de Milan est certainement plus que douze extravagances! C'est un immense salon de la mort, et les Milanais ne doivent pas redouter de mourir; ils doivent plutôt avoir hâte d'aller reposer dans ce paradis terrestre. Si le bon Dieu a pu rendre notre future résidence céleste aussi riche, brillante et artistique que le cimetière de Milan, il a accompli un beau travail!

Blague à part, la nécropole de Milan va bien de pair avec sa grandiose cathédrale.

L'entrée du cimetière ressemble à un véritable Arc de Triomphe. On y monte par de nombreuses marches, et de là la vue embrasse tout le champ des morts avec ses centaines de chapelles tout autour, ses monuments ornés d'arbres superbes et de fleurs de toutes sortes.

Sous l'entrée reposent les corps de 3000 soldats inconnus déchiquetés durant la guerre; un soldat fait la garde et se met au port d'arme lorsque nous passons. Nous saluons militairement aussi en nous découvrant d'une façon respectueuse. Partout des amas de fleurs, des bougies brûlant. On dirait un sanctuaire.

Près de là, le visiteur ne peut s'empêcher d'admirer un superbe monument à Garibaldi qui fit la guerre au pouvoir temporel du pape, mais en Italie, les dissentions religieuses semblent s'être apaisées dans la mort.

Les catholiques reposent au centre du cimetière, les Juifs à droite et les protestants à gauche.

Nous n'avons visité que la section du centre, notre temps étant limité.

Parmi les plus beaux monuments, celui de la famille Casata domine, par l'impression qu'il cause. Un père, et une mère, en marbre, grandeur naturelle, au pied d'une colonne brisée, emblème d'une vie fauchée à la fleur de l'âge, pleurent sur le corps de leur jeune fille enlevée par la phtisie. La regrettée défunte est reproduite par le bronze, étendue sur son lit, la poitrine découverte, indiquant par sa modeste nudité, où se trouvait le mal qui la ravit à ses parents. Le guide nous explique les beautés artistiques de ce groupe touchant, et nous apprend que nous sommes en présence du plus pur chef-d'oeuvre de ce genre.

Non loin, nous admirons les superbes monuments des Fascistes, parti politique qui amena le célèbre Mussolini au pouvoir.

La famille Mussolini possède également un groupe en marbre blanc d'une impressionnante beauté.

Il faut s'arrêter aussi pour contempler un groupe de laboureurs conduisant deux immenses boeufs en bronze, érigé sans doute par une famille de riches cultivateurs.

Deux Alpinistes tués en faisant l'ascension d'une montagne reposent sous une immense pierre sculptée provenant de l'endroit même où ils perdirent la vie dans les Alpes.

Une femme encore vivante et âgée de 84 ans, a fait tailler dans le marbre sa propre statue et celles de ses trois fils tués à la guerre, et cela dans les positions où leurs corps furent trouvés sur le champ de bataille. On se sent ému devant l'expression de cette "mater dolorosa" pleurant ses êtres chers sacrifiés sur l'autel de la patrie.

Nous aussi nous sommes empoignés par la tristesse et nous nous éloignons muets, songeant que bien-

tôt, hélas! nos dépouilles iront, comme toute chose ici-bas, se mêler de nouveau à la terre d'où nous sommes sortis.

Que de tombes d'officiers, de généraux, de soldats enterrés là, morts honorablement dans la défense du sol sacré de la patrie! A l'entrée du champ de repos, des plaques contiennent en effet les noms de 27,000 Milanais tombés durant la dernière guerre.

XI

Le trajet de Milan à Venise.—Passage de la fameuse ville de Padoue ainsi qu'en vue de la patrie de Roméo et Juliette.

Le 15 mai à 15 heures, c'est-à-dire à 3 heures de l'après-midi nous quittions l'immense gare de Milan en route pour Venise où nous devions arriver à 7 hrs 30.

Quatre heures et demie pour franchir une distance de 170 milles!

C'est là un démenti formel à certains journaux américains qui prétendent que les trains sont lents en Europe.

C'est comme pour les gares. Les Américains se vantent de posséder les plus grandes du monde, et certes, ils en ont qui sont immenses et riches, comme nous avons beaucoup de choses insurpassables en richesse et en grandeur; mais ici en ce qui concerne les gares, je ne crains pas d'affirmer que l'Europe nous surpasse de beaucoup.

Et cela s'explique pour la bonne raison que dans un territoire guère plus grand que le tiers des Etats-Unis, l'Europe a une population d'environ 400,000,000 d'âmes.

Le train qui nous emporte en droite direction de l'Est fait du 60 milles à l'heure et nous allons passer à travers une campagne admirablement cultivée, nous arrêter durant quelques minutes aux gares de grandes villes historiques, et de gros villages où se déroulèrent des événements qui nous rappelleront des lectures intéressantes, sur les bancs d'école.

Le premier arrêt se fait à Bergame, ville de 41,000 âmes et patrie du célèbre musicien Donizetti, auteur des opéras "La Favorite", "Lucie de Lamermoor", "Fille du Régiment", "Elixir d'Amour" etc. "Donizetti mourut en cette ville en 1848 dans un état de démence causé par le double abus qu'il avait fait du travail et des plaisirs," nous dit l'encyclopédie.

Je me rappelai pendant quelques jours la cité de Donizetti, car je m'y suis fait flouer d'une belle pièce de deux lires.

On sait qu'en Europe, l'eau buvable est rare, et comme il faisait très chaud ce jour-là, nous avions soif. D'ailleurs, bien que l'eau soit bonne on n'en boit guère, et on nous avait recommandé de ne pas en user, ce qui est la simple prudence chaque fois qu'on change d'endroit.

Une belle petite Bergamasque vendait de la limonade, de la grenadine et du vin, qu'elle offrait aux voyageurs aux fenêtres des wagons. Je lui indique une bouteille de grenadine, et lui donne ma pièce de nickel; mais au moment où elle allait me tendre la jolie liqueur rose, le train se met en marche m'éloignant de la coquine qui garda mes deux lires.....et sa bouteille.

En Italie, ce n'est pas l'habitude de crier "En voiture!", comme en France ou "All Aboard!" comme aux Etats-Unis. Les trains stoppent et repartent sans que les voyageurs en soient avertis. Le public est supposé connaître tout des chemins de fer.

Et je perdis mon argent, pendant que mes compagnons éclataient de rire.

La finaude de vendeuse n'en était peut-être pas à son premier exploit du genre, car il m'avait semblé qu'elle ne se hâtait pas beaucoup!

A la gare suivante, j'achetai un kilo de splendides cerises, mais cette fois mon argent ne me laissa qu'après la livraison du sac.

Cette dernière gare, c'était Brescia, ville de 72,000 âmes, prise par les Français en 1509 et en 1512. C'est à ce dernier siège que fut blessé Bayard, surnommé "le chevalier sans peur et sans reproche", lûmes-nous dans un petit album de la ville. C'est aussi à Brescia que les Autrichiens furent battus par le général français Lecourbe

en 1799, et par Eugène de Beauharnais en 1813. Elle fut fondée avant Jésus-Christ. Les hordes d'Attila la détruisirent vers 450. Reconstruite, elle fut prise en 774 par Charlemagne, et fut déclarée ville libre 162 ans plus tard par le roi de Saxe.

En 1859 elle passa à la couronne d'Italie. Elle est située dans un site charmant au pied des Alpes. Ses édifices publics, surtout ses nombreuses églises, sont remarquables par leurs fresques et peintures. Sa nouvelle cathédrale, commencée en 1604 est toute de marbre blanc. Elle a un splendide musée d'antiquités, des galeries de peintures remarquables, un jardin botanique, une belle bibliothèque publique, un théâtre fameux, un hôpital et de nombreuses fontaines alimentées par l'eau des montagnes conduite dans la ville par un aqueduc. Les meilleures armes à feu de l'Italie sont fabriquées à Brescia qui possède aussi des manufactures de soie, de toile et de papier, des tanneries et des fabriques d'huile. C'est un centre important pour la soie brute. Ses habitants s'appellent Brescians en français.

En passant, on nous indique aussi Rivoli gros village de 1,200 âmes près duquel Bonaparte vainquit les Autrichiens le 14 janvier 1797 et où le futur empereur des Français, eut un cheval tué sous lui.

Un peu plus loin nous admirons l'historique ville de Vérone, située sur une élévation, et qui m'intéresse tout particulièrement, car c'est là que Shakespeare plaça les personnages de sa fameuse tragédie "Roméo et Juliette" d'où Gounod tira plus tard, un célèbre opéra français qui fut joué avec succès à Lewiston par notre Orphéon.—Vérone était déjà une ville importante deux cents ans avant notre ère. Elle fut également capturée par l'empereur Charlemagne en 774 et devint subséquemment république indépendante. Les Véronais se vantent de posséder d'importantes fabriques de soie, de chapeaux, de lainages et un commerce considérable. Son immense amphithéâtre romain datant du deuxième siècle est en très bon état de conservation ainsi que ses remparts—formidables dans le temps—qui entourent entièrement la ville et qui sont percés de cinq monumentales portes superbes. Son cimetière, entouré de hautes épinettes noires, que nous apercevons du train est, dit-on, l'un des plus luxueux. On y admire surtout les splendides tombes gothiques de la famille Scaligeri qui régna sur Vérone de 1268 à 1389. Les rues sont pour la plupart étroites et tortueuses, mais il y a de beaux parcs, de nombreuses statues, comme dans tout le merveilleux pays italien. La ville fait partie du royaume d'Italie depuis 1866.

Non loin de Vérone, nous apercevons la jolie ville de Vicence, beaucoup plus moderne que Vérone bien que sa fondation date tout de même de 1550. Sa population est d'une soixantaine de mille âmes.

Vingt-sept milles plus loin, nous touchons à Padoue, patrie de Saint Antoine. Son superbe campanile est surmonté d'une statue du saint qu'on invoque pour retrouver les objets perdus. Les Padouans ne doivent pas être en peine, eux, sous ce rapport, leur saint vénéré doit toujours les exaucer. Non seulement la statue est toujours en vue de toutes les parties de la ville, mais le corps du saint repose dans la superbe église style mosquée datant de 1230. Padoue est située sur un terrain plat sillonné par plusieurs branches de la rivière Bacchiglione traversées par de nombreux ponts. Ses maisons semblent être hautes. Son hôtel de ville (Palazzo della Ragione) construit de 1172 à 1219 et s'étendant le long du marché, appuyé sur des arches, a, dit-on, le plus grand plafond sans colonnes qui soit au monde. La population de Padoue est d'environ 100,000. Patrie de Tite-Live, son université eut pour étudiants Galilée, le Tasse et autres hommes célèbres dans l'histoire du monde.

Nous n'étions plus qu'à 22 milles de Venise, qui, une demi-heure plus tard, nous montre le bout de son campanile, le plus haut d'Italie, nous dit-on.

Les campaniles sont des clochers carrés contenant des carillons et détachés, ordinairement, des églises. Ils sont nombreux partout en Italie.

* * * *

Pour entrer à Venise, en quittant la terre ferme, le train passe sur un pont qui a près de trois milles de long car il nous faut plus de cinq minutes pour le franchir.

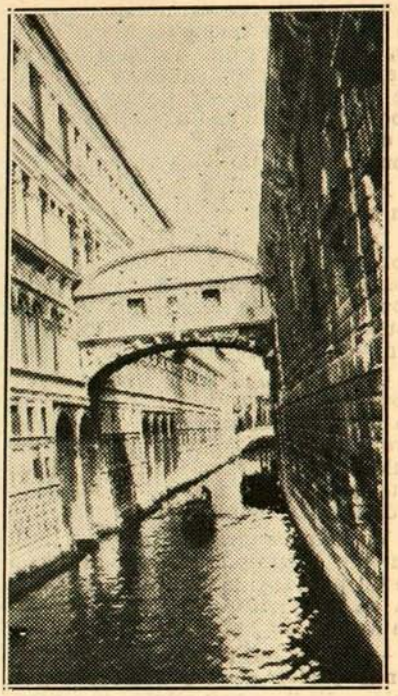
A notre droite, nous voyons en passant de considérables réservoirs de gazoline appartenant à la Standard Oil et portant des enseignes qui se lisent de loin, telles que Texaco, Gulf Refining Oil, Veedol, etc. On dirait un petit coin des Etats-Unis. Au premier abord, on est surpris de voir là, sur de petits îlots, d'aussi vastes dépôts d'essence, car on sait qu'il n'y a pas un seul auto à Venise. Mais nous n'allions pas tarder à voir un grand nombre de bateaux fonctionnant à la gazoline, et d'ailleurs il y a en arrière de nombreuses et grosses villes où les autos sont en usage.

A 7 hrs 30 précises notre train entrait en gare.

Les wagons italiens s'emplissent et se vident bien plus rapidement qu'aux Etats-Unis et qu'en France où les wagons n'ont que deux portes, une à chaque bout. En Italie, chaque compartiment (six sièges en première, et huit en seconde classe) a une porte à droite et une porte à gauche. Un wagon est ordinairement divisé en six compartiments. En quelques secondes, voyageurs et valises sont dehors. Il est vrai qu'en France, les voyageurs ne se gênent pas pour lancer leurs valises par les fenêtres (lorsqu'ils peuvent les ouvrir!) mais eux-mêmes sont obligés de s'entasser dans le corridor et de faire la queue pour sortir par les deux extrémités.

Il y a un monde fou à la gare, car les mois de mai, juin, juillet et août sont ceux qui attirent le plus de touristes à Venise.

Les commissionnaires rangés en véritables bataillons se dévorent pour porter nos bagages de la gare à la station des gondoles, à peu près 500 pieds plus loin. Mais nos poings se cramponnent à nos valises; nous ne voulons les livrer qu'au chasseur de l'Hôtel Beaurivage où nous devions descendre. Grâce à sa casquette, portant le nom de l'hôtel, nous le découvrons bientôt dans l'encombrement où se démènent gondoliers, garçons d'hôtels, commissionnaires, vendeurs d'albums et de cartes, camelots, quelques mendiants, voyageurs anglais et américains essayant de se faire comprendre, marchands de fruits et vins, colporteurs de journaux, gendarmes, soldats, douaniers, curieux, etc.



Le tragique Pont des Soupirs, appelé ainsi parce que les prisonniers qui laissaient le terrible tribunal des Dix dans le Palais ducal à gauche pour être descendus dans la sombre prison à droite, étaient condamnés à mourir après avoir été affreusement torturés. Du cachot de torture, leurs corps enchaînés à une pierre disparaissaient pour toujours dans le fond de la mer.

Nous avions six grosses valises à nous cinq. Un commissionnaire à peu près de ma taille (5 pieds 4 pouces et 140 lbs.) les griffe et, au moyen de courroies qu'il passe dans les poignées, il hisse le tout sur ses épaules et nous précède avec cette charge d'au moins 150 lbs, comme si c'eût été une plume! Ce qu'ils sont forts et endurants, ces petits bonshommes aux yeux noirs et aux belles dents blanches! Pour 25cts, je crois qu'ils soulèveraient chacun une tonne. En plus, ils portent tous une énorme quantité de politesse, les "zi vous plé" et les "mozieu" accompagnés de

gestes, de sourires et d'oeillades vous entortillent étroitement, encore plus qu'en Belgique ou en France, mais c'est tout de même agréable, cet excès de politesse. Il s'agit de ne pas trop s'y fier et d'avoir l'oeil à ses sous. Un pourboire de 5 ou 10 cts, c'est toujours suffisant pour que la politesse se continue!

Nous sommes sur le quai au bord du grand canal.

Des centaines de lentes gondoles noires attendent leur tour pour accoster et s'emplir de voyageurs pour les hôtels qui sont presque tous de l'autre côté de la ville, le long de la mer Adriatique.

C'est une opération assez risquée, pour celui ou celle qui ne veut pas se mouiller les orteils, car les nombreux bateaux à gazoline qui circulent sur le canal font de la vague qui agite fort les gondoles se frôlant aux marches de pierre.

Vu l'heure avancée et la faim qui me grattait l'estomac, je propose de prendre un bateau à gazoline, ça va plus vite; mais l'ami Arsène ne veut rien entendre.

—Il y a si longtemps que j'entends parler de ces fameuses gondoles, dit-il, nous allons en prendre une, quand j'y devrais passer la nuit!

—Eh bien! vive la guedole! opinions-nous en choeur.

Après quelques minutes, les curieuses barquettes accostant et s'éloignant comme des mouches marines, notre chasseur crie "Hôtel Beaurivage"!

Une nuée humaine nous entoure, qui pour nous donner la main, qui pour nous dire où poser le pied, qui pour nous prendre aux épaules, qui pour tenir la "guedole", et tous tendent la main pour avoir quelques sous. Un vieux qui nous avait simplement indiqué les banquettes veut faire la bouche-en-coeur, il manque la marche et tombe à l'eau jusqu'aux genoux. Il se relève comme un éclair en tendant de nouveau la main. Mais son sourire se figea, car nos sous étaient épuisés et le chasseur nous avait déjà poussés au large.

La distance de la gare à l'hôtel Beaurivage doit être d'au moins deux milles en suivant toujours le grand canal, qui est la "rue" principale, mais notre gondolier laisse bientôt cette grande avenue pour prendre des petits canaux latéraux et au bout d'une heure d'une promenade à travers les quartiers sombres de la grande ville, nous arrivons à destination après avoir passé sous d'innombrables petits ponts en pierre larges d'une douzaine de pieds et sur lesquels trottinent les piétons, car il n'y a ni voitures ni autos à Venise, tout le trafic se fait par des gondoles, des barges et autres embarcations, puisque la ville est entièrement construite sur l'eau.

Il était bien 8 hrs 30 lorsque nous passâmes sous le fameux pont des soupirs dont je parlerai plus tard, et que nous débouchâmes dans la mer.

Quelques centaines de pieds plus loin, nous accostions en face de notre hôtel, l'un des plus beaux de la ville et dans le quartier le plus chic de Venise, en plein sur la Riviera, la longue et large promenade favorite des touristes.

Une courte déception nous attendait à l'hôtel.

"L'agence Enit ne nous a pas prévenus de votre arrivée", nous dit le directeur.

Mais M. Sacré insiste, lui montre nos coupons et finit par le convaincre qu'il doit y avoir erreur quelque part.

Le directeur parlait bien le français, heureusement, et était d'une affabilité exquise, car les compagnies de transport qui, comme la nôtre, font voyager des milliers de touristes, ont de l'influence auprès des hôteliers; ces derniers le savent et filent doux pour conserver un si précieux patronage.

Après quelque semblant de recherches dans sa correspondance le directeur "avoue" qu'en effet il y a eu erreur de sa part et qu'il a bien reçu de l'Enit notification de nous préparer des chambres

Tout était donc pour le mieux, et les sourires revinrent partout. On s'excusa même en nous donnant à espérer que l'Enit ne serait pas mise au courant de cette légère contrariété.

Légère! Nous aurions été bien embêtés de trouver à nous loger, à cette heure-là et dans tous ces hôtels apparemment encombrés déjà.

Notre toilette terminée, nous descendons le vaste escalier au haut duquel une belle statue en bronze d'une Vénus toute nue semble nous narguer. Et, frais et dispos, nous pénétrons dans une riche salle à manger, brillamment illuminée de lustres en fleurs et roses de cristal, où nous attend un garçon à physionomie réjouissante—il avait déjà escompté notre générosité, le finaud—et le menu tout à fait appétissant que voici, le premier que nous allions prendre dans cette Venise, bijou d'Italie et unique en son genre au monde:—

Consommé Andalouse
Macaroni au gratin de fromage
Thon à la Livournaise
Fricandeau à l'oseille
Salade laitue et carottes
Croquettes de pommes
Flûte de pain, beurre, fromage
Fruits, amandes, café

Et couchées dans des paniers argent à bascule deux cruches de délicieux vin Chianti!

(Attention, ma lectrice de Montréal, c'est Kianti qu'il faut dire)

Un gallon de vin rose, pour cinq affamés, c'était juste assez pour nous mettre en bonne humeur et être certains que notre pesant macaroni n'allait pas nous incommoder.

Il était dix heures lorsque nous quittâmes l'hôtel, de bons cigares, de cinq sous (une lire) au bec, pour aller flâner jusqu'à onze heures sur le grand "boulevard" féeriquement illuminé, recouvert d'une grouillante foule élégante, regardant avec admiration les centaines de gondoles garnies de lanternes chinoises (ou japonaises?) promenant des amoureux et amoureuses enivrés par le son des voix humaines et des guitares surgissant de partout, pendant qu'une délicieuse harmonie nous arrive de la place St-Marc où une fanfare donne ses concerts quotidiens.

Nous aussi nous étions enivrés par le charmant bien-être qui se dégageait de cette multitude avide de plaisir, et nous avions hâte au lendemain pour commencer la visite de la ravissante Ville de la Mer, toujours jeune, toujours incomparable, malgré ses douze siècles d'existence.

Il ne semble pas y avoir de nuit à Venise; tout de même nous sommes assez raisonnables pour rentrer avant minuit, alors que l'entrain était partout à son comble, et aller prendre un repos nécessaire.

XII

Venise, la ville du romantisme et des Doges.—Sa fameuse église de St-Marc et ses merveilleux palais.

Le 16 juin au matin, encore favorisés par un soleil radieux, nous étions sur pied de bonne heure, ayant hâte de contempler cette Venise tant vantée dans les livres et chantée par les artistes, peintres, poètes, musiciens du monde entier.

Le fameux "Carnaval de Venise", composé par Paganini, le plus grand des violonistes connus, nous revenait à la mémoire; même nous nous surprenions souvent à turluter cet air si joli qui, avec ses vingt variations, a voyagé dans le monde entier et fait encore les délices de tous les virtuoses.

Nous allions bien voir si Venise avait mérité les beautés décrites dans la chanson.

Inutile de recourir aux autos ou aux chevaux, il n'y en a pas à Venise. Les transports se font tous par bateaux, et surtout par les milliers de petites et gracieuses gondoles qui glissent sans bruit sur les nombreux canaux.

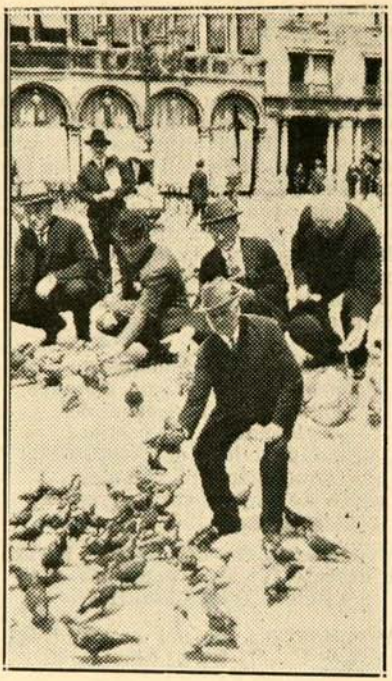
Voilà pourquoi Venise est appelée la Ville Silencieuse.

On y est tranquille et de plus, exempt du danger d'être écrasé par les voitures à gazoline; mais pour visiter le centre de la ville, pas besoin de véhicule. On peut le faire facilement, grâce aux moyens que le bon Dieu nous a donnés, c'est-à-dire sur nos deux pattes de derrière!

Les distances ne sont pas très longues et le long des maisons qui bordent les canaux, il y a des trottoirs assez convenables, quoique étroits.

Entre certains groupes de maisons et magasins, il y a des rues comme dans toute autre ville, et le long de la mer sur plusieurs milles, s'étend une superbe promenade large de 150 pieds en moyenne; mais canaux et rues sont très étroits; on pourrait presque se serrer la main d'une fenêtre à l'autre.

Et comme les maisons ont presque toutes de quatre à cinq étages, le soleil ne doit pas pénétrer souvent sur les étroites chaussées. Le populo vénitien qui veut se chauffer au soleil n'a qu'à flâner sur la Riviera ou dans les parcs et jardins qui sont nombreux. Là, il aura toute la chaude clarté qu'il désirera, car la Reine de l'Adriatique est renommée pour son beau climat.



Nos amis distribuant du maïs aux pigeons de la Place St-Marc à Venise.

De gauche à droite: M. Nap. Bazinet, M. Couture, M. Emile Sacré, le Rév. Père Férir et M. Arsène Cailler.

* * * *

Venise a la forme d'un immense poing fermé au bout d'un poignet sortant du Nord-Est comme pour menacer encore le monde entier, dans la direction du Nord-Ouest.

Les Italiens l'appellent Venezia.

On croit qu'elle fut fondée vers l'an 500 après Jésus-Christ par des groupes de fuyards échappés aux barbares qui ravagèrent l'empire romain. Ces fuyards se réfugièrent sur les petites îles des lagunes de la mer Adriatique qui est une continuation de la Méditerranée.

Ils se campèrent dans ces marais, se livrant d'abord à la pêche pour vivre; plus tard ils devinrent d'audacieux marins.

Chaque petite île avait son propre gouvernement, mais au bout de deux cents ans, les futurs Vénitiens s'unirent sous la direction d'un chef qu'ils appelèrent duc ou doge, et ils devinrent riches et puissants. Ne craignant plus d'attaques venant de la terre ferme, ils construisirent des ponts pour relier entre elles les centaines de petites îles que comprend aujourd'hui la grande ville.

Les travaux qu'ils durent accomplir sont presque surnaturels et étonnent encore les ingénieurs modernes pourtant si audacieux.

On planta dans ces marais des millions de longs arbres comme piliers pour soutenir les constructions. Ces arbres avaient été au préalable traités avec une certaine préparation qui devait empêcher la pourriture. Plus tard, on découvrit dans les environs de Vérone une certaine pierre qui, pulvérisée, devenait ciment, capable de résister aux attaques des eaux, et c'est sur ces piliers et ce ciment que s'élèvent les merveilleux palais de marbre que l'univers admire.

La ville est pour ainsi dire construite dans l'eau.

Elle est divisée en deux parties par le Canalazzo ou Grand Canal que traverse le Rialto, l'un des plus beaux ponts du monde. Ce pont fut commencé en 1588 et terminé en 1591. Il est tout en marbre blanc et formé d'une seule arche. C'est la plus belle relique de la splendeur de Venise. Sa longueur est de 150 pieds et sa largeur de 72. Il est bordé de deux rangées de magasins entres lesquelles circulent les piétons. Pour asseoir les bouts du pont, il a fallu planter dans le sol trempé 12,000 troncs d'arbres (des ormes) de 10 pieds de long.

On compte environ 450 autres ponts au-dessus des 150 canaux. Ils sont tous ou en marbre blanc ou en pierre grise et rebondis au centre afin de permettre, au-dessous, le passage des gondoles et autres embarcations.

La population vénitienne est aujourd'hui de 160,000, mais au temps de sa splendeur, il y a quatre cents ans, la ville eût plus de 200,000 âmes, nous dit notre guide; car la découverte de l'Amérique et de la route des Indes fit une terrible concurrence au commerce mondial des Vénitiens.

Le grand Canal qui a la forme d'un S est bordé de superbes palais de marbre qui servent de modèles depuis des siècles aux architectes du monde enter.

Les comtes, ducs, princes et autres puissants seigneurs qui les construisirent, chacun essayant de surpasser son voisin en élégance et en richesse, sont disparus de ce monde depuis longtemps, mais leurs splendides monuments demeurent, bien que leur éclat soit un peu terni par les siècles. Si les esprits de ces nobles disparus viennent rôder dans ce qui fut leur paradis terrestre, ils doivent être bien peinés de voir un grand nombre de ces artistiques palais violés d'une façon aussi pénible. Car il y en a aujourd'hui qui servent de casernes, de prisons, de marchés au poisson, de fabriques, etc.

C'est pourtant préférable de les utiliser ainsi que de les laisser vides.

Près du centre de la ville, il y a une "vraie" rue (la Merceria) qui a 18 pieds de large, mais le grand centre d'amusements et d'affaires c'est la place St-Marc et le carré qui se continue au Sud jusqu'à la mer.

La place St-Marc, certainement l'une des plus coquettes du monde, a 570 pieds de long et 200 pieds de large. Elle est entourée au Sud, à l'Ouest et au Nord par de grands palais, (entre autres celui du roi), par de riches magasins, restaurants, cafés, boutiques, et par une superbe galerie dont le dôme est l'un des plus imposants.

En face, à l'Est, s'élève la célèbre Cathédrale de St-Marc, patron de la ville, surmontée de ses cinq dômes éclatants d'or. Pour certains connaisseurs, c'est la plus belle des églises. Elle fut commencée en 976 et terminée en 1071. Du style roman-byzantin, elle ressemble plutôt à un temple mahométan qu'à une église chrétienne.

La vérité est que les puissants doges de Venise, aux cours de leurs nombreuses guerres, pillèrent un peu partout pour construire et orner ce merveilleux édifice.

Quelle façade, en effet, avec ses 500 colonnes de marbre, de porphyre aux couleurs variées! Il y en a qui viennent d'Ephèse, d'autres de Smyrne, d'autres de Constantinople, d'autres de Jérusalem, etc. Il y en a qui furent peut-.être caressées par les mains de Cléopâtre, la puissante reine d'Egypte; une autre a peut-être projeté son ombre sur Saint Paul; une troisième a peut-être reçu les regards de Jésus.

On nous montre même des colonnes qui, nous affirme notre guide, proviennent du temple de Salomon, et furent amenées là par Pierre l'Ermite, le prêcheur des croisades.

En revenant de chaque conquête les guerriers vénitiens se faisaient une gloire d'apporter pour leur église des ornements précieux enlevés aux peuples qu'ils avaient vaincus.

Il n'y a pas dans tout l'univers chrétien, une construction semblable à St-Marc de Venise. C'est une véritable féerie où se mêlent toutes les idées architecturales de l'Orient comme de l'Occident.

La tâche d'embellir cette église dura plus de 500 ans, chaque génération de Vénitiens s'efforçant de surpasser, dans cette ardeur, la génération de guerriers, qui l'avait précédée.

Les puissantes flottes de Venise balayaient mers et pays étrangers pour s'emparer des richesses et trésors artistiques pouvant rendre plus belle leur incomparable ville.

Au-dessus du portail de St-Marc, il y a quatre immenses chevaux de bronze, chefs-d'oeuvre incomparables de sculpture, attirant les regards des visiteurs. Ces statues sont, dans leur genre, les plus intéressantes de l'univers. On ne connaît pas au juste le nom de l'artiste qui leur a donné la "vie", car on dirait qu'ils sont réellement vivants; mais on sait qu'ils furent apportés à Rome et attachés au charriot d'or de l'empereur Néron.

Au quatrième siècle après Jésus-Christ, l'empereur Constantin, en transférant du Tibre au Bosphore le siège de son empire, les emmena à Constantinople, où pendant neuf cents ans ils firent fièrement la garde à côté de la Corne d'Or. Les Vénitiens ayant alors pillé la capitale Constantinopolitaine (ouf!) ils transportèrent les fameux chevaux de bronze à Venise, où ils ornèrent pendant 500 ans le devant de l'église St-Marc.

Leurs aventures n'étaient pas finies, cependant, car lorsqu'il conquit l'Italie, Napoléon Ier leur fit faire une visite à Paris où à l'ombre des Tuileries ils furent les témoins muets du césar moderne.

Après Waterloo, Venise les réclama et ils sont là depuis.

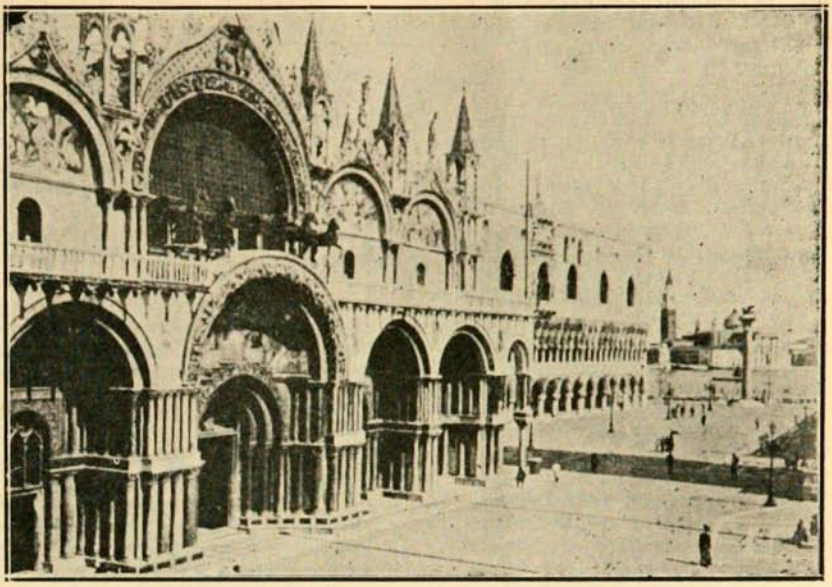
Dans un récit de voyage publié par un écrivain américain, M. Stoddard, nous lisons ceci à propos de ces fameux chevaux de bronze et de l'église St-Marc:

"C'est un impressionnant moment lorsqu'on passe sous ses énormes étalons dorés pour entrer dans la cathédrale. L'intérieur est envahi par un demi-jour bien approprié à l'âge de l'église et à la mystérieuse origine de tout ce qu'elle contient. Les murs et le plafond sont si chargés de mosaïques et de marbres précieux qu'il est facile de comprendre pourquoi St. Marc a été appelé le "Temple de l'Or", et est comparé à une caverne où pendent de nombreuses stalactites de diamants ou pierres précieuses. Certains ornements sont d'origine payenne; d'autres proviennent d'églises chrétiennes, ayant dû payer leur tribut à St-Marc. C'est ainsi que Sainte-Sophie de Constantinople, bien qu'église chrétienne encore dédiée à Notre-Sauveur, fut pillée pour embellir l'église vénitienne, nommée d'après un de Ses apôtres. De là, le fait littéral que, regorgeant des dépouilles d'autres villes et sanctuaires, St-Marc est un immense reposoir de butin—un véritable antre de voleurs."

C'est là un cruel verdict, mais apparemment, hélas! il est conforme à l'histoire de la terrible république des doges.

La place St-Marc, ainsi que la Piazzetta sont pavées de mosaïque formant divers dessins; on dirait un immense tapis de pierre sur lequel il n'y a jamais de saletés autres que les crottes des milliers de pigeons qui se logent sur le palais des doges et l'église St. Marc. Ils volent même jusqu'à l'intérieur du temple.

A l'entrée de la Grande Place, coin gauche en partant de l'église, s'élève le Campanile l'un des plus



Une partie de la façade St-Marc, au-dessus du grand portail, les fameux chevaux de bronze—Plus loin un coin du Palais des Doges, sur la Piazzetta—Dans le fond, l'autre côté de l'eau, l'île St-George, l'église et son campanile.

beaux d'Italie, (le plus haut, disent les Vénitiens). Il s'écroula en 1902, après avoir résisté pendant 800 ans aux ravages du temps. Il a été reconstruit et est haut de 350 pieds. Au sommet sont installées cinq grosses cloches. Un ascenseur y conduit, coût, 15 sous. Le Campanile mesure 42 pieds de large sur chacune de ses quatre faces et repose sur un superbe piédestal en granit. Il est en brique rouge et blanche.

De la promenade, également pavée, mais en ciment, et longeant la mer on arrive sur la Piazzetta, ayant à notre gauche l'aile du palais royal dont le toit est garni de statues de marbre représentant les grands personnages de la puissante république aristocratique.

L'entrée de la Piazzetta est ornée de deux superbes colonnes en marbre d'une seule pièce haute d'une cinquantaine de pieds. Ce sont deux monolythes pris à l'Orient par les Vénitiens au cours de leurs conquêtes. L'une est couronnée par le lion ailé de St-Marc, en bronze; l'autre par la statue également en bronze, de St-Théodore. Elles sont là depuis plus de 700 ans et tellement bien conservées qu'on croirait qu'elles ont été érigées il y a cinquante ans à peine.

C'est entre ces deux colonnes qu'autrefois on dressait l'échafaud sur lequel on pendait les criminels, le dos tourné à la terre qui les supprimait, et la face vers la mer emblème de l'éternité. Mais maintenant, des ombres de ce tragique endroit, votre regard s'étend sur un grand canal sillonné de gondoles remplies de chercheurs de plaisir, et se repose de l'autre côté, sur une autre magnifique église, celle de Santa Maria Salute, qui, par sa richesse et son gigantesque dôme, n'est pas loin d'égaler St-Marc.

On croirait se trouver en face d'une vaste image flattée par un artiste, mais c'est bien la réalité que nous contemplons.

A droite de la Piazzetta, nous avons le Palais des Doges, avec ses quelque cinquante arcades, où, assis sur de confortables bancs de pierre, vous pouvez rêvasser tout à votre aise aux souvenirs que re-

présente la splendeur passée des maîtres de Venise qui, durant plus de 1,000 ans, firent trembler le vieux monde.

Ces bancs servent aussi de précieux rendez-vous aux amoureux enivrés de caresses sous la tiédeur d'un climat enchanteur, à la clarté incomparable d'une souriante lune dont les reflets miroitent dans de calmes eaux d'un bleu azur, sillonnées de gondoles illuminées, berçant d'autres amoureux aux sons des guitares ou mandolines, entremêlés de chants harmonieux.

Les Vénitiens vous affirment, avec une conviction impossible à contredire, que le Palais Ducal est le plus bel édifice de la terre, et le grand écrivain Charles Dickens était aussi de cet avis quand il écrivait.... "un palais plus majestueux et magnifique dans son vieil âge que tous les édifices du monde dans leur pleine jeunesse."

Sa construction fut commencée en 1,300 et elle ne fut terminée que 150 ans après.

Lorsque la République de Venise fut vaincue dans des guerres successives par le Pape, l'Allemagne, la France, l'Espagne, la Turquie, l'Autriche, elle passa au moyen d'un plébiscite à la couronne actuelle de l'Italie dont elle fait partie présentement.

On a conservé le Palais dans l'état où il était au temps des doges—Le rez-de-chaussée est seul occupé par les administrations municipales de la ville.

Il est 9 hres lorsque nous pénétrons avec la foule dans les immenses salles réservées aux visiteurs.

M. Cailler avait son appareil. On le lui ôte en entrant, car il est strictement défendu de photographier les trésors incomparables que contient le château.

On le lui remettra en sortant.

Prix d'entrée: 5 francs ou à peu près 25 sous de notre monnaie.

Avant de gravir le monumental escalier de marbre flanqué de splendides statues en costumes d'Adam et d'Eve, nous avions franchi la grand'cour d'honneur au centre du palais.

Au milieu de cette magistrale cour on voit deux vastes fontaines en bronze, véritables chefs-d'oeuvre de sculpture, fournissant l'eau à l'immense palais. On voit encore dans le bronze les coches faites par les cordes au moyen desquelles on puisait l'indispensable liquide. Les marches des fontaines, comme celles de tout le palais, sont creusées par l'usure, mais tout est encore entretenu dans un très bon état, car il est facile de s'imaginer le soin qu'on prend de ces précieuses reliques, si abondantes sources de revenus pour l'Italie.

Etudier l'histoire du Palais Ducal ce serait étudier l'entière histoire de Venise, de sa splendeur à ses sombres tragédies, car non-seulement ce fut la demeure des Doges, mais ce fut aussi celle du Sénat, de la Cour de justice, de la prison et même de la place d'exécution. De la cour, le touriste pouvait voir des rangées de petits "soupiraux" ronds qu'on nommait Piombi (plombs) parce qu'ils sont juste au-dessous du toit de plomb et donnant un peu d'air aux prisonniers de marque qui y étaient enfermés. Durant l'été, la chaleur y est épouvantable. C'est dans une de ces cellules que le poète patriotique Silvio Pellico fut enfermé il y a soixante-dix ans et où il écrivit son touchant livre intitulé: "Mes Prisons".

Dans ce palais, vous sentez un frisson de tristesse vous envahir au récit de tant de splendeurs et de tant de souffrances disparues dans la nuit des temps.

Car tout y est silencieux, seul le souvenir implacable existe.

Le vaste escalier où les doges recevaient leurs courtisans compte une trentaine de degrés, larges d'une quinzaine de pieds, dominé par le lion ailé de St-Marc et à droite et à gauche par deux immenses statues de Mars et de Neptune, dieux de la guerre et de la mer, emblèmes de la puissance vénitienne d'alors.

Et vous entrez dans les longues suites de salles.

Les décorations, sculptures, peintures et ameublements sont d'une richesse que la plume est impuissante à décrire.

Je me sens fatigué, pour le présent, et je vous en parlerai encore un peu à ma prochaine correspondance.

XIII

Visite au Palais des Doges, l'un des plus beaux du monde — Les peintures et les cachots.

L'intérieur du Palais Ducal de Venise n'est pas beaucoup décrit dans les livres ou magazines, pour la bonne raison, sans doute, que personne n'est autorisé à y pénétrer avec des cameras ou kodaks.

On peut poser les façades extérieures, l'entrée, la grand'cour, l'escalier et tout ce qui se voit du dehors ou de la Cour, mais les trésors artistiques du dedans restent un mystère pour la photographie.

En quittant le haut de l'Escalier des Géants, ainsi nommés à cause des deux colossales statues de Mars et Neptune qui s'élèvent de chaque côté, on se trouve dans une longue arcade, qui est à peu près semblable aux arcades du dehors. A gauche on voit la porte conduisant à la chapelle et la voûte d'un escalier par lequel les Doges descendaient à l'église St-Marc, attenante au Palais.

Dans cette galerie une inscription gravée rappelle le passage à Venise en 1574 de Henri III, roi de France. Une autre inscription, en relief celle-là et posée en 1362 mentionne les indulgences accordées par le Pape Urbain V à ceux qui avaient soulagé les prisonniers enfermés pour dettes.

Car malgré son luxe (et peut-être à cause de cela), Venise avait ses misères, ses malheureux.

Il y a aussi une autre inscription commémorant le Congrès des Savants en 1847.

En haut des arcades, le portique entier est orné de bustes des plus illustres citoyens de Venise.

De cette galerie, part le célèbre Escalier d'Or donnant accès aux salles supérieures, ainsi nommé, pour la richesse et la magnificence de ses ornements et aussi parce qu'il était réservé aux nobles inscrits au grand Livre d'Or de la République.

Ce n'est pas cet escalier que prennent les visiteurs. Ils passent par l'Escalier des Censeurs.

"Les salles supérieures constituent un ensemble de richesse, de magnificence, d'élégance et de grandiose prodigieux. Les très fines entailles des plafonds revêtus d'or, les superbes peintures des panneaux, les sculptures des portes et des grandes cheminées vieilles de près de 1,000 ans, tout parle au visiteur le langage muet mais éloquent du faste et de la puissance de la glorieuse République de Venise."

Le guide nous conduit et nous explique: Voici un petit vestibule carré où attendaient les ambassadeurs et sénateurs allant au conseil. La peinture du plafond représente un doge recevant l'épée et la balance de la justice. Les panneaux des murs avec leurs guirlandes d'or sont garnis de châsses, de corniches, de statuettes et de peintures par les plus célèbres artistes de Venise, et par conséquent du monde entier. Venise volait les trésors des autres pays, mais elle ne permettait pas aux artistes étrangers de se produire chez elle.

Des statues, statuettes, peintures, fresques, mozaïques garnissent toutes les nombreuses salles, chambres et antichambres, ainsi que tous les escaliers, corridors, etc. C'est toute l'histoire merveilleuse de Venise reproduite pour les yeux des générations futures, par les artistes.

La salle dite des quatre portes a pour principales toiles: Vérone reprise par les Vénitiens en 1459; une autre nous montre un doge agenouillé devant la Religion représentée par la Vierge et les Saints; la grande toile avec la Foi et St-Marc fut en partie l'oeuvre du grand Titien; en face c'est l'entrée de Henri III à Venise; vers la droite, un doge recevant les ambassadeurs de Perse en 1603; plus loin un tableau montre Neptune déposant aux pieds de Venise les trésors de la mer.

On passe à l'antichambre du Collège. A gauche la peinture représente le Rapt d'Europe; une autre, Jacob retournant à Cana; à côté quatre tableaux allégoriques se rapportant à la mythologie; Le plafond est fresqué d'une "Venise sur le Trône." On y admire aussi une splendide cheminée en marbre de Carrare.

La salle du Collège, où l'on entre par une très riche porte ornée de colonnes et statues, était destinée à recevoir les Ambassadeurs.

Le plafond, en ornements et dorures, est le plus beau du Palais. Il est divisé en 21 panneaux portant autant de tableaux. Le trône s'appuie sur un fond en splendide tapisserie représentant les aventuriers du dieu Jupiter. Admirable aussi est le Cabinet avec piliers vert antique, les statues d'Hercule et Mercure, et le pavé en marbre.

Dans la salle du sénat, de chaque côté du trône se trouvent les sièges des sénateurs. Nous avons eu l'audace de nous asseoir sur ces vénérables bancs, et de nous croire sénateurs vénitiens pendant quelques minutes. Toute cette imposante salle est apparemment en chêne sculpté à la main, et ornée de tableaux tout aussi précieux et intéressants que les milliers d'autres toiles conservées dans le Palais.

A droite du trône, une petite porte conduit au bijou qui s'appelle chapelle privée des doges.

Une autre porte conduit à la salle du terrible Conseil des Dix, où on faisait le procès des malheureux et malheureuses accusés de crimes réels ou imaginaires.

Les prisonniers surgissaient d'une porte secrète et étaient amenés dans un coin où on les torturait pour les faire parler. On voit encore quelques instruments de torture, des chaînes, des tenailles, des écrase-pieds, etc. Le souvenir des douleurs qui s'écrasèrent sur cette pierre où étaient rivés les prisonniers devant une cheminée pour chauffer les fers devant rôtir les chairs humaines, nous fait frissonner. Les Dix Conseillers étaient mieux; ils ne souffraient pas, eux, car leurs "précieux derrières" étaient assis sur des coussins de velours pendant qu'ils ordonnaient la torture de leurs victimes.

Lorsque les prisonniers étaient poussés de nouveau dans la porte secrète, ensanglantés, les membres broyés, leur mort était certaine. On les traînait dans un étroit escalier descendant au Pont des Soupirs et de là dans les cachots de la prison, où, c'est bien le cas de le dire, ils "perdaient la tête" et allaient s'engloutir dans les flots au-dessous pour l'éternité.

Près d'une des portes de ce Conseil on voit encore la tête en bronze d'un lion dans la gueule duquel, on jetait les infâmes lettres anonymes dénonçant telle ou telle personne. On voit que la vie, innocente ou coupable, ne tenait qu'à un soupçon fondé ou non, calomniateur ou vengeur, dans ce luxueux mais cruel temps-là.

Attenante au Conseil, se trouve aussi la salle des Trois Inquisiteurs d'Etat, terreurs de la population.

En sortant de là, songeurs, nous entrons dans la salle du Conseil Majeur, l'une des plus grandes du genre. Elle a près de 200 pieds de long, 82 de large, et 50 de haut. On l'appelle aussi la salle du Trône, je crois.

Si, aujourd'hui, cette salle représente à l'oeil du visiteur un aspect surprenant, grandiose et superbe au possible, rien que par sa décoration artistique, il est aisé d'imaginer combien elle devait être imposante quand y trônait le Doge entouré de ses Conseillers, de ses 500 Sénateurs assis dans leurs stalles avec les Chevaliers de l'Etole d'Or et les nobles de tout grade, qui se rassemblaient pour délibérer dans ces temps de luttes continuelles, de gloires et de conquêtes.

La clarté des nombreuses fenêtres se reflétant sur les peintures nous empêche de les admirer comme il faut, mais on nous loue pour 10 sous des espèces de lunettes qui remédient à cet inconvénient. C'est ainsi que nous pouvons contempler les sombres mais belles peintures que les Vénitiens appellent les plus artistiques et grandioses du monde. Elles sont nombreuses ces peintures, on le comprend, la salle est si vaste! Sur le panneau du trône, on voit, en effet le plus grand tableau du monde. Il représente la Gloire du Paradis, par le fameux peintre Tintoretto, conception vaste et sublime semblant surpasser la puissance naturelle de l'homme. Il mesure 70 pieds et les centaines de personnages qui y sont peints sont tous de grandeur naturelle.

Dans un panneau, se trouve un portrait de doge sur lequel le peintre a dessiné un voile blanc. C'est supposé être celui du doge Marino Faliero. Ayant voulu se soustraire à la loi qui disait qu'un "doge ne doit rien faire hors la présence de ses quatre conseillers," on lui trancha la tête dans le palais même, le

17 avril 1355. Son portrait effacé de la lignée des Doges, fut remplacé par ces simples mots: "Ici est la place de Marino Faliero, décapité pour ses crimes."

Les centaines d'autres tableaux garnissant murs et plafond de la Salle du Trône, représentent des batailles, des fêtes, des carnavals. des sujets religieux ou bibliques, des couronnements, des exécutions, et le "diable et sa patte" comme on dit en canayen.

En traversant un corridor décoré de portraits de différents auteurs on passe dans la Salle du Scrutin, qu'on pourrait plutôt décorer du titre de salle des batailles car presque toutes les peintures représentent des scènes de carnage faites par les Vénitiens au temps de leur toute-puissance.

Le tour des tableaux est merveilleusement ouvragé d'or. Au fond de la salle s'élève un superbe Arc de Triomphe érigé par la République au conquérant Péloponnésiaque (prière de ne pas donner ce nom aux nouveaux-nés) dont le buste s'élève devant l'Arc.

En face, il y a un beau tableau représentant le Jugement Dernier où, par bizarrerie, le peintre a mis sa propre femme dans le Paradis, dans le Purgatoire et dans l'Enfer. C'est la figure aux cheveux blonds, couverte d'un drap bleu. (Son mari voulait sans doute être certain de la retrouver quelque part!)

* * * *

Je mentionnais le Titien, un peu plus haut. Ce peintre, dont le vrai nom était Tizziano Vecellio, fut le chef de l'école vénitienne, et, par les Italiens, il est considéré comme le plus grand des peintres que le monde ait produit. Il mourut très vieux en 1576 à Venise où il vivait vénéré et dans un luxe princier. Il était devenu si célèbre que les empereurs et les rois de son temps se croyaient honorés de faire peindre leurs portraits par lui.

Une toile au Palais Ducal représente l'empereur Charles V s'empressant de ramasser le pinceau du Titien qui l'avait échappé de surprise en voyant entrer dans son atelier le puissant monarque. C'était un bel éloge d'admiration que Charles-Quint donnait ainsi au colossal génie du Titien. On a surnommé ce peintre "la merveille de milliers d'années' et le "poète-peintre du monde". Son pinceau "donnait à ses oeuvres une chaleur divine" et son "Assomption de la Vierge" est l'une des trois plus belles peintures du monde. C'est de lui que l'écrivain français Taine disait: "Il avait le talent d'imiter les choses d'assez près pour que l'illusion nous saisisse et de transformer les choses assez profondément pour que le rêve s'éveille en nous."

* * * *

De la Salle du Scrutin, le guide nous conduit dans la douzaine de salles anciennement occupées par les appartements privés des Doges, mais servant aujourd'hui de musée archéologique.

Il y a toute une salle consacrée aux monnaies anciennes, beaucoup de bronzes, statuettes, ornements sacrés, etc., provenant de monastères supprimés; des sculptures anciennes, un autel païen datant de 300 ans avant J.-C., et toutes sortes d'objets grecs, romains, turcs, perses, en partie volés dans les autres pays par les guerriers vénitiens.

Il y a des salles réservées aux toges écarlates des sénateurs et patriciens; une autre contient une admirable collection des armes dont se servait Venise pour conquérir ses ennemis. Des chevaux et cavaliers revêtus de cuirasses, des soldats avec leurs armures, des lances, épées, sabres, haches, poignards, arquebuses, flèches, revolvers, fusils, canons, etc. etc.

Il y a même des revolvers à plusieurs coups, long de cinq ou six pieds, et ressemblant aux mitrailleuses modernes; des fusils longs d'une dizaine de pieds, car la poudre à feu, inventée par les Chinois, dit-on, fut mise en usage pour la première fois par Venise, ce qui lui donna la victoire sur bien des peuples plus nombreux et plus forts qu'elle.

Nous y voyons aussi d'innombrables lances longues de 12 pieds, des épées à deux tranchants longues de six pieds se tenant à deux mains et prouvant que les Vénitiens adonnés à tous les sports devaient être doués d'une force qu'on admirerait très certainement de nos jours.

En quittant tout ce luxe, toutes ces productions des plus grands génies de l'architecture, des métaux, des tissus, des peintures, de la sculpture, de l'armurerie, de la décoration, de la construction et de tous les beaux-arts, on nous conduit dans le sombre édifice voisin et alors la terreur fait place à l'admiration.

Cet édifice massif, en pierre, aux épaisses portes de fer, aux étroites fenêtres et soupiraux garnis de barres de fer grosses comme le poignet se trouve à l'est du Palais dont il est séparé par un canal.

C'était la prison.

Elle est encore telle qu'aux temps des doges.

On y arrive par le Pont des Soupirs qui part du 3ème étage du Palais et aboutit du 3ème de la prison. Il est donc à peu près de 50 pieds au-dessus au canal. C'est apparemment le seul de tous les petits ponts qui soient si haut. En le braquant là, on voulait peut-être paralyser les évasions.

Pourtant il ne devait pas être facile de s'échapper des griffes des doges.

Marches et pavés du Pont, du Palais et de la prison conduisant aux cachots, au-dessous du niveau de l'eau sont creusés par l'usure. Nous foulons des pierres sur lesquelles des milliers de malheureux s'en allèrent vers l'oubli et vers la mort. On dirait que ces murs suintent les pleurs et le sang versés dans ces tombeaux épouvantables.

Et il y en a un grand nombre de ces cachots! Quelques-uns reçoivent une petite fente de lumière venant du canal; d'autres, point.

On nous montre celui où lord Byron, poète anglais, se fit volontairement enfermer pendant plusieurs jours afin de se rendre compte de ce qu'éprouvaient les condamnés rivés à leurs chaînes, recevant leur croûte de pain à travers un grillage de six pouces de large, couchés sur la pierre humide, et privés de toute communication avec le monde.

Dans une autre, fut enfermé Carmagnola, suspect de trahison, ensuite décapité entre les deux colonnes de la Piazzetta en 1492.

Sur les murs se lisent toutes sortes d'inscriptions de détenus, entre autres celle attribuée à un prêtre, qui, mis au cachot pour avoir été trahi par un ami, écrivit la phrase devenue proverbiale:

"Que Dieu me préserve de mes amis."

A côté des cachots, qu'on nommait aussi puits, et qui ont à peu près 7x10 pieds, il y a les chambres de la torture et des exécutions. On nous indique une espèce de bloc sur lequel on tranchait les têtes à coups de hache. On y aperçoit comme de la rouille. Est-ce du sang qui a pu y laisser si longtemps sa terrible empreinte? mystère.

Une grosse porte de chêne, 6 pouces d'épais, renforcée de grosses ferrures et d'une serrure énorme, penche entre deux murs épais de quatre pieds. Une seule des formidables pentures la retient. On constate l'excellente qualité du fer que la rouille n'a pu ronger en mille ans.

On montre aussi aux visiteurs une porte basse, donnant sur le canal, par laquelle on faisait passer les cadavres.

Sur le Pont des Soupirs, il y a deux corridors pour éviter la rencontre des prisonniers qui se rendaient au tribunal et ceux qui en sortaient.

Il ne faut pas que le visiteur reste longtemps dans ces cachots, s'il est le moindrement sensible, cela peut lui être fatal.

C'est la fin de la visite, et nous sortons du Palais en passant par la merveilleuse Porte de la Charte après avoir jeté un dernier regard dans la Grand'Cour et particulièrement sur les deux coquettes fontaines de bronze dont j'ai déjà parlé.

La Porte monumentale se trouve dans l'espace entre la Basilique St-Marc et le Palais.

C'est le plus bel ornement de l'ancienne résidence ducale.

A l'origine, elle était garnie d'or, et elle prit le nom de Porte de la Charte parce qu'on y affichait les bans et décrets de la République.

Dans les angles formés par la porte, la pierre représente le Jugement de Salomon, le premier péché, Noé ivre, les Archanges Michel, Gabriel et Raphaël, ainsi que d'autres groupes admirables entourés et surmontés d'élégantes dentelles de pierre et de bronze que domine le lion de St-Marc.

De là, nous pénétrons dans la cathédrale.

XIV

Encore Venise — Une visite à la Basilique — Promenade en bateau —Le luxe de la grande République — Ce qui causa sa décadence.

Chaque fois que,—en Italie et d'ailleurs partout en Europe,—vous entrez dans quelque grand monument, vous êtes assailli par une nuée de guides qui vous offrent leurs services pour ce que vous voudrez bien leur donner.

Ces guides parlent ordinairement plusieurs langues et sont très bien renseignés. Ils ont généralement un permis de la police qui les surveille.

Nous retenons donc pour quelques lires les services de l'un des guides de l'immense cathédrale St-Marc.

Il commence par nous décrire, en français, l'origine de la merveilleuse église, "sans exception la plus riche du monde," dit-il.

"L'origine de l'église remonte, croit-on, vers l'an 827 après Jésus-Christ, c'est-à-dire après le transport à Venise du corps de Saint Marc qu'on adopta comme patron de la ville à la place de Saint Théodore qui l'avait été jusque-là.

"Saint Marc fut, vous le savez, l'un des quatre évangélistes chrétiens. Les Vénitiens prirent pour emblème de leur ville le lion ailé qui était l'emblème du saint. Ce lion a partout à Venise des statues soit en marbre, soit en bronze, soit en argent, soit en bois, ou soit en peinture. Il a une face humaine, des ailes, et la patte droite posée sur l'Evangile ouvert, portant la devise: Pax tibi, Marce, Evangelista meus. On l'adopta en signe de joie et en souvenir du fait que les Vénitiens avaient enlevé ce corps aux infidèles d'Alexandrie.

"Dans certains livres on vous dit que la façade de la basilique contient 150 colonnes. Le fait est que si on les compte bien il y en a 300 et 500 avec celles de l'intérieur. Elles sont dans toutes les sortes de précieux marbres et porphyres connus.

"Les garnitures d'or, de mosaïque, de peinture, d'argenterie, de cristaux fleuris, de marbres ciselés, font de la basilique Saint Marc la plus riche et la plus splendide église du monde. Vous voyez cette colonne, nous avons la certitude qu'elle provient du temple de Salomon. Les quatre chevaux de bronze que vous voyez du dehors et qui ornent l'extérieur de la façade ont six pieds de hauteur. Ils furent pris aux Turcs en 1204 par les Vénitiens. Presque tous les trésors artistiques de l'empire turc furent pris comme butin de guerre lors de la conquête de Constantinople par nous. La plupart se trouvent ici à St-Marc.

"Sur le palier de mosaïque que vous foulez, mesdames et messieurs, voici l'endroit où le puissant empereur allemand Barberousse s'agenouilla devant le pape Alexandre III en 1177. L'endroit est marqué. Voici devant vous le signe de David. Là-haut, les statues des Evangélistes et plus en haut la statue du Sauveur. La mosaïque centrale sur le grand portail, représente le jugement dernier; là-bas dans les quatre voûtes latérales, les mosaïques reproduisent le transport de St-Marc à Venise, la vénération du saint et la déposition de ses reliques dans l'église. Ces autres mosaïques dépeignent la vie de Jésus-Christ, la création du monde. le péché d'Adam, le déluge universel, Noé et la tour de Babel, Abraham, les songes de Joseph, la Vie de Moïse, etc. Bref, toute l'histoire de nos croyances est reproduite par la mosaïque dans l'église St-Marc.

"Tous les dessins que vous voyez sont formés par de petits morceaux de marbre à l'état naturel. Nous comptons plus de 800 sortes de marbres de nuances différentes, sans compter les verres et les ors qui les enjolivent. Dans le péristyle vous pouvez admirer aussi des statues de doges et de dogaresses. Remarquez aussi sur le mur de partage avec l'intérieur huit colonnes de marbre grec, provenant de Constantinople. Ces trois portes en bronze donnant accès à l'église et ayant des incrustations en argent massif représentent des figures de saints. A droite, ces deux piliers quadrangulaires, couverts d'ornements byzantins furent transportés d'Acre en 1250 ainsi que ce bloc de marbre porphyre du haut duquel on proclamait les lois de la République. Là-bas près de l'entrée du Palais Ducal, attenant à l'église

comme vous le voyez, se trouvent quatre empereurs assis à la même époque sur le trône de Byzance— 11ème siècle.

"De ce côté, entre ces deux arcs supérieurs, c'est une Madone byzantine devant laquelle brûle constamment une lampe. Autour de cette statue l'imagination a créé des légendes apitoyantes; mais ce qui est vrai, c'est qu'à l'époque la plus tragique de la République, les Confrères de la Mort allumaient devant cette Madone deux cierges noirs, chaque fois que devait avoir lieu sur la place en-dessous une exécution capitale."

La façade de la basilique mesure 180 pieds en largeur et autant, en hauteur, du pavé à la coupole majeure. L'intérieur, en forme de croix grecque, est long de 250 pieds.

En y pénétrant on est frappé de la profusion de l'or, des marbres et des pierres précieuses qui revêtent parois, voûtes et piliers. Il faudrait un volume encyclopédique pour décrire les mosaïques, les bas-reliefs et tout ce qu'il y a de beau dans ce sublime temple de la religion et de l'art. C'est une vision de saints, de rois, de princes, de ducs, de prophètes, de madones défilant devant le regard ébloui.

Le maître-autel, séparé de l'église par une balustrade à huit colonnes, supporte une frise sur laquelle reposent les douze apôtres, Marie et Madeleine. Ces statues sont classées parmi les plus belles sculptures de l'époque.

Au milieu de la balustrade s'élève un grand crucifix avec une croix d'argent doré.

Au bout de la nef, vous regardent deux chaires en marbre très précieux soutenues par des colonnes admirables.

Les stalles du choeur sont en bois finement ciselé, et au-dessus il y a de riches bas-reliefs en bronze représentant la vie de St-Marc.

A gauche, se voit le trône patriarcal érigé en 1895.

Les colonnettes du choeur sont ornées de statuettes représentant les quatre évangélistes et quatre docteurs de l'Eglise.

Un riche baldaquin soutenu par quatre colonnes en marbre grec surmonte l'autel. C'est là une des nombreuses merveilles de l'église. Les colonnes sont toutes historiées de sculptures rappelant les scènes bibliques.

Sur l'autel s'élève très étincelante la célèbre auréole en or émaillée de scènes sacrées et incrustée de plus de 2000 gemmes précieuses. L'auréole mesure à peu près 15 pieds de long et 7 de haut. Ce travail merveilleux fut, dit-on, exécuté à Constantinople en 976.

Dans la partie postérieure de l'auréole il y a un tableau divisé en 14 compartiments et peint en 1314 par un maître-artiste de Venise.

A l'intérieur de l'autel, il paraît que repose le corps très bien conservé de St-Marc dont une inscription spéciale relate les vicissitudes.

Derrière le maître-autel, au fond de l'abside, on voit un autel au Saint-Sacrement, lui aussi surmonté par quatre colonnes en spirale. Elles proviennent, soi-disant d'un temple de Salomon. Deux des colonnes sont en albâtre transparent et deux en marbre africain oriental. Tout autour, des petits tabernacles, des statues, des ouvrages précieux, des châsses incomparables en or, en bronze, en argent massif.

Les mosaïques de la Coupole nous montrent, l'une Jésus au milieu des prophètes, l'autre, Jésus sur son trône.

Dans le choeur s'ouvre la très belle porte de bronze conduisant à la sacristie. Elle est ornée de reliefs représentant quelques-uns des génies qui travaillèrent à l'ornementation de l'église tels que Sansovino, le Titien, Véronèse, l'Arétin, etc. Au milieu sont représentées la Déposition de Jésus dans le Sépulcre, et la Résurrection; aux côtés, des têtes d'évangelistes et de prophètes.

La sacristie est aussi belle et riche que l'église même. Il faudrait y passer des semaines pour apprécier les innombrables décorations.

Les armoires sculptées sont de toute splendeur. Ce qu'il en a fallu de la patience, du génie et du temps pour donner à ces merveilleuses ciselures la vie qui les anime dans leur solennel silence!

Les chapelles, les autels, les candélabres, les châsses, etc., sont à profusion. Ce sont tous des chefs-d'oeuvre. Rien de ce qui n'était pas parfaitement artistique n'était admis à St-Marc.

L'une des plus jolies chapelles est celle dite de Mascoli, ainsi appelée parce que les Vénitiennes venaient y invoquer la madone pour avoir des enfants du sexe masculin. Elle est entourée d'un luxe inouï.

Par la porte d'à côté on pénètre dans la chapelle de St-Isidore où l'on voit le corps du saint étendu sur la châsse en marbre dans l'autel. La chapelle est garnie de mosaïques représentant la vie de St-Isidore.

Du fond de la nef, croix de droite, on pénètre dans la chambre du Trésor, où l'on voit: une riche collection de reliques et d'objets précieux, dont la plus grande partie vient de Constantinople; l'Evangile de St-Marc, l'épée du Doge Morosoni, un trône épiscopal du Xème siècle, une tête de St-Jean-Baptiste, des candélabres anciens en or, un vase de cristal avec quelques gouttes du sang de Jésus, quelques fragments de la Croix, une colonne d'argent avec un morceau de la colonne de la Passion, un calice en agate avec un os du crâne de St-Jean-Baptiste, ainsi que d'autres reliques et ossements de saints, etc.

Mais tous les objets précieux et de valeur inestimable qu'on admire aujourd'hui dans le Trésor ne représentent qu'une faible partie de ceux qu'avec des soins jaloux la République y avait accumulés durant tant d'années de guerres et conquêtes, et dont la plus grande partie fut dispersée dans le monde entier après la chute de la République même et la domination française de 1797.

Une forte partie de ce que Venise avait volé aux autres lui fut enlevée à son tour.

A gauche du presbytère on passe dans une cour où sont rassemblés des fragments architecturaux et décoratifs en marbre, et où se trouve aussi un petit temple dans lequel se rassemblait le terrible Tribunal de l'Inquisition.

• • • •

En sortant de l'église, notre guide veut absolument nous faire visiter l'une des fabriques de verres artistiques et de mosaïques qui ont donné une si grande renommée à Venise ainsi qu'à toute l'Italie.

Nous acquiesçons quoique déjà très fatigués par la chaleur.

En passant, le guide attire notre attention sur la tour de l'Horloge qui forme dans l'angle Nord de la Place St-Marc une entrée monumentale à une galerie de vastes et riches magasins. On voit sur cette tour, et surmontée d'une croix, une grosse cloche sur laquelle deux forgerons en bronze frappent les heures pendant que les chiffres horaires, mus sur un immense cadran au milieu de la tour, par un mouvement d'horlogerie, viennent se placer, en vue du public.

Le guide nous fait remarquer que les palais environnants la Place, contiennent les plus beaux magasins de luxe qu'il y ait au monde, et les plus somptueux restaurants.

"Ces palais, dit-il, ont servi de modèles aux fameux palais du Louvre que l'univers entier admire à Paris."

Il nous parle aussi des pigeons— car c'est un véritable dictionnaire vivant que ce guide. Il s'attendait sans doute d'avoir de nous un bon pourboire, et il ne se trompait pas, le brigand!

Ces milliers de pigeons qui enjolivent continuellement la Place St-Marc, et toute la ville, d'ailleurs, sont tenus en grande vénération par les Vénitiens. Une appropriation municipale pourvoit à leur nourriture, mais ils pourraient vivre sans cela, car les nombreux touristes se font toujours un plaisir d'acheter des vendeurs stationnés autour de la Place de petits sacs de blé d'Inde qu'ils distribuent aux gentils oiseaux, pour la seule jouissance de les caresser, car les pigeons ne se gênent pas pour becqueter dans vos mains, monter sur votre tête ou se percher sur vos épaules. Il y en a tant, qu'il faut les ranger du pied pour passer.

Ils ont leur petite histoire intéressante, ces pigeons.

Leurs ancêtres sauvèrent Venise, paraît-il.

Lors d'une guerre, un doge remarqua que des pigeons pénétraient dans le camp ennemi et en sortaient. Il en fit abattre un et sous son aile on trouva un plan ennemi qui, déjoué, donna la victoire aux Vénitiens.

En reconnaissance, le doge décréta que désormais les pigeons seraient oiseaux sacrés pour la République.

Pour arriver à la Verrerie, il faut passer dans un long dédale de petites rues pas plus larges qu'un de nos trottoirs ordinaires.

Dans une boutique ronde une vingtaine d'ouvriers, la plupart aux torses nus, travaillent autour d'un vaste et haut fourneau rempli de verre en ébullition.

Au moyen de longs chalumeaux ils puisent du liquide (de toutes les couleurs) et en soufflant dans ces espèces de manches de pipe, ils façonnent toutes sortes de jolis articles en verre: chandeliers, fleurs, bouteilles, ampoules, gobelets, rosettes, ornements, etc.

Les objets reçoivent leurs formes variées sur de petites tables de marbre où on les roule, on les allonge ou on les aplatit; dans des moules spéciaux, selon les formes désirées, ou encore au moyen de pinces, de ciseaux et autres outils.

On sait que le verre est le produit de la fusion d'un sable silicieux mêlé de potasse ou de soude. Il est très malléable. On nous l'a prouvé en nous soufflant de grosses bulles qui, en se crevant, laissaient un peu de poussière à peine visible à l'oeil. On dirait que c'est encore plus volatile qu'une de ces bulles de savon qui amusaient tant notre enfance. Les souffleurs nous en font même des paquets qui ressemblent aux chevelures féminines les plus fines. Qui sait si nos dames actuelles ne pourront pas obtenir de jolies perruques de verre lorsque les cheveux à la Ninon seront passés de mode!

Comme il faut des milliers de degrés pour faire fondre le sable, la potasse, la soude, la chaux et autres substances formant le verre, on comprend qu'il fasse chaud dans une verrerie.

Aussi nous n'y restons pas longtemps, et nous reprenons vivement le chemin de notre hôtel, avec l'espérance d'y déguster encore de ce bon macaroni italien, arrosé de petit vin du pays.

* * * *

A 2 hrs, avec un nombreux groupe d'autres touristes, nous nous embarquons sur un bateau-mouche, actionné par la gazoline.

S'il y a des milliers de gondoles qui, à Venise, attirent par leur antiquité, il y a aussi des centaines de barges, yachts, bateaux à voile et à moteurs. Ces derniers, de toutes grandeurs, sont vraiment très chic. Ils sont fabriqués dans les vastes chantiers de Venise même qui, on le constate partout, fait des efforts pour conserver ce qui lui reste de son incomparable grandeur d'antan.

L'embarcadère de notre bateau est presqu'en face de notre hôtel.

Nous allions faire une promenade de 16 milles, dans le grand canal d'abord; ensuite dans d'autres canaux et dans les environs de la ville.

Le grand canal, comme je vous l'ai déjà dit, est entièrement bordé de superbes châteaux ou palais construits et habités autrefois par les nobles de Venise. On nous indique des palais rendus célèbres par les drames de Shakespeare, tels que le palais de Desdemoda, d'Othello, la maison du juif Shylock, etc.

Ces centaines et centaines de palais sont encore en très bon état de conservation. Ils rappellent la gloire de la puissante république mais les nobles Vénitiens qui faisaient trembler le monde par leur puissance et leur luxe ne sont plus que du domaine du souvenir aujourd'hui. Ces anciens palais abritent des magasins, des hôtels, des administrations du gouvernement, des banques, des fabriques, des marchés et des habitants ordinaires comme nous tous. Ils ont le plaisir d'habiter où tant de puissants vécurent, mais apparemment les nouveaux locataires ou propriétaires ne sont pas très riches, car, à de nombreuses fenêtres, merveilleuses oeuvres d'art, on voit pendre bien des vieilles "queues de chemises."

Du canal, à chaque côté, nous voyons au loin surgir de nombreux campaniles, car le guide nous apprend qu'à Venise il n'y a pas moins de 90 églises. Et quelles églises, mon Dieu! Comme on voit bien dans ces somptueux monuments la foi ardente de ce vaillant et artistique peuple italien qui n'avait rien d'assez beau pour les églises du Dieu des catholiques!

En sortant de la ville, nous traversons une lagune de trois milles à peu près pour aborder à une petite île ou habite une population de pêcheurs pauvres.

C'est le village de Burano.

Au village de Burano près de Venise—Le R. P. Férir, MM. Sacré et Couture dans le groupe—On le voit, les amours ne sont pas "prudentes" en Italie—Feu M. Roosevelt aurait été content de voir semblable scène parmi les Américains.

Un petit canal conduit au village. Nous le longeons à pied. Les habitations sont pour la plupart entourées de jolies jardins de raisins, fruits, fleurs, et légumes dont beaucoup d'artichauds qu'on mange partout en Italie. Le principal attrait du village est une vieille église—St-Héléodore, je crois—datant du 12ème siècle.

Comme à St-Marc et dans toutes les églises il y a de nombreux tombeaux au-dessus de personnages décédés.

Sur la grande place du village, quelques cafés où on nous attendait sans doute, avaient garni des tables sur lesquelles on nous servit des glaces, de la grenadine, du vin, de la bière, des fruits et à peu près tout ce qu'il faut pour un lunch convenable.

Femmes et enfants, nombreux, les joues roses, les dents blanches et les yeux noirs nous examinaient comme si nous eussions été des êtres venant d'une autre planète.

Des marchandes, aux seins rebondis et aux flancs actifs—car on ne pratique apparemment pas le suicide de la race dans ce merveilleux pays—vendent des cacaouettes, des cerises, des raisins, des pommes de terre frites; ça sent bon et pour deux sous vous pouvez vous régaler à l'Aroostook. Tout ce monde rit, jacasse, chante comme s'il était le plus riche de la terre. Les enfants trépignent de plaisir et de salutations lorsqu'on leur jette quelques pièces de monnaie. Ils se contentent de peu. Et ce fut un vrai plaisir pour eux et pour nous de pouvoir prendre quelques poses assez bien réussies et que l'ami Arsène a bien voulu faire développer pour les lecteurs du Messager.

Par cusiosité, M. Cailler, M. Bazinet et moi nous nous éloignons un peu du centre du village et nous pénétrons dans une auberge dont l'apparence n'avait rien de rassurant pour moi surtout dont le physique de 130 lbs n'est pas beaucoup audacieux. Mais avec les six pieds trois pouces de l'ami Arsène et les presque six pieds de l'autre ami, je me sentais brave comme tout un régiment.

La buvette était remplie de "messieurs" à la mode de nos chantiers. Le savon, les parfums, les rasoirs et peignes ne semblaient pas être leurs instruments favoris. Ils ne s'attendaient peut-être pas à une visite aussi distinguée! Aussi ouvrent-ils de grands yeux pleins de surprise en nous voyant entrer bravement dans leur espèce de cave.

Si l'apparence de cette buvette n'était pas attirante, il y avait tout de même de l'excellente bière et la patronne, assez gracieuse, ma foi! nous servit d'une façon vrai-

ment charmante soulignée par un large sourire lorsqu'elle empocha un généreux pourboire.

Nous rejoignons M. Sacré et le Rév. Père Férir qui se montraient généreux avec les gamins de la place—on sait que le Père Férir est le grand ami des enfants—et nous sautons dans une gondole pour revenir au bateau.

Tout le long du canal des femmes, des filles, des enfants, des hommes prennent des bains de pieds et de jambes dans la boue salée. Notre passage ne leur dérange que les yeux.

Le retour se fait en contournant l'Est de Venise en passant devant les chantiers maritimes, la Place d'arme nouvelle, les bassins de radoub et en face du fameux Lido, chanté dans le "Carnaval de Venise". Le Lido est en effet la plus belle plage d'Italie et peut-être du monde entier.

A propos de cet Arsenal, il est bon de dire qu'il constitue lui aussi un véridique monument de l'ancienne et redoutable puissance de Venise. Ce magnifique édifice employait, en effet au temps de la splendeur vénitienne, 16,000 ouvriers. C'est d'ici que partaient, dans les siècles passés, les superbes galères allant porter la terreur dans les mers d'Orient. Aujourd'hui, grâce à de nouvelles améliorations, on y construit des vaisseaux de guerre. L'arsenal fut construit en 1104 et on y a ajouté deux bassins de radoub dont l'un a 400 pieds de long et l'autre près de 300. Il embrasse un périmètre de près de trois milles. Il est entouré et protégé sur tous ses flancs par une muraille crénelée avec des tours aux angles. A l'entrée se voient quatre gros lions en marbre pris à Athènes en 1683. L'Arsenal contient de beaux musées et un grand nombre de trophées de guerre, ainsi qu'une admirable collection de vieilles armes.

Nous croisons un grand nombre de vaisseaux de guerre, de commerce et même de transatlantiques, car Venise est encore un port de mer très considérable.

Sur la promenade de Venise, on aperçoit également de nombreux soldats et petits officiers italiens si gentils dans leurs coquets uniformes.

A 5 heures, nous étions revenus à l'Hôtel Beaurivage, après avoir fait la connaissance sur le bateau de quelques Anglais et Américains avec lesquels nous eûmes le plaisir de parler en anglais. Cela n'avait pas contribué pour peu à rendre notre promenade intéressante, je vous l'assure.

Nous étions au samedi et la soirée allait être l'une des plus mémorables de notre vie, car voir l'illumination des gondoles, la foule des touristes joyeux circulant sur cette incomparable promenade et la Place St-Marc, sous ce merveilleux clair de lune vénitien est, en ravissement et splendeur, quelque chose d'unique au monde, du moins d'après les Italiens, et je crois sincèrement qu'ils ont raison, surtout quand on s'imagine qu'on se trouve précisément dans l'endroit où se déroulèrent les splendeurs des plus fiers aristocrates de la terre, des plus brillants génies artistiques que notre planète ait connus, et du luxe le plus éblouissant qui ait amolli la plus forte puissance d'alors.

Le récit des fêtes qui illuminèrent Venise est presque incroyable. Il appartient plutôt à la féerie qu'à la réalité. Et pourtant, il est bien authentique puisque tous les vestiges de splendeurs sont encore là pour témoigner d'un règne paradisiaque, pour les riches, bien entendu. Les pauvres sont toujours les pauvres, et il devait y en avoir en ce temps-là à Venise, comme il y en aura toujours quoique l'on fasse. Mais cette splendeur, ce flot d'or apporté à Venise par les rois, les princes, les millionnaires qui venaient s'y amuser, devait inévitablement répandre dans la population un bien-être général.

Venise était devenue la maîtresse du monde grâce à ses lois sages, à ses intelligentes industries, à ses inventions, à ses fabriques, à ses confréries ouvrières, à ses artistes travaillant pour la gloire, à ses guerriers et marins courageux, à ses sociétés de sport où la jeunesse était entraînée à devenir forte et endurante; grâce à son amour du travail, à son patriotisme incomparable.

Mais lorsque les doges devinrent tyranniques, qu'ils ne permirent plus au peuple d'avoir droit de ci-

té; lorsque le Conseil des Dix recourut aux persécutions, à la tyrannie, à la suppression des vies qui les gênaient; que les familles gonflées d'or se mirent à s'abrutir dans la gourmandise, dans les beuveries et dans les affaiblissantes caresses des amours défendues, les guerres civiles commencèrent à l'abattre.

Les Vénitiens qui avaient été les premiers en mathématiques, en algèbre, en droit, en art, en sciences utiles, en foi robuste, en moeurs irréprochables, en intelligence, en philosophie, en astronomie, en puissance hydraulique, en optique, en chimie et dans toutes les connaissances, s'abrutirent d'or et de luxure dans une paresse se dirigeant vers la ruine.

La première banque et la première gazette existèrent à Venise bien des années avant que ces signes de civilisation avancée ne fussent connus ailleurs, dans l'univers blanc.

A Venise, un grand nombre de marchands étrangers avaient élu domicile: les Allemands, les Arméniens, les Juifs au ghetto, tous commerçants et travailleurs. La ville, au XVème siècle, avec ses 200,000 habitants avait 3,000 vaisseaux, et 17,000 hommes d'équipage; ses galères étaient montées par 11,000 rameurs; on comptait 16,000 ouvriers dans ses chantiers de constructions navales. Elle avait toujours en réserve des millions de pieds de bois pour la construction rapide des vaisseaux lorsqu'elle était appelée à faire la guerre. Elle écoulait sur les marchés d'Orient, chaque année, des milliers de pièces d'étoffe que lui apportait Florence en échange de soie, d'or, de pierreries, de parfums, d'épices et autres produits. Il y eut bientôt dans la ville 3,000 tisserands de soie et 3,000 de draps fins. Ses velours, satins, damas, draps d'or et d'argent étaient les plus fins et les plus forts qui fussent alors dans l'univers. Ses cuirs dorés, ses merveilleuses dentelles, ses verres et miroirs de cristal faisaient prime sur les marchés du monde. Les banques, le commerce, l'industrie accumulaient une richesse inconcevable. En 1582, il n'y avait à Venise que 187 mendiants connus.

Aussi ce fut bientôt un faste inouï. Les patriciens perdirent la tête et ce qui devait arriver, arriva —la décadence.

Les palais s'incrustent d'ivoire, d'ébène, de marbres précieux, de cariatides d'or, de nudités flamboyantes, de lustres de cristal parsemé de brillants; de tentures d'or et d'argent, de cheminées et poutrelles gigantesques revêtues des plus précieuses arabesques.

L'ameublement est à l'avenant— dentelles, brocarts, vaisselle d'or et d'argent massifs, des lits en bois sculpté par les plus grands artistes, des verres enrichis d'émaux aux reflets de l'arc-en-ciel, des livres aux fermoirs ciselés, des armes et fourreaux éclatants de pierreries et diamants, etc.

"On imagine, nous dit le Larousse, ce que devaient être les fêtes continuelles dans cette société, ayant laissé le devoir pour la débauche, quand les grandes dames revêtues de soie, de velours et d'or, étincelantes de bijoux, les cheveux en diadème, la ceinture d'argent, la robe à longue traîne, paradaient sous le feu de mille lumières, parmi les patriciens en robe de pourpre, les chevaliers couverts de brocart, les pages en habits brodés, bas cramoisés, souliers écarlates. Une noce, une élection, une victoire, une visite princière, tout servait de prétexte à un incroyable déploiement. Quand le doge Gritti, maria sa nièce, cent dames parées de colliers d'or, de perles et de bijoux suivaient à l'église la fiancée vêtue de velours rose, accompagnées d'une suite immense.

"Les festins duraient des heures et coûtaient des sommes qui eussent fait vivre dans l'aisance des centaines de familles. Quand Mocenigo fut élu doge, 60,000 spectateurs assistaient au tournoi des orfèvres et joailliers. Venise fut en liesse une année entière. On faisait des concours d'élégance, de gaieté et d'extravagance. La réception au roi de France Henri III coûta des sommes folles. Le roi, accompagné du doge, fut amené, au milieu des salves d'artillerie, sur une galère de 400 rameurs, suivie d'un très grand nombre de navires, de gondoles et de barquettes ornées de tapisseries de drap d'or, de velours, de

glaces, d'armes. On éleva au Lido un arc de triomphe décoré par les plus grands artistes. Le fils de Catherine de Médicis fut logé au palais Foscari, tendu, pour la circonstance, de draps azur tissés d'or, de satins et velours semés de lis. Dans la grande salle du palais ducal on donna un banquet où il y avait 3,000 couverts d'argent, pendant que dans la salle du scrutin figuraient plus de 2,500 plats de confitures et trois cents figures de sucre."

Bref, on ne vivait plus que dans l'insouciance; la corruption, comme le graft aux Etats-Unis, se mit à ramper. Lorsque les ennemis jaloux de Venise voulurent se venger des humiliations passées, ils ne trouvèrent plus dans les Vénitiens que des hommes efféminés incapables de défendre leur patrie et de soutenir la renommée des ancêtres.

Après avoir été vaincue dans plusieurs grands combats, Venise passa aux Autrichiens, à deux reprises et ensuite aux Français qui, au moyen d'un plébiciste, la rattachèrent finalement au royaume d'Italie dont elle fait partie depuis.

La République Américaine aura-t-elle le même sort? Bien des pessimistes le redoutent.

* * * *

En face de notre hôtel, s'élève le monument équestre à Victor Emmanuël II qui rappelle le plébiciste. Au pied du roi monté sur un superbe étalon de bronze, il y a un groupe de lions dont l'un brisant ses chaînes, c'est-à-dire, représentant Venise s'arrachant par le plébiciste à la domination étrangère. Le plébiciste des Vénitiens avaient donné une majorité de 641,758 voix pour l'annexion au royaume italien.

C'est pendant que j'étais accoté sur ce monument, après souper, que je fus abordé par un couple de jeunes Américains.

Je mâchais tranquillement ma gomme dont j'avais apporté une provision avec moi des Etats-Unis, car il n'y en a pas en Europe. Apparemment, dans ces pays à liqueurs libres on ne souffre pas d'indigestion. Moi, la gomme, je ne trouve pas ça convenable et c'était pour accomplir cette petite violation d'étiquette que je me mettais à l'écart.

Aussi fus-je un peu surpris d'avoir été déniché.

—Vous parlez anglais? monsieur, me dit la jeune Américaine.

—Oui, madame, répondis-je. Mais comment avez-vous pu deviner ça?

—A votre gomme. N'en auriez-vous pas un peu à me vendre ou donner. Je me meurs de l'envie d'en mâcher, moi aussi.

Heureusement, j'avais encore quelques précieuses palettes de "Juicy Fruit".

Fait curieux, ce monsieur et cette dame m'apprirent qu'ils n'aimaient pas l'Italie qu'ils parcouraient depuis trente jours. Ils arrivaient de Florence et se plaignaient d'y avoir été exploités. Je trouvai ça curieux, car nulle part nous avons été si bien traités qu'en Italie; mais je suppose que c'est dû à notre attention soutenue, ce que mes Américains avaient peut-être oublié d'avoir.

Ils arrivaient de Florence et s'en allaient en Belgique en faisant la même tournée que nous mais en sens inverse.

Une autre petite aventure arriva à mon ami Arsène et moi, ce même soir.

Nous étions appuyés sur le garde-fou d'un pont, regardant passer au-dessous, les gondoles garnies d'amoureux et de lanternes chinoises.

Une grande fille brune, souriante, qui semblait nous suivre depuis quelques instants, nous accoste. Elle voulait absolument nous "montrer" sa chambre. Elle nous entend parler canayen.

—Moi aussi, je suis Canayenne, s'écrie-t-elle.

Et cela en avait l'air car elle parlait le français avec le même accent que nous.

Etait-ce un truc du métier de raccoleuse?

Je ne sais, mais une Canayenne à Venise, et faisant la rue! N'était-ce pas écrabouillant?

Pour l'éloigner, j'eus recours à un petit truc qui m'avait déjà servi contre des malheureuses comme elle qui voulaient attenter à ma précieuse chasteté!

Je levai mon chapeau en disant:

—Moi, aller voir votre petite chambre, mademoiselle? Vous n'y pensez pas. Regardez donc mes cheveux blancs.

Nous nous mîmes à rire et elle partit.

Quelques pas plus loin, elle accrochait deux Américains plus naïfs et imprudents que nous, et qui semblèrent heureux de la suivre.

L'endroit où nous étions s'appelle Pont des Esclaves parce qu'autrefois c'est près de cette place qu'on débarquait les esclaves amenés d'Afrique ou d'ailleurs par les Vénitiens pour les servir.

Est-ce pour cela que la donzelle voulait nous captiver?

Le lendemain, 17 mai, c'était dimanche, et le Rév. Père Férir eut le plaisir de dire une messe basse dans l'église des Dominicains, tout près de notre hôtel.

Le reste de la journée se passa à visiter plusieurs églises, un grand et splendide parc, des édifices intéressants, le Lido, etc.

Dans l'après-midi, nous suivîmes la foule sur la Place St-Marc au milieu de laquelle une nombreuse fanfare militaire s'était installée.

Il n'y avait pas d'estrade, mais au moyen de petits tuyaux se vissant les uns aux autres on en installa une en quelques minutes.

Devant l'église, on avait arboré aux trois grands mâts, véritables chefs-d'oeuvre du genre, trois superbes drapeaux n'ayant pas moins de 75 pieds de long et peut-être une trentaine de large. On vient de loin pour voir ces pavillons qu'on considère comme les plus beaux en existence .

A la fin du concert, j'étais monté sur le campanille, à 330 pieds dans l'air, d'où le panorama avec ses 12,600 toits de tuile grise est superbe.

J'y eus un choc pas pour rire, surtout dans l'état nerveux causé par ma santé, à peine revenu de ma récente maladie.

C'était six heures et pendant que j'étais près d'elles, les cinq grosses cloches se mirent en branle. On venait de me raconter que ce clocher s'était effondré il y a une vingtaine d'années, et de le voir trembler ainsi sous le mouvement et le son assourdissant de ses habitants de bronze, ce n'était pas "funneux" pour moi, je vous en passe un papier.

Je me hâtai de reprendre l'ascenseur qui, pour 3 lires, m'avait procuré la plus forte sensation de mon voyage.

Le lendemain, à 9.55, nous devions nous mettre en route pour Florence la jolie (elle aussi).

XV

Florence la Belle—Sa cathédrale, son dôme et son campanile — Royaume des statues et objets d'art—Visite à la Grande Chartreuse, chambre qu'habita Napoléon Ier— La divine liqueur — Opéra Aïda—Rencontre des dames Provost de Lewiston

---

Donc, le 18 mai à 9 hrs 55, nous quittions Venise pour nous rendre à Florence.

Une gracieuse gondole nous avait encore portés à la gare en passant de nouveau par le Grand Canal de chaque côté duquel nous pouvons pour une dernière fois peut-être admirer les nombreux palais des anciens doges et nobles disparus depuis longtemps de ce monde.

Il fait un superbe soleil et à cette heure matinale le canal est encombré d'embarcations de toutes sortes chargées de légumes, de poissons, de sable ,de ciment, de bois, de fer, de vin, de bière et des innombrables marchandises nécessaires à l'approvisionnement d'une grande ville.

De Venise à Florence la distance est d'environ 150 milles et elle se franchit en un peu plus de sept heures.

Sur une distance de 75 milles, le terrain est assez plat et bien cultivé. Les vignes ressemblent à des guirlandes s'accrochant à des troncs de saules alignés comme de vastes armées immobiles. Elles sont juste assez hautes pour permettre qu'on circule dessous à hauteur d'homme et faciliter ainsi la cueillette du raisin.

Dans l'automne, quand les fruits sont mûrs, ce doit être un spectacle admirable.

Nous voyons aussi de grands champs d'avoine, de foin, d'orge, etc., ainsi que de nombreux oliviers. Ces derniers sont ordinairement de la grosseur de nos grands pommiers et aussi tortueux. Leurs feuilles grises sont un peu plus étroites et allongées que celles du fruit qui nous donne le cidre.

* * * *

Notre train passe par Padoue dont je vous ai déjà dit quelques mots; par Rovigo, petite ville d'une douzaine de mille habitants; par Ferrare, assise au bord du Pô (c'est le nom d'une grande rivière;) par Bologne et, naturellement, par un grand nombre de villages plus ou moins importants.

Ferrare a une population de 88,000 âmes nous dit-on. C'est une ville très bien construite et qui garde encore de nombreux vestiges de la splendeur commerciale qu'elle connut sous le règne des princes d'Este du 14ème au 17ème siècle.

Les principaux monuments qui attirent les visiteurs à Ferrare, sont le vieux et somptueux palais ducal, la cathédrale, la galerie des peintures; des maisons où vécurent des personnages illustres comme Ariosto et Guarini, ainsi qu'un monument au célèbre moine dominicain Savonarole qui y vit le jour.

Les Ferrarois furent pendant un grand nombre d'années sous la tutelle des papes.

En 1438, le pape Eugène IV y convoqua un Concile, par opposition à celui de Bâle.

Bologne, située dans la plaine fertile qui se trouve aux pieds des Monts Apennins, est l'une des plus vieilles, des plus grandes et des plus riches villes d'Italie. Sa population est d'environ 125,000 âmes. La ville est entourée d'une muraille de briques non fortifiée. Elle est le siège d'un archevêché. On y voit de considérables filatures de soie et de velours, des manufactures de fleurs artificielles, et autres produits.

Les principales rues sont bordées d'arcades donnant abri et ombre aux piétons.

Parmi ces principaux édifices, il faut mentionner l'Observatoire, le Palais Public dont l'intérieur est orné de splendides peintures et statues; le Palais du Podesta, la basilique de St-Petronio et une centaine d'autres temples catholiques possédant de précieux trésors artistiques.

Les deux tours penchées datant du 12ème siècle sont au nombre des monuments le plus remarquable de Bologne. On raconte une bonne blague à propos de ces tours qui sont un peu dans le genre de celle de Pise, mais carrées.

Deux riches fermiers américains en visite à Bologne et un peu "émêchés", étaient en contemplation devant ces excentricités architecturales. L'un d'eux s'écrie:

—Regarde donc, Sammy, les gars devaient être saoûls lorsqu'ils ont construit ces silos!

Bologne a longtemps été renommée par son université fondée en 1088 et qui au 12ème siècle comptait jusqu'à 10,000 étudiants parmi lesquels les fameux poètes Dante et Pétrarque.

Le marché de Bologne est orné d'une statue colossale de Neptune en bronze par le célèbre Giovanni, et on se demande ce que le dieu de la mer vient faire dans cette ville située à l'intérieur, si ce n'est peut-être qu'on y vend du poisson sur le marché.

L'église Madonna San Lucca, sise au pied des monts, tout près de Bologne, est un lieu de pèlerinage pour tous les fidèles de l'Italie. On s'y rend en passant sous une arcade de 640 arches magnifiques.

L'encyclopédie nous apprend:

"Bologne fut fondée par les Etrusques environ 200 ans avant Jésus-Christ. Charlemagne en fit une ville libre. Au 13ème siècle elle était une des républiques les plus prospères de l'Italie; mais les guerres entre ses nobles la conduisirent à la soumission au siège papal en 1513. Plusieurs tentatives furent faites pour se soustraire à ce qu'on appelait le joug du pape, et l'une d'elles, en 1831, eut quelque succès. En 1849 les Autrichiens obtinrent possession de la ville, mais en 1860, elle fut annexée au royaume actuel de l'Italie."

En quittant Bologne, nous entrons dans la région montagneuse des Apennins, en passant sous de nombreux tunnels enfumés, et à 5 hrs 40 notre train stoppe à Florence que les Italiens appellent Firenze, ce qui veut probablement dire ville des fleurs, car c'est là, en effet, que nous allons voir les plus luxuriants jardins et les plus majestueux arbres de toute notre tournée en Italie.

* * * *

Nous descendons à l'Hôtel Parlamento (du Parlement). On nous conduit d'abord dans des chambres qui ne nous semblent pas très convenables; la servante, une petite brunette vive et pimpante, s'aperçoit de notre mécontentement et descend aussitôt en informer le bureau. Alors on nous installe dans deux vastes et belles chambres modernes, à notre grande satisfaction.

Il nous restait encore trois heures de clarté et nous nous débarbouillons en toute hâte pour aller louer une auto et commencer la visite de ce qui nous apparaissait comme une ville splendide.

Quelle charmante ville, en effet, que Florence! On peut dire que c'est par excellence le royaume des statues. Il y en a partout, car Florence a tellement produit de grands artistes qu'on a voulu, par le marbre ou le bronze, conserver leur mémoire devant les yeux des générations à venir.

Nous trouvons une voiture sur la Place de la Seigneurie, flanquée d'un côté par le Palais Vieux, ou Vecchio, et par la fameuse Loggia dei Lanzi ou Portique des Lansquenets, une des plus imposantes choses que l'on puisse trouver au point de vue architecture. Au prince de Médicis qui lui demandait ce qu'il faudrait pour rendre la Place de la Seigneurie la plus belle que le monde pourrait jamais imaginer, le grand Michel-Ange répondit: "Prolonger le portique tout autour." Mais il aurait fallu trop d'argent.

Un grand nombre de statues colossales ornent cette place admirable, entre autres celle de David par Michel-Ange; elle a sa petite anecdote amusante et qui prouve bien les caprices de la nature humaine. A peine installée sur son piédestal la statue attira la foule des critiques. Un des gros bonnets florentins, après avoir manifesté son admiration, prétendit tout de même que le nez de la statue lui paraissait un peu gros. Michel-Ange, qui se tenait modestement à l'écart, monta gravement dans l'échelle jusqu'à la tête de David et, à petits coups de ciseau, fit semblant de retoucher le nez tout en laissant échapper quelque poussière de marbre qu'il avait glissée furtivement dans sa poche avant de monter. Son prétendu retouchage accompli, il interrogea du regard son critique qui s'écria: "Bravo, bravo. Vous lui avez donné la vie!"

En réalité, Michel-Ange n'avait fait aucun changement.

Cela me rappelle un truc du fameux Caruso qui, voulant savoir si les spectateurs étaient consciencieux, s'était un soir fait remplacer sur la scène par un de ses amis. L'ami faisait semblant de chanter, mais en

réalité, c'était Caruso qui égrenait ses merveilleuses et plus belles notes, dans la coulisse. L'auditoire n'applaudit pas.

Le fameux Alexandre Dumas avait lui aussi constaté un pareil engouement erroné. Sous un autre nom que le sien, il avait composé une admirable pièce qui n'eut cependant aucun succès. Le public la siffla même. Quelques mois plus tard, il la produisit de nouveau, mais cette fois sous son véritable nom et sans y faire aucun changement. Elle eut un succès énorme!

* * * *

A Florence, les statues sont presque toutes à l'état naturel de complète nudité. Des statues de lutteurs, de guerriers, de faunes, de bacchantes, d'Apollons, de Venus, d'Hercules, de satyres, de dieux, de déesses, etc., ne cachant absolument rien de leur anatomie. Les saintes nitouches newyorkaises viendraient les voir avec plaisir sans doute, mais par hypocrisie elles n'en voudraient certainement pas pour orner leurs places publiques.

En face des statues florentines, une exclamation salée échappe à un de mes compagnons que la bonne humeur envahissait:

"Je ne conseillerais pas à certaines vieilles filles américaines de venir à Florence; elles n'en voudraient plus sortir!"

Le fait est qu'on n'est pas scrupuleux dans la ville où le fameux Boccace écrivit ses salopes grivoiseries et où les plaisirs défendus ne connurent presque plus de bornes à certaines époques.

Quoiqu'il en soit, nus ou non, les chefs-d'oeuvre de peinture, de sculpture, d'architecture et de décoration dont s'enorgueillit à juste titre Florence n'ont jamais été éclipsés et ne le seront peut-être jamais, puisque, à cause d'eux, on a surnommé Florence: l'Athènes d'Italie.

Florence est une combinaison de ville ancienne, par ses trésors artistiques, et de ville moderne par ses belles constructions nouvelles, ses parcs superbes, ses arbres majestueux, ses jardins fleuris, ses cimetières impressionnants et riches, ses deux incomparables promenades de chaque côté de l'Arno, rivière de 150 pieds de large en moyenne et qui sépare la ville en deux sections.

Les artistes du monde entier viennent étudier à Florence et s'y inspirer des plus belles oeuvres dont se glorifie le génie humain.

Le Palais Pitti est une des éclatantes gloires de Florence. La puissante famille Pitti épuisa ses immenses richesses dans sa construction. Elle voulait faire plus beau et plus grand que le château Strozzi qui jusque-là était le plus beau de la ville, car ces deux familles se détestaient; mais par un terrible hasard Pitti tomba en la possession des Strozzi.

Cela se passait il y a 400 ans. La maçonnerie de Pitti est si parfaite qu'on dirait un édifice moderne; aucune parcelle de pierre ne s'en est détachée, et jamais on ne dut y faire de réparations.

Bien peu de palais européens peuvent égaler les trésors de peinture, de sculpture, de ciselures d'or que contiennent les immenses musées du Pitti. Si toutes les galeries d'Europe étaient détruites à l'exception du Palais Pitti, l'Europe serait encore riche en trésors artistiques.

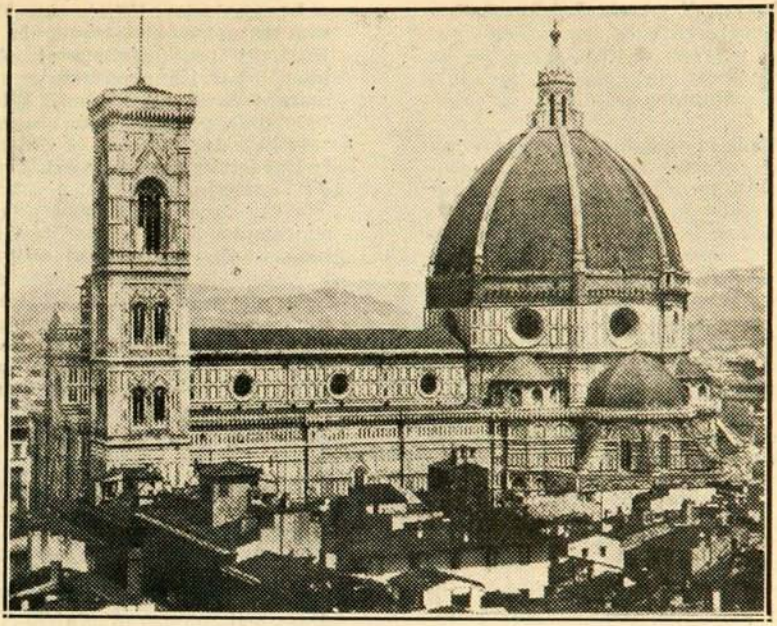
Il y a tellement d'artistes étudiant dans ce palais que pour obtenir ce grand privilège, il faut s'inscrire cinq années d'avance.

De 1865 à 1871, Florence fut la capitale de l'Italie et c'est le Palais Pitti qui servit de résidence à la famille royale.

* * * *

Parmi les principaux monuments il faut mentionner le Baptistère qui, bien que petit, servit autrefois de cathédrale. Aujourd'hui, on y baptise tous les enfants qui naissent à Florence. Ce baptistère est fameux par ses portes de bronze qui font l'admiration de l'univers entier depuis des siècles. Ces portes sculptées par Ghiberti serviraient seules à la renommée florentine. L'artiste y consacra 40 ans de sa vie. C'est en les admirant, cent ans plus tard, que Michel-Ange s'écria: "Elles sont dignes d'être les portes du Paradis." Ces paroles du plus grand artiste que la terre ait produit, sont le plus haut éloge au génie de Ghiberti.

Près du Baptistère s'élève aujourd'hui le plus bel ornement de la capitale toscane—sa superbe cathédrale, couronnée du glorieux dôme Brunelleschi et recouverte, du sol au sommet du toit, de blocs de marbre de toutes les sortes et enjolivée



LA CATHEDRALE DE FLORENCE

d'innombrables statues et autres sculptures. Le majestueux édifice s'élève au centre de la ville, comme une féerique montagne de mosaïque florentine.

Par sa taille colossale et sa divine beauté, elle domine toute la ville pourtant déjà ornée d'un nombre incroyable de palais, monuments et églises, ces dernières au nombre d'une centaine, je crois, car Florence est une grande ville puisque sa population est d'environ 225,000 âmes, d'après le guide qui conduit notre auto et qui se gonfle d'orgueil en disant: "Florence, c'est le bijou des bijoux; aucune ville au monde ne l'égale en splendeur." Il exagérait peut-être un peu, mais si nous étions Florentins, nous en ferions sans doute autant, et nous aurions raison.

La conception du Dôme de Florence par l'architecte Brunelleschi, en 1420, fut un trait de génie audacieux. Jamais semblable création n'avait été osée par l'humanité, depuis l'érection du Panthéon à Rome, avant l'ère chrétienne. La coupole du Panthéon, cependant, n'avait que 72 pieds de haut; celle du Dôme de Florence en a 132. Ce dôme absolument sans supports, autres que les murs, comme un grand plat renversé, est encore plus imposant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Sa symétrie est si parfaite qu'on ne saisit pas d'abord ses proportions gigantesques et son harmonie avec le reste de l'immense cathédrale. Cependant la lanterne qui couronne le dôme et qui semble être un petit paquet de dentelle sur une montagne, a 70 pieds de haut! Sur la terre ferme, elle formerait déjà un édifice d'une grandeur respectable.

A côté de la cathédrale, s'élève le plus artistique campanile de l'Italie. Il a 300 pieds de haut. D'après les Florentins, il est le plus beau mais il n'est pas le plus long puisque celui de St-Marc à Venise le dépasse d'une soixantaine de pieds.

* * * *

Le Palais Vecchio est le plus vieux de Florence, sa massive grandeur est vieille de 600 ans. Il servit de résidence officielle à la célèbre famille Médicis qui donna huit grands ducs à la Toscane, quatre papes au Vatican et à la France, deux reines

dont la cruelle mais habile Catherine sous la régence de laquelle eut lieu le regrettable massacre de la St-Barthélemy qui, dit-on, fut sourdement ordonné par elle.

C'est dans la tour de ce château que fut enfermé et torturé le courageux dominicain Savonarole pour avoir prêché la vertu au peuple corrompu dans la luxure. Sa parole éloquente y causa des réformes considérables. On craignait même une révolution du peuple qui semblait adorer et approuver le bouillant moine. Mais les grands, frustrés dans leurs débauches, complotèrent sa perte. Ils l'accusèrent d'hérésie, le pape l'excommunia et il fut brûlé vif en 1498 à l'âge de 46 ans seulement. Le peuple qui hier avait applaudi les généreux sermons du courageux fils de St-Dominique, se réjouit de son martyre. Les cendres de Jérôme Savonarole furent jetées dans l'Arno, sans doute pour qu'on n'en soit plus troublé de toute l'éternité. On croyait peut-être alors à l'impossibilité de recueillir les cendres pour la résurrection générale du jugement dernier!

Cependant la mémoire de ce martyr de la haine des grands reste encore et en face de ce palais sur la porte duquel Savonarole avait fait graver ces mots "Jésus est le roi de Florence" et près duquel il fut brûlé vif, on dépose encore chaque année des masses de fleurs à sa mémoire réhabilitée par le sacrifice suprême. Incompréhensible nature humaine!

* * * *

A propos du Dôme dont je vous parle plus haut, sa beauté et sa hardiesse reçurent elles aussi le plus beau compliment, celui de Michel-Ange lorsqu'il fut appelé par le pape à Rome pour construire St-Pierre, ce flambeau de la catholicité. On lui demandait s'il pourrait pour St-Pierre faire mieux. Il répondit en jetant un regard d'admiration sur le Dôme de Florence.

"Io faro la sorella
Piu grande già ma non piu bella"

"Je ferai sa soeur
Plus grande peut-être, mais pas
[plus belle."

Les galeries Uffizi à Florence sont aussi célèbres que le Palais Pitti. Il faut réellement plusieurs jours pour les parcourir et admirer leurs trésors artistiques. Elles sont tellement longues que vraiment un service de tramways électriques transportant les visiteurs y feraient de bonnes affaires!

C'est dans ces musées qu'on peut contempler la masse des grandes oeuvres des génies qui ont couvert Florence de sa gloire incontestée.

Le Dante, Machiavel, Boccace, Galileo, Giotto, Americ Vespucce, Fra Bartolomeo, Cellini, Michel-Ange, Léonard de Vinci, Pisano, sont au nombre des centaines de statues de pierre "vivante" qui ornent les galeries Uffizi.

* * * *

Avant de regagner notre hôtel nous avons le temps de visiter quelques-unes des principales églises ainsi que de passer dans quelques-unes des rues commerciales bordées de splendides magasins et pleines d'un mouvement d'affaires très actif, car il y a de nombreuses industries à Florence et le commerce semble important, sans parler des sommes formidables qu'y apporte dans les nombreux hôtels le flot continuel des touristes.

Après souper, une promenade à pied autour de la grand'place et dans les célèbres galeries, abritant de riches magasins et de joyeux cafés brillamment illuminés, pleins d'une foule en gaieté, nous procure encore une heure très agréable.

Alors nous quittons le Rév. Père Férir, qui rentrait dire son bréviaire, et tous quatre nous allons finir la soirée dans une salle de théâtre ayant pris le titre de "Folies Bergères" qui a une grande renommée de croustillant à Paris.

Ceia ne coûte que 25 cts d'entrée, mais c'est tout ce que ça vaut. Nous y avons vu un lot de petites femmes à moitié vêtues, assez jolies et bien faites, mais leurs chansons, en italien, ne nous disaient pas grand'chose. Si nous avions compris, ç'aurait peut-être été plus plaisant. Ce que nous comprenions bien, par exemple, c'étaient les oeillades furibondes qu'elles lançaient aux étrangers. Celui qui aime les aventures risquées ne doit pas être en peine de se contenter à Florence, car dans les environs de notre hôtel, il nous

était impossible de circuler sans subir les pressantes invites de quelques grues enjuponnées. Il m'a fallu encore plusieurs fois montrer mes cheveux blancs pour qu'on me laissât tranquille. Finalement, je pris l'habitude de sortir sans calotte, car on devait rester dehors aussi longtemps que possible en Italie, il faisait déjà si chaud.

Le lendemain, nous sommes en auto de bonne heure; nous voulons bien employer notre longue journée.

Nous faisons un bon nombre d'élises, celles des Dominicains qui intéresse tout particulièrement notre révérend compagnon; l'église Santa Maria Novelli, la Santa Croce et quelques autres où se trouvent des tombeaux et sarcophages admirables. C'est ainsi que nous pouvons contempler le tombeau de Michel-Ange, en marbre rose, ainsi que son buste; celui du Dante, le monument à Machiavel, le tombeau de Rossini, de Cherubini, le Moïse de Michel-Ange, et les sarcophages d'une foule d'autres grands hommes.

Inutile de dire que ces sarcophages, de richesse inestimable, sont également très précieux au point de vue artistique.

Nous remarquons en passant les vieilles portes romaines, et arrivons sur une montagne où d'un parc superbe notre vue s'étend sur toute la ville et sur la rivière qui serpente au loin.

Une promenade dans la forêt longeant la rivière nous amène à un chic restaurant tout près d'un fameux monument en fer forgé entourant la statue d'un richissime rajah qui avait voulu finir ses jours et être enterré dans cette splendide Florence qu'il aimait tant. Le nom de ce prince est Kajaroun Chuttraputi.

Le long de la rivière, sur les petites lisières de terre en bas des murs, les pauvres gens cultivent des légumes qui ont superbe apparence. On voit des hommes arracher des patates qui sont déjà grosses comme des oeufs.

Partout les fleurs sont abondantes et artistement disposées.

On se sert beaucoup d'ânes à Florence et ce qu'on les charge ces pauvres petites bêtes! Cela fait pitié.

De jolies barquettes sillonnent l'Arno, et dans les allées de la promenade nous rencontrons de nombreuses personnes à cheval; mais peu d'autos.

En revenant, notre chauffeur nous passe en face de nombreux monuments et de plusieurs édifices et châteaux dont il nous cite les noms et nous raconte l'histoire; mais il y en a tellement qu'on en devient fatigué.

Le vieux pont datant de près de 700 ans ayant deux étages, bordés de magasins, boutiques et arches donnant vue sur la rivière, attire tout de même longtemps nos regards. C'est une des plus intactes reliques de la vieille Florence et qu'on conserve avec un soin jaloux.

* * * *

Notre après-midi se passe au Couvent des Chartreux datant de 1300, restauré en 1600 et situé à 5 milles de Florence sur une montagne au milieu d'immenses vergers d'oranges, citrons, oliviers; de vignobles Chianti à perte de vue et de toutes sortes de fruits et fleurs. C'est un véritable paradis terrestre et les quelques vieux moines qui attendent la mort dans le monastère historique fondé par St-Bruno ne doivent pas espérer trouver beaucoup plus beau en arrivant au ciel.

Mais il n'en reste plus beaucoup de ces religieux, le gouvernement attend, dit-on, que le dernier soit disparu pour disposer à son gré de cet immense domaine où des milliers de savants, retirés du monde, ont peiné pour nous doter d'oeuvres utiles dans l'agriculture comme dans les sciences industrielles.

Un vieux moine nous fait visiter les cloîtres où chaque religieux vivait, mangeait, travaillait et dormait seul, car ils sont cloîtrés, et ne peuvent parler. Chaque cloîtré avait vue sur le jardin, sur le cimetière et sur le ciel qui l'attendait. Un lit, une chaise, une table, un Christ, un lavabo, un réchaud (sorte de chaudron), un prie-dieu, quelques assiettes complètent l'ameublement. C'est d'un triste à faire frémir. On passait les vivres par un petit guichet, mais, aujour-

d'hui, on mange en commun, les jours de fête et dimanches, et notre guide nous fait voir un réfectoire tout garni.

Les cloîtres sont tellement tristes que bien des moines ne pouvaient résister à la solitude, l'ennui les tuait.

On nous montre les chapelles, entre autres celle de Ste-Catherine de Sienne; des tombeaux célèbres; la grande chapelle où tous les jours à minuit on vient prier; la sacristie toute en bois d'olivier et chêne sculpté par les moines; on nous fait voir le tombeau d'un moine de 85 ans dont le corps est sculpté en marbre et qui semble rire dans son éternel sommeil. Il n'est pas beau, par exemple. On aurait dû le sculpter quand il était plus jeune.

On nous introduit aussi dans l'hospice des voyageurs où les moines hébergèrent (ou tinrent prisonnier) pendant dix mois l'empereur Napoléon Ier lui-même, après son évasion de l'île d'Elbe qui se trouve non loin de la côte en face de Florence. Du moins, c'est ce que notre guide essaie de nous faire croire.

"Ce lit que vous voyez, ces draps, ces oreillers, ces couvertures, sont absolument les mêmes dont se servait l'empereur fugitif qui avait fait trembler l'univers et qui était l'hôte "forcé" du pape qu'il avait voulu combattre."

Les trois pièces qu'habita Napoléon ne sont pas grandes et sont meublées simplement, quoiqu'il y ait de beaux portraits de papes.

Les fenêtres donnent sur le verger et les jardins, et du côté ouest il y a au-dessus d'un rocher une petite galerie sur laquelle Napoléon avait le droit de se promener et de rêver à sa puissance passée. C'est assez impressionnant pour celui qui, comme moi, s'intéressa toujours à l'histoire du génie guerrier que les Français vénèrent encore comme une idole.

Ce prétendu séjour de Napoléon à la Chartreuse de Florence, me paraît être du domaine de la fantaisie et imaginé pour intéresser les touristes; je n'ai jamais rien lu de la sorte se rapportant au grand empereur.

A Florence, Napoléon n'était pas loin non plus de cette île de Corse où il était né.

Cette promenade au château-fort des Chartreux fut l'un des moments les plus intéressants de notre voyage.

Elle se couronna par une visite au magasin du monastère où autour d'un splendide étalage de cartes, albums, articles de toilette, parfums, souvenirs, bibelots et mille gentils articles fabriqués soi-disant par les moines, vous pouvez admirer, l'eau à la bouche, un considérable assortiment de chartreuse jaune, blanche et verte, cette liqueur divine fabriquée par les moines avec les plantes qu'ils cultivent dans leur spacieux domaine et dont ils ont seuls le secret, comme ils ont aussi le secret pour les excellents parfums qu'ils vendent aux jouisseurs et jouisseuses des douceurs mondaines.

Il y a là de véritables objets d'art sous formes de corbeilles, cruches, bouteilles, carafes, cruchons, contenant tous la précieuse liqueur.

Nous en achetâmes une bonne cargaison et nous pûmes nous arroser la dalle du cou pendant quelques semaines avec une boisson faite pour les rois.

De toutes petites bouteilles, longues comme le doigt, gentilles à ravir dans leur enveloppe de paille tissée, et leur petite cravate de ruban, nous magnétisaient.

Nous en achetâmes plusieurs comme souvenir à nos familles, mais moi je les vidai toutes avant de passer à la terrible et stupide douane américaine, bien qu'elles ne continssent pas plus d'un petit verre chacune.

L'ami Arsène les trouvaient si coquettes qu'il en acheta une douzaine, je crois.

"Je les passerai, dit-il, quand même cela me coûterait $100."

Je ne sais pas s'il a réussi.

Les grandes bouteilles étaient défuntes depuis longtemps lorsque nous arrivâmes à New York!

Une bouteille de chartreuse, de cinq demiards, comme on dit par chez nous, ne coûtait que dix lires au monastère, c'est-à-dire à peu près 50 cts.

Nous pûmes les passer à l'octroi de Florence, sans rien payer, car vous savez que dans les villes d'Europe, ce qui vient du dehors des limites municipales doit payer une entrée qu'on appelle octroi.

Notre chauffeur avait fait un clin d'oeil à l'officier et ce fut "all right!"

* * * *

Le soir nous allâmes, M. Sacré, le Rév. Père Férir et moi, entendre le célèbre opéra "Aïda" au théâtre Nazionale, qu'on dit être la plus vaste salle d'Europe, puisqu'elle peut loger 4,500 spectateurs.

Elle était remplie, et ce fut une représentation artistique au suprême. Quand je vis l'énorme mise en scène de cet opéra, avec ses fanfares, ses cors et trompettes, ses chevaux, ses troupes—environ 500 personnes sur la scène— ses décors gigantesques, je me mis à sourire en pensant que nos amateurs avaient eu un moment l'idée de taquiner semblable entreprise, de monter cette oeuvre de Verdi.

Le théâtre commence à 9 hrs 15 en Italie, ordinairement. Nous ne savions pas cela et à 8 hrs 30, après avoir acheté des places de 80 lires ($4.00), nous étions tous les trois installés fièrement dans la troisième rangée de l'orchestre.

Je me lève pour donner le siège du bord au Père Férir, afin qu'il soit plus à l'aise. Il était 9 hrs, et la foule commençait à entrer. Alors j'entends une voix de femme crier:

—M. Couture, M. Couture!

Et deux dames s'élancent dans l'allée pour venir nous serrer les mains.

C'étaient Mmes Régis et Adrien Provost, nos compatriotes et concitoyennes de Lewiston qui faisaient elles aussi leur tournée d'Italie et arrivaient de Rome.

On peut s'imaginer l'agréable surprise générale de retrouver des gens de chez soi à l'autre bout du monde.

Il était près de 2 heures lorsque le rideau tomba sur la fin du dernier acte et que nous pûmes quitter la grande salle dont l'intérieur est tout blanc et sans aucune décoration, sans doute pour que l'acoustique soit plus parfait.

Nous étions venus en taxi, car le théâtre était à un gros mille de notre hôtel.

Nous voulions retourner de même, mais la foule était si grande qu'il ne nous fût pas possible de trouver un autre taxi, d'ailleurs il y en a peu à Florence.

Les dames Provost étaient dans le même cas.

Alors comme nous voulions faire la causette et qu'il faisait très beau, "Marchons!" fut le verdict général.

Et nous longeâmes la superbe rivière brillamment illuminée, tout en parlant de Lewiston et de nos aventures depuis six semaines que nous avions quitté les Etats-Unis.

Pour le moment le "Home Sweet Home" nous intéressait plus que tous les trésors de Florence et de l'Italie réunis.

L'hôtel Italia où étaient les dames Provost n'était pas loin du nôtre mais quand nous leur dîmes adieu pour le regagner, car elles devaient partir de bonne heure le lendemain matin —nous étions absolument perdus dans ce dédale de petites rues tortueuses.

M. Sacré soutenait que c'était par là, le Père Férir était d'avis que c'était plutôt de l'autre côté; moi je ne savais pas du tout la direction à prendre.

De sorte que, malgré tous les renseignements que nous pûmes obtenir —la plupart des personnes et officiers à qui nous nous adressions ne nous comprenaient pas ou ne voulaient pas nous comprendre—nous errâmes à 3 heures du matin dans une ville qui était tout de même un mystère pour nous et nous coudoyions des faces qui n'avaient rien de rassurant, car sans être riches comme Monte Cristo qui avait toujours quelques petits millions dans ses poches de gilet, nous avions tout de même dans des ceintures autour du corps quelques dollars que des bandits n'auraient pas eu de misère à dénicher, après une agression où nous aurions eu le dessous.

Ah! si nous avions eu l'ami Arsène avec nous, il n'y aurait pas eu de danger, car grand et fort comme il est, il était capable d'en "moucher" plusieurs!

Aussi lorsque nous aperçûmes l'enseigne de notre Parlamento (nous tournions autour depuis une demi-heure sans le savoir) nous n'étions pas fâchés, je vous l'assure.

Le lendemain nous devions nous mettre en route pour Naples, la plus grande ville d'Italie.

XVI

Départ de Florence—Encore quelques mots de la ville des fleurs—Arrivée à Naples—Rencontre avec l'ami Pierre Pelletier—Origine de Naples

---

Le 20 mai, après notre petit déjeûner à l'Hôtel Parlamento, nous quittions Florence à 8 hrs du matin pour nous rendre à Naples.

Nous avions passé deux jours dans le paradis florentin où les étudiants-artistes du monde vont s'inspirer des oeuvres immortelles créées par les plus grands des génies italiens.

Pour celui qui aime les belles choses, ce ne serait pas trop de toute une vie pour admirer et comprendre les reliques artistiques que durant des siècles de brillante civilisation on y a accumulé pour l'édification du monde entier et la gloire du peuple italien.

Comme il ferait beau, pour celui qui a un peu d'argent, de pouvoir flâner dans Florence sans se presser. Pour ma part, si jamais j'en ai le moyen, je me propose d'y retourner et d'y séjourner au moins pendant un mois.

Dans tous les cas, à quelqu'un qui aurait le bonheur de se rendre dans la cité de Michel-Ange, je conseillerais l'itinéraire suivant:

Le Musée Egyptien, le Musée National, le Musée San Marco, le Musée d'Histoire Naturelle.

Les Galeries Uffizi, le Château Pitti.

Les chapelles des Médicis.

Les palais Vicchio, Riccardi, du Bargello, Strozzi, Ferroni.

La maison de Dante, sa statue.

Les cimetières, la Place de l'Indépendance, le Jardin di Boboli, la Place Michel-Ange avec son monument et son magnifique parc.

La tour de Galilée et la maison du savant qui découvrit que la terre tourne.

Le château fort ancien de Vincigliata.

L'arche de Galilée, l'un des plus élégants que l'on puisse trouver au monde.

Le cimetière protestant où sont enterrés des Américains, des Anglais, des Allemands qui se sont distingués dans les arts acquis à Florence ou qui ont louangé cette ville dans leurs écrits.

L'arène nationale, la fameuse galerie commerciale.

Les églises, au nombre d'une centaine peut-être.

Le soir, il aura le choix de nombreux cinémas, de cafés-concerts où l'on déguste de bonnes liqueurs aux sons d'excellente musique, et de grandes salles de spectacle comme le Casino, le théâtre Verdi ainsi que plusieurs autres dont j'oublie les noms. On y joue de l'opérette, des opéras-comiques, des revues et du grand opéra:

Celui où nous entendîmes "Aïda" est probablement le plus à la mode parmi les amateurs de bonne musique.

Fait curieux, on ne se gêne pas pour y fumer le cigare ou la cigarette quoiqu'en Italie on ne semble pas fumer beaucoup. C'est tellement le cas qu'il faut souvent parcourir un gros demi-mille afin de trouver un bureau de "tabacchi" presque toujours petit et peu soigné. Il est vrai que les cigares ne sont pas cher, mais ils ne sont pas bons surtout pour les Américains. Les cigares populaires en Italie sont tortueux, noirs et longs comme des crayons. J'appellerais ça des queues de rat et ce serait bien appliqué. Il faut avoir de bons poumons et sucer fort pour y faire passer la "boucane" désirée. La piètre qualité des tabacs est sans doute due au fait que, à l'instar de la France, le gouvernement italien exerce un monopole serré sur l'agréable mais néfaste nicotine.

En France, le gouvernement a aussi le monopole des tabacs, mais ils sont un peu meilleur et leurs bureaux sont un peu plus chic. Quel contraste avec la Belgique où les cigares sont délicieux, peu coûteux, et où les étalages sont vraiment remarquables par leur élégance et leur propreté!

Au théâtre où nous avons entendu l'une des grandes oeuvres de Verdi, il y a aussi une chose remarquable et que je n'ai pas encore vue aux Etats-Unis. C'est un vaste garage attenant à l'entrée. Les spectateurs peuvent sans sortir sauter dans leurs autos,—ceux qui en ont, bien entendu. On peut jouir de la musique sans être inquiet de sa voiture, car le garage est apparemment sous bonne surveillance.

De Florence à Naples la distance est d'environ 230 milles, et le train la parcourt en onze heures, car il fait de nombreux arrêts aux gares des gros villages et des villes échelonnés le long du chemin de fer, notamment, 35 minutes à la gare de Rome dont nous apercevons au loin la coupole de St-Pierre, le château St-Ange et quelques autres monuments.

Rome est à environ 120 milles au sud-est de Florence et à 110 milles au nord-ouest de Naples.

Notre itinéraire nous fera visiter la Ville-Eternelle en revenant de notre promenade napolitaine.

La campagne se continue belle, très belle même; les vignes et vergers deviennent plus abondants, surtout en approchant de Naples.

Aux environs de Rome les prairies sont verdoyantes et épaisses. Paysans et paysannes, aidés d'ânes et de boeufs, sont acharnés au travail. Ils ne semblent seulement pas s'apercevoir du passage du train et de la grande curiosité dont ils sont l'objet de la part des regards étrangers qui remplissent les wagons.

Boeufs et vaches de la magnifique et historique campagne romaine sont remarquables par leur blancheur et leurs immenses cornes ayant trois et quelquefois jusqu'à plus de quatre pieds d'envergure.

En allant vers Naples, après avoir quitté Rome, les montagnes à notre gauche deviennent énormes. On longe fréquemment de véritables caps sur lesquels sont juchés des villages, des vieux châteaux-forts, des monastères.

Un voyageur qui parle un peu notre langue nous indique le Mont Cassin, sur lequel se dresse, à plus de 1000 pieds d'altitude l'Abbaye principale des Bénédictins fondée en 529 par Saint Benoît. C'est une immense construction jaunâtre célèbre par son ancienneté et par le fait qu'un roi de France, Carloman, s'y retira pour finir ses jours. On conserve avec soin dans ce célèbre monastère un grand nombre d'ouvrages de l'antiquité classique. L'abbaye de Saint Benoît domine la petite ville de Cassino forte d'une douzaine de mille habitants.

Le pied des montagnes que nous longeons est de place en place percé par de petits trous qui semblent servir d'entrée à des grottes évidemment habitées, si l'on en juge par le nombre des paysans qui flânent sur les pierres, et les nombreux enfants qui prennent leurs ébats sur l'herbe au milieu de poules, chèvres et moutons, et près des tas de fagots. Ces cabanes taillées dans le roc, qui semble très tendre, ne doivent tout de même pas être bien saines. Cependant, leurs habitants paraissent en bonne santé en dépit de leur pauvreté.

Plus on approche de Naples plus les villages semblent être vieux. Les maisons de ciment ou pierre carrées, ayant peu de fenêtres ont presque toutes un toit plat sur lequel on prend la fraîche dès que l'ardent soleil est disparu. Notre compagnon voyageur nous fait remarquer que ces petites constructions datent pour la plupart du temps des Césars et sont construites à la façon romaine.

A noter aussi dans les flancs de montagne des troupeaux de moutons et chèvres sous la garde de bergers et chiens, comme on en voit souvent sur les gravures.

Chose curieuse également, c'est l'ancienne façon de laver le linge, dans des petits ruisseaux, des bassins en ciment ou dans de petits étangs. Femmes et filles manient le battoir à force de bras pendant que d'autres, accroupies, rincent, tordent et étendent le linge.

On semble s'être plus préoccupé d'art que de confort au peuple, en Italie. Qui sait? les paysannes européennes se trouvent peut-être contentes de leur sort, ainsi. Une chose certaine c'est qu'elles ne doivent pas manquer d'exercice physique et que leur digestion doit être suffisamment active. Si nos femmes d'Amérique avaient moins de machines à laver elles travailleraient plus fort sans doute mais elles mangeraient moins de pilules!

Vers 6 hrs nous passions en face de Capoue et nous pouvons apercevoir dans le lointain, à une trentaine de milles, vers l'Est, la silhouette du Mont Vésuve ainsi que les tourbillons de fumée blanchâtre s'échappant continuellement de ce terrible volcan.

Capoue est aujourd'hui une petite ville de 15,000 âmes à peu près, à 18 milles au Nord de Naples, sur la rivière Volturno traversée en cet endroit par un très joli pont. L'histoire nous assure que l'ancienne Capoue pouvait se comparer en grandeur à Rome et Carthage. Ce

fut un endroit de villégiature favori pour les Romains à cause de son splendide site et de son climat agréable. De nombreuses ruines ainsi qu'un immense amphithéâtre démontrent encore son ancienne splendeur. Capoue était un lieu de débauches pour les riches Romains. L'encyclopédie nous apprend que "Annibal, général carthaginois, s'empara de Capoue en 216, après un long siège et y établit ses quartiers d'hiver, mais il dut s'en retirer, les secours qu'il attendait d'Afrique ne lui étant pas arrivés. La ville de Capoue offrait jadis le séjour le plus délicieux de toute l'Italie, et l'on accusa l'armée d'Annibal de s'être "endormie dans les délices de Capoue". Cette locution a passé dans la langue française pour désigner, non sans quelque idée de critique, une accalmie morale, mêlée de jouissances et de plaisirs, où les ressorts du corps et de l'esprit se détendent et s'amollissent."

Quoiqu'il en soit, Annibal dut retourner en Afrique pour défendre Carthage, sa patrie, menacée par les Romains qui réussirent à détruire cette puissante rivale de leur domination presque universelle. Au lieu de marcher immédiatement sur Rome qu'il aurait peut-être vaincue, Annibal avait flâné à Capoue. C'est alors qu'un de ses lieutenants lui fit ce reproche: "Tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire."

Exactement à l'heure prévue, c'est-à-dire à 10 hrs 5, notre train s'arrêtait en gare de Naples, au milieu d'une foule grouillante.

Pour porter nos cinq petites valises de la gare au poste des taxis, distance de 500 pieds environ, les deux commissionnaires veulent nous faire cracher 25 lires, mais ces jeunes frais nous avaient mal toisés. Fatigué par onze heures de chemin de fer, M. Sacré n'était pas d'humeur à se faire écorcher. "Vous aurez chacun 5 lires et pas plus", leur dit-il en s'installant dans l'auto.

Et il allait certainement s'éloigner, lorsqu'ils consentirent à accepter les 10 lires, ce qui était d'ailleurs le tarif régulier, et notre compagnon le savait.

Nous nous attendions de trouver l'ami Pelletier à la gare, car on sait que notre jeune concitoyen étudie le chant à Naples depuis trois ans; il n'y était pas. Je l'avais pourtant bien prévenu en lui envoyant de Florence une carte ainsi adressée: "Signor Pierre Pelletier, via Massino Stanziome, Vomero, Napoli."

Le taxi nous promène une couple de milles sur plusieurs grandes rues, entr'autres la voie de Rome, qui est l'une des plus actives. Bien qu'il soit près de 7 hrs 30, les ouvriers travaillent encore dans les rues, et les maçons dans les échafaudages, car il faut dire que l'Italie semble en grande regénération, surtout depuis que le terrible Mussolini est premier-ministre. Tout le monde comprend qu'il faut travailler pour réparer les profondes épreuves dont la grande guerre a accablé l'Italie, comme presque tout le reste de l'Europe.

Il était près de 8 hrs lorsque nous entrâmes à l'Hôtel Riviera, situé en face d'un magnifique parc et de l'incomparable promenade Via Carraciolo longeant la mer. Coïncidence bizarre, nous étions descendus au même hôtel qu'occupaient les dames Provost, quelques jours auparavant.

Quoique éblouis et étourdis par les beautés et le bruit de cette extraordinaire ville, la plus populeuse d'Italie, nous ne nous attardons pas au dehors; nous avons hâte de nous dépoussiérer, de nous restaurer et surtout de nous arroser le "gorgotton".

A 8 hrs 15 nous étions installés dans une brillante salle à manger où quelques cruches de vin Chianti (toujours prononcer Kianti) ne tardèrent pas à nous mettre en douce gaieté. Comme nous plaignions alors les pauvres Américains restés là-bas à boire du vin de lac!

Nous venions à peine d'attaquer de formidables assiettées de macaroni que je m'écrie:

—V'là Pierre!

La gracieuse et souriante tête de l'ami Pelletier venait en effet d'apparaître à travers un carreau de la porte vitrée et nous avait aperçus après avoir jeté un regard circulaire parmi les nombreux dîneurs et dîneuses.

Nous nous levons comme des ressorts et nous serrons à tour de rôle sur notre coeur le jeune Lewistonais qui nous embrasse chacun trois fois à la mode italienne.

—Ne vous étonnez pas, dit-il, si je pleure de joie. C'est la première fois depuis mon départ de Lewiston

il y a trois ans que j'ai le plaisir grand de voir des gens de chez nous.

Et en effet, notre jeune concitoyen avait les larmes aux yeux, et je ne vous cache pas que nous n'étions pas loin d'être tous comme lui.

—A table donc! et nous allons bavarder.

Il n'avait pas dîné et il nous explique qu'il était parti de sa chambre de bonne heure pour se rendre à la gare mais qu'un accident (chose fréquente à Naples où les ouvriers unionistes sont malcommodes) l'avait arrêté en chemin.

Inutile de supposer que les oreilles des gens de Lewiston qui connaissent le jeune baryton ont dû leur tinter!

S'il s'informe; nous aussi.

Pendant que nous constatons ses manières raffinées, son langage soigné, le développement considérable de ses épaules et de son estomac, il nous apprend que ses études musicales sont plus que satisfaisantes, que tout marche au-delà de ses espérances; qu'il se propose de partir au mois d'octobre pour Paris où après un stage d'un an, à se perfectionner dans la méthode française, il sera prêt à la grande épreuve débutante.

—Sans me vanter, j'espère franchement faire honneur à mes compatriotes et mériter la grande confiance dont de généreux bienfaiteurs m'ont comblé. Je ferai mon possible. Une chose certaine c'est que j'ai travaillé consciencieusement et ardûment. Si je vous disais que je n'ai pas pris une heure de repos et que je n'ai même pas encore visité le fameux Vésuve, qui n'est qu'à 12 milles d'ici, vous ne me croiriez peut-être pas. C'est pourtant la pure vérité. Si je n'arrive pas à mes modestes ambitions, ce ne sera pas faute d'avoir pioché, je vous l'assure.

—Nous vous croyons, Pierre, et nous sommes fiers de vous, répond le sympathique Père Férir que nous approuvons.

—Eh bien, ajoutent les amis Cailler et Sacré, nous sommes ici pour trois jours, et vous ne nous quitterez pas. Vous avez bien mérité cette courte vacance que nous sommes heureux de vous procurer, d'autant plus que vous parlez admirablement l'italien et que ça fera gentiment notre affaire nous qui ne le parlons pas du tout.

M. PIERRE PELLETIER

Etudiant le chant à Naples—Posé dans le flanc du Mont Vésuve

Il y consent bien volontiers.

—Et vous aimez Naples? lui demandons-nous.

—Si je l'aime! Pour moi, c'est le paradis, et j'aurai certainement le coeur gros lorsque je quitterai cette charmante ville où j'ai rencontré tant de nobles coeurs qui m'ont adouci la séparation de notre cher Lewiston-Auburn; des professeurs qui ont été pour moi pleins d'un dévouement paternel.

Après le repas, nous prenons le train pour aller admirer un peu le centre actif de la ville, sa brillante illumination et ses élégants cafés.

A Naples, le tarif sur les tramways est de 2 sous mais après 11 hres du soir ainsi que les jours de fête et dimanches, c'est 3 sous.

En flânant près du grand théâtre San Carlo, quelques raccolleuses s'acharnent encore à nous faire des "mamours" comme à Florence, tout en s'assurant du regard s'il n'y avait pas quelques bicornes aux environs (car les policiers ont des chapeaux à 2 cornes en Italie). Elles en sont pour leur peine. Cependant un individu nous accoste et veut absolument nous emmener voir quelque "chose d'intéressant". Dans un français cassé il s'offre à nous faire voir pour quelques lires le "Paradis", des petites femmes "zentilles", la danse dou ventre, les nuits de Pompéi et un tas de saloperies rares. Et il nous indique que c'est justement là-haut en face où on entend oune si douce miousique. Nous lui répondons: We don't care for that, et il s'éloigne l'air piteux, en attendant sans doute de pouvoir en attraper quelques-uns de plus nigauds que nous. Triste métier, tout de même!

* * * *

Rentrés dans nos chambres, nous passons une partie de la nuit à questionner notre jeune compatriote sur ses études et à préparer pour le lendemain notre promenade au Mont Vésuve.

Napoli, au sud de l'Italie, est la ville la plus peuplée du royaume de Victor-Emmanuel III qui y vit le jour en 1869. Elle est située sur la rive de la superbe baie portant son nom et qui a la forme d'un croissant long de 15 milles. Son site est enchanteur, et l'un des plus impressionnants, grâce à un climat idéal et à l'eau de la mer qui est d'une belle couleur azurée. On dirait un océan d'encre bleue.

Nous ne connaissons que Québec qui ait un site aussi beau.

La ville est construite en pente douce et de la mer on la voit comme si elle se penchait vers vous pour se faire admirer. Elle est bornée du côté ouest-sud par les pittoresques hauteurs de Posipilo, à l'Est par l'imposante masse du Vésuve et dans le fond par des chaînes d'énormes montagnes qui égrènent leurs silhouettes dans le lointain horizon bleu. Les environs sont comme la ville même peuplés d'une façon très dense. La ville est dominée par plusieurs vieux châteaux, entr'autres celui de St-Elmo, juché sur une très forte hauteur, et semblant s'appuyer sur une apparente forteresse, véritable cap émergeant de la mer, près du rivage et qui s'appelle Castello dell'Ovo.

La plus populeuse et ancienne partie de Naples s'étend au sud-est des hauteurs de St-Elmo. C'est le quartier des affaires traversé du nord au sud par la principale rue Via de Roma qui s'appelait autrefois la Toledo. La partie ouest, est la plus moderne et la plus riche Très élevée, le point de vue y est incomparable et le site des plus hygiéniques. C'est naturellement le quartier des riches. La principale rue de ce quartier a deux milles et demi de long, c'est dire qu'elle fait presque toute la ville, puisque Naples a trois milles de longueur par deux de largeur.

C'est dans cet espace en somme restreint qu'est entassée une population d'un million d'âmes!

Les rues sont presque toutes bien pavées en basalte provenant du volcan et qu'on appelle aussi lave refroidie. Elle est assez dure et ressemble plutôt à de la pierre ponce; les maisons sont ordinairement vastes, hautes et solidement bâties. Presque toutes sont à toits plats.

Parmi ses plus remarquables édifices et églises (au nombre de 400, dit-on,) on remarque la cathédrale, style gothique, datant de 1272, et érigée sur le site occupé autrefois par deux temples païens érigés à Neptune et à Apollo. Cette église est en grande vénération parce qu'elle possède une relique de Saint Janvier, patron de la ville, mort martyr en 305. On y conserve dans une chapelle d'une grande richesse une fiole de son sang coagulé. Les Napolitains croient que ce sang se liquéfie le jour de la fête du saint, le 19 septembre, et aussi dans les circonstances jugées graves pour la ville. C'est ce qu'on appelle le miracle de Saint Janvier. Le peuple en cette occasion se presse devant l'autel situé dans un des côtés de la grande église. La relique est sur l'autel au fond d'une chapelle sombre fermée par une haute grille à claire-voie.

L'église des SS. Apôtres est aussi très belle. On dit qu'elle fut construite par Constantin le Grand sur

le site d'un temple à Mercure; l'église St-Paul, également très remarquable, est faite sur le plan du Panthéon de Rome.

A Naples, il y a: deux palais royaux immenses, l'un près de la mer et l'autre un peu en dehors de la ville, côté nord; le palais Capo di Monte sur une hauteur de la banlieue; le vieux palais abritant aujourd'hui la cour de justice; le Palais dei Publici Studj, autrefois université et maintenant musée National contenant 275,000 volumes, des bronzes antiques, des statues, des peintures, des pierres précieuses ou gemmes, des vases, etc., dont beaucoup proviennent des fouilles de Pompei et de Herculanum, ces deux villes ensevelies par le volcan Vésuve il y a 1846 ans.

Des nombreux théâtres, c'est le San Carlo qui est le plus riche. Les Napolitains l'appellent le plus beau et le plus grand du monde. Ne les contredisons pas.

Naples a une université qui date de 1224 et est fréquentée par une moyenne de 3,000 étudiants, et un conservatoire de musique que les Napolitains considèrent comme ce qu'il y a de mieux en Europe.

Les manufactures sans être immenses comme aux Etats-Unis sont nombreuses. On y fabrique du macaroni (naturellement), des lainages, des cotonnades, des étoffes de soie connues sous le nom de "Gros de Naples", des verreries, de la porcelaine, des instruments de musique, des fleurs et ornements, de la parfumerie, des savons, des machineries, des produits chimiques. L'exportation des fruits, huiles, gants, vins, laines, etc., est très importante.

* * * *

Naples fut fondée par des Grecs plusieurs centaines d'années avant Jésus-Christ, sous le nom de Neapolis, ce qui voudrait dire ville nouvelle, pour la distinguer d'une ville grecque plus ancienne. Elle passa au pouvoir des Romains 290 ans avant notre ère. En 536 elle fut prise par le général byzantin Bélizaire, et pillée par Totila, roi des Ostrogoths en 542. En 1130 elle forma avec l'île sicilienne le royaume des deux Siciles dont elle devint la métropole. En 1266 Charles d'Anjou s'en empara et fut couronné roi des Deux Siciles. La famille d'Anjou gouverna le royaume jusqu'en 1441, alors qu'il passa aux mains des princes d'Aragon. Au début du 16ème siècle, Naples passa au pouvoir de l'Espagne et y resta jusqu'en 1707. Sous l'administration des vice-rois espagnols éclata la fameuse insurrection de Masaniello, en 1647. Plus tard elle fut gouvernée par l'Autriche et en 1735 elle devint monarchie indépendante en faveur de Don Carlos, ou Charles de Bourbon. A l'accession de ce dernier au trône d'Espagne, en 1759, Ferdinand IV devint roi de Naples.

En 1798, les républicains français s'emparèrent de Naples qui devint république; mais un soulèvement ramena le roi au pouvoir. Le règne de Ferdinand fut de nouveau interrompu en 1806 lorsque Napoléon Ier plaça son frère Joseph sur le trône napolitain. Le transfert du roi Joseph en Espagne amena sur le trône de Naples Joachim Murat, beau-frère de Napoléon. Mais Murat ayant en 1814, abandonné Napoléon pour s'allier avec l'Autriche et l'Angleterre, les alliés l'abandonnèrent à son tour et il fut obligé de quitter le royaume que Napoléon Ier, lorsque puisant, lui avait donné. Murat essaya de le reconquérir, mais il fut pris au Pizzo, condamné à mort et fusillé en 1815. Ferdinand revint sur le trône de Naples et à sa mort en 1825, il eut pour successeur François Ier qui mourut en 1830. Le fils de ce dernier lui succéda sous le nom de Ferdinand II, et souleva la population qui l'avait surnommé Bomba, en raison du bombardement qu'il avait ordonné contre Messine. Son fils continua à maltraiter la population et en 1860 la révolution de Garibaldi le culbuta. Naples et la Sicile furent alors annexées au royaume actuel de l'Italie.

XVII

Une excursion au Vésuve—Promenade dans les environs de Naples —Vestiges de splendeurs et de débauches—Vaches et troupeaux de chèvres laitières dans les rues

Le matin du 21 mai nous étions sur pied de très bonne heure, et comme c'était une fête de la Ste-Vierge nous allons entendre une messe basse dans une chapelle à quelques pieds de notre hôtel, l'église Ste-Rita, je crois.

Elle est presque remplie de femmes et enfants qui semblent pénétrés d'une très profonde dévotion.

Après le service divin, et en attendant notre départ pour le Vésuve, nous avons le temps de faire une longue marche dans les bruyantes rues de Naples.

C'est très intéressant et si autrement qu'ailleurs!

Presqu'à la porte de notre hôtel, en plein sur le trottoir, un paysan et sa fille conduisent deux belles vaches, dont l'une accompagnée de son veau. Ils vont ainsi de porte en porte pour vendre du lait. Des acheteuses veulent absolument traire leur lait elles-mêmes; d'autres exigent qu'on le leur traie devant elles; d'autres, restant aux étages supérieurs, laissent descendre une cruche ou une bouteille au moyen d'une corde et la remonte pleine du précieux liquide, s'évitant ainsi la peine de descendre et remonter trois ou quatre escaliers. Une femme fait même téter son bébé après la vache, et l'enfant se dispute un trayon avec le veau; mais on est sûr ainsi d'avoir du lait pur, car c'est effrayant comme les Napolitains se méfient les uns des autres! Ils veulent être absolument certains de la qualité des marchandises qu'ils achètent. Il ne faut pas les blâmer; ces légitimes exigences sont peut-être la cause que, malgré sa grande pauvreté, le peuple ait une bonne santé. Est-on toujours certain d'avoir du lait pur aux Etats-Unis, bien que l'apparence de nos laitiers ambulants soit très propre; en Suisse où on passe le lait dans de gros tonneaux de bois traînés par des chevaux; en France et Belgique où on le transporte dans des bidons charroyés par des ânes, des chevaux ou des chiens?

D'ailleurs, on ne semble pas boire beaucoup de lait de vache en Italie; à tort ou à raison on préfère le lait de chèvre, infiniment plus riche et pur, dit-on, et qui atteint le plus l'excellence du lait humain.

Dans les rues de Naples, les chèvres sont plus nombreuses que les vaches. Chevriers ou chevrières conduisent des troupeaux de 10, 12 et jusqu'à 20 bêtes qu'ils trayent eux-mêmes ou qu'ils laissent traire par les personnes qui le désirent. Les chèvres sont libres, mais, comme des moutons, elles se tiennent ensemble et semblent être très obéissantes aux commandements de leurs maîtres. Je les ai vues circuler sur les trottoirs, entrer dans les magasins, même dans les cuisines, sans faire de crottes, aussi propres que chiens et chats; elles sont sans doute éduquées en ce sens! Mesdames les vaches laissent apparemment aussi leur bouse sur la ferme avant de commencer leurs tournées quotidiennes. Quoiqu'il en soit je n'ai pas remarqué de saleté; vaches et chèvres sont d'une propreté parfaite et leur poil est luisant comme du satin. Et quelles belles chèvres! Il y en a qui sont presque aussi grosses que de petites vaches.

Si l'on semble humainement traiter vaches et chèvres laitières en Italie, on n'est pas aussi tendre pour les petits chevaux et petits ânes, envers ces derniers surtout. Ce qu'on les charge et ce qu'on les bat, ça fend le coeur! Les autorités devraient avoir pitié de ces douces et si utiles bêtes, et une société protectrice des animaux aurait sa grande raison d'être, surtout à Naples. La cruauté envers les animaux ne s'accorde guère avec la douceur du climat italien et la beauté de ce merveilleux pays.

Nous voyons de petits ânes pesant à peine 150 livres traîner des charges qu'on n'oserait pas mettre à l'un de nos gros chevaux américains. Et bien des fois par dessus ces charges énormes, sont assis des hommes ou femmes pesant plus que la pauvre petite bête qui les traîne et qu'ils "vargent" à coups de bâton ou de fouet.

J'ai vu de tout petits ânes traîner des tombereaux chargés de pierre gros comme des Fords. Il est vrai que c'est une pierre qui pèse moins que la nôtre, mais c'était tout

de même pénible pour les ânes, bien que ces petits animaux soient ordinairement très forts.

Quand les charges sont trop accablantes et que, malgré les coups, les ânes ne peuvent avancer, on ajoute aux brancards d'autres animaux de trait et voilà pourquoi, sans doute, on voit souvent, attelés ensemble, un cheval, un boeuf ou une vache et un âne. Quelquefois même on ajoute au-dessous de la voiture, un chien, obligé lui aussi de tirer sa part de l'énorme fardeau.

C'est très comique, mais cela prouve aussi que, depuis quelques années, tous, bêtes et gens en Italie, s'acharnent vaillamment au travail pour se conformer à la politique énergique du premier-ministre Mussolini et régénérer leur beau pays.

* * * *

J'avais souvent lu que Naples était un sale trou, que les rues étaient garnies de flâneurs se chauffant leurs minces panses au soleil, trop paresseux même pour se laver, ou nettoyer les espèces de caves dans lesquelles avec femmes et enfants, ils vivaient entassés comme des taupes. Feu M. Horbury, de Lewiston, qui avait visité Naples il y a quelque vingt ans, nous en avait fait dans les journaux un récit vraiment pénible.

Aujourd'hui, c'est changé car je n'ai rien vu à part ce que je mentionne ci-dessus, qui soit plus désolant que ce que l'on déplore dans certains quartiers de New York, de Boston ou autres grandes villes.

Certes, il y a encore à Naples des rues étroites, à escaliers dans le genre de la Rue du Fort à Québec, mais plus longues et plus nombreuses; des ruelles où l'on peut presque se tendre la main d'un côté à l'autre; qui sont garnies de chemises, de jupons, de culottes et de toutes sortes de linge qu'on étend pour faire sécher, véritables décorations de toutes couleurs et formes; mais ne voit-on pas la même chose dans les quartiers nègres, juifs, italiens et hélas! aussi dans certains de nos propres quartiers aux Etats-Unis? Et encore ici avons-nous moins d'excuse que là-bas dans ces vieilles villes surpeuplées, manquant d'espace.

Il y a peut-être encore beaucoup de ces mendiants et exploiteurs dont se plaignaient les touristes, il y a vingt ou trente ans, mais franchement nous n'en avons pas vus pour que cela vaille d'en être étonné.

Les quartiers riches sont beaux et propres; les quartiers ouvriers ne sont pas pires qu'ailleurs. Les moeurs et usages sont différents, voilà tout. Si c'était partout pareil d'ailleurs, les voyages n'auraient pas beaucoup d'attraits.

* * * *

Vers 10 heures, nous sautons dans un tramway se dirigeant vers la gare du Vésuve.

A peine avions-nous franchi mille pieds que le tram stoppe et ne peut plus avancer, les rues sont barrées par des cordons de troupes. Il y a grande fête militaire sur la grande place plus loin. On nous dit que M. Mussolini est en visite à Naples avec une suite d'autres personnages importants. La foule est immense, cela se conçoit. Alors, nous appelons une auto et faisons un détour dans des côtes—genre Québec—afin de ne pas manquer notre train. En effet, nous arrivons juste à temps. Pas beaucoup de voyageurs, sans doute à cause de la fête qui allait retenir les curieux à la ville.

La distance de Naples au Vésuve est de 12 milles.

Notre train stoppe au pied de la montagne, où nous grimpons dans un ascenseur qui nous monte pendant que l'autre descend. Cet ascenseur contient une trentaine de personnes. Il est actionné par des câbles d'acier et des engrenages. Les voyageurs y entrent à leurs risques et l'agence de tourisme américain Cook qui l'a construit à ses frais n'assume pas de responsabilité en cas d'accident, bien que le tout semble de puissante solidité. La grimpée est de 43 à 63 degrés de pente, je crois. En certains endroits, ce n'est guère plaisant pour ceux qui n'ont pas encore eu l'habitude de la navigation aérienne .

Il faut un gros quart d'heure pour arriver au terminus de l'Ascenseur. Il nous reste encore quelques centaines de mètres pour arriver aux babines de l'effrayant cratère qui vomit fumée, feu et pierres brûlantes.

Ceux qui désirent se garer du vent et des cendres, peuvent pour quelques sous louer des imperméables. On peut aussi se louer des guides qui sont nombreux et qui

Mes amis photographiés par moi dans un petit refuge sur le penchant du Mont Vésuve

donnent le bras aux peureux... et nous le sommes presque tous. Ce ne serait pas drôle, en effet, dégringoler la montagne qui a 4,300 pieds de hauteur, ou, de l'autre côté, tomber dans l'effrayant gouffre presque rempli de lave—pierre et métaux en ébullition.

Nous arrivons juste au bord du trou et la lave est à peu près à 100 pieds au-dessous de nous. Lorsque ce trou est plein de lave, celle-ci déborde et se répand comme de la "tire" dans les flancs du mont jusqu'à ce qu'elle se soit refroidie. Il y en a des coulées qui ont apparemment un quart de mille de largeur et qui s'étendent jusque dans la vallée. Ce sont les vestiges des éruptions qui se produisent tous les cinq, dix ou quinze ans, chaque fois détruisant des villages.

Aujourd'hui un observatoire se trouve sur la montagne voisine et peut presque avec certitude prédire le moment où la lave débordera pardessus le gouffre. Lors des grandes éruptions on a vu des torrents de feu, de pierre, de cendres et de lave lancés à plus de 8,000 pieds dans les airs.

Pour avoir une idée de cette immense gueule ronde qui termine la montagne, disons qu'elle a un diamètre de 3000 pieds environ, quoique cela paraisse beaucoup plus grand à nos yeux. Au milieu de l'étang de lave s'élève un cône, comme un immense téton vomissant continuellement une énorme colonne de fumée tantôt grise, tantôt blanche, tantôt rouge, qui s'élève dans les airs et se répand dans les environs. Toutes les cinq ou six minutes une détonation souterraine se produit, comme un coup de canon, et une gerbe de feu perce la fumée accompagnée de pierres lancées dans toutes les directions. La terre en tremble.

Dans la lave garnissant une grande partie de la montagne, il ne pousse absolument rien et au sommet c'est un immense amas de cendres, ressemblant à du mâche-fer.

Les endroits épargnés par la lave, sont garnis d'une végétation admirable et abondante. Les amateurs de fleurs sauvages y trouveraient leurs délices.

On peut, avec l'aide d'un guide, descendre dans le gouffre et arriver près de la mer de lave, par un sentier en zigzags mais nous n'avons pas voulu tenter cette dangereuse aventure.

Le guide nous dit: "Presque tout le monde croit et l'histoire même nous dit que c'est ce Vésuve actuel qui a enseveli les villes de Pompeï et de Herculanum en l'an 79; en réalité, c'est la montagne voisine que vous voyez au nord et qui est un volcan éteint depuis quelques cents ans. Sous la pesanteur de la lave qu'elle contenait et qui était poussée par une éruption formidable, les flancs de la montagne s'ouvrirent et le liquide s'étendit sur les malheureuses villes, les ensevelissant complètement. On peut s'imaginer ce qui se produisit par le fait que cette lave devait être chauffée à plus de 1200 degrés centigrades. Les deux Vésuves, le vieux et l'actuel, forment aujourd'hui ce qu'on appelle le Mont Somma qui, à sa base, doit avoir une circonférence de 18 à 20 milles."

* * * *

De bonne heure dans l'après-midi, nous étions de retour à Naples. Le voyage au Vésuve nous avait coûté chacun 72 lires. Il en valait le double, car ce volcan, un des plus grands phénomènes de notre petit globe terrestre, est un ogre qui a dévoré des centaines de villages et tué des centaines de milliers de malheureux. On prétend qu'il a son utilité. Il servirait de soupape de sûreté pour le reste de l'univers.

Nous allons prendre le dîner dans un des plus chic restaurants sur les hauteurs de Vomero et installé sur de vieilles fortifications d'où le point de vue sur Naples est vraiment grandiose.

L'ami Pelletier nous indique les principaux monuments en attendant le dîner et pendant que trois excellents musiciens régalent les mangeurs.

Il nous apprend aussi comment on doit manger le macaroni. C'est une opération assez difficile, car ces vers de pâte ont souvent des verges en longueur. On plante hardiment la fourchette dans le tas, on la tourne, le macaroni s'y enroûle et on peut "l'emboucher" facilement.

Nous fîmes cet après-midi-là l'un des plus fins gueuletons de tout notre voyage, peut-être parce que nous avions eu la précaution de l'arroser abondamment de Chianti supérieur.

Le reste de cette délicieuse journée se passe en auto sur le cap Posilipo et les environs, endroits de beauté et de joie perpétuelles. Chaque pierre y rappelle la grandeur de l'ancien empire des Césars et une civilisation vieille de 2000 ans. Cette région enchanteresse a capté les coeurs de tous les hommes célèbres dans le vieux monde depuis Homère jusqu'à nos jours.

Dans ces amphithéâtres que sont la baie de Naples ainsi que le golfe Pozzuoli à l'Ouest et ayant la mer pour arène, la mythologie de Grèce et de Rome a déversé un charme qui ne s'éteindra jamais.

A chaque pas nous foulons des sites de quelque palais impérial ou de villa patricienne, car là où les empereurs s'installaient, les courtisans suivaient.

Vignobles et jardins emplissent aujourd'hui ces côteaux que connurent Cicéron et Virgile.

Sur ce cap se voient encore les vestiges du tombeau érigé à Virgile l'immortel poète dont les oeuvres sont toujours à l'étude dans les collèges du monde entier. Posilipo veut dire "exempt de souci" et le poète trouva apparemment le site digne de ce nom, car lorsqu'il mourut à Brindisi, dix-neuf ans avant Jésus-Christ, il supplia l'empereur Auguste, avec lequel il voyageait alors, de l'y faire enterrer. Sur la plaque de marbre se lit encore l'inscription suivante composée par Virgile lui-même, et qu'on peut traduire ainsi:

Mantoue la jolie abrita mon enfance,
Jusqu'à ce que mon ambition m'attirât vers [Rome.
Troupeaux, champs, héros ont inspiré mon [coeur
Et maintenant sur ce mont ensoleillé de [Naples, je repose.

Les amateurs de reliques qui ne respectent rien ou qui respectent trop ont en partie écorché cet historique monument.

On dit que saint Paul lui-même daigna visiter le modeste tombeau lorsqu'il débarqua en Italie.

Dans le lointain, on nous montre les restes du fameux amphithéâtre de Pozzuoli où pouvaient s'asseoir 30,000 personnes lors des combats de gladiateurs, de lions et autres bêtes féroces. On voit que le diamètre de cet édifice n'était pas moins de 600 pieds; l'arène au milieu avait 240 pieds par 140. La place de l'empereur était décorée de colonnes corinthiennes en marbre noir. Quantité de galeries et chambres souterraines servaient aux bêtes fauves. Un aqueduc permettait de remplir d'eau l'arène pour les scènes navales.

Sous Dioclétien, Saint Janvier et ses compagnons y furent exposés aux bêtes qui, selon la légende, respectèrent ces premiers chrétiens.

Au-delà on voit les restes de Baies, la plus célèbre place balnéaire de l'antiquité. On y distingue encore les ruines de temples à Venus, à Mercure, à Diane, etc.

"Rien n'égale les charmes de Baies" s'écrie dans Horace un riche Romain qui voulait s'y construire une magnifique maison de campagne. Baies était tellement riche qu'on l'appelait la plage dorée. C'est là que Néron et autres césars aussi débauchés, faisaient leurs grandes orgies. La dissolution et la luxure en rendirent le séjour malfamé. A la chute de l'empire romain Baies déclina rapidement, fut ravagée par les Sarrasins et complètement abandonnée.

Des ruines seules rappellent aujourd'hui la richesse insolente de cet endroit incomparable.

Emergeant de la baie, non loin du rivage, des ruines impressionnent vivement. Ce sont 13 des piliers qui supportaient l'immense jetée de la ville. Si massif est le béton dont ils se composent que, malgré tous les ravages de la guerre, des flots et des tremblements de terre durant 1800 ans, ils sont encore aussi solides que lorsque le grand apôtre Paul y débarqua pour se rendre à Rome.

Ces endroits de splendeurs anciennes sont habités aujourd'hui par quelques misérables pêcheurs qui gagnent à peine de quoi ne pas mourir de faim.

Sur un autre point de la côte, nous apercevons la petite île de Nisida où un ancien château sert aujourd'hui de prison.

C'est dans une villa, sur ce roc, que Brutus se retira, dit-on, après le meurtre de César et où Cicéron vint l'y consulter, à la suite de la crise soulevée par le discours de Marc Antoine. Le cruel meurtre de César dans le Sénat de Rome n'avait pas eu l'approbation du peuple. Brutus et Cassius, aidés de plusieurs autres conspirateurs, avaient poignardé le plus grand homme de la terre mais n'avaient qu'à moitié réussi dans leurs infâmes projets de s'emparer du pouvoir.

"Nous avons tué l'empereur, s'écriait tristement Cicéron, mais l'empire est encore là!"

C'est là que Cicéron et Brutus se séparèrent pour ne plus se rencontrer, le premier pour tomber sous les glaives des émissaires de Marc-Antoine; l'autre pour rejoindre Cassius à Philippe et là se percer de sa propre épée après la défaite de leur armée. Ce fut sur cette île également que Brutus, présageant sa mort prochaine, fit ses adieux à son épouse Portia qui plus tard se suicida elle aussi en apprenant la mort de son mari.

Et que d'autres sites historiques nous pourrions mentionner dans ces impressionnants environs bien propres à faire rêver sur le glorieux passé de ces bords immortels!

Pour visiter Naples et ses nombreux monuments, musées, vieux palais, etc., il faudrait un très long séjour dans cette immense ville, et pour en donner une description ça prendrait un volume considérable.

La Naples d'aujourd'hui est à la fois la ville la plus bruyante de l'Europe et celle qui contient les plus intéressantes ruines, à part peut-être Athènes, capitale de la Grèce que je n'ai pas eu le bonheur de visiter.

Une des curiosités napolitaines et dont la ville se glorifie avec raison, c'est son superbe Aquarium qui, nous dit le Manuel Baedeker, n'a pas son pareil dans le monde entier pour la richesse et la beauté des animaux marins qui y sont exposés.

En revenant à la ville, nous visitons plusieurs églises, dont presque toutes abritent de nombreux et splendides tombeaux de saints, de princes, de rois et autres illustres personnages.

L'ami Pelletier nous fait visiter tout spécialement le Château-fort bâti de 1269 à 1283 par Charles d'Anjou, qui servit de résidence aux rois d'Anjou et d'Aragon ainsi qu'aux vice-rois espagnols. C'est une masse sombre flanquée de formidables tours, entourée de murailles qui devaient le rendre imprenable.

Il nous conduit aussi sous la fameuse galerie Humbert Ier construite de 1887 à 1890 et qui n'a pas coûté moins de 22 millions. Les Napolitains en sont très fiers et ont même la prétention de la croire supérieure aux célèbres galeries de Victor Emmanuel à Milan.

La galerie Humbert a également la forme d'une croix latine. Le tronçon le plus court où se trouve le grand portail n'a pas moins de 400 pieds; le plus long mesure environ 600 pieds. Largeur 50 pds; hauteur 120 pieds. L'octogone du centre a environ 136 pieds de diamètre, le dôme qui le domine, en verre et en fer, s'élève à 175 pieds. Les décorations sont superbes et le tout est brillamment illuminé à l'électricité. Il y a un grand café où nous eûmes le plaisir de déguster de fameuses consommations de liqueurs défendues... aux Etats-Unis. En voyage il est permis de se moquer de notre incommensurable prohibition et de violer sans pitié la "libre" constitution américaine.

Un boulet allemand, jeté par un aéroplane, traversa ce superbe dôme durant la guerre, alors que l'Italie n'était pas encore entrée dans le conflit. Mais les Italiens vous diront que cette bombe fut probablement lancée par les ordres de leur propre gouvernement afin de pousser l'Italie à se ranger du côté des alliés.

Le lendemain matin nous devions partir pour Capri, Sorrento et Pompéi.

En attendant, nous avions besoin d'une bonne nuit de sommeil et nous sommes au lit de bonne heure, comme des enfants bien sages, non cependant avant d'avoir salué en passant la maison où mourut le fameux ténor Caruso et qui est située tout près de notre hôtel sur la magnifique promenade Riviera.

XVII

La Grotte d'Azur, Capri, Sorrente. Pompei—Route d'auto terrifiante—Martyre d'un petit âne—Empereur Tibère—Maison du Tasse —Visite d'une grande Orangerie —Les oeillades d'une Sorrentoise

---

Donc à 8 heures du matin, vendredi le 22 mai, avec armes et bagages, nous quittions l'Hôtel Riviera de Naples pour prendre le vapeur "Regina Elena" qui devait nous conduire à la Grotte d'Azur, à Capri et à Sorrente émergeant de la mer bleue au large de Naples et dont nous apercevons les hautes silhouettes dans le lointain. Presque tout est caps et montagnes en Italie.

Quelques centaines de touristes font le même voyage que nous et l'embarcadère est encombré.

De nombreuses barquettes prennent chacune une demi-douzaine de personnes pour les conduire au bateau ancré à 1000 pieds environ de la jetée et à l'abri d'un immense rocher qui la protège contre les vents du large et sur lequel s'élève une ancienne forteresse formidable. Sur ce rocher est juché le Château de l'Oeuf, dont j'ai déjà parlé. Fut-il ainsi nommé parce qu'il avait autrefois la forme d'un oeuf? Je ne sais. Dans tous les cas, il n'en a pas l'apparence, aujourd'hui.

Les barquettes sont tellement nombreuses que des officiers sont là pour les diriger, tout comme on règle le trafic des automobiles.

Nombreuses sont aussi toutes les sortes d'embarcations, depuis les élégants yachts de plaisance jusqu'aux gros transatlantiques et aux puissants navires de guerre, car Naples est un port de mer très considérables. On peut s'y embarquer pour presque toutes les parties du monde. L'ami Pelletier y vint directement de New York il y a trois ans, et il nous dit que la charmante impression qui s'imprima sur ses regards en voyant l'enchanteresse baie de Naples pour la première fois ne s'effacera jamais de son souvenir.

L'étranger qui visite l'Italie ne peut s'empêcher d'admirer le perfectionnement et l'élégance des bateaux italiens. On dirait que les sujets de Victor-Emmanuel s'appliquent à donner à leurs petits et grands palais flottants le goût artistique incontestable qui distingue ce peuple adorateur du beau.

Celui sur lequel nous embarquons par un escalier d'une dizaine d'échelons flanqué de deux officiers en bel uniforme est vraiment coquet et des plus confortables. Il porte le prénom de la reine d'Italie.

La mer est calme et l'atmosphère tellement claire, malgré l'heure matinale, que nous distinguons parfaitement, à 12 millesà l'est, le Vésuve déroulant majestueusement son immense panache de fumée.

Après deux heures et demie de marche sur une eau qu'on dirait passée au bleu, et pendant laquelle nous rencontrons quantité de bateaux-pêcheurs, de chaloupes, de yachts, de goélettes, etc., nous mouillons en face d'un immense cap. C'est l'île de Capri sous laquelle se trouve la fameuse Grotte d'Azur que nous devions visiter, comme en faisait foi le coupon que j'ai conservé en souvenir de cette agréable excursion:

Cia. Napolitana di Navigazione
Linea di Luzzo
Serie 6 No 7900
NAPOLI-CAPRI
GROTTA AZZURRA
E RITORNO A NAPOLI
L. 37,00
Sbarco a Napoli
A livrer au batelier

A noter comme l'italien ressemble au français, et comme ce serait facile pour nous d'apprendre le langage de l'Italie.

Des batelets portant quatre personnes nous conduisent à la grotte qu'on considère comme une merveille naturelle.

On y pénètre par un trou de 4 ou 5 pieds de haut sur environ 10 pieds de large, et le batelier a besoin d'être doué d'une adresse extrême. Il doit y engager sa barque dans le bas de la vague; autrement il risquerait de s'assommer sur le "plafond" de pierre..

"Jamais, écrit M. Jousset, palais étincelant n'eut plus mesquine entrée: fracture infime découpée en triangle à la base d'un rocher hirsute, que la lame baigne d'embruns. Les visiteurs doivent s'aplatir dans le fond de la barquette.

"Entre deux vagues, on s'engouffre dans une neige d'écume avec un bruit de tonnerre. Tout à coup, c'est un rêve de lumière. Tout est bleu, mais d'un bleu charmant: on flotte sur un lac de turquoise liquide dont les reflets dansent à la voûte. Sous l'onde très claire, insondable comme un miroir, les rames ruissellent d'argent; à la crête des petites vagues frétille une poussière de diamants. La voûte peu élevée (à peu près 40 pieds) s'incline au-dessus de la surface mobile qui a 175 pieds de long, 100 pieds dans sa plus grande largeur, et 50 pieds de profond. La grotte est maintenant sans autre issue que l'entrée par où la vague déferle à gros bouillons en faisant un bruit sonore; l'on ne songe pas sans inquiétude à ce qui doit arriver, quand, aux jours de tempête, la mer s'enfle et bondit jusqu'à la voûte. Des imprudents ont failli périr ici. Aussi ne visite-t-on la Grotte d'Azur que par temps calme. J'avoue que l'oppression de se sentir enfermé, à la merci du flot, gâte un peu le plaisir de ce palais des Mille et Une Nuits. Par temps sombre, la grotte doit avoir un aspect infernal. Sa beauté lui vient du ciel, dont l'azur pénètre en faisceau lumineux par l'étroite ouverture et s'épand à l'infini dans le cristal des eaux. Mais l'admiration que provoque cet étonnant spectacle est peut-être un peu exagérée par le sentiment du danger que l'on croit avoir couru pour y parvenir."

On pense que la grotte avait autrefois une autre entrée qui communiquait avec la villa de l'empereur Tibère et qui, donnant passage à la lumière, produit une partie de la teinte azurée qu'on y voit.

L'île Capri a peut-être une dizaine de milles de tour et sa population est d'environ 7,000 âmes, dont beaucoup de pêcheurs.

Il y a plusieurs autres grottes dans les caps de Capri, mais nous n'avons visité que la Grotte d'Azur.

L'île porte encore des ruines qui intéressent beaucoup les amateurs d'antiquités, car ce fut longtemps un lieu de volupté pour les nobles Romains, le délicieux climat tempéré par la mer, se prête admirablement aux "délices" de l'existence recherchée par les riches.

Le puissant Tibère, deuxième empereur romain, mort en 37 après Jésus-Christ, y passa ses dernières années. "Le souvenir de la vie de luxure que menait Tibère à Capri a fait que ce mot est souvent employé pour désigner un lieu de délices et surtout de débauches. Dans l'eau on voit encore des murs antiques qui sont probablement ceux des bains construits par cet empereur."

En revenant, notre bateau mouille dans le port de l'île au pied d'un mont qui doit avoir bien près de 2,000 pieds de hauteur.

Un funiculaire nous conduit au village à quelque cents mètres au-dessus de l'eau où se trouve le superbe hôtel Quisisana où le dîner nous attend.

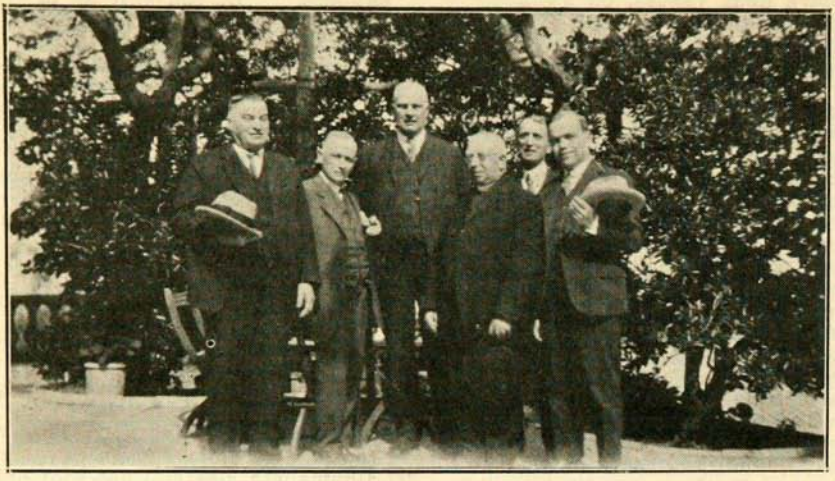
Le village est des plus coquets. Il y a de nombreux hôtels, cafés, restaurants et boutiques où l'on vend toutes sortes de souvenirs, cartes, albums, etc. Les maisons sont entourées de vergers d'oranges, de citrons, d'olives, de raisins, de figues et d'amas de fleurs admirables. C'est un séjour vraiment enchanteur.

Après le dîner, il nous reste deux heures à flâner. Nous les passons sur la terrasse et dans l'admirable jardin de l'hôtel habité par de nombreux touristes anglais et français.

Il y a des groupes où les femmes fument la cigarette avec une ardeur plus que masculine.

On dit que ces parages sont très fréquentés par les riches Anglaises en quête de "chaudes" émotions que leur refuse le brumeux et froid climat de leur pays. Il paraîtrait que les solides gars capriotes ne sont jamais en peine de "bonnes fortunes" durant la saison des touristes!

Les petites Capriotes ne doivent pas être "manchottes" elles non plus, si j'en juge par celle qui nous invitait de ses grands yeux noirs à venir la trouver en bas de la terrasse où elle faisait semblant de cueillir des oranges, des raisins et des roses. La coquine devait avoir du sang tibérien pour commencer si jeune son dangereux métier, car elle ne semblait pas avoir plus de 15 ans. Chaque fois qu'un surveillant passait, elle disparaissait dans quelques massifs de fleurs. Sitôt qu'il s'était éloigné, elle recommençait ses oeillades provocantes. Pour la calmer nous lui jetâmes une pièce de 2 francs qu'elle s'empressa de ramasser. En retour elle nous lança une grosse orange, et disparut.



Sur la terrasse de l'Hôtel Victoria à Sorrento

Sur le cap qui forme la pointe de l'île, on voit encore, dit-on, les restes du Salto di Tiberio d'où l'on veut faire croire que le cruel empereur faisait précipiter ses victimes à la mer. Ce "saut" n'a pas moins de 900 pieds de hauteur.

Il y a sur l'île un autre village que l'on appelle Anacapri. Il est à deux milles environ de notre hôtel, sur la hauteur. Autrefois on s'y rendait par un escalier, aujourd'hui restauré, et qui compte 800 marches. On y voit les ruines d'un château-fort du moyen-âge détruit par Barberousse en 1544.

* * * *

A 3 heures, nous remontions en bateau pour Sorrente, à 15 kilomètres au nord-est. Une petite chaloupe nous débarque avec nos bagages sur le quai au pied de l'Hôtel Vittoria.

Nous pénétrons dans un rocher haut de 150 pieds, coupé à pic et sur lequel est juché l'hôtel. Un ascenseur nous monte sur la splendide terrasse d'où la vue est ravissante.

Je crois que Sorrente est le petit paradis terrestre le plus beau que l'on puisse imaginer.

Cette muraille naturelle, haute de 150 à 200 pieds et longue d'un mille à peu près, est garnie de somptueux hôtels à six et sept étages où les riches touristes peuvent trouver, au milieu de jardins et de vergers odoriférants, tout ce que le progrès moderne a imaginé de plus agréable.

Notre hôtel est situé tout près du site où le Tasse naquit en 1544. La maison du Tasse s'est écroulée dans la mer, mais Sorrente se glorifie encore d'avoir produit le plus grand des poètes italiens, auteur de la "Jérusalem délivrée".

La maison du Tasse a été remplacée par un hôtel élégant qui porte son nom.

Sorrente eut aussi l'honneur d'avoir pour hôte le poète français Lamartine qui y vécut la charmante idylle qu'il a contée dans "Graziella."

Nos chambres à l'hôtel Vittoria sont au dernier étage. De nos jolis balcons la vue plonge dans l'eau transparente 200 pieds au-dessous. Cela donne le vertige. Les roches qui garnissent le fond de la mer, les bâteaux, les pêcheurs qui font sécher leurs filets sur la jetée, tout ça nous paraît gros comme des mouches. Au loin, en face, Naples semble nous ouvrir ses bras pendant qu'à gauche l'immense château d'Ischia nous apparaît comme un poing menaçant, et qu'à notre droite le Vésuve crache toujours ses nuages de fumée.

C'est bien ici que nous reviennent à la mémoire ces paroles d'un poète enthousiasmé par ce spectacle grandiose:

"Voir Naples et mourir!"

En visitant les bas-fonds de cette grande ville il y a quelque 20 ans, un farceur avait un peu changé la signification de cette exclamation et en avait fait:

"Voir Naples et pourrir!"

C'était peut-être un peu approprié dans ce temps-là, comme ce l'était dans presque toutes les grandes agglomérations humaines; mais aujourd'hui ce ne l'est plus, car Naples —je l'ai déjà dit— suit la mode hygiénique.

Sorrente est un véritable massif de verdure. Derrière les hôtels s'étendent jusqu'au village des parcs sillonnés de belles allées bordées de statues, de jets d'eau, de fleurs, de vignes, et d'arbres où pendent oranges, citrons, figues, nèfles, olives, grenadines et toutes sortes de fruits. C'est à la fois une Floride et une Californie.

Tout le monde connaît Sorrente, au moins de nom pour l'avoir vu sur les boîtes d'oranges et de citrons.

C'est en effet à Sorrente que se trouve l'un des plus grands vergers d'oranges du monde.

En attendant le dîner, nous sortons un peu du parc pour entrer dans le village. Un homme, à l'air respectable d'un gros habitant canadien, nous accoste et nous demande (en français) si nous désirons visiter le verger. Cela ne nous coûtera qu'un franc par tête. Nous acceptons, et après dix minutes de marche dans la grand'rue large de 20 pieds à peine, et pendant laquelle notre homme nous indique les maisons historiques, il se range le long d'un grand mur, au-dessus duquel brillent des masses de fruits d'or, et nous invite à pénétrer dans le fameux verger.

C'est en effet un beau spectacle qu'une orangerie pour celui qui n'en a jamais vu et je parie que mes compagnons ont dû être contents de notre visite à celle de Sorrente.

Le bonhomme est d'une politesse exquise. C'est un véritable Italien. "Ne vous gênez pas, dit-il, tout ça est à moi et vous pouvez manger et emporter autant de fruits qu'il vous plaira. La grosse récolte est faite, mais comme vous le voyez, il en reste encore suffisamment pour vous contenter." En effet, il y en a des quantités sur le sol et beaucoup d'arbres sont encore joliment garnis. Il nous conduit aux fruits qu'il prétend être les plus juteux, mûris sur l'arbre, et c'est exquis. Nous bourrons nos poches et moi je ne me gêne pas pour, en plus, cueillir deux grappes portant chacune cinq beaux fruits gros comme les deux poings. L'un de mes compagnons me fait même les gros yeux d'être aussi safre, mais je m'en sacr...ais bien, je savais ce qui nous attendait à la sortie. Je ne me trompais pas: la femme et les filles de notre cicérone, souriantes, nous guettaient au passage et il fallut verser de jolis pourboires. Et puis, ça fait que ma cargaison d'oranges était payée, et que mon grondeur me semblait regretter de n'avoir pas agi comme moi.

Il faisait encore grand jour à notre retour au Vittoria, mais nous ne tardons pas à nous mettre à table après avoir lampé chacun une bouteille de bière anglaise, désir formulé par l'ami Arsène. Seulement ça coûtait un peu plus cher que pour les oranges: 40 cts la bouteille, je crois. Il fallait payer pour l'importation. Cette leçon nous prouva, une fois de plus, qu'il est toujours plus prudent d'user des articles du pays où l'on se trouve, autrement dit: "A Rome, faire comme les Romains."

C'était le principe de M. Sacré, et voilà pourquoi, afin de faire disparaître l'amer goût de la bière, nous arrosâmes de deux grosses cruches de Chianti supérieur le délicieux dîner que nous dégustâmes ce soir-là dans une féerique salle, envahie par les parfums suaves des vergers et par la vivifiante haleine de la mer qui grondait à nos pieds.

Quel délicieux poisson nous avons mangé et avec quel savoureux beurre nous avons garni les exquis croûtons dorés qui font le charme des vrais amateurs de bon pain! C'était à croire que Sorrente était à proximité de la province de Québec dont le beurre est en si grande renommée.

Le reste de cette enchanteresse soirée, où on se serait cru dans une immense serre par les effluves embaumées qui dilataient nos narines, se passa à circuler dans le village dont la population est d'environ 10,000 âmes. Il y a de très jolis magasins et même une ligne de tramways. Les étroites rues sont

pleines d'une foule en gaieté. Des électriciens sont occupés à tendre des fils garnis d'innombrables lumières électriques multicolores. La population se prépare à célébrer dans deux jours la fête de son patron, un saint (je ne me rappelle plus le nom il y en a tant dans ce pays qu'on dirait que c'est une antichambre du ciel) dont la statue se voit au milieu de la petite Grand'-Place. Ce dut être un saint bien modeste de son vivant, car, curiosité archi-rare en Italie, son portrait de pierre n'est pas beau.

En face, il y a une petite église. bien modeste aussi, d'où sortent cependant de belles voix d'enfants accompagnées de l'orgue. J'y vais. C'était l'office du mois de Marie et la petite église, brillamment illuminée, était remplie. En sortant, je ne puis m'empêcher de remarquer que de nombreux garçons et fillettes ont les pieds nus.

Dans la foule aussi, je reconnais plusieurs des bateliers qui nous avaient introduits dans la Grotte d'Azur, entre autres un vieillard de 80 ans, à la figure rose encadrée d'une longue barbe blanche, la noble tête couronnée d'un béret rouge flamboyant, une vraie tête de vieux Napolitain servant de modèle aux artistes et qui orne de nombreuses cartes postales depuis de longues années. C'est presqu'une célébrité là-bas, que ce vieillard que bien des gens disent ressembler à un Christ. L'ami Bazinet en fait autant et dit qu'il ressemble au "Second Christ", ce beau colporteur de bibles, traînant une petite charrette et que tout Lewiston a connu il y a une vingtaine d'années.

* * * *

A 9 heures le lendemain, c'est-à-dire samedi le 23 mai, nous nous installions dans un de ces splendides autos italiens Fiat pour nous rendre à Pompéi, à une quinzaine de milles plus loin, toujours dans la direction nord-est.

Ces autos italiens sont des machines merveilleuses et il faut qu'elles le soient pour circuler dans ce pays de montagnes effrayantes.

La route l'est, aussi, effrayante, et ça prend un chauffeur d'un sang-froid, d'un courage, d'une adresse et d'une audace consommés pour tirebouchonner dans une route comme celle que nous suivions à une allure rapide, quelques fois à des centaines de pieds dans les airs, accrochés à des caps terrifiants, et au-dessus de précipices vertigineux. Un moment de distraction et nous roulions dans les flots déferlant avec fracas contre les rochers au-dessous de ces épouvantables corniches taillées dans le roc vif.

La route dégage une poussière blanche qui nous aveugle et nous couvre comme si nous traversions des nuages de neige.

Par politesse, nous offrons des cigares à notre chauffeur, ça aide à avaler la poussière, dit-on. Il les accepte, mais il ne les fumera qu'arrivé à destination. Il ne veut pas risquer une distraction dangereuse.

Vers 10 heures, nous étions sur le terrain plat près de Castellamare, ville d'une trentaine de mille habitants, port important, fortifié, ayant un grand bassin de radoub, des manufactures de toiles, de soieries, etc.

Nous nous arrêtons pour étirer nos pauvres jambes un peu ankylosées et poser notre auto blanchi par l'argile blanche.

De vastes champs de légumes nous entourent. Paysans et paysannes accroupis sur le sol soignent les plantes qui les font vivre; d'autres sont occupés à pousser l'eau dans des petits canaux nombreux servant à irriguer le précieux sol qui ne demande qu'à boire pour produire en abondance.

Et dire qu'on veut, nous, nous empêcher de boire! . . .

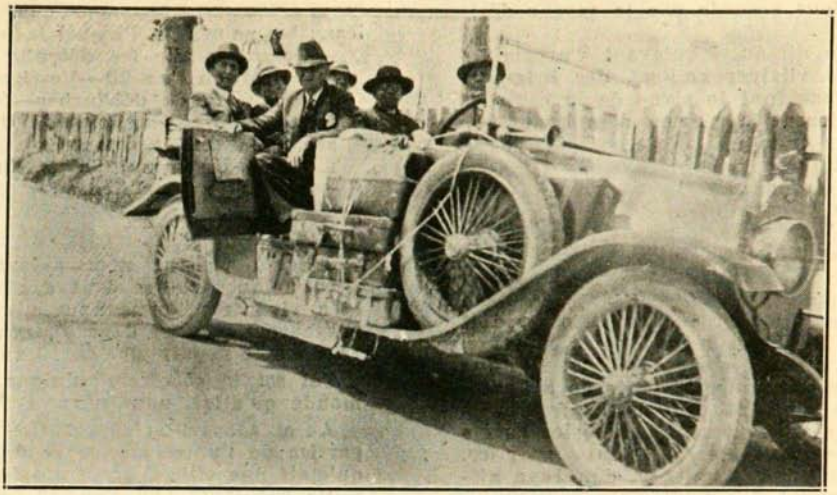
Une demi-heure après nous pénétrons, en auto s'il vous plaît, dans l'espèce de grand corridor de l'Hôtel Fonte Salutare au milieu de la vallée de Pompéi. Nous étions dans la nouvelle ville de ce nom et nous venions pour visiter les ruines de celle détruite en l'an 79 par l'éruption du Vésuve.

Une nuée de domestiques se jettent sur nous pour nous dépoussiérer. Ce que brosses et balais ont "revolé" pendant quelques minutes!

C'est dans cet hôtel que nous allions prendre notre dîner.

Il n'est pas bien remarquable, mais c'est apparemment le meilleur qu'il y ait dans cette petite ville.

Son nom vient d'une fontaine, espèce de puits artésien, qui lance continuellement en l'air un gros jet d'eau minérale, remplie de fer qui



Sur la route de Castellamare, vallée de Pompéi—Instantané pris par notre chauffeur—Non, l'auto n'est pas blanc, c'est la poussière

s'accroche au bassin de ciment et le recouvre d'une épaisse couche de rouille. Tout autour, les allées sont bordées de jolis arbres et de fleurs parmi lesquelles quelques touristes se reposent à l'ombre.

La ville semble en fête. On va en effet inaugurer l'immense tour d'une église, qui fait face à notre hôtel et y hisser une haute statue. La cérémonie doit se faire dans l'après-midi.

Sur la chaussée, en face, un triste spectacle gâte notre plaisir. Un pauvre petit âne est étendu sur la pierre, lié à son énorme charrette, apparemment épuisé de fatigue, car malgré une plaie sanguinolente qui lui sillonne le dos et que les mouches garnissent, il ne peut seulement pas lever sa pauvre tête lorsque nous la lui flattons. C'est à peine s'il a la force de rouler dans les larmes ses bons gros yeux semblant implorer la pitié. C'est à se demander si ces cruautés envers ces pauvres petites bêtes du bon Dieu, ne sont pas un peu la cause des terribles châtiments que le Tout-Puissant envoie parfois sur l'Italie. A mon point de vue, Dieu ne doit pas pardonner facilement ces crimes à des hommes auxquels il a donné l'intelligence et qui en abusent d'une faoçn aussi atroce contre les êtres innocents, si utiles, incapables de se défendre et que seuls une mort lente peut délivrer de leurs bourreaux imbéciles.

Le bourreau de celui-là aurait bien pu le dételer, et lui permettre, après lui avoir donné un peu d'eau, de brouter les quelques brins d'herbe garnissant le bord de la chaussée; mais non, par surcroît de cruauté il l'avait solidement attaché à un poteau pendant que lui, brute à deux pattes, se rafraîchissait dans un café voisin.

Que font donc les autorités dans ce pays?

Et comme on aimerait à être puissant dans ces occasions-là pour soulager les martyrs de la bêtise humaine!

Le R. P. Férir était encore plus désolé que nous de voir les souffrances de notre pauvre petit âne, et il ne comprenait rien au caractère italien pouvant unir à la fois tant de ferveur religieuse et tant d'insouciance déplorable envers les vaillantes petites bêtes qui leur aident dans les travaux pénibles.

Ils ont en effet des moeurs curieuses, ces descendants des Césars, surtout les Napolitains.

Aux statues de la vierge et des saints qui ornent maisons et coins de rues, on voit des femmes implorer des faveurs du ciel, et blasphé-

mer à tue-tête la madone quand elle ne leur accorde pas la faveur désirée.

On dit aussi qu'avant d'accomplir leurs vilaines actions, des brigands italiens font le signe de la croix et implorent le secours d'en haut sur leurs criminels projets. Curieuse de mentalité, n'est-ce pas? Espérons que ces us d'autrefois soient disparues aujourd'hui.

C'est comme pour ces balafrés qu'on rencontre à Naples. Ils démontrent bien le sang incontrôlable qui anime les passions napolitaines. On nous assure qu'un homme qui séduit une fille, et lui refuse le mariage, doit se tenir sur ses gardes: Dès que la malheureuse trompée en a l'occasion elle lui taillade la figure à coups de couteau afin que les autres filles honnêtes soient averties. Comme on le voit, les don Juan n'échappent pas facilement à la punition de leur fourberie, à Naples.

Il paraît qu'on est passablement jaloux aussi en Italie. Il n'est pas prudent de saluer, même un ami, lorsqu'il est avec sa blonde ou sa femme. Cet ami se croirait insulté.

Quant aux coups de couteau, c'est peut-être excusable mais c'est tout de même cruel. Les filles devraient savoir résister. Ces réflexions ne changeront rien aux habitudes italiennes que nous trouvons un peu hors mode; mais si semblable coutume s'établissait en Amérique, bien des hommes étaleraient, comme à Naples, de honteuses coupures sur leur hypocrite figure.

Au revoir, à Pompéi.

XVIII

Dans les ruines de Pompéi la morte —Comment elle fut détruite par le volcan en l'an 79—Vestiges de grandeur et de débauches—Squelettes, reliques, articles de toutes sortes.—Edifices somptueux, immenses—Un grand palais du roi —En route pour Rome

---

Jusqu'à présent nous avions visité quelques ruines dans des villes bien vivantes; mais nous n'avions pas encore pénétré dans une grande ville morte depuis plus de 18 siècles.

Tel est le spectacle unique au monde qu'allait nous offrir Pompéi.

Aussi accourt-on de toutes les parties de l'univers pour étudier ce qu'était une ville d'une trentaine de mille habitants en l'an 79 après Jésus-Christ.

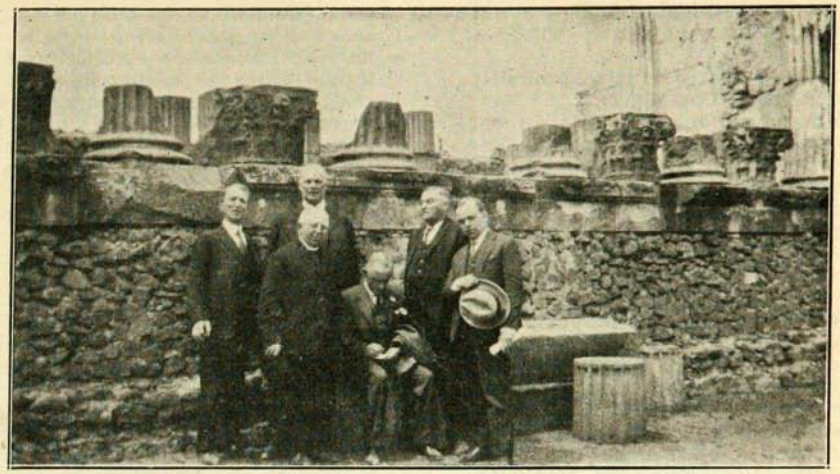
Pompéi existait depuis bien des siècles lorsqu'elle fut complètement ensevelie par la lave, les cendres et la pierre lancées par le volcan du Vésuve, puisque cinq fois déjà elle avait été partiellement éprouvée par ce même Volcan. En 63 un épouvantable tremblement de terre la bouleversa, mais elle fut rapidement reconstruite.

Sa destruction six ans plus tard, alors qu'elle était à peine relevée de ses épreuves, fut complète et elle resta ensevelie sous une couche de lave et de cendres ayant en moyenne 40 pieds d'épaisseur.

Les croyants affirmèrent que cette ville, où la corruption et la débauche étaient poussées à la folie, avait été détruite par le Ciel en colère, tout comme les villes de Sodome, Gomorrhe, Séboïm et Adama l'avaient été par le feu du Ciel, au temps d'Abraham, selon l'histoire biblique.

Pompéi était le grand "lupanar" des riches Romains, tout comme sa voisine Herculanum, qui fut également ensevelie par le Vésuve en furie, pendant les 72 heures que dura sa grande éruption.

Quelques gros villages furent aussi enterrés, mais d'autres villages s'élevèrent sur la couche de terre qui les recouvraient et voilà pourquoi on n'a pas voulu entreprendre la gigantesque tâche de les déterrer comme on l'a fait pour presque toute Pompéi.



Dans les ruines de Pompeï

Toutefois à l'endroit où se trouvait Herculanum, on a fait, notamment en 1713 et en 1738, des fouilles qui firent découvrir des statues, des bronzes, des mosaïques superbes, des fresques, des manuscrits, des fruits, blés, lentilles, jambons, pâtisseries moulés dans la lave. Mais les fouilles furent abandonnées. Bien peu de squelettes furent mis au jour, à Herculanum, ce qui tendrait à démontrer que la plupart des habitants eurent le temps de fuir la pluie de feu.

Au musée de Naples, il y a une intéressante et nombreuse collection d'articles trouvés à Herculanum.

Nul doute que si les Américains en avaient la permission, ils ne tarderaient pas avec l'aide de leurs dollars, à arracher au sol les richesses enterrées par le volcan dévastateur.

Le site occupé par Pompéi ne fut pas rebâti, la nouvelle ville reprit naissance plus loin vers le sud, où advenant une autre éruption, les habitants auraient apparemment plus de temps pour s'enfuir et échapper à l'épouvantable sort qui atteignit tous les habitants de l'ancienne Pompéi, ou dans leurs personnes ou dans leurs biens.

C'est en 1748 qu'on commença à déterrer la ville qui était ensevelie depuis la nuit du 24 août 79, c'est-à-dire depuis 1669 ans.

En creusant un puits, un paysan avait découvert une chambre dont les murs étaient garnis de peintures splendides, et contenant des statues très bien conservées ainsi que des articles de ménage.

Les fouilles se continuèrent. Grâce à une allocation annuelle de $12,500 par le gouvernement italien, on a mis à jour et reconstitué une étendue large d'un demi-mille et longue d'un mille à peu près.

On comprend que les piocheurs doivent travailler avec beaucoup de précaution, car un coup de pic ou de pelle imprudent pourrait briser des statues, marbres, colonnes et autres reliques des plus intéressantes.

Les ouvriers sont donc étroitement surveillés par des archéologues qui connaissent leur tâche.

Jusqu'à ce jour on a déblayé à peu près les deux cinquièmes de la ville qui était entourée d'une muraille fortifiée ayant une circonférence de 9,000 pieds.

"Telle qu'elle est, Pompéi est la plus saisissante évocation de l'antiquité que l'on puisse imaginer."

Supposons que Lewiston toute construite en pierre, en brique et en ciment, disparaisse en 72 heures avec une grande partie de ses habitants à 40 pieds dans les entrailles de la terre et qu'au bout de 1700 ans on se mette à la déterrer!

Les peuples qui vivraient en l'an 3625 y trouveraient des choses qui aviveraient la curiosité, n'est-ce pas?

Eh bien! c'est ce qui se produisit exactement à Pompéi.

Voilà pourquoi une visite au cadavre de la grande victime du Vésuve est ce qu'il y a de plus attirant au monde.

On dit que les fouilles ont jusqu'ici coûté plusieurs millions de lires et qu'à l'allure actuelle il faudra encore une trentaine d'années pour déblayer la partie qui reste encore ensevelie sous 45 pieds d'épaisseur.

L'entrée coûte 50 cts et les considérables recettes provenant des visiteurs sont consacrées à l'entretien des ruines découvertes et aux fouilles nouvelles auxquelles une cinquantaine d'hommes sont employés.

Pour avoir un tableau fidèle de ce qu'étaient la splendeur artistique, le luxe et les moeurs de cette cité, il faut lire le célèbre roman "The last Days of Pompeii" écrit par un auteur anglais, Sir Edward Bulwer-Lytton.

D'après les recherches les plus soignées que, aidé de beaucoup d'argent,—cet écrivain a pu faire, Pompéi aurait été détruite par une "pluie" de cendres, d'eau bouillante, et de pierre, accompagnée de convulsions terrestres. Au contraire, Herculanum semble avoir reçu non seulement des cendres mais aussi une plus forte inondation de lave en ébullition. Un vieux document écrit par un survivant du désastre confirmerait cette supposition de M. Lytton.

Le petit nombre de squelettes découverts à Pompéi, jusqu'à présent, (500 environ) porte l'écrivain à déduire que plusieurs milliers d'habitants purent se sauver.

Quoiqu'il en soit, ce fut une des plus lamentables catastrophes qui aient affligé l'humanité.

* * * *

Pour visiter Pompéi, il faut retenir les services de l'un des nombreux guides autorisés par le gouvernement.

Le nôtre, un jeune homme élégant, parle un français très soigné.

Nous pénétrons dans la ville par l'une des huit portes qui perçaient le mur d'enceinte, telle qu'elle fut déterrée et qui est très bien conservée.

L'émotion nous empoigne, car on sent que l'on va se trouver en présence d'un gigantesque miracle d'une ville ressuscitée—moins ses habitants—après 18 siècles de sommeil.

Et encore, des habitants nous en verrons au vaste musée, sous la forme de squelettes reconstitués selon les positions dans lesquelles ils furent trouvés. Sont-ce vraiment des os? Peut-être il y en a quelques-uns que les éléments chimiques ont pu conserver jusqu'ici, mais je crois que ce sont plutôt des formes de plâtres qu'on a coulées dans des moules de lave refroidie et qui entouraient hermétiquement les victimes surprises par le torrent dévastateur.

C'est ainsi qu'on voit le corps d'une jeune fille surprise au sommeil et couchée sur le ventre; on voit les traces de dentelles et tissus.

D'autres sont morts en se tordant.

Un chien a été aussi enseveli sur le seuil d'une porte à laquelle le rivait une chaîne. On le voit au moment où il est dévoré par la lave, se crispant et mordant de rage le fer qui l'empêchait de s'échapper.

Des milliers d'articles se trouvent aussi dans cet intéressant musée où l'on pourrait passer des journées à rêver sur la civilisation d'alors.

Les rayons des armoires vitrées sont garnis d'objets de toutes sortes arrachés aux ruines: vases, amphores, bouteilles, ustensiles de cuisine, balances, bijoux, ornements, outils, couteaux, armes, instruments de précision prouvent bien la science assez avancée des Pompéiens.

Fait incroyable on voit des platées d'amendes, des blés-d'Inde et autres grains très bien conservés, si ce n'est qu'ils sont noircis par le temps, car ils sont passablement vieux, n'est-ce pas?

Des tas d'ossements humains attirent les yeux et nous laissent tout songeurs.

La porte franchie, on s'engage dans un étroit corridor qui monte à la grand'rue commerciale de la ville: la Strada dell'Abbondanza (de l'Abondance).

Comme toutes les rues, elle est soigneusement pavée de grosses pierres polygones et bordée de trottoirs également de pierres. Cette rue a à peu près 25 pieds de large y compris les trottoirs. On y voit encore les profondes ornières creu-

sées dans les pierres par les roues des voitures qui étaient à peu près larges comme les nôtres et que sans doute traînaient des esclaves, car les Romains amenaient en esclavage les nombreuses peuplades dont ils faisaient la conquête par la guerre.

De place en place, il y a des pierres de trois pieds de large qui forment traverses pour les piétons. En certains endroits, il existe encore des puits de marbre où on allait puiser de l'eau. On remarque même dans la pierre les coches faites par les cordes avec lesquelles on descendait et remontait les amphores dans lesquelles on charroyait l'eau.

Le guide nous fait lire aux devantures des boutiques ou magasins des réclames de marchands, des annonces d'élection, des avis municipaux. C'est en latin et seul, de notre groupe, le Père Férir y comprend quelque chose, quoique j'en devine quelques mots grâce aux rudiments de latin appris lors de mes "vastes" études.

Certaines fontaines sont ornées de reliefs aux divinités payennes d'alors.

A certains endroits il y a encore dans la pierre des anneaux où l'on attachait les bêtes, des tuyaux d'aqueduc, des robinets en bronze très bien conservés.

La rue de l'Abondance était celle du commerce.

Ici c'est un débit de vin avec ses comptoirs, creusés de "vaisseaux" remplis du liquide qu'on vendait aux amateurs de vins. Là, c'est un marchand de viande, plus loin, un teinturier, un tanneur, un cordonnier, un savonnier, etc., tout ça est indiqué par les enseignes dont plusieurs sont incrustées dans la pierre du trottoir ou des murailles.

Là-haut une enseigne est recouverte d'un rideau. "Voulez-vous la voir?" nous demande notre guide. "Oui", répondons-nous. C'est une cochonnerie qui, dans ce temps-là, ne choquait évidemment pas, puisque la pruderie était apparemment inconnue. Par délicatesse, surtout lorsqu'il y a des dames parmi les visiteurs —et il y en avait— les guides demandent si l'on est disposé à tout voir.

Et le nôtre emploie les mots qui sont dans le dictionnaire!

C'est ainsi qu'il nous montre dans la pierre du trottoir un phallus pointant dans la direction de la rue des lupanars, "que je vous ferai voir tantôt", ajoute-t-il.

Nous regardons et écoutons sans mot dire.

Les maisons de Pompéi étaient pour la plupart à un étage; mais il y en avait un bon nombre à deux et trois, comme le démontre l'existence d'escaliers en pierre, et tournants pour la plupart. Toutes avaient apparemment des toits plats sur lesquels, selon le guide, les habitants allaient se reposer et prendre la fraîche durant les chaudes soirées d'été.

Bien des maisons ont encore leurs toitures, mais la plupart des toits ont été écrasés. On dirait une grande ville qui a passé au feu.

Successivement nous visitons:

Les ruines de l'immense Basilique grecque, avec ses nombreuses colonnes et statues. On y voit trois nefs, séparées par colonnes de maçonnerie avec chapiteaux en tuf. A travers les fentes de l'immense palier de pierre, très bien conservé, poussent l'herbe et des petites fleurs tels que marguerites, trèfles, pissenlits, jolis coquelicots rouges, avoines sauvages, plantains, etc. Au milieu surgissent d'agiles petits caméléons gracieux. Ces plantes meurent, mais renaissent continuellement. Les plus fortes puissances ne peuvent les empêcher de pousser partout où il y a un peu de terre et de soleil.

Ce qui indique l'antiquité de Pompéi, c'est ce temple grec, qui existait sans doute avant la puissance des Romains, car ceux-ci construisaient leurs édifices avec des briques rouges ayant 1½ pouce d'épais, cinq de large et à peu près 8 de long, unies avec du mortier et recouvertes de ciment, tandis que les Grecs construisaient les leurs avec de grosses pierres ajustées les unes sur les autres, et sans mortier ni ciment. C'est comme ça que fut érigé ce qui reste de la Basilique.

Les Pompéiens avaient fait de ce temple un endroit où étaient débattues les questions commerciales. Sur les murs, on voit encore des inscriptions d'avocats et de plaideurs.

Au Forum, le temple de Jupiter est l'édifice le plus ancien de la colonie romaine. Vaste construction ayant encore ses belles et hautes colonnes, ses murs, ses arches, ses superbes escaliers. C'est là que furent trouvées les statues de Jupiter, de Minerve et de Junon.

Le Forum Civil, place spacieuse, rectangulaire, lieu de réunions en temps d'élections. Elle est dallée en marbre et limitée de trois côtés par des portiques que soutiennent deux files de colonnes doriques et ioniques. A l'intérieur se trouvaient de nombreuses statues.

L'amphithéâtre, grandiose construction de forme ovale, bien conservée. Elle pouvait contenir 20,000 spectateurs. Trois rangées de gradins en pierre; longueur, 435 pieds; largeur 400. Dans l'arène avaient lieu les jeux olympiques, des courses, des combats entre gladiateurs et bêtes féroces, etc. Du sommet que nous escaladons la vue embrasse toute la ville et à six milles de distance, le Vésuve nous regarde en fumant comme pour nous dire: "C'est moi qui ai détruit tout ça!"

Le théâtre tragique, en forme d'hémicycle, pouvait contenir 5,000 personnes. Trois rangées de gradins: pour les personnages importants, pour la bourgeoisie et pour la plèbe. La scène est au milieu et on voit encore de chaque côté, les colonnes ainsi que les entrées des acteurs. Pendant les chaleurs, une pompe alimentait un appareil qui produisait une pluie artificielle et rafraîchissait le théâtre; pas de toit, comme l'amphithéâtre. Les rideaux de la scène disparaissaient par le bas.

Le temple d'Isis (déesse de la sagesse) consacré au culte égyptien. On y adorait les statues d'Isis et d'Osiris qui se trouvent maintenant au musée de Naples. Les portiques, sous lesquels se trouvaient les sanctuaires où l'on offrait les sacrifices humains, sont soutenus par de massifs piliers admirables.

Le guide nous fait voir l'endroit où on jetait les victimes qu'on avait égorgées à la déesse, ainsi que le souterrain où les prêtres païens consultaient les oracles en fouillant dans les entrailles de malheureux animaux. Il nous montre aussi dans la tête d'une statue d'Isis (il y en a plusieurs), le trou derrière lequel les prêtres cachés parlaient au peuple pour lui faire croire que c'était la déesse elle-même qui parlait. En arrière du temple sont encore presque intactes les chambres de ces charlatans du paganisme.

(Au moment où le guide nous parlait de ces magiciens spéculant sur l'ignorance populaire, passe au-dessus de nos têtes un de ces superbes aéroplanes italiens, comme pour nous démontrer que la science a fait du chemin depuis que ces farceurs du culte d'Isis égorgeaient des jeunes filles pour apaiser, soi-disant, la colère de la terrible déesse ou mériter ses prétendues faveurs.)

Le Quartier des Soldats, immense construction entourée de hautes colonnes et de casernes; en bon état. On l'appelait aussi école des gladiateurs, parce que ces derniers s'y exerçaient au maniement du sabre, du javelot, du bouclier et autres appareils à tuer ou se protéger. Grandiose édifice à deux étages. A droite, on nous montre la prison où furent découverts des armes et 68 squelettes humains.

Maison Rufus, d'une beauté remarquable. On admire encore l'élégant impluvium (pour recueillir l'eau de pluie) entouré de mosaïque, le buste en marbre de Cornelius Rufus et autres sculptures de beau style pompéien.

La Maison du Faune, une des plus belles et des plus riches de Pompéi. On y découvrit la fameuse statue du faune et la plus grande mosaïque de l'époque, représentant la bataille d'Alexandre et de Darius. On nous prie de bien examiner ces trésors, deux chefs-d'oeuvre remarquables.

Le temple de Vénus, transformé en gymnase où la jeunesse riche s'entraînait aux exercices physiques.

La maison de Pansa, l'une des plus grandes; était habitée par l'architecte Pansa, constructeur de l'Amphithéâtre. Deux étages, 16 magasins au rez-de-chaussée.

Temple d'Apollon, consacré au culte de l'Amour, entouré d'une file de splendides colonnes corinthiennes. Au centre se trouve l'autel sur lequel on offrait des sacrifices au ciel en face de la statue du dieu de la beauté. "C'est sur ce phallus haut de deux pieds, en pierre, que venaient s'asseoir les femmes voulant avoir de beaux enfants," nous apprend notre impitoyable guide.

Temple de Mercure, avec grande statue du dieu. Au centre se trouvait le grand autel des sacrifices orné de bas-reliefs en marbre, autour 12 petits autels consacrés à autant de divinités.

Route des tombeaux, nombreux monuments dont plusieurs en bon état. Bordée de jardins et de mausolées. Entre les urnes funéraires furent trouvés des amphores contenant des victuailles, des bijoux et autres objets. On peut déduire de ces découvertes que les anciens avaient la conviction que les morts continuaient dans leurs tombes à jouir des plaisirs terrestres.

Route Stabina, promenade favovite des riches Pompéiens; on y passait pour se rendre aux grands bains ou thermes.

Maison de Marcus Lucretius, décorations, statues, bronzes admirables. Peinture murale "Le triomphe de Bacchus" se trouvant dans le triclinium, mérite d'être vue et admirée. D'ailleurs, les peintures murales sont abondantes et bien conservées. Les artistes du monde entier viennent les copier.

Maison de Diomède, trois étages, grandiose, au bout de la route des tombeaux. On y découvrit plusieurs squelettes ayant à côté d'eux des pièces de monnaie et des objets précieux. Ce qui laisse à penser que les fugitifs s'y réfugièrent quand la catastrophe se produisit et y trouvèrent la mort.

Maison des Vitti, splendide, était tellement bien conservée qu'on l'a reconstituée dans tous ces détails; jardins admirables, riches décorations des meilleurs artistes de l'époque. L'eau jaillit encore des fontaines. On y voit des ustensiles de cuisine et deux coffre-forts splendides, ornés de belles sculptures en relief. On croit que le gouvernement a trouvé bien des sommes d'or et d'argent dans les fouilles.

Nous avons monté sur la maison des Vitti pour admirer le superbe panorama de Pompéi et des alentours.

Il y a plusieurs grandes rues et de nombreuses petites rues où se trouvaient les corps de métiers. On voit des restes de forge, des fours à pain en parfait état, des moulins à moudre le blé, etc. Les ruelles n'ont guère plus de 15 pieds de large.

Dans ce temps-là, il n'y avait pas de vitres.

A Pompéi, maisons et magasins ne sont pas grands.

Cependant les monuments publics étaient énormes. La Basilique, par exemple semblant avoir 150x300 pieds, et l'amphithéâtre pouvant asseoir 20,000 personnes.

Les maisons des riches ont une grande cour sur laquelle donnent toutes les chambres. Autour, des arcades sous lesquelles l'on recevait les visiteurs. Nous avons vu des chambres à coucher avec leurs lits de pierre, de nombreuses nudités peintes sur les murs pour exciter les passions, sans doute.

Des salles à manger, avec, au centre, des tables de pierre autour desquelles, sur des sofas, également de pierre et garnis de moelleux coussins, s'étendaient les convives. A côté de chaque siège, dans la pierre, un petit canal où le convive dégobillait afin de pouvoir manger davantage. Le petit canal emportait le "vomi" dans l'égoût. Au plafond, un trou par lequel les esclaves passaient vins et victuailles. Les maîtres ne voulaient pas être dérangés dans leurs orgies.

Au palais de justice, on voit la prison et la chambre où les prisonniers entendaient leurs condamnations sans voir les juges.

Nous prenons une photographie assis sur le banc des juges.

Une visite aux bains publics très bien conservés est très captivants. Autour d'une vaste cour dans des constructions en pierre massive, se trouvent les bains d'eau chaude, d'eau froide, de vapeur, d'air chaud, etc., des bains pour les riches, pour les femmes, pour les enfants. Dans le fond, les bains pour les femmes publiques et où en sortant de la rue des lupanars elles pouvaient entrer et s'en aller sans qu'on les vît.

Plusieurs de ces lupanars sont intacts. Le guide s'informe si nous voulons voir ces endroits repoussants. Nous n'osons pas refuser. Pas d'enfants dans notre groupe! Puisque c'est pour visiter, nous visitons. Les peintures murales reproduisent, par la nudité la plus complète, tous les raffinements de l'impureté poussée à son extrême limite d'abrutissement. Pas étonnant que l'élément vertueux ait cru à la colère divine ordonnant la destruction de cet antre du vice éhonté qu'était la Pompéi ancienne.

Au bout de cette rue du plaisir défendu et engendrant les maladies secrètes, il y avait une pharmacie et il existe encore sur la pierre une inscription disant à peu près ceci "En sortant des maisons de joie, ar-

rêtez ici." Cet avertissement, des autorités démontre hors de tout doute, qu'elles toléraient et réglementaient les maisons malfamées. Le visiteur qui a lu l'histoire ancienne sans souvent bien la comprendre sort de là dégoûté et tout bouleversé dans ses idées de morale.

Il était temps de nous en aller; nous en avions vu assez.

Tout respire la luxure dans ces ruines: des statues de Vénus, d'Hermaphrodites, d'Adonis, de faunes, de Dianes, de cupidons. Il y a même un certain Bacchus exhibant deux puissantes "capacités": l'une pour la nuit, l'autre pour le jour. Bref, il était temps que le christianisme vînt écraser le paganisme et mettre fin à ce règne du satanisme des Romains endormis dans leur gloire et les jouissances qui causaient la perte de cet empire devenu maître du monde alors qu'il pratiquait les vertus sans lesquelles tout se désagrége.

La dernière chose que nous avions jamais vue et que le guide nous indique après être sorti de la ville morte, ce fut un gigantesque poivrier. Nous aurions eu, en effet, besoin de poivre pour nous remettre le coeur.

A 4 hrs, nous étions de retour à l'hôtel Fonte Salutare.

* * * *

Après une courte visite du Père Férir à l'église des Dominicains, où il y avait grande fête, comme je vous l'ai dit, nous prenons le train en route pour Naples où nous arrivons à 17 hrs 15.

Il nous restait une heure d'attente; nous la passons à flâner aux alentours de l'immense gare, à admirer les curieux attelages de petits chevaux et ânes, décorés d'ornements, de minuscules drapeaux, de pompons de toutes sortes de couleur, et ces curieux cabriolets qu'on nomme corricolos.

Il nous faut quitter notre cher ami Pelletier qui a presque les larmes aux yeux. Nous lui prodiguons nos chaleureux remerciements pour sa grande amabilité, nos meilleurs souhaits, nos encouragements et nos voeux de bonne réussite dans ses débuts artistiques devant bientôt se produire. En nous serrant les mains, il nous recommande de le rappeler au bon souvenir de tous ses compatriotes, et nous sautons dans le train qui nous emporte vers Rome, la ville éternelle. D'aussi loin qu'il peut nous voir encore, il nous envoie la main pour nous faire bien comprendre l'ennui qui allait le ronger et en voulant dire que nous emportions certainement une partie de son coeur.

A 23 hrs 5, nous arrivons à Rome et après dix minutes de marche, dans la nuit, à la suite de deux commissionnaires qui portaient nos bagages et nous avaient fait accroire que c'était à deux minutes seulement, nous entrions à l'Hôtel Londra e Cargill, où des chambres assez convenables nous étaient préparées.

* * * *

A quelques milles de Naples nous avions pu contempler de loin l'immense palais royal, que les Italiens comparent à Versailles. Il n'a pas moins de 700 pieds de front, paraît-il. Construit il y a plusieurs siècles, il est entouré de jardins féeriques. Pour en faire apprécier la magnificence, on raconte que le monarque d'alors fit égorger l'architecte qui avait conçu cette merveille afin qu'il ne pût en construire une autre pareille ou encore plus belle, comme il se vantait de pouvoir le faire.

XIX

A Rome—Une visite à la Basilique St-Pierre—Cortège papal— Canonisation de deux bienheureuses— Dimensions du vaste temple—Le tombeau du pêcheur Pierre—Les mausolées et décorations—Spectacles sublimes

---

Voir Rome est certainement ce qu'il y a de plus beau au monde, surtout pour des catholiques.

Dimanche, le 24 mai, nous étions debout au petit jour, impatients d'aller visiter tout d'abord la mère de toutes les églises, le plus somptueux temple érigé par les hommes à la gloire du Dieu des chrétiens, flambeau de notre religion.

L'église St-Pierre, enfin, qui attire croyants et curieux de toutes les parties de l'univers.

Impatients aussi d'admirer les vestiges de cette Rome qui pendant des siècles fut maîtresse du monde entier; cette Rome où trônèrent les puissants empereurs, les plus grands artistes, poètes, écrivains, architectes, peintres, sculpteurs, guerriers, législateurs, etc.

Rome, berceau de la chrétienté, tombeau de millions de martyrs égorgés par les tyrans païens qui sentaient leur règne dépérir à l'approche du christianisme triomphant!

Rome, ville des apôtres, des saints, des églises, des monastères, des musées, des arts antiques et modernes, et de tant de richesses incalculables apportées par les fidèles du monde entier aux pieds des papes qui se disent représentants de Dieu sur la terre!

Rome, capitale de l'Italie, séjour du roi, centre du libéralisme moderne, spoliateur du pouvoir temporel des papes, à la fois foyer de libre-pensée et d'ardente foi religieuse, aujourd'hui pleine d'harmonie, de tolérance, de bonne entente, de respect absolu pour la liberté de conscience!

Rome où règne enfin la paix entre la force civile et le pouvoir religieux; où l'on comprend qu'il faut vivre en bonne intelligence et faire souriante figure d'union pour continuer d'attirer autour de ce soleil de foi rayonnante, et récolter pour les bonnes oeuvres comme pour les entreprises temporelles, les flots d'or qu'y apportent fidèles et touristes du monde entier!

Rome, la Ville Eternelle, parce qu'elle est le berceau du catholicisme!

Nous avions le grand bonheur de nous trouver parmi les heureux, qui, depuis leur enfance aspirent à visiter cette merveilleuse cité.

Ce dimanche-là, il tombait une légère pluie; mais il aurait tombé des clous que cela ne nous aurait pas retenus.

Naturellement, notre première hâte est pour la Basilique de St-Pierre.

Le Rév. Père Férir nous avait obtenu chacun un billet d'entrée pour la grande cérémonie de ce jour où Notre Saint-Père le Pape devait officier en personne au milieu de toute la splendeur de sa cour pontificale dans le plus beau des temples de la terre.

On allait, en effet, canoniser deux bienheureuses, comme le mentionnaient nos billets verts longs de 8 pouces et larges de 6, que je conserve comme précieuse relique.

Incrustées dans le papier se voyaient, en le mettant vis-à-vis de la lumière, la tiare pontificale reposant sur les deux clefs, emblèmes de l'entrée céleste et entourée de ces mots: Sacripalazzi Apostolici.

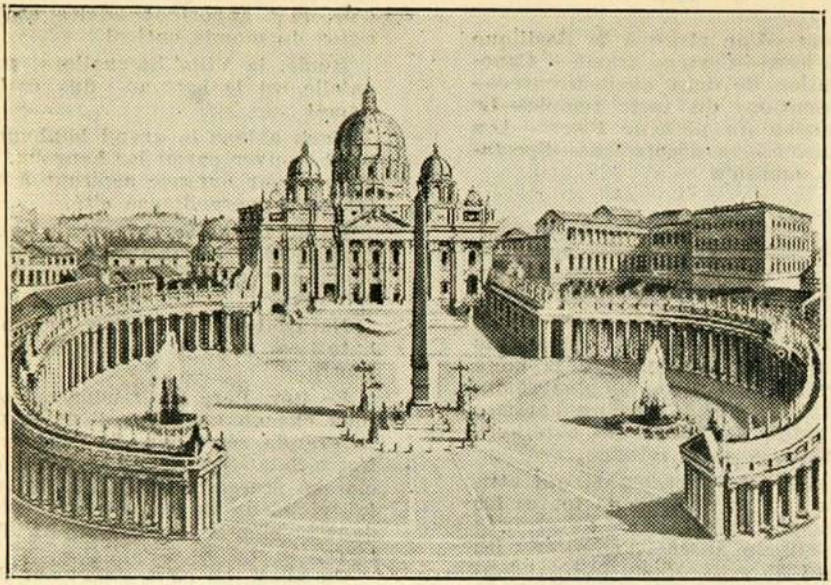
Et sur la face du billet, ceci:

No. 4610—Ingresso: Facciata della Basilica
(A destra del Cancello centrale)
Solenne canonizzazione
della Beate
Maddalena Sofia Barat
Fondatrice della Società
delle Religiose del Sacro Cuore
E
Maria Maddalena Postel
Fondatrice dell'Istituto delle Suore
delle Scuole Cristiane

Domenica 24 Maggio 1925

Biglietto Personale d'Ingresso Nella Basilica Vaticana

Il maggiordomo di sua santità
Prefetto dei Sacri Palazzi Apostolici
Ricardo de Samper
La Sacra Funzione incommincerà alle ore 8.
Le Signore in abito rigorosamente accollato e velo.



La Basilique St-Pierre de Rome

E vietato di introdurre Nella Basilica bandiere ed emblemi.
Il presente biglietto dovrà presentarsi aperto e conservarsi per essere mostrato ad ogni richiesta.
Richardus de Samper Apostolicae Domui Praepositus.

* * * *

Munis de ces précieux billets gratis nous admettant à l'église, nous sautons dans une auto qui nous passe dans un parc magnifique et nous dépose vers 8 heures sur l'immense Place St-Pierre où grouille déjà une grande foule.

Cette magnifique place est si vaste que des centaines de mille personnes peuvent s'y mouvoir à l'aise.

Elle mesure 800 pieds de large et 1130 de long.

Sa forme ovale est fermée au nord par la Basilique et ouverte au sud par la Place Rusticucci où s'engouffrent la plupart des tramways et la foule venant de la ville ou y retournant.

Autour de l'ovale, il y a d'immenses arcades soutenues par 368 grosses colonnes de marbre épaisses de 4 pieds à peu près et hautes apparemment de 50. Les arcades sont couronnées de 236 statues de saints en pierre, ayant 10 pieds de hauteur. Du moins, c'est ce qu'on m'assure— je ne les ai ni comptées ni mesurées.

Au milieu de la place s'élève un obélisque haut de 100 pieds environ, et épais de 10 pieds à la base, quatre faces, tout d'une seule pierre, vieux de 25 siècles et apporté d'Egypte par l'empereur Caligula. A droite et à gauche de l'obélisque deux superbes fontaines lancent continuellement de nombreux jets d'eau en l'air.

Ce monument païen jure un peu dans cet endroit chrétien, mais lorsqu'il fut apporté à Rome il y a plus de 1800 ans au moyen d'engins dont on n'a encore guère pu comprendre la puissance, il fut placé dans le cirque de Néron qui s'élevait sur le site actuel de St-Pierre.

Le cirque a disparu. Il pouvait, nous dit l'histoire contenir 225,000 personnes et des milliers de chrétiens y endurèrent le martyre, égorgés pour leur foi par les césars persécuteurs de la foi naissante.

Il était donc logique de l'y laisser pour démontrer le triomphe du christianisme sur le paganisme. L'obélisque est surmonté d'une croix d'or s'élevant à 132 pieds au-dessus du pavé et dont la brillante illumination se voit le soir de toutes les parties de la vlile.

Du milieu de la place, l'église nous semble un peu basse pour un édifice aussi vaste, mais c'est sans doute parce qu'on n'aperçoit pas beaucoup le superbe dôme qui la surmonte.

Plus loin, c'est-à-dire au fond de la Place Rusticucci, le dôme nous apparaît dans toute son imposante splendeur et rétablit à la vue l'harmonie des gigantesques proportions de ce colossal groupe de merveilles architecturales.

Une cinquantaine de marches s'étendant sur toute la largeur de la façade conduisent aux entrées de l'église ornées de 12 gigantesques colonnes.

Au-dessus de l'arcade de droite on aperçoit les toits du Vatican, demeure du pape.

La foule entre dans l'église par une des portes de droite et en ressort par les portes de gauche.

Il est 8 hrs 30 lorsque nous y pénétrons.

Nous avions espéré arriver assez tôt pour occuper des endroits pouvant offrir un point de vue convenable, mais tout était déjà pris.

Des groupes de femmes et d'enfants étaient accroupis sur le parquet de mosaïque de marbre, évidemment depuis les petites heures du matin. car il y en avait qui grignottaient leur déjeuner; d'autres étaient grimpés sur les piédestaux des monuments, d'autres s'accrochaient aux cous ou aux bras des statues; les pieds des centaines de colonnes étaient entourés de fervents s'y appuyant pour se reposer, car il fallait attendre jusqu'à 10 hrs pour l'ouverture de la cérémonie.

En attendant, nous circulons à travers cette masse humaine, nous extasiant devant les tombeaux et ornements de marbre, d'argent, d'or, de porphyre accumulés à profusion dans ce temple merveilleux; admirant les peintures, les décorations, les autels, les châsses, et les innombrables trésors artistiques devant lesquels l'univers entier se pâme d'admiration.

Des gardes, des camériers, des suisses avec ballebardes et sabres, la plupart géants en stature, chapeaux à plume, costumes de velours, chamarrés, galonnés, élégants vont et viennent pour maintenir l'ordre, empêcher qu'on pénètre dans les choeurs réservés aux personnes porteurs de billets blancs, et tenir libre le milieu de la nef où le cortège papal doit entrer.

Depuis 7 heures, des centaines de pèlerins défilent dans ce milieu, large de 25 pieds et protégé de chaque côté par des clôtures mobiles.

Comme dans toutes les églises d'Europe, il n'y a pas de bancs à St-Pierre.

Les groupes de pèlerins, bannières déployées, accompagnés d'évêques, d'abbés, de religieux de toutes sortes entrent à petits pas en chantant des litanies toujours sur le même ton. C'est un peu monotone, mais on prend patience dans l'attente de l'unique spectacle de grandeur incomparable qui nous attend.

Les pèlerins défilent, et vont s'installer dans les chapelles donnant sur les grandes nefs. Des centaines de drapeaux, d'oriflammes, de bannières, de toutes les parties du monde s'élèvent par-dessus les têtes. On se demande comment on peut loger tant de monde, car l'intérieur est si bien proportionné qu'on ne semble pas tout d'abord se rendre compte de son immensité.

Nous sommes cependant dans la plus vaste église du monde, puisque l'on pourrait facilement y installer une douzaine d'églises comme celle de St-Pierre de Lewiston, qui est pourtant d'une grandeur fort respectable.

Nous étions parmi une foule de 30,000 personnes peut-être et cela n'y paraissait pas beaucoup.

On dit que tant qu'il n'y a pas 50,000 personnes dans la Basilique de Rome, on peut y circuler à l'aise!

Quelques dimensions: portique large de 235 pieds percé de cinq grandes portes—du portique au fond de la nef principale large de 90 pieds la distance est de plus de 700 pieds—du palier au fond de la voûte, 152 pieds—la voûte du milieu s'élève à plus de 400 pieds et les quatre piliers qui la supportent mesurent 250 pieds de tour avec des statues de 16 pieds—le transept s'étend sur 455 pieds.—Le baldaquin de bronze monte au-dessus du maître-autel à 93 pieds.

Les lettres à la frise de la coupole ont plus de 6 pieds de haut. Elles forment cette inscription: "Tu es Petrus et super hanc petram dedificabo ecclesiam meam." Jeu de mots

qui se traduit également bien en français: Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise."

Les nombreuses statues, là-haut, paraissent petites, mais elles sont plus grandes qu'on ne croit, si l'on en juge par une plume que Saint Marc tient à la main et qui a près de 5 pieds de long.

La lanterne qui termine le dôme à l'extérieur est à une hauteur de 440 pieds; seize personnes peuvent tenir dans le globe de cuivre qui la surmonte et l'on domine de là le toit de la Basilique à 300 pieds plus bas; le panorama de Rome et de la campagne est admirable; on aperçoit les sept colonnes qui entourent la ville, et à 15 milles on distingue l'horizon bleu formé par la mer.

Tout est énorme dans cette église, et cela ne le paraît pas, tant l'harmonie des proportions a été bien calculée. "Cependant approchez-vous d'un pilier de droite en entrant, regardez ces petits anges joufflus et nus qui soutiennent un bénitier; ils sont hauts comme des hommes. Levez la tête vers ces piliers; ils sont couronnés d'un entablement sur lequel on se promène d'une arcade à l'autre, comme dans une allée de jardin."

C'est beau, c'est féerique. Ce l'est trop même, ça gâte en quelque sorte le sentiment religieux. C'est un encombrement de statues, de décorations d'une richesse incroyable. Il y en a tellement qu'on se sent comme abasourdi, nous qui sommes perdus dans cette foule grouillante semblables à des nuées de fourmis.

L'heure solennelle approchait; on sentait un frisson passer sur cette masse de fidèles venus de partout pour contempler leur père commun.

Moi, qui suis tout petit, j'enviais l'ami Cailler dont la haute taille dominait le flot humain et allait lui permettre de jouir du grandiose spectacle.

Le Père Férir était disparu. Grâce à son costume de dominicain qu'il avait revêtu en arrivant au couvent de son ordre où il se retirait, il avait pu se faufiler dans le choeur même, près du maître-autel où le pape allait dire la messe.

Mes deux autres compagnons étaient assez grands, eux aussi, pour voir par-dessus les têtes, mais moi, découragé et beaucoup fatigué, j'allais me retirer lorsque, heureusement, j'aperçois une sainte table dont un tout petit coin venait de se dégarnir. J'y grimpe sans scrupule, et je m'y cramponne avec solidité.

J'avais une place de tout premier ordre.

Soudain, les orgues, les fanfares et les choeurs retentissent.

Ils annoncent l'arrivée du cortège pontifical par la principale porte. "Il s'engage dans la grande nef vers l'autel, entre une double haie de la garde palatine. Il est précédé de suisses dans leur justaucorps XVIème siècle, aux larges bandes verticales noires, jaunes et rouges, hallebarde sur l'épaule, la tête ornée d'un gros panache blanc; puis les camériers, les chapelains violets, les maîtres de cérémonies portant les insignes du pontificat; les chanoines, les évêques, les archevêques, les primats de tous pays et de toutes langues, dans leurs éclatants habits; les camériers de cape et d'épée, dont le mantelet noir, la toque légère, la collerette de dentelles et la fine épée rappellent le moyen-âge; les gardes-nobles, droits et beaux comme des statues, l'étincellement des cuirasses et des fulgurantes flamberges à deux mains portées sur l'épaule.

"Et enfin sur un baldequin d'or porté par des gardes, le pontife enveloppé de blanc et portant la tiare pontificale, bénit la foule qui applaudit à pleines mains et crie: Evviva il papa! Evviva il papa!" en s'agenouillant pour recevoir la bénédiction désirée."

C'est la coutume là-bas d'applaudir et de crier son enthousiaste ferveur, et cela nous surprend un peu, nous qui, en Amérique, n'avons pas l'habitude de ces manifestations bruyantes.

Tout de même, moi j'avais envie de crier: Vive poupa! Vive poupa!

* * * *

La messe pontificale et la canonisation des bienheureuses Soeurs Barat et Postel allaient commencer, pendant qu'une mélodie céleste, très douce, tombe d'en haut où sont les orgues, et probablement chantée par le fameux choeur de la Chapelle Sixtine.

Ces chants se répercutent au dehors par un appareil radiographique qui lance ces ondes harmonieuses vers la grande place.

Je n'ai pu assister à la cérémonie, car à la distance où je me trouvais je ne voyais ni n'entendais rien; mais le Père Férir m'en fit une description admirable.

Je pus par contre assister à un spectacle moins consolant: celui de voir transporter dans le poste de secours, tenu par des religieuses, un vieux prêtre et une autre vieille personne auxquels la fatigue avait fait perdre connaissance.

En attendant la fin de la cérémonie qui se produisit à 1 hre, je parcourus les nombreuses chapelles des côtés et j'examinai cette foule cosmopolite venue à Rome pour l'Année Sainte. Toutes les races dans leurs différents costumes y étaient représentées, car l'Eglise catholique a des missions dans tout l'univers. Des Indous, des Japonais, des Siamois, des Nègres, des Russes, des Polonais, des Tyroliens, et jusqu'à des évêques et prêtres chinois ou japonais!

Vers la fin de la cérémonie, probablement à l'instant où le pape prononçait la canonisation des nouvelles saintes, le vaste temple fut soudain inondé d'une clarté immense. Des milliers de lumières électriques venaient de s'allumer comme par enchantement, grâce à la science moderne. Tous les angles, les dentelles de pierre, les corniches, les chapiteaux, les centaines de colonnes décorées de velours rouges à guirlandes d'or, en étaient garnis. C'était un spectacle grandiose, unique et dont le souvenir gravé dans la mémoire ne peut jamais s'effacer.

* * * *

A 1 hre 30, nous prenions quelques bons apéritifs dans un grand café au fond de la Place et à 2 hrs nous étions attablés dans la grande salle à manger de notre hôtel où étaient déjà installés une trentaine de pèlerins venant de Belgique.

* * * *

Dans d'après-midi, nous retournons à St-Pierre, et sur la grand'-place nous avons le plaisir de rencontrer des gens de chez nous, M. l'abbé Laflamme, Mlles Marcotte, Mme Chatel, qui faisaient partie du pèlerinage canadien au nombre de 175 à peu près.

On nous montre, au-dessus du portique, le balcon sur lequel, immédiatement après son élection, le nouveau pape vient bénir la foule.

Un écrivain américain a dit en parlant de la Basilique St-Pierre: "Elle me fait penser à une vaste caverne de montagne dont l'intérieur serait garni de pierres précieuses."

Les vraies peintures sur toile n'y sont pas nombreuses. Ce qu'on croit en être sont de merveilleuses mosaïques composées de milliers de petits morceaux de pierres, aux multicolores teintes naturelles qui reproduisent à la perfection tous les dessins et toutes les nuances qu'on peut obtenir par la peinture. Ces mosaïques gigantesques, d'une délicatesse presque surhumaine, d'une perfection que seuls de grands artistes de génie et d'adresse ont pu atteindre, ont une valeur qui ne peut s'estimer en dollars. Il a fallu pour chacune jusqu'à 20 années de travail patient, car il y en a qui ont peut-être 50 pieds de haut et autant de large, représentant les principales scènes bibliques et historiques de la religion. Pour comprendre ces chefs-d'oeuvre divins, il faut faire travailler son cerveau et étudier. Ce n'est pas en quelques heures de contemplation qu'on peut même un tout petit peu apprécier des oeuvres dont la conception et l'accomplissement ont nécessité des siècles de génie artistique. Il faut en plus être dégagé des mesquineries terrestres, des nécessités de la vie mercenaire afin de bien rentrer dans les idées des auteurs qui croyaient ainsi travailler à la gloire de Dieu et à propager par les beaux-arts la croyance aux splendeurs éternelles du paradis.

Tout de même on ne peut s'empêcher de remarquer que les papes avaient certainement un peu de vanité personnelle, car les nombreux et merveilleux tombeaux dont est encombré l'intérieur de la Basilique, nous démontrent que chaque pape a voulu apparemment que sa mémoire soit perpétrée par le marbre, le bronze, l'argent ou l'or, si possible d'une façon plus grandiose que celle de son prédécesseur, selon le génie de l'artiste trouvable.

Je dirais bien qu'à Rome on semble plus glorifier les Papes que Dieu lui-même, mais ce serait peut-être une mauvaise pensée impardonnable. Les choses en ont sans doute été jugées nécessaires ainsi pour frapper l'esprit des masses et faire respec-

ter l'autorité temporelle des pontifes. Ce sont ce qu'en religion on appelle des signes sensibles, et j'admets qu'à ce point de vue l'extravagance de richesse artistique soit excusable. On a voulu aussi peut-être nous donner un avant-goût des béatitudes qui attendent au ciel ceux qui, par leurs vertus terrestres, leurs souffrances résignées, leurs abnégations, leurs devoirs remplis envers Dieu et la société, auront mérité de contempler la majesté divine et ses séjours mille fois plus enchanteurs que tout ce qu'on peut voir sur notre misérable planète.

Quoiqu'il en soit, St-Pierre de Rome est ornée de tombeaux merveilleux, plus de 130, je crois, qui sont visibles.

L'un des plus imposants est certainement celui de Clément XIII. La statue représente le saint dans ses habits pontificaux, agenouillé sur une énorme pierre sculptée, les mains jointes dans une attitude de fervente prière, la tiare à ses pieds. La porte du mausolée, donnant accès au tombeau est gardée de deux immenses lions. A droite, un ange appuyé sur le marbre représente le génie de la mort, tenant d'une main le flambeau de la vie renversé. A gauche, une femme auréolée, une main appuyée sur le monument, l'autre tenant une longue croix, représente la religion triomphante. L'artiste Canova qui créa ce chef-d'oeuvre y consacra huit années de sa vie.

Le grand autel d'or est sous un baldaquin au milieu de l'église, juste au-dessous du dôme. Dans un autre temple, ce baldaquin paraîtrait colossal, mais ses proportions nous échappent, au milieu de tous ses entourages colossaux eux aussi. Il a cependant près de 100 pieds de haut, et le bronze qui le dore n'a pas coûté moins de $100,000, dit-on. Il abrite l'autel où le pape, face au public, a seul le droit de dire la messe, ou peut-être, et très rarement, un cardinal choisi pour cet honneur. Une balustrade de marbre entoure la base et l'entrée du tombeau de Saint Pierre, au-dessous. La précieuse relique est ornée de 89 chandeliers d'or qui ne s'éteignent jamais. La porte de la crypte où reposent les restes du fondateur de la religion est en argent massif sculpté. La statue du saint assis sur son trône est en bronze. Il y a toujours de nombreuses personnes agenouillées devant cet endroit, le bijou des bijoux du merveilleux édifice.

* * * *

Le reste de cette mémorable journée se passe à visiter un peu la ville et quelques-unes des ruines de l'ancienne Rome; je vous en parlerai plus tard. Pour le moment nous avons hâte d'être au lendemain afin d'assister à une audience que le pape a bien voulu accorder aux fidèles du Canada.

XX

Promenade dans Rome—Quelques belles églises—Visite au Colisée au Forum, à la colonne Trajan et autres vestiges de la Rome Antique—Réception par le Pape au Vatican—Il nous parle en bon français pendant 15 minutes — Avec sa bénédiction apostolique, il nous offre des médailles de l'Année Sainte, bénies et indulgenciées par lui-même—Affabilité du Saint-Père

---

Lundi le 25 mai 1925, devait être pour nous, catholiques, la plus mémorable journée de tout notre voyage, puisque nous allions avoir le rare bonheur d'être présentés au souverain Pontife, à celui que les princes de l'Eglise s'étaient donné pour chef et avaient élu comme pape de la catholicité.

L'audience devait avoir lieu à 5 heures de l'après-midi.

En attendant cette heure solennelle, nous prenons encore, comme c'était notre habitude, une auto, qui ne nous coûte que $1.50 l'heure, pour faire la visite des principales églises qui, en importance, viennent immédiatement après la Basilique St-Pierre.

Il aurait été impossible d'ailleurs, dans quatre jours, de les visiter toutes, car on nous dit qu'il y en a plus de 125 à Rome.

Une des plus grandes, après St-Pierre, est, nous assure-t-on, la Basilique de Ste-Marie Majeure. Cette basilique est aussi appelée Liberiana parce qu'elle fut érigée par le pape Libère.

Selon la tradition, dans la nuit du 4 août 352, le pape Libère avait rêvé que la neige tombait sur Rome, chose phénoménale puisqu'il neige presque jamais dans cette partie de l'Italie. Dans son rêve, la Sainte Vierge lui était apparue et lui avait dit d'élever un temple sur le Mont Esquilin, à l'endroit qu'on trouverait couvert de neige. On crut à un miracle et le Pape voulut en perpétuer le souvenir en érigeant l'église Ste-Marie-Majeure. Le temple fit place à l'édifice actuel construit par le Pape Sixte III de 432 à 440. Les principales décorations représentent l'enfance du Christ, pour honorer la maternité divine, dont le dogme venait d'être proclamé par le concile d'Ephèse, d'où le nom que prit l'église: Ste-Marie mère de Dieu ou Sainte-Marie-Majeure.

On y voit de nombreux tombeaux qui passent pour des oeuvres artistiques de tout premier ordre. Le maître-autel renferme, dit-on, les reliques de saint Mathias.

Non loin se trouve la vieille basilique de St-Clément. Nous nous contentons d'en examiner l'extérieur jaunâtre qui n'a rien de très remarquable, surtout lorsque les yeux sont encore éblouis des splendeurs de St-Pierre et de Ste-Marie.

J'en parle parce que le Rév. Père Férir nous apprend que cette église a pour patron le riche cardinal O'Connell qui, grâce à ses dons libéraux, l'a fait restaurer; car il faut dire que toutes ces églises romaines ne sont entretenues dans un ordre passable que grâce à la générosité de ceux qui ont de l'argent en abondance.

On comprend qu'une pauvre population de 500,000 âmes à peine ne peut pas contribuer assez pour subvenir aux besoins de 125 églises. En Europe, surtout en Italie, le peuple ne nage pas dans des flots de dollars comme aux Etats-Unis.

Dans une église dont j'ai oublié de noter le nom, —nous en avons tant vu— le guide nous montre un autel où, selon lui, Saint Pierre aurait dit sa première messe, et il fait ressortir les beautés artistiques d'une "merveilleuse" statue du saint qui est à genoux, en prière.

Parmi les sept ou huit autres églises où nous nous agenouillâmes cet avant-midi-là il y en eut une petite qui, dit-on, est la première construite par les chrétiens à Rome.

On dit que quand on entre pour la première fois dans une église on peut demander une grâce et l'obtenir. Si mes compagnons ont été aussi sincères que moi—et ils ont dû l'être car ils semblent bien plus fervents— nous sommes certainement revenus aux Etats-Unis avec une cargaison de grâces qui devront nous attirer les faveurs de Monsieur Saint-Pierre lorsque pour le grand voyage final nous irons lui rendre visite dans le vrai paradis dont il a les clefs.

* * * *

D'une église à l'autre, le chauffeur nous recommande la visite de quelques ruines célèbres.

Entre autres:

L'immense Colisée, dressant sa masse gigantesque. Ce fut le plus grand monument du genre dans l'antiquité.

Commencé par l'empereur Vespasien, il fut achevé par Titus.

Sa dédicace eut lieu en l'an 80 et fut l'occasion de fêtes comme on n'en avait jamais vu jusque-là. Elles durèrent cent jours. "Des hécatombes humaines furent abattues dans cet égorgeoir immense, monument de la grandeur et de la férocité romaines. Cinq mille bêtes furent tuées pour célébrer l'ouverture de ce cirque de roc. Puis des files de prisonniers, butin de guerres incessantes, y tombèrent pour le plaisir du cruel César et surtout de son peuple: on y compta jusqu'à dix et vingt mille combattants obligés de s'entretuer, toutes les portes étant fermées par les légions et les machines de guerre. Des esclaves, des chrétiens furent avec les prisonniers de guerre les victimes de ces solennelles tueries. Il y eut des batailles navales, des combats d'animaux féroces, d'éléphants, de gladiateurs, car l'arène était disposée de façon à y faire pénétrer, à volonté, les eaux nécessaires."

Les murailles du Colisée sont encore assez solides après près de 1900 ans, mais on a dû en bien des endroits étançonner pour empêcher l'écroulement. Cependant on voit encore les immenses gradins, les balcons de marbre où se tenaient les empereurs avec leurs cortèges de prostituées et de courtisans; les loges, les cachots où gémissaient les prisonniers qu'on destinait à la boucherie; les souterrains où on gardait les bêtes féroces qu'on affamait pour qu'ils pussent mieux dévorer leurs proies humaines; les salles des gladiateurs, les quartiers des soldats, etc., etc.

Le Colisée est apparemment rond. On peut voir qu'il avait quatre étages, avec environ 80 arcades, au premier, et aux autres des centaines de fenêtres ou arcs, qui étaient ornées d'autant de statues représentant les dieux de la Rome païenne. Naturellement les statues ont disparu sous les attaques des siècles.

On affirme que près de 100,000 spectateurs pouvaient trouver place dans ce vaste amphithéâtre, dont 50,000 pouvant s'asseoir dans ses 80 rangées de gradins, pour la plupart en marbre, à l'exception de quelques rangées tout à fait en haut pour la populace pauvre.

La corniche supérieure était garnie de consoles, pour y fixer des mâts auxquels s'enroulaient les câbles d'un immense voile destiné à protéger la foule contre le soleil.

Le tour (ou circonférence) du Colisée est de 1760 pieds.

Sa plus grande largeur est de 625 pieds; sa plus petite, à peu près 510.

Sa hauteur est de 160 pieds.

Il est situé dans une baisse au pied de la côte Esquilin.

Son arène, de forme elliptique, mesurait près de 300 pieds sur un sens et près de 200 sur l'autre. Aujourd'hui cette arène est un peu obstruée par les pierres, restes de statues qui sont tombées des étages supérieurs; par la poussière du temps qui s'y est accumulée et au travers de laquelle sortent quelques brins d'herbes maigres et de rares fleurs timides, échappant aux piétinements journaliers de milliers de visiteurs venant de toutes les parties du monde pour examiner ces vestiges du génie humain que les siècles n'ont pas encore pu démolir complètement.

"En dépit de tous les pillages, le Colisée subsiste et n'a pas son pareil. Les amphithéâtres de Pompéi, de Capoue, de Vérone, de Pola lui sont inférieurs en grandeur. Pour le sauver d'une mutilation définitive, le Pape Benoît XIV planta au milieu de l'arène une croix en souvenir des martyrs que la férocité romaine y égorgea pour essayer d'abattre le christianisme naissant et grandissant malgré tout, car il allait donner aux peuples la paix, la tranquillité et l'espérance en une vie meilleure; l'amour et la fraternité que le monde n'avait pas encore connus.

Nous sommes là, cinq humbles citoyens d'une petite ville de l'Amérique du Nord, enfants du nouveau-monde qui ne connaissaient du vieux que ce qu'ils en avaient lu.

Nous marchions sur ces endroits où durant près de 400 ans avait coulé le sang de milliers de martyrs; où, pour leur plaisir, les Césars avaient fait égorger des milliers d'esclaves, de gladiateurs, de prisonniers de guerre aux applaudissements d'une foule non moins cruelle mais qui n'ayant pas encore compris

la vraie religion qui commande de s'aimer les uns les autres... Là périt Saint Ignace, moulu sous la dent des lions; là furent exposées de nobles familles, d'innocentes vierges comme Sainte Martine et Sainte Prisca; des héros anonymes, comme les soixante soldats chrétiens immolés sous Claude II; des sénateurs comme Saint Juste dévoré par les chiens, après avoir été assommé; des évêques comme Saint Alexandre et Saint Eleuthère, auxquels le préfet de Rome, plus cruel que les bêtes qui les avaient épargnés, fit trancher la tête. Par la pensée, on croit voir sortir des souterrains des bandes de lions et tigres se ruant sur des groupes de chrétiens (femmes, hommes et enfants) nus, les yeux levés vers la demeure céleste, attendant avec résignation d'être dévorés vivants, ou d'être broyés sous les roues des chars lancés contre eux. On frissonne malgré soi, en se reportant à quelques heures plus tard alors que les ossements de ces saints jonchaient le sol encore rouge de leur sang innocent. On promène ses regards autour de ces immenses murailles qui empêchaient l'évasion, et on y aperçoit par la pensée, ces nombreuses croix sur lesquelles Néron faisait brûler les chrétiens qu'on y avait solidement cloués, pour parodier le Christ dont ils avaient adopté la doctrine. Toujours par la pensée, on contemple ces malheureux qui criaient: "César, ceux qui vont mourir te saluent!" On se figure voir cette puissante et brillante cour applaudir aux boucheries humaines; ces élégantes Romaines parées de toute la richesse du temps s'amuser à baisser le pouce vers la terre pour donner au gladiateur triomphant le signal ou plutôt l'ordre de plonger son épée au coeur du gladiateur vaincu qu'il tenait sous son talon. Il nous semble encore voir les ornières des chars de courses dans lesquelles conducteurs et bêtes s'effondraient pêle-mêle dans un tas sanglant.

Tout cela est disparu, heureusement; mais quelle tristesse de penser que semblables atrocités ont pu exister, que nous sommes justement à l'endroit où ces scènes infernales se déroulèrent aux applaudissements d'une foule aux barbares instincts en délire, et nous remercions le ciel d'être venus au monde durant une civilisation infiniment plus douce bien qu'elle ne soit pas encore parfaite.

* * * *

En sortant du Colisée, notre guide nous indique les restes d'un des palais de Néron.

Plus loin il nous montre le temple de Vesta, très bien conservé. Sa forme est ronde et il est entouré d'un portique soutenu par 20 colonnes cannelées, en marbre blanc, de style corinthien. Quoique ses dimensions ne soient pas grandes, on peut tout de même comprendre son ancienne magnificence.

Vesta était la déesse du feu.

C'est dans son temple que le feu sacré était entretenu par des Vestales ayant leur demeure dans le Forum.

"Les Vestales, nous dit l'Encyclopédie, étaient des prêtresses choisies par le grand pontife dans les illustres familles de Rome, et qui entretenaient jour et nuit le feu sacré sur l'autel de Vesta. Elles étaient tenues de garder la chasteté durant tout le temps de leur ministère. La vierge qui violait son voeu ou laissait éteindre le feu sacré était enterrée vive. Par contre, les Vestales jouissaient d'honneurs et de privilèges considérables, notamment du droit de gracier le criminel qu'elles rencontraient par hasard sur le chemin du supplice." Elles étaient au nombre de six ou sept. On les enrôlait entre les âges de 6 à 10 ans et elles devaient conserver leur virginité pendant trente ans. Après cela, on leur permettait de se marier. Leurs personnes étaient inviolables.

La maison des pontifes se reliait à la demeure des vestales en arrière du temple.

Dans ces temps-là, il fallait, pour obtenir du feu, frotter longuement l'une contre l'autre deux pièces de bois sec. Quand j'étais jeune, je connus des vieillards qui se rappelaient le temps où, au Canada, on devait en faire autant.

Pour les Romains, avoir du feu était donc un trésor inestimable.

Le Temple de Vesta que nous voyons aujourd'hui dans le Forum, fut construit par les ordres de Julia Domna, femme de Septime-Sévère, empereur qui régna de 193 à 211.

Les ruines de la maison des vestales indiquent qu'elle avait 215 pieds de long et 65 de large à peu

près. Un portique soutenu par des colonnes de marbre enfermait une vaste cour (atrium) qu'égayait l'eau claire d'un bassin. "Au centre, dans un octogone était, croit-on, le "penus Vestae" où se conservaient le Palladium et les choses mystérieuses rapportées de Troie par Enée et auxquelles tenait le salut de Rome. Aucun regard profane n'avait pu les voir sans être puni d'aveuglement."

Pendant que notre guide-chauffeur s'en va prendre un verre de bière dans un café, nous pouvons contempler, du parapet de la rue des ruines de l'immense Forum de la Rome au temps de sa plus brillante splendeur. On a fouillé le sol pour mettre à jour d'une façon attirante pour les touristes, les ruines que nous admirons aujourd'hui.

Le Forum était la place publique des Romains. Toutes les affaires de la nation, la politique, les soulèvements, les guerres, les expéditions s'y discutaient. Là se trouvaient le Sénat, les administrations, des temples, des palais, des bains, des arcs, des promenades admirables. C'est actuellement un squelette sans vie, mais que d'activité, que de splendeurs il devait avoir il y a quelque 2000 ans! Il fut le théâtre de conflits sanglants, de meurtres, d'assassinats, d'incendies, de dévastations, mais il fut maintes fois reconstruit.

On a reconstitué beaucoup de monuments qui font bien deviner la grandeur de ces formidables césars et des nombreuses légions d'incomparables guerriers qui les appuyaient.

Parmi les plus beaux vestiges on peut mentionner:

L'Arc de triomphe de Titus, haut de 50 pieds, large presque d'autant et à peu près 15 pieds d'épais. Il est en marbre. Les colonnes et tout l'arc sont garnis de sculptures admirables représentant les principaux événements du règne de l'empereur qui le fit ériger. Titus régna de 79 à 81 et, on le sait, ce fut l'un des souverains qui cherchèrent le plus sincèrement à soulager les souffrances du peuple. Son règne fut trop court. La vie de cet homme de bien fut peut-être abrégée par la douleur que lui causa l'éruption du Vésuve qui ensevelit Pompéi et Herculanum. "J'ai perdu ma journée", avait l'habitude de dire ce grand monarque lorsqu'il avait passé un jour sans faire un acte charitable. Cependant, c'est lui qui, en 70, avait pris et détruit Jérusalem! Aux yeux des Juifs, cela ne devait pas être un acte bien charitable. La Voie Sacrée, croit-on, passait sous l'Arc.

Au côté du monument qui regarde le Colisée, se lit encore cette inscription dans le marbre: "Le Sénat et le peuple romains au divin Titus, fils de Vespasien, à Vespasien Auguste."

La Basilique de Constantin, proportions majestueuses. Trois chambres sont très bien conservées. Une voûte de 250 pieds de long planait à environ 110 pieds du sol. Les ruines basses qu'on voit en face sont probablement celles de greniers à blé et autres magasins.

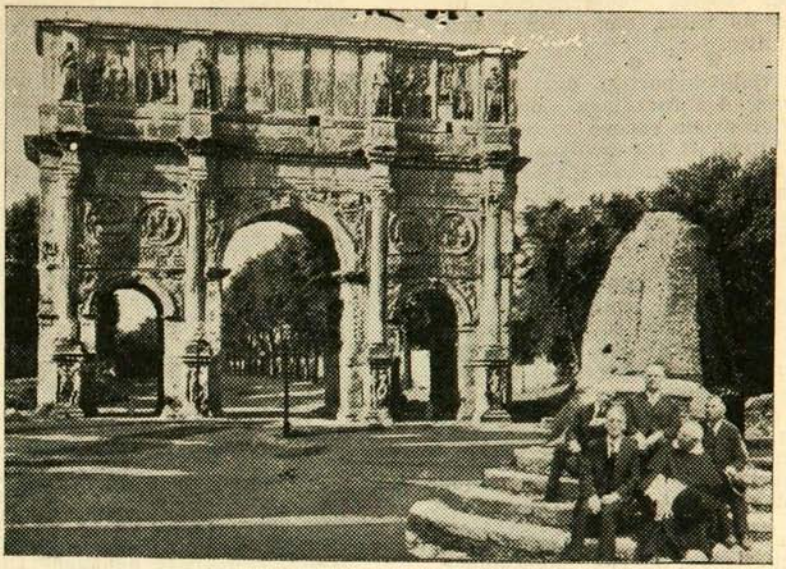
Tout près aussi se voit le temple de Romulus, rond comme le Panthéon. Il a encore une magnifique porte de bronze à peu près intacte.

L'Arc de Fabius, ouvrait le Forum; c'était le plus ancien monument de ce genre. Il avait été érigé 121 ans avant Jésus-Christ par Fabius pour célébrer sa victoire sur les Allobroges. Il n'en reste plus que des morceaux de pierre, quelques statues, quelques bouts de colonnes, quelques blocs garnis de reliefs en partie rongés par le temps.

Tout près se devine l'endroit où le corps de César fut apporté après avoir été percé de coups de poignards par Brutus (qu'on disait être son fils) et par un groupe d'autres grands personnages romains. Le corps de cet homme, l'un des plus grands guerriers que le monde ait produits, reposait sur un lit d'ivoire couvert d'une étoffe de pourpre d'or, nous dit l'histoire. C'est là qu'Antoine prononça la fameuse oraison funèbre qui souleva le peuple et le porta à marcher contre les assassins qui furent à leur tour exterminés.

S'il fallait mentionner en détail toutes les ruines du Forum, ainsi que celles des autres Forums, car il y en avait apparemment plusieurs, il faudrait relater toute l'histoire romaine.

Dans le Forum de Trajan, garni de tronçons de splendides colonnes, se voit encore la superbe colonne érigée par Trajan. Elle est en marbre de Paros et haute de 145 pieds. Elle est formée de 18 gros blocs ronds superposés sur un immense piédes-



En face de l'Arc de Constantin, le plus beau de Rome

tal. Un escalier intérieur taillé à même les blocs accède par 185 marches à la plate-forme où la statue de St-Pierre remplace depuis le XVIème siècle, celle de Trajan qui l'ornait depuis l'an 112. Autour de la colonne, une spirale enroulée raconte, par la sculpture sur le marbre, les principaux épisodes des guerres de Trajan. La spirale n'a pas moins de 615 pieds de longueur et 40 pouces de hauteur environ. On peut y compter 2500 personnages en des scènes variées. C'est une merveilleuse page d'histoire en relief de pierre.

En passant, il faut jeter un coup d'oeil sur l'emplacement du magnifique temple de Vénus et Rome, créé par l'empereur Hadrien qui, dit-on, était aussi un architecte de mérite.

Un peu plus loin, sous l'église Sainte-Françoise, se trouvait la statue colossale de Néron, si grande qu'il fallut, dit-on, 24 éléphants pour enlever cette masse de bronze au vestibule de la Maison Dorée et la transporter en cet endroit.

Il faut voir aussi l'Arc de Constantin, le premier empereur chrétien de Rome, arc érigé en 315 après Jésus-Christ. C'est le plus grand et le mieux conservé parmi tous les nombreux arcs de Rome. Le Sénat et le peuple romains le lui consacrèrent en honneur de la victoire qu'il remporta sur Maxence. C'est dans cette bataille que, selon la tradition, l'empereur avait vu dans les airs une croix lumineuse lui disant: "Par ce signe tu vaincras." Cet arc est d'autant plus intéressant qu'il est le dernier des arcs de triomphe romains, car quinze ans après sa construction, Constantin transporta le siège de l'Empire à Constantinople. Il y fonda l'empire byzantin, croyant écraser à jamais Rome. Mais si la Rome païenne était finie, elle fut remplacée par la Rome chrétienne qui subsiste aujourd'hui plus belle que jamais, par le séjour de la Papauté et le centre de la catholicité.

C'est tout de même grâce à Constantin que le christianisme fut proclamé religion d'Etat dans tout l'empire qu'il allait quitter pour aller le fixer sur les bords du Bosphore.

La Ville Eternelle allait briller sur le monde entier.

Ruines considérables aussi celles du Palatin où se voient encore les vestiges de splendides monuments et palais, entre autres celui de Caligula; des galeries souterraines, des

restes de cirque, de théâtres, de temples, de bains, etc. On y fait des fouilles.

Des vieilles portes, des anciens tombeaux, des fontaines, de vieux arcs, il en existe encore un peu partout à Rome et les environs, mais beaucoup de ruines disparaissent pour faire place à des constructions modernes, car Rome est aujourd'hui une agglomération splendide. De fait, on se croirait dans une nouvelle et jolie ville américaine. Les rues sont larges, bien pavées et éclairées. Les parcs sont remarquables et les boulevards dignes de Paris. Certes, on s'efforcera de conserver les plus beaux monuments qui rappellent les splendeurs de la Rome antique, mais avec les années l'expansion de Rome la neuve exigera la disparition de beaucoup de ce qui reste de Rome la vieille.

Parmi les monuments qui resteront longtemps, on peut mentionner le Panthéon, aujourd'hui vieux de 2000 ans et très bien conservé, grâce aux papes qui l'ont converti en église catholique dédiée à tous les saints: les ossements de nombreux martyrs y furent transportés des Catacombes. Deux niches renferment le tombeau de Victor-Emmanuel II et celui du roi Humbert Ier. C'est une des plus étonnantes oeuvres architecturales de toute l'Europe, mais à dire le vrai, si le grandiose intérieur est joli, cela ne se continue pas à l'extérieur.

Les amateurs d'émotions poignantes ne manquent pas de visiter la fameuse prison Mamertine. Ces tristes vestiges resteront longtemps pour montrer la cruauté des tyrans païens. Cette geôle se composait d'une suite de cellules infectes dont une est encore intacte, construite dans le roc vif, non loin de la Cloaca Maxima. Le cachot inférieur, rond et voûté communiquait avec la chambre supérieure par un trou, encore visible, de 30 pouces de diamètre. On y descendait les condamnés soit après les avoir étranglés, soit pour les laisser crever de faim. C'était une véritable glacière à l'odeur fétide, noire, ancienne citerne desséchée lors de la construction des égouts. Une grille de fer ouvre dans la paroi du rocher qui regarde le Forum sur une haute galerie pleine d'éboulis. Près du mur opposé, un puits fournit une eau limpide. Saint-Pierre aurait baptisé ses geôliers dans ce sombre cachot.

"Des prisonniers comme le Gaulois Vercingétorix, vaincu par César, furent immolés dans la prison de Mamertine ou Tullianum. Après les amis des Gracques, Catilina. Cicéron, qui les fit étrangler, devait périr comme eux, victime d'Antoine, qui fit exposer la tête et les mains coupées du grand orateur sur la tribune qu'il avait illustrée. Quand les corps des suppliciés n'étaient pas poussés au grand égout, on les livrait aux Gémonies, ou aux insultes de la populace. Ainsi furent livrés Titus Sabinus, Séjan et ses enfants, et l'empereur Vitellius. On avait saisi le monarque déchu et les mains liées, la corde au cou on l'avait traîné sur le Forum, un poignard sous le menton pour qu'il ne pût baisser la tête et goutât par avance le supplice qui l'attendait. Alors, le sinistre débauché fut couvert d'ordures; on l'insulta, on railla son gros ventre, sa face rouge, sa jambe de travers; puis traîné aux gémonies, découpé par morceaux, tiré avec des crocs, au milieu des vociférations d'une foule sauvage, il fut enfin précipité dans la rivière Tibre qui engloutit, après tant d'autres, ces informes débris.

Vitellius n'avait régné que huit mois. Elevé à Capri, il avait appris l'orgie, la cruauté et tous les vices. Visitant le champ de bataille où il venait de vaincre son compétiteur Othon, il répondit ces mots atroces à ceux qui se plaignaient de l'odeur infecte qu'exhalaient les cadavres: "Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon, surtout si c'est celui d'un compatriote."

Il fut détrôné par le vertueux Vespasien qui régna dix ans et donna une bonne administration. Tombé malade et sentant sa fin approcher, nous apprend encore l'Encyclopédie, Vespasien fit un suprême effort pour se lever en disant à ceux qui l'entouraient: "Un empereur doit mourir debout". Une autre réponse lui fait moins d'honneur. Son fils Titus s'étonnait qu'un impôt eût été mis à Rome sur les latrines, Vespasien lui fit sentir une pièce de monnaie en disant: "L'argent n'a pas d'odeur", mots souvent répétés depuis quand on veut parler d'un gain malhonnête.

A 5 heures précises nous étions en face du Vatican, mêlés aux pèlerins canadiens pour être présentés au pape.

L'émotion étreignait tous ces fervents catholiques venus de notre cher Canada et des Etats-Unis, pour contempler le plus grand des souverains de la terre, de celui dont le pouvoir est tout spirituel.

Des portiers viennent nous chercher. Quelques-uns des quelque 400 gardes du château font la garde aux portes et ne semblent pas surpris de notre air étranger. Ils en voient des centaines, des milliers tous les jours qui obtiennent la faveur d'une audience.

Nous entrons dans une vaste antichambre où on nous oblige à laisser nos cannes, nos parapluies, nos chapeaux, ce que nous oublions de faire, mais plus tard, le prêtre canadien nous gronde; il faut cacher vos couvre-chefs, dit-il, car vous ne passerez pas. Nous les fourrons sous nos gilets. Pauvres chapeaux, ce qu'ils allaient se faire aplatir!

Les ordres sont stricts et formels pour les femmes. Elles doivent être vêtues de noir, porter un long voile de même nuance et cacher "toute leur peau". Ce que les marchands de noir doivent en vendre de l'étoffe, des gants et des voiles noirs! Je n'oserais pas dire qu'ils sont amalgamés avec quelques domestiques finauds du Vatican, mais je le pense bigrement.

Ce n'est pas une petite maison le Vatican; on assure que le palais n'a pas moins de 11,000 chambres, vastes, moyennes et petites.

Une fois qu'on y est, on ne peut en sortir qu'avec l'aide d'un guide. On s'y égare comme dans une vaste forêt.

Pour arriver à la salle qu'on nous destinait, il faut franchir de longs escaliers et ça prit certainement une grosse demi-heure.

La salle où on nous installe a peut-être 75 pieds de long et 25 de large. Les tentures sont de satin ou velours rouge, recouvert de quelques splendides peintures, une statue dorée près de notre porte, un trône à l'autre bout et tout près dans le coin un rideau par où le pape doit entrer.

Une rangée de bancs rembourrés de rouge fait le tour de la salle. On nous y fait asseoir. Nous devons être tous sur une seule file.

Mon siège est près d'une vaste fenêtre d'où nous pouvions contempler un coin des magnifiques jardins du Vatican.

Le soleil baisse à l'horizon, et le spectacle est admirable.

Nous attendons patiemment, respectueusement, impressionnés d'avance, pendant que les camériers en velours noir, pantoufles aux pieds, des gardes en velours rouge, jabots et bas blancs, aussi en pantoufles, circulent, se donnent de l'importance, nous font des recommandations, examinent les femmes et insistent pour qu'elles cachent entièrement leurs charmes. C'est l'étiquette de la Cour, mais on s'étonne tout de même que l'étiquette n'en fasse pas autant pour les milliers de nudités qui ornent les musées en statues de marbre, de bronze, d'argent, et en peintures! Mais il faut se conformer au protocole.

D'autres salles plus loin sont également remplies de pèlerins attendant peut-être depuis plus longtemps que nous le grand honneur de l'audience papale.

En effet, on nous avait dit que ce jour-là il y aurait peut-être 5,000 pèlerins dans le Vatican.

Et le pape devait donner sa main à baiser à tout ce monde-là. On le voit, ce n'est pas une mince tâche.

Enfin, à 6 hrs 20, un frémissement court dans notre foule, de nombreux personnages écartent le rideau du fond et le souverain pontife apparaît vêtu d'une simple soutane blanche, une petite calotte rouge sur la tête, des pantoufles de même couleur aux pieds, lunettes aux yeux.

Il est gracieux, élégant, la physionomie toute de douceur, beaucoup plus beau que sa photographie.

Souriant et nous enveloppant d'un affable regard circulaire, il lève la main pour nous bénir.

Nous sommes déjà tous à genoux, et, dans la plus respectueuse des attitudes, nous recevons la bénédiction apostolique du noble vieillard, vicaire du Christ, la plus haute et la plus vénérable autorité sur la terre.

Alors, après nous avoir invités du geste à nous relever, le Saint-Père fait le tour de la salle en offrant sa petite main potelée ornée de l'anneau pontifical. Nous l'embrassons tous et toutes avec ardeur. Presqu'à chacun et chacune, le Pape adresse quelques mots. Il présente de sa pro-

pre main une médaille portant son effigie et que nous conserverons toujours en souvenir de cet instant inoubliable et de l'Année Sainte.

En même temps, le Souverain Pontife bénissait médailles, chapelets, statuettes que de nombreuses personnes tenaient dans leurs mains.

Après avoir fait rapidement le tour des autres salles, le Souverain Pontife revint dans la nôtre, et s'installa sur son trône.

Il voulait, disait-il, s'honorer de parler à ses bons enfants du Canada, venus de si loin pour voir le chef des fidèles. Et, en effet, dans un beau français, il nous parla pendant au moins un quart d'heure, disant combien il était heureux du pays dont la foi était si consolante et nous recommandant de continuer à pratiquer les réconfortantes vertus chrétiennes et notre sainte religion.

"De nouveau, dit-il, je vais vous bénir tout particulièrement vous et toutes vos familles afin que vous emportiez là-bas une parcelle du grand amour que je porte à tous mes chers enfants canadiens."

Et d'un geste plus grand, plus solennel cette fois, il étend sur nos têtes la Bénédiction Apostolique si précieuse pour les heureux possesseur de la vraie foi.

L'audience était terminée.

Vingt minutes après nous étions dans la grand'Cour où nous attendait un photographe pour nous poser en groupe. Il nous pressait car il était tard et le jour s'assombrissait.

Plus tard, je vis dans un journal québécois une reproduction de cette pose; mais je n'ai pas encore eu le plaisir d'en avoir une copie qu'une amie m'avait fait espérer.

Nous regagnons en hâte notre hôtel, fatigués mais enchantés de la charmante personnalité du pape qui nous avait accueillis avec tant de bonté et d'amabilité.

Il fallut tout de même, le lendemain, faire bloquer nos pauvres chapeaux!

XXI

Parlons encore de quelques monuments, palais, fontaines, colonnes, bains, cirques—Le Capitole, la roche Tarpéienne—Château St-Ange—Quirinal, résidence royale —Monument à Victor-Emmanuel, l'une des plus belles choses au monde—Vieux couvent des Dominicains à Ste-Sabine—La Voie Appienne, les Catacombes

---

Nous étions au 26 mai.

Grâce au téléphone, une auto vient nous prendre à la porte de notre hôtel, et nous voilà partis, dès 8 heures, pour aller rejoindre le Rév. Père Férir au vieux monastère des Dominicains à Ste-Sabine, situé sur une colline à quatre ou cinq milles, je crois, du centre de la ville.

Durant le trajet, nos regards voltigent sur des ruines qui reportent la pensée encore à deux mille ans en arrière, alors que les Césars régnaient en maîtres.

Les Romains étaient passionnés pour les théâtres, les jeux de force et les courses.

Dans les commencements de Rome, les théâtres étaient de bois, ou taillés dans le flanc des buttes.

Ce fut Pompée qui, nous dit l'histoire, construisit le premier théâtre en pierres, dont il ne reste que les soubassements et des portions de murs qu'on distingue parmi des constructions modernes. Avant cela, la plus remarquable salle en bois, celle de Scaurus, comptait 360 colonnes et d'innombrables statues.

Le théâtre Marcellus, dont nous voyons une douzaine d'arcades occupées actuellement par des petites boutiques d'artisans, avait été érigé par l'empereur Auguste, en mémoire de son neveu, 13 ans avant Jésus-Christ, et pouvait contenir 4,000 personnes.

Il y avait à Rome une douzaine de vastes cirques, dont le plus grand était le Circus Maximus où, dit-on, 200,000 spectateurs pouvaient trouver place. Il en reste encore des traces au fond du vallon qui sépare le Palatin de l'Aventin. Il ne s'y donnait pas beaucoup de combats de gladiateurs et de bêtes féroces, ce genre de spectacles étant plutôt réservé aux amphithéâtres comme le monstrueux colisée; mais tout de même l'histoire prétend que des mil-

liers de chrétiens souffrirent le martyre dans les immenses arènes des cirques.

Ce qui était de grande importance aussi dans la Rome antique c'étaient les bains ou thermes. En se rendant du Colisée dans la direction de l'ancienne voie Appienne, après de longues avenues de beaux arbres, de jardins et de champs, les ruines des Thermes de Caracalla se dessinent sur l'horizon. "L'on dirait quelque monstre à la carapace effondrée dont le squelette décharné, tordu, tient encore debout contre le temps. C'est comme une immense ville abandonnée. Les piliers sont gros comme des maisons; on les dirait bâtis avec des tranches de montagnes. Les salles sont grandes comme des places publiques, les passages comme des rues; les morceaux de voûtes tombées, sorte de rochers agglutinés, forment comme des petites tours dans le dédale des massifs. Partout, même aux étages, au-dessus de ces gigantesques arcades, des lambeaux de mosaïques, enfoncées, cassées. Les plus belles ont été empilées, ainsi que les parements de marbre et d'innombrables statues qui ornent des musées aujourd'hui. La décoration de cet extraordinaire monument était aussi somptueuse que ses proportions dépassaient le croyable."

Les Thermes proprement dits avaient 730 pieds de long et 710 de large; 1600 baigneurs y circulaient à l'aise. Bains d'eau froide, d'eau chaude, de vapeur se trouvaient là, et sont parfaitement reconnaissables, surtout par les nombreux tuyaux y amenant la masse liquide, qui provenait d'un aqueduc construit exprès et qui jaillissait du labyrinthe en fusées ou en cascades, retombant dans des bassins de marbre et des vasques de porphyre.

"Autour des trois grandes salles se groupaient d'autres pièces difficiles à déterminer aujourd'hui: la salle des frictions et des massages, des salons d'attente, des vestiaires, des antichambres pour les esclaves, des boutiques, des restaurants, des bibliothèques, salons de lecture, promenoirs; des portiques, des stades pour courir, des jeux de balle, des chambres pour se huiler avant la lutte, des exèdres pour se reposer à la fraîcheur des jardins. On y venait non seulement pour nager, courir et transpirer; mais aussi pour rencontrer ses amis, lire, bavarder, parler art, passer la chaleur du jour. Tout y servait à embellir l'existence des riches oisifs, qui n'avaient d'autre chose à faire que de soigner leur corps et leur esprit. A ce peuple, il fallait des fêtes, des gladiateurs, des poètes, des musiciens, des acrobates; le spectacle du sang et de la mort pour l'émouvoir. Les Romains trouvaient ça naturel."

Les Thermes de Diocletien construits en 305, étaient encore plus grands, paraît-il. Ils pouvaient loger 3000 baigneurs. Deux immenses rotondes ornaient ces bains. L'une est devenue une église, et l'autre est comprise aujourd'hui dans une prison.

* * * *

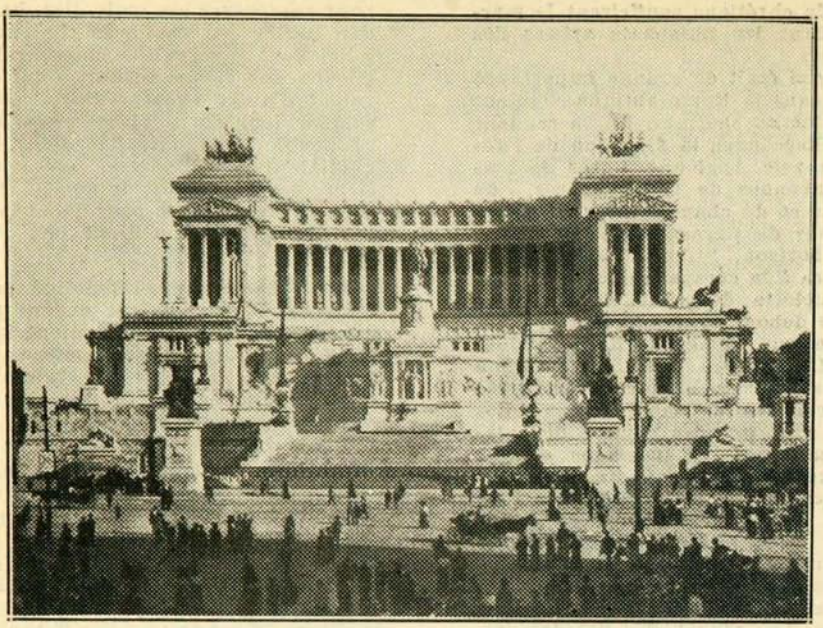
L'un des anciens monuments le mieux conservés aujourd'hui est le château Saint-Ange, construit par l'empereur Hadrien pour en faire son tombeau et celui de ses successeurs. Un superbe pont traversant le Tibre y conduit. Le Tibre est une rivière qui serpente au milieu de Rome et est à peu près large comme notre rivière Androscoggin à Lewiston.

Le pont est orné de plusieurs admirables statues et est, dit-on, l'un des plus beaux des sept ou huit ponts qui, à Rome, traversent la rivière. Il a 1700 ans d'existence.

De l'entrée du pont, le château St-Ange nous apparaît comme une massive tour de pierre ayant 1000 pieds de circonférence. Au temps de sa splendeur il était couvert de marbre et enjolivé de statues et de colonnes également de marbre et de porphyre. Au-dessus s'élève une autre tour sur laquelle se trouvait la statue de l'empereur Hadrien que les barbares détruisirent et dont seule la tête retrouvée est conservée dans le Musée du Vatican. Les statues n'y sont plus, pour se défendre contre les Gaulois le général Bélisaire fit rompre ces ornements pour en jeter les morceaux sur l'ennemi.

Au 17ème siècle, bien des fragments de ces statues furent trouvés au cours de fouilles qu'on pratiqua dans les fossés du château; dans ces débris se trouvaient la tête d'Hadrien, mentionnée plus haut.

La statue de bronze, qui surmonte aujourd'hui l'ancien château, a sa petite légende:



Le Monument à Victor-Emmanuel II

Au sixième siècle après Jésus-Christ, la peste dévastait Rome. Un jour que le pape Grégoire-le-Grand conduisait une procession sur le pont en priant le ciel de soulager son peuple, il eut une vision dans laquelle, au-dessus du château, lui apparut un archange remettant son épée au fourreau. On crut que cela voulait dire que l'oeuvre de destruction était terminée. En effet, le fléau s'arrêta immédiatement et c'est en souvenir de cette vision que le pape fit ériger sur la petite tour la statue de l'Archange, et qu'on rebaptisa ce monument qui avait tour à tour servi de tombeau, de forteresse et de prison.

De notre voiture, nous avons vu le château, mais nous n'y entrâmes pas.

Notre promenade nous conduit aussi à travers la splendide Place Colonne ainsi nommée parce qu'au milieu s'élève la colonne érigée par l'empereur Marc-Aurèle pour commémorer les victoires qu'il avait remportées sur les Marcomans. Elle mesure 100 pieds de hauteur, et est composée de 28 blocs de marbre superposés représentant en relief les nombreux épisodes du règne de Marc-Aurèle. En haut de la colonne était placée autrefois la statue du monarque. Mais, en 1589, on la remplaça par une statue en bronze de St-Paul qui y est encore aujourd'hui.

Dans un autre quartier nous passons devant la superbe Fontaine de Trévi bâtie en 1735 par l'ordre du Pape Clément XII. Elle est alimentée par un aqueduc construit sous Agrippa 19 ans après Jésus-Christ et ayant 15 milles de longueur. Dans l'ancien temps, cet aqueduc déchargeait ses eaux dans les Bains d'Agrippa. La fontaine est un véritable chef-d'oeuvre d'élégance, de grâce et de perfection architecturales. Au centre se trouve la statue de Neptune dans une coquille attelée à quatre gros chevaux de bronze. Aux côtés se voient des groupes de statues représentant la santé et l'abondance; au-dessus Agrippa construisit l'aqueduc et un autre groupe composé d'une splendide fille montrant la source de l'eau aux soldats de l'empereur. La fontaine lance continuellement des miroirs d'eau et

elle est appuyée à la façade d'un riche édifice qu'on appelle Palais Poli.

Un peu plus loin, nous apercevons l'immense Palais du Quirinal qui, depuis la suppression du pouvoir temporel des papes en 1870, sert de résidence au roi d'Italie. Ce palais fut bâti par le pape Grégoire XIII en 1574 sur la place où déjà s'élevait une villa bâtie par Pie IV pour la résidence d'été des papes. La façade n'a de remarquable que la gran de porte flanquée de deux colonnes en marbre soutenant les statues de saint Pierre et de saint Paul. Si l'extérieur n'a rien d'absolument remarquable, l'intérieur par contre est d'une beauté et d'une richesse qui font la gloire de l'Italie et l'admiration des visiteurs.

Sur la place qui s'étend devant le Quirinal se dessine une haute colonne carrée surmontée d'une croix et reposant sur une jolie fontaine ornée de deux groupes de chevaux colossaux et de statues de personnes absolument nues. Ces groupes sont classés parmi les oeuvres les plus précieuses de l'époque impériale et ils se trouvaient jadis à l'entrée des Thermes de Constantin.

Nous passons également devant le Sanctuaire qu'on appelle la Scala Santa. C'est la seule partie existant encore du groupe des édifices qui formaient les anciens palais apostoliques, nous dit le guide.

Des trois escaliers qu'on y trouve intérieurement le central est nommé "Escalier Saint" parce que, selon la tradition, ce sont les vraies marches du Prétoire de Ponce Pilate à Jérusalem et sur lesquelles passa Jésus plusieurs fois pour aller subir son procès.

Elles furent transportées à Rome à l'époque des Croisades.

Des centaines de fidèles montent à genoux ces vénérables pierres bénies par les pieds divins.

Au haut de l'escalier se dresse un impressionnant Calvaire.Au pied, sur de gros pilastres de marbre sont adossés deux superbes groupes, l'un représentant Judas embrassant Jésus, et l'autre représentant Pilate montrant l'Homme-Dieu aux Juifs qui demandaient sa mort.

Tout près de là nous pouvons admirer un autre immense escalier large d'une centaine de pieds à peu près et ayant apparemment une centaine de marches. La base est ornée d'étalages de fleurs admirables et le haut est terminé par une vaste église à deux hautes tours précédées d'une longue colonne terminée par une croix. C'est l'église de la Trinité des Monts. Les majestueuses marches de l'église mènent aussi au Mont Pincio que nous visiterons ce jour-là.

L'église de la Trinité des Montagnes fut érigée en 1500 par la Communauté des Minimes appuyée par Charles VIII roi de France; ensuite les rois et les gouverneurs français n'ont pas cessé de l'enrichir d'oeuvres d'art qui en font un lieu des plus justement admirés de la Rome chrétienne.

Au pied de l'escalier il y a un splendide bassin répandant sa fraîcheur et son élégance artistique sur un petit parc où les flâneurs paraissent très à l'aise.

Nous nous rappelons aussi avoir passé en face du Capitole situé sur une des sept collines sur laquelle fut fondée la première Rome et où se développa la vie politique des Romains. Les groupes de superbes statues et les plantes qui décorent le petit parc en face de ce palais sont d'une beauté artistique de tout premier ordre, mais les édifices eux-mêmes, du dehors, ne nous semblent pas épatants, bien que Michel-Ange lui-même y ait contribué, dit-on. Les statues de Castor et Pollux, au haut de l'escalier sont colossales. Elles doivent avoir trois fois la hauteur d'un homme ordinaire.

Les toits des édifices sont également ornés, le long de la corniche, de statues représentant les principaux législateurs produits par Rome.

Si le Capitole n'est pas très imposant comme architecture, son éloquence historique est immense. Ce fut le théâtre de bien des gloires et de nombreux crimes. Voici ce qu'à ce propos vous pouvez lire dans l'Encyclopédie Larousse: "Capitole, temple dédié à Jupiter, et citadelle, qui s'élevaient sur le Mont Capitolin ou Tarpéien, l'une des sept collines de Rome, et où l'on couronnait les triomphateurs; d'où ces locutions: Monter au Capitole.—Etre conduit au Capitole—triompher, remporter un succès éclatant. Près de là se trouvait la roche Tarpéienne, du haut de laquelle on précipitait les traîtres et les vils criminels, ce qui a donné lieu à cette autre locution.—La roche Tarpéienne est

près du Capitole, pour exprimer que la chute suit le triomphe, et que l'ignominie touche de près la gloire. —Ce mot entre encore dans une autre allusion: les oies du Capitole. Des oies, qui se trouvaient par hasard dans la forteresse investie par les Gaulois, réveillèrent par leurs cris les assiégés sans défiance et leur permirent de repousser un assaut nocturne. Ces animaux furent consacrés aux dieux et conservés dans le Capitole."

C'est là aussi que Brutus harangua la populace après le meurtre de César; et ce fut sur les marches, remplacées par le monumental escalier actuel, que Rienzi (le dernier des tribuns romains) chef d'une insurrection populaire contre la tyrannie des nobles fut tué à la suite d'une émeute, en 1354. Il avait rêvé de ramener Rome à l'état de grandeur qu'elle avait dans l'Antiquité. Il tomba frappé de vingt blessures, tandis que sa jeune et belle épouse, à la fenêtre de leur palais en face, était témoin de cette mort tragique.

De là nous débouchons bientôt dans une vaste place au pied d'une colline couverte d'une masse blanche et or, véritable apparition féerique!

C'est le monument de Victor Emmanuel II érigé en face la Place Venise.

Commencé en 1888, il ne fut terminé qu'en 1911.

C'est le plus grandiose monument érigé à l'Indépendance d'Italie, et probablement ce qu'il y a de plus beau en ce genre au monde.

L'édifice a une hauteur de 215 pieds à peu près et peut-être 400 de façade. On se demande où l'Italie, qui se dit si pauvre, a bien pu trouver l'argent pour ériger ce palais incomparable.

Essayer d'en donner une description serait au-dessus de mes faibles capacités. Aussi je me contenterai d'en publier le portrait qui vous donnera un petit aperçu de ce formidable bijou de marbre blanc, de mozaïque, de bronze, d'or et d'argent.

Ce monument est tellement beau qu'on dirait que les Italiens comprennent son extravagance et en ont honte.

On aurait dit que notre chauffeur avait hâte de le dépasser pour nous empêcher de le voir; mais plus tard, je sortis seul pour aller le contempler pendant quelques minutes.

Nous passons successivement près du palais de justice, masse gigantesque et magnifique, tout à fait moderne aussi; devant le délicieux Palais des Beaux-Arts; non loin du Palais de la Villa Medici, des Palais Borghèse et Albani; sur la magnifique Place du Peuple, sur la Place Navona, près de pyramides, et de restes de tombeaux; sous des portes de la vieille Rome, encore très bien conservées, et dans les environs de monuments et palais nombreux dont la visite nécessiterait des semaines de séjour et dont la description remplirait des volumes.

* * * *

Un peu après 9 heures, nous étions sur la côte Aventin, où depuis des siècles se trouve le monastère des Dominicains fondé par St-Dominique et dont les entourages sont occupés aussi par plusieurs autres vieux couvents et temples.

Le Père Férir nous attendait près de la porte avec un vieux religieux de ses amis, le Père Vanscot, qui avait parcouru le monde et allait nous faire visiter l historique Santa Sabina, datant de près de 700 ans, paraît-il, et étant la première église construite à Rome par les Dominicains; nous le croyons, car c'est bien ancien si l'on en juge par les décorations, par la disposition du monastère, par l'ameublement des cellules avec leurs vieux poêles et meubles antiques, etc.

Apparemment monastère et église forment une même construction assez considérable.

On y voit des vestibules et des portes datant du 5ème siècle, ornés de reliefs primitifs.

Ce qui distingue la chapelle, c'est qu'elle est brillamment éclairée, qualité qu'on ne peut pas trouver dans la plupart des autres églises de l'Italie ou même du reste de l'Europe. La lumière abondante vient d'une rangée de larges fenêtres situées au-dessus des superbes arcades des côtés supportées par de splendides colonnes cannelées et couronnées par de très beaux chapiteaux.

Les mosaïques de Ste-Sabine sont précieuses par leur grande ancienneté, ainsi que les fresques de l'abside.

On y voit aussi plusieurs tombeaux très curieux de moines qui ont illustré l'Ordre, notamment le sépulcre du cardinal Bichi, qui serait

digne de figurer parmi les célèbres tombeaux des autres grandes églises; et aussi celui du cardinal d'Aussia.

Ce qu'il y a de plus intéressant à Ste-Sabine c'est la cellule dans laquelle vécut saint Dominique.

Elle est convertie en chapelle que les religieux d'aujourd'hui entretiennent comme un bijou précieux. Nous avons eu le bonheur d'y réciter une courte prière et de nous agenouiller sur les dalles où le grand saint lui-même s'agenouillait si souvent.

On nous montre aussi un délicieux autel où St-Pie V venait quelquefois dire la messe.

Dans le magnifique jardin du monastère on nous indique un oranger sous lequel, paraît-il, saint Dominique aimait à venir prier. Il faut, on le voit, que ces arbres-là vivent très vieux!

De Sainte Sabine, nous nous dirigeons vers les Catacombes, distance assez longue que nous allons faire en prenant bientôt l'historique voie appienne existant encore telle qu'au temps de César et où circulèrent tant de fois les légions romaines revenant triomphalement de leurs conquêtes contre les ennemis.

* * * *

Pendant que notre auto nous emporte vers le cimetière des premiers chrétiens, disons quelques mots des origines de Rome.

La statue d'une louve allaitant deux enfants et qu'on voit sur plusieurs monuments de Rome se rapporte à la fondation de cette ville.

La légende mythologique nous dit en effet qu'une vierge vestale du nom de Sylvia ou Ilia, fille de Numitor, roi d'Alba, devint par la grâce du dieu Mars, mère de deux jumeaux, Romulus et Remus, qui furent condamnés à être jetés dans la rivière Anio par Amulius, le frère usurpateur de Numitor. On déposa les enfants dans un panier que le courant emporta au pied de la côte Palatine où il s'accrocha à un figuier. Là une louve les allaitait et un becquebois (pic-bois) leur apportait des béquées. Ils furent trouvés par Faustus, un berger du roi, qui les recueillit chez lui et fit leur éducation. Lorsqu'ils devinrent hommes, ils organisèrent une bande d'audacieux camarades, culbutèrent Amulius et réinstallèrent Numitor sur son trône. Ensuite, ils résolurent de fonder une ville selon l'idée de Romulus qui commença immédiatement à en élever les murs.

Cela se passait 753 ans avant Jésus-Christ.

Le désaccord se mit entre les deux frères et Romulus tua Rémus.

Afin de peupler la ville qu'il voulait fonder, Romulus en fit un refuge pour tous les déclassés et les proscrits qui arrivèrent de partout.

Ils manquaient de femmes, cependant.

Romulus organisa une fête et y invita les Sabins, ses voisins, avec leurs femmes. Au milieu du festin, il se jeta sur eux avec ses compagnons et leur enleva leurs femmes et filles qu'il amena dans la nouvelle ville: Rome. Les Sabins s'organisèrent et, plus tard, ils marchèrent contre les ravisseurs. On allait en venir aux mains, quand on vit les Sabines accourir éperdues, tenant entre leurs bras leurs enfants, et se jeter entre leurs pères et leurs époux.

Et la paix se fit. Rome allait grandir et devenir la reine de l'univers.

La ville d'aujourd'hui s'étend de chaque côté de la rivière Tibre qui coule du nord au sud en faisant deux courbes. Elle est construite entre et sur une douzaine de collines qui ont pour noms: Janicule, Vatican, Capitolin, Palatin, Esquilin, Aventin, Quirinal, Viminal, Coelio, Pincio, Citorio et Testaccio. (La Rome d'autrefois s'appelait ville aux sept collines).

Rome fut tour à tour empire et république.

L'empire romain était déjà en décadence lorsqu'il fut enfin renversé par les Hérules, peuplades barbares venant de la Germanie.

Au moyen-âge elle devint la ville des papes, sauf pendant la résidence des papes à Avignon (France) de 1309 à 1377. Rome est la capitale du monde chrétien depuis cette dernière année.

L'ancienne Rome était entourée de murailles ayant, dit-on, 14 milles de long et percées de 12 portes. Ces murailles et portes subsistent encore en grande partie de nos jours.

La population de Rome au temps de l'empereur Trajan était, croit-on, d'environ 2,000,000.

Pour sortir de Rome et prendre la Voie Appienne, nous avions passé sous l'immense Porte Saint-Sébastien ainsi nommée parce que ce saint fut martyrisé près de cet endroit en l'an 288. "Dénoncé comme chrétien, il fut percé de flèches et laissé pour mort. Rappelé à la vie, il alla se placer sur le chemin de l'empereur, auquel il reprocha sa cruauté. Arrêté de nouveau, il fut cette fois fustigé jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups."

Nous voici enfin dans la Voie Appienne, la reine des routes romaines, construite par le vieux Claudius, 300 ans avant Jésus-Christ et qui est encore en bon état, bien qu'on ait été obligé de la restaurer sur plusieurs points.

Elle n'est pas beaucoup plus large qu'une de nos routes de campagne. Au temps de la splendeur romaine, elle se prolongeait jusqu'à Brindisi sur la Méditerranée, distance de 300 milles environ. Elle ouvrait aux Romains les avenues de la Grèce et de l'Orient. La route était construite de grosses pierres carrées cimentées sur une plateforme élevée; mais comme je le dis plus haut, aujourd'hui elle ressemble à un chemin de campagne ordinaire.

Au loin nous apercevons comme des rangées de géants de pierre, les restes des aqueducs. Les Romains les construisaient au-dessus du sol. Ce sont de hautes arcades épaisses ressemblant à des fortifications. Sur les arcades étaient posés des tuyaux ou conduites de ciment étanches par où l'eau venant des montagnes, quelquefois de plus de 50 milles, alimentait Rome. Plusieurs portions de ces aqueducs servent encore aujourd'hui.

Un petit chemin de traverse nous conduit aux Catacombes à l'entrée desquelles nous arrivons en quelques minutes.

Les Catacombes sont d'immenses souterrains où les premiers chrétiens enterraient leurs morts, car l'Eglise primitive, ainsi que celle de nos jours, défendait de brûler les morts comme c'était alors la coutume romaine. Nous croyons à la résurrection de la chair, et les premiers chrétiens attachaient une extrême importance à leurs sépultures, parce que le corps doit revivre avec l'âme et partager son immortalité.

Il n'y a pas bien des siècles qu'on a commencé à fouiller dans cette immense nécropole où sont enterrés des papes, des évêques, des milliers de martyrs, des millions peut-être de fidèles, car on y a enterré près de 800 ans durant paraît-il.

L'entretien des Catacombes est confié à un groupe de trappistes dont le monastère est près de là.

Déjà une quarantaine de personnes, dont une trentaine de jeunes Françaises, attendent leur tour pour descendre dans la terre à une quarantaine de pieds de profondeur sous la conduite d'un religieux qui doit nous expliquer.

Si je me rappelle bien, l'entrée coûte deux francs et au petit magasin de souvenirs, dont les religieux doivent retirer de beaux bénéfices, on nous donne des petites bougies pour éclairer notre route, bien que les souterrains soient pourvus d'électricité.

Bientôt, une fournée de visiteurs sort de la massive porte de pierre qui conduit aux souterrains, et nous la remplaçons, l'un devant l'autre car les escaliers sont étroits.

De fait c'est une longue succession de couloirs de chaque côté desquels, dans une espèce de tuf, les tombeaux sont superposés à 10 ou 12 pieds d'épais. De place en place les couloirs s'agrandissent; ce sont des cryptes de grands personnages, car sans doute les riches pouvaient avoir des places distinguées. Il y a aussi de nombreuses chapelles où se voient des autels de pierre sur lesquels on tenait les offices religieux où les premiers apôtres parlaient aux fidèles, et où on célébrait les premiers sacrifices divins. On nous montre des vieux cercueils où reposent des ossements noircis, des restes de crânes, de tibias, etc. Les parois portent de nombreuses inscriptions gravées dans la pierre. Il y en a en grec, en juif, en latin (qui était, comme on sait la langue des Romains). Parmi les inscriptions, se voient des signes: oiseaux, poissons, haches, ossements croisés, monogrammes, fleurs, nids, coeurs; pas de croix, car le gibet d'infamie n'avait pas encore été adopté comme emblème de souffrance et de résignation par les chrétiens. Quelques inscriptions ont été traduites en français: "Sofronie, vis en Dieu.—Saints martyrs, souvenez-vous de Dionysius.—Vis dans le Christ et prie pour nous.—Que ton âme soit heureuse et prie pour tes enfants."

Nulle part, a dit un écrivain, n'éclatent aussi clairement la croyance à l'immortalité de l'âme, qu'affirmaient déjà divers philosophes de l'antiquité, et cette douce solidarité de la grande famille humaine qui, pardessus le fossé de la tombe, établit entre les vivants et les morts un lien de commune charité.

Il y a aussi de nombreuses inscriptions taillées sur les parois par les visiteurs, mais aujourd'hui ces inscriptions sont absolument défendues. On doit respecter ce lieu sacré entre tous.

Il y a des cryptes splendides et très bien conservées.

Les premiers chrétiens ne furent pas troublés d'abord par les païens, mais dès que les autorités connurent ces endroits secrets, les soldats y pénétrèrent souvent pour exterminer tous ceux qu'ils pouvaient saisir. C'est ainsi qu'on voit une chambre où saint Sixte II fut décapité sur son siège épiscopal par les soldats de l'empereur. Notre guide nous montre d'autres endroits où furent égorgés des évêques et autres saints; des endroits où l'on baptisait les païens désirant devenir chrétiens et prêts à subir le martyr.

De nombreuses tombes sont vides, les papes ont retiré les corps de milliers de fidèles, dont des inscriptions démontraient qu'ils étaient morts martyrs, pour les ensevelir dans les différentes églises du monde catholique ou les déposer sous les autels à la vénération des générations futures.

On nous montre l'endroit où on découvrit en 1599 le corps très bien conservé de sainte Cécile, vierge et martyre romaine, qui avait eu le cou tranché par ordre d'Alexandre Sévère en l'an 230. Son corps repose aujourd'hui sous une admirable chapelle dans l'église de Ste-Cécile que nous allions visiter plus tard. Il est dans la même position qu'on le trouva. Un riche Américain témoin de ce prodige, se convertit au catholicisme, et fit ériger dans les catacombes une reproduction exacte en marbre blanc du corps de la patronne des musiciens. Le corps repose sur le côté droit, revêtu d'une longue robe blanche, les mains liées en avant, la tête retournée, un sillon rouge au cou montrant l'endroit où le glaive avait tranché, et la chevelure étendue comme dans une mare de sang. Une coquette chapelle illuminée entoure ce dépôt sacré, retrouvé presque intact après plus de 1360 ans. Sainte-Cécile, nous dit l'histoire, était une grande dame qui s'était convertie et avait converti son époux Valérien.

(Sainte Cécile, VIERGE et martyre, quoique mariée! Si elles étaient toutes aussi "entêtées" que le fut sainte Cécile, dans une quarantaine d'années la terre ne serait plus qu'une vaste catacombe).

Malgré l'émotion qui nous étreignait le coeur, nous sommes heureux, après une heure environ, de sortir de ces souterrains où la fraîcheur nous envahissait, et où nous vivions par la pensée avec ces millions de morts qui, il y a deux mille ans, vivaient et respiraient comme nous et qui connurent des souffrances dont nous serons toujours, espérons-le, exempts dans notre âge de tolérance marchant de plus en plus vers l'amour parmi tous les hommes de bonne volonté.

XXII

La voie des tombeaux romains—Un cortège triomphal au temps des Césars—Les aqueducs de Rome—Sur le Mont Pincio—Encore quelques belles basiliques—Les Musées du Vatican—"Moïse" et Chapelle Sixtine de Michel-Ange—Ce que devait être Rome au temps de sa splendeur

---

En sortant des Catacombes nous reprenons la Voie Appienne, toujours vers le sud.

Nous sommes presqu'en pleine campagne, dans la région des anciens et fastueux tombeaux nombreux qui bordaient la grande voie et dont on voit encore bien des ruines intéressantes.

(Notre guide nous dit qu'on a déjà compté près de 30,000 ruines de tombeaux sur des milles de distance. Ils furent autrefois de magnifiques spécimens de l'art romain, la plupart ornés des statues des personnages qui dormaient le dernier sommeil; décorations et statues ont été dérobées des sépulcres pour orner les monuments des vivants dans les villes et musées de l'Italie moderne.)

Les plus grands, riches et puissants Romains avaient pour ambition d'abriter leurs cendres sous de somptueux tombeaux le long de la Voie Apienne. Sur le marbre, le bronze, le porphyre, le granit ils faisaient graver leurs noms et états de service afin de se conserver dans la mémoire des générations à venir.

Parmi ces restes d'un passé glorieux, on nous montre comme grande curiosité la tombe de Coecilia Metella, immense tour ronde qui ressemble plutôt à une forteresse, ayant environ 75 pieds de haut, au moins 200 pieds de circonférence et 65 de diamètre. Elle ressemble tellement à une forteresse qu'au XIIIe siècle les Gaetani s'y embusquèrent et la garnirent de créneaux qui, comme une guirlande, couronnent encore aujourd'hui le tombeau.

Du côté de la route, la tour est en assez bon état, mais du côté opposé elle est en partie démolie, et près des amas de pierres dégringolées sous la poussée des siècles boeufs et vaches paissent tranquillement au moment où nous passons.

La tombe de Metella est, dit-on, la plus belle ruine de cette grande nécropole.

Cette partie de la célèbre Voie Appienne est bien mélancolique aujourd'hui, mais comme elle devait être belle lorsque ces milliers de sépulcres étaient dans leur splendeur et qu'entre ces deux rangées de monuments défilaient les victorieuses légions romaines revenant de quelques conquêtes lointaines!

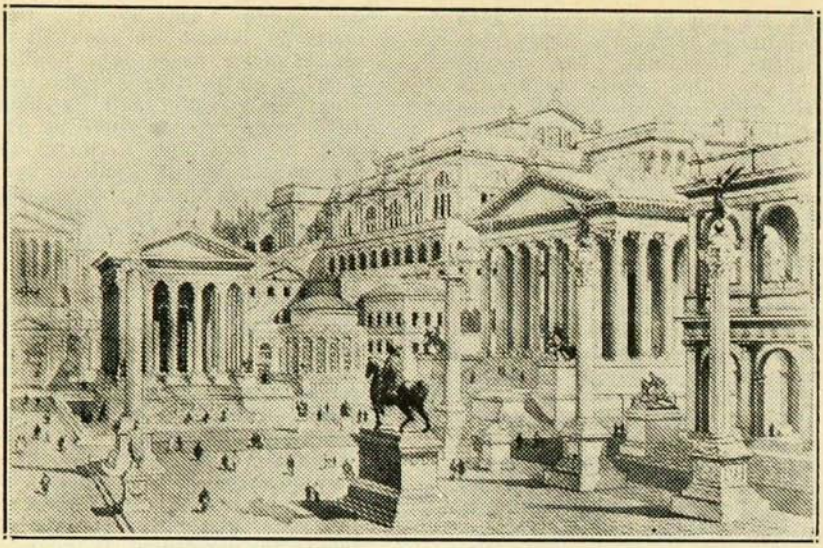
L'ombre des morts, qui avaient connu la gloire militaire, eux aussi, devait tressaillir de joie en voyant défiler leurs successeurs chargés de butin, traînant leurs malheureux prisonniers de guerre et apercevant déjà la ville, pour laquelle ils venaient de combattre, illuminée et enrubannée pour recevoir ses fils triomphants.

Ces jours-là, Rome entière était debout. Tout le Forum frémissait sous une foule humaine.

Un écrivain nous fait ainsi la description d'un retour de troupes victorieuses:

"Des estrades dressées, partout où le permet un recoin, sont chargées à rompre; sur les marches et plates-formes des temples, sous les portiques, l'on se serre, l'on se hausse pour mieux voir; à chaque aspérité se suspend une grappe vivante. Les toits même des basiliques ont été envahis: une marée de têtes s'agite sous un ciel d'une remarquable splendeur. Enfin, le cortège triomphal paraît sous l'arc de Titus: un tonnerre éclate et le défilé descend la Voie Sacrée; d'abord les trompettes d'airain et ces grands cors de corne ou de bronze, dont le pavillon s'épanouit bien haut; puis des chariots chargés de dépouilles, des plates-formes portatives, montrant aux yeux de la foule des vases d'or, d'argent et d'ivoire ciselés, oeuvres de merveilleux artistes; des pièces d'orfèvrerie éblouissantes, des statues d'or, de bronze, de marbre, arrachées au secret des temples et des palais. De larges écriteaux, portés par des soldats, indiquent la valeur et la nature des objets. Alors, s'avance un grand taureau blanc, aux cornes superbes, chargé de bandelettes, une housse brodée sur ses larges épaules; les victimaires le conduisent pour le sacrifice.—Voici, par groupes: les étendards, les trophées enlevés à l'ennemi, les chefs

vaincus, les princes prisonniers avec leur famille et la théorie lamentable des captifs enchaînés. Des statues figurent les villes prises; de grands tableaux représentent des épisodes de batailles; des éléphants, bêtes de combat formidables, portent sur leurs dos de véritables forteresses chargées de guerriers; enfin, derrière les licteurs, aux faisceaux couronnés, dans une escorte d'apothéose, l'empereur paraît sur son char d'ivoire incrusté de pierreries, traîné par quatre chevaux. Une Victoire tient une couronne d'or suspendue au-dessus de sa tête.—Au milieu des acclamations de ce peuple tueur, le cortège est arrivé au pied du Capitole; les premiers rangs contournent le temple de Saturne et montent la pente sacrée. Alors un triste groupe se détache, entraîné par les valets du bourreau, du côté de la prison Mamertine. De malheureux prisonniers vont expier le crime d'avoir été vaincus. Pour ce peuple implacable, le sang est le ragoût nécessaire du triomphe.—Derrière l'empereur toute l'armée défile: état-major, chefs d'armée, de légions,de cohortes, reconnaissables au manteau écarlate qui flotte sur leurs épaules; leurs ceinturons, glaive à gauche, étincellent. Puis la garde, dans un éblouissement; prétoriens au cimier hautain, cavaliers cuirassés d'or et casqués d'argent, Germains et Bataves, centaures barbares attachés à la suite impériale, la cavalerie, par escadrons, queues de cheval flottant au casque, thorax bardé de fer et d'acier, lance d'une main, bouclier de l'autre, ceux-ci enveloppés d'un corselet recouvert de lamelles en corne ou en métal, comme les écailles d'un poisson; d'autres scintillants comme des serpents métalliques; et poussant le reste, la lourde masse des cataphractes, enveloppés d'une cotte de maille, de la tête aux pieds, l'homme et le cheval.—Parthes et Sarmates forment la cavalerie auxiliaire; les Daces, les archers numides à la tête bronzée, sur laquelle s'agitent des plumets aux vives couleurs, les cavaliers maures (organisés par Trajan), sur des chevaux sans bride, ni selle, les meilleurs cavaliers du monde.—Alors défile, avec les machines de guerre, l'infanterie des légions: chaque légionnaire, défendu par un corselet en lames de cuir épais, le casque surmonté d'une sphère ou d'une boucle, tient en main le javelot ou pique d'assaut; un baudrier passé sur l'épaule soutient le glaive à droite; l'autre main tient un bouclier fait de lames de bois recouvertes d'étoffe et de cuir, que resserre une bordure d'acier; les boucliers de couleurs variées, sont chargés de guirlandes, de foudres ailés. Puis viennent les auxiliaires de toutes sortes: archers, frondeurs, troupes armées de massues... Il semble que cela ne finira jamais. A la tête des compagnies, flottent les plumes ondoyantes des centurions, portant à la main leur baguette de commandement, la poitrine chargée de lourdes décorations.—Tout cela s'avance au son des fanfares, comme une avalanche ordonnée, mais irrésistible; les soldats chantent, parlent à la foule; beaucoup portent des branches de laurier, d'autres s'en parent le front; et par-dessus la vague mouvante des têtes, les guidons des manipules, les draconnaires à flamme rouge, les enseignes des cohortes, les aigles des légions conduisent l'interminable défilé jusqu'au Capitole.—De là-haut le spectacle est féerique. Dans une atmosphère toute vibrante de la fièvre d'un peuple, Rome déroule à perte de vue ses temples, ses portiques, ses palais.—Du côté du Forum, l'oeil hésite, ébloui: aux frontons des temples de la Concorde, de Vespasien, de Saturne, les statues découpées dans l'air libre, dardent des flèches d'or. Voici la Curie, la tribune aux harangues piquée de rostres d'airain, de colonnes et de statues; les portiques de porphyre de la basilique Aemilia, ceux de marbre de la basilique Julia; le parvis du temple de Castor et Pollux, chargé de sénateurs et de chevaliers en costumes d'apparat; le temple de Vesta, sanctuaire vénéré de la vieille Rome; à gauche, les splendeurs des forums de Trajan, de César, d'Auguste, de Nerva, de la Paix, temples et musées bondés de chefs-d'oeuvre. A droite, le Palatin, titanesque entassement de marbre (palais de Caligula, de Tibère, d'Auguste, de Domitien, de Septime-Sévère) qui semble vouloir escalader le ciel.—En arrière, sur le Champ de Mars, qu'allument les feux du couchant: le portique d'Octavie, le cirque Flaminius, le théâtre de Pompée, le Panthéon et les thermes d'Agrippa, la colonne de Marc-



Reconstitution vraisemblable du Forum Romain, côté du Palatin

Aurèle, dont la hautaine silhouette perce l'azur; bien loin, le mausolée d'Auguste, sur l'horizon, etc., etc. —Dans le prolongement du Forum, l'énorme basilique de Constantin, le gracieux temple de Vénus et Rome, l'Arc de Titus dont la pure arcade se découpe sur la masse du Colisée; tout près, l'Arc de Constantin; sur les flancs du Coelius et de l'Esquilin, le temple de Claude, les bains de Titus et de Trajan; dans la vallée à droite, le Grand Cirque; enfin, perdue dans l'éloignement et encore grandiose, la carapace des thermes de Caracalla, dernier mot du fabuleux et de l'orgueil romain.—Il semble que jamais ville au monde ne pût, sous le même regard, offrir un pareil spectacle."

Hélas! c'était sans doute bien beau pour les Romains, mais pas aussi amusant pour les peuples qu'ils amenaient en esclavage ou pour les égorger.

Que de spectacles grandioses si bien décrits par l'écrivain français, se déroulèrent sur cette Voie Appienne que nous parcourions quelque vingt siècles plus tard et qui s'offraient à notre pensée!

* * * *

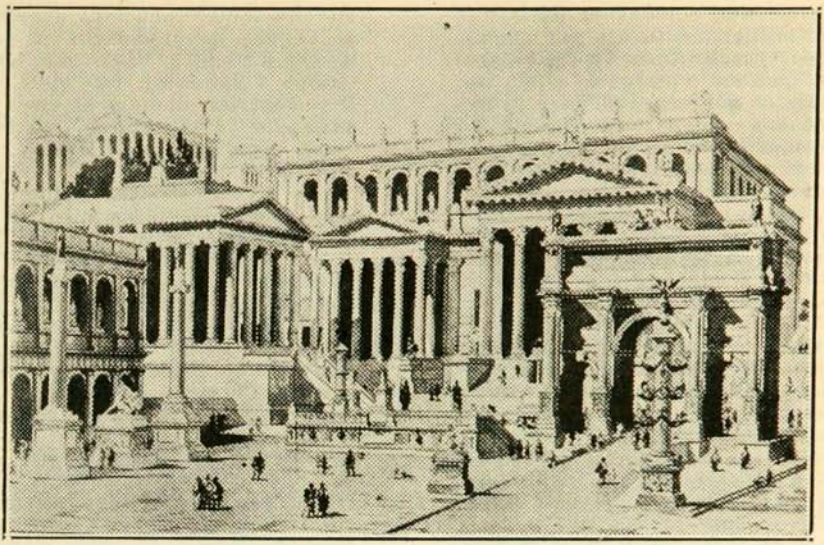
Aujourd'hui, sur cette route témoin de tant de splendeurs, on rencontre de rares automobiles remplies de touristes comme nous, des petites voitures pleines de légumes et fruits traînées par des ânes ou des petits chevaux, quelques bicyclettes et des piétons, car on marche beaucoup en Italie comme dans toute l'Europe.

Les Arcades que nous continuons à voir dans les environs sont les restes des aqueducs qui allaient dans les montagnes capter pour la ville les eaux saines et abondantes dont elle avait besoin pour alimenter ses bains et ses fontaines. L'approvisionnement d'eau devait être immense, car sous Trajan on compta jusqu'à neuf aqueducs. Les travaux hydrauliques des Romans n'ont pas été dépassés en Europe.

Aujourd'hui encore, Rome compte quatre aqueducs qui donnent à la ville une moyenne de 110 gallons d'eau par tête, tandis que Londres n'en a que 10 gallons et Paris 70 par jour. On dit que c'est la ville la mieux pourvue d'eau au monde.

Pas étonnant qu'il y ait tant de belles fontaines avec abondants jets d'eau à Rome (en effet, on n'y compte pas moins de 28 fontaines monumentales dans les différents carrés et parcs, et plus de 300 abreuvoirs monumentaux.

Bientôt, nous allions quitter la Voie Appienne pour rentrer en ville,



Reconstitution vraisemblable du Forum Romain, côté du Capitole

en nous rappelant encore par la pensée que ce fut par cette route que défila la procession amenant à Rome le corps d'Auguste pour y être inhumé, que ce fut sur ce chemin que les Romains triomphants, traînèrent captive la malheureuse Zénobie, reine de Palmyre; que c'était par là qu'en allant à ses palais de Naples, Néron était suivi d'un cortège de mille chars, et que sa femme Poppée se faisait constamment accompagner d'un troupeau de 500 ânesses, dans le lait desquelles elle se baignait pour, disait-elle, conserver sa beauté, ce qui n'empêcha pas le cruel Néron de la tuer d'un coup de pied; par cette route également d'où saint Paul vit pour la première fois la Ville Eternelle, où il se rendait pour prêcher la religion nouvelle, qui allait faire de Rome le centre de la chrétienté.

* * * *

En laissant la Voie Appienne, notre auto nous dirige sur la fameuse colline du Pincio, qui est le plus somptueux endroit de promenade pour les riches Romains d'aujourd'hui. De là, le point de vue sur la ville est magnifique.

Là, assis sur de confortables bancs, au milieu d'arbres splendides, de belles allées bordées de fleurs, de statues et près d'un grandiose monument (à Garibaldi, je crois) on peut rêver tout à l'aise sur les gloires et les horreurs d'antan. De fait, sur cette fameuse esplanade se déroulèrent bien de terribles événements.

Du haut de la colline, le regard plonge sur l'admirable Place du Peuple au centre de laquelle s'élève un superbe obélisque égyptien que les Romains extorquèrent au pays des Pharaons et qui est peut-être deux mille ans plus âgé que tout ce qu'il y a à Rome.

Il paraît que sur cette colline on voyait au Moyen-âge, le fantôme de Néron flotter comme une âme en peine au-dessus de ces endroits où ses crimes avaient fait frémir l'humanité jusqu'à ce qu'enfin il commanda à un de ses esclaves de lui percer le ventre avec son glaive.

C'est sur le Pincio aussi que, plus tard, la princesse Borghèse (soeur de Napoléon) vit un de ses admirateurs poignarder son rival, si près d'elle que le sang de l'imprudent amoureux rougit les panneaux du carrosse princier.

Pendant que nous étions assis au pied du monument pour photographier nos binettes, nous sommes accostés par cinq ou six camelots qui vendent aux touristes des gentils souvenirs.

A nous cinq nous avons dû laisser là un millier de francs au moins, car nous y achetâmes un lot de très jolies petites mosaïques pour nos familles et nos amis. Si nous avions écouté les supplications mielleuses des camelots nous aurions presque vidé nos minces bourses. Ils nous demandaient 3,000 francs tout d'abord, mais à force de marchander nous nous en tirâmes pour le tiers.

On voit par là, comme le touriste doit être prudent s'il ne veut pas se faire écorcher!

* * * *

Notre promenade se termine par la visite de quelques-unes des principales basiliques et églises. Entre autres:

St-Paul-hors-les-murs, construite au temps de Constantin, renouvelée à la fin du 4ème siècle, et plus tard. C'était alors la plus grande église. Elle a presque 400 pieds de long, 200 de large et 80 de haut. A l'extérieur le portique est supporté par 14 superbes colonnes de marbre d'une trentaine de pieds de haut, environ 4 d'épais, rondes, d'une seule pièce et couronnées d'admirables chapiteaux. A l'intérieur, 80 colonnes, dans le même genre, en granit du Simplon, dessinent cinq nefs autour desquelles, au-dessus des chapiteaux des colonnes il y a des médaillons en mosaïque représentant les portraits des papes. J'ai compté 140 médaillons remplis, et il y a encore de la place pour en mettre beaucoup d'autres. Le plancher est en mosaïque de marbre. Le plafond est chargé de splendides panneaux d'or. On dirait plutôt un palais qu'une église. L'ensemble éblouit par son opulence et sa grandeur. La basilique s'élève sur le tombeau de saint Paul. L'empereur Constantin y fit déposer le corps du martyr dans un splendide sarcophage qui existe encore aujourd'hui. Les mosaïques de l'arc principal fait en 440, représentent la rayonnante image de Jésus entourée d'une auréole au milieu des Evangélistes.

La basilique St-Laurent, construite également par Constantin, s'élève sur le tombeau de Laurent, martyr. Derrière l'abside est inhumé le pape Pie IX dans un tombeau de marbre blanc. L'église abrite un petit cloître autour d'un jardin planté d'orangers. Sous les galeries du cloître, il y a des fragments antiques qui attirent l'attention, tandis que quelques capucins, desservants de l'église, se promènent en priant. A côté s'étend le vaste cimetière du Campo Verano. En face de l'église, il y a un joli monument assez haut surmonté d'une statue en bronze (celle d'un pape sans doute). Ce monument ressemble à celui de Wolfe sur les Plaines d'Abraham à Québec, et son piédestal est entouré d'une clôture élégante en fer forgé.

La basilique Ste-Pudentienne n'est pas immense, mais c'est une belle oeuvre de l'art chrétien primitif. Il paraît qu'elle fut construite dans la maison même du sénateur Pudens qui, selon la tradition, fut l'ami et l'hôte de saint Pierre.

La basilique Ste-Cécile est située, dit-on, sur l'emplacement de l'ancienne maison de la sainte, vouée au culte par saint Urbain, dès le IIIème siècle. Sous un beau maître-autel soutenu par des colonnes de marbre violet, la belle statue de sainte Cécile est étendue; on la dirait vivante. C'est au-dessous que repose le corps de la martyre trouvée dans les catacombes, comme je l'ai déjà raconté.

La basilique St-Jean de Latran s'élevait à côté du palais que Constantin céda au pape Sylvestre et dont plusieurs pontifes firent leur résidence. Elle fut détruite par un tremblement de terre, mais restaurée au XVe siècle. Le baldaquin formait une pièce d'orfèvrerie colossale, unique au monde." Le faîte, en argent battu, montre en avant l'image du Sauveur assis sur une chaire, mesurant 5 pieds et pesant 120 livres; autour, les douze apôtres, chacun 5 pieds et pesant 90 livres, avec des couronnes d'argent très pur; sur l'arrière, l'image du Sauveur assis sur un trône de 5 pieds et pesant 140 livres, entouré de quatre anges en argent ayant des pierres précieuses dans les yeux. A la voûte s'étend un or très pur d'où pend un lampadaire de même métal. Les sept autels du temple sont d'argent, les vases sacrés incrustés de pierres fines. Le baptistère encore séparé de la basilique, était aussi somptueux qu'elle. Il y avait une coupe d'or dans laquelle brûlaient, au jour de Pâques, 200 livres de parfum." Derrière l'église, il y a également un cloître et un jardin au milieu duquel une jolie fontaine. C'est dans cette église que se voit le tombeau de Léon XIII.

Basilique St-Pierre-aux-Liens, colonnes grecques de 24 siècles, dit-on. Il y en a en marbre noir, provenant des châteaux de Néron. Baldaquin du grand autel reposant sur quatre colonnes de marbre oriental. On y voit un siège de marbre ayant appartenu à l'empereur Titus. C'est surtout pour admirer la vraie statue de Moïse, le plus grand des chefs-d'oeuvre de Michel-Ange, qu'on visite St-Pierre-aux-Liens.

La statue du grand législateur juif semble vivante.

On dit qu'après l'avoir terminée après de longues années de travail, Michel-Ange se campa devant elle en lui disant:

"Maintenant, parle donc!"

On se demande tout de même comment Michel-Ange a bien pu savoir que Moïse était si beau et avait une barbe si magnifique.

La statue de Moïse mesure une dizaine de pieds de haut et fut taillée dans un bloc de marbre tout d'une pièce. Il est représenté assis tenant sur son genou droit le livre de la loi qu'il donna au peuple israélite.

Le guide nous montre une plaque de pierre où, dit-il, on plaçait la main des menteuses pour la leur couper. "S'il fallait, ajoute-t-il, couper aujourd'hui les mains de toutes les menteuses, il ne resterait plus de femmes en Italie."

* * * *

Vers 4 heures, nous quittons le R. P. Férir pour rentrer à notre hôtel et lui pour retourner au couvent de Ste-Sabine.

Cependant, comme le dîner n'a lieu qu'à 8 heures, M. Sacré et moi, nous voulons visiter un peu de la ville moderne.

Nous sautons dans un tram qui nous conduit sur de beaux boulevards en face de maisons modernes très somptueuses et nous dépose vis-à-vis d'un grand parc.

"C'est le Jardin Zoologique, nous dit le conducteur; allez le visiter, vous ne le regretterez pas."

En effet, ce fut, en son genre, l'une des plus jolies choses que nous ayons vues en Europe, et Rome a certainement raison d'être fière des habitations qu'elle a installées pour son admirable collection d'animaux sauvages.

Le jardin est situé sur la propriété Villa Umberto Ier. L'entrée principale est considérée comme une belle oeuvre d'architecture décorative.

Chaque groupe d'animaux est installé dans des endroits qui donnent à ces innocents captifs l'illusion complète du pays où ils vivent à l'état sauvage, et, très bien nourris, ils semblent être heureux.

Parmi les éléphants il y en a deux qui n'ont pas moins de 10 pieds de haut. Il y a trois sortes d'éléphants qui se distinguent par la forme des oreilles et des yeux. J'appris les noms de trois d'entre eux, très friands de cacaouettes (peanuts): Roméo, Pluto, Toto. (En Italie, la majorité des mots se terminent en o, en i, en a, en e ou en u, apparemment).

On y voit un gigantesque hippopotame, des girafes, chameaux, zèbres, mouflons, lamas, ours blancs, ours noirs, tigres, léopards, lions, loups, serpents, canards, cygnes, flamands, hiboux, paons, etc., etc., car le jardin est sillonné de beaux petits lacs, de petits îlots, d'arbres, de bosquets, de fleurs, de grottes qui donnent l'illusion d'un pays sauvage.

Lions, ours et tigres sont dans des petites montagnes, en liberté apparente. Rien à l'oeil n'indique qu'ils sont en captivité. Mais en réalité ils sont isolés par de larges fossés invisibles pour les yeux du visiteur, et que les bêtes ne peuvent franchir, bien qu'un lion ou un tigre puisse, affirme-t-on, faire des bonds de 25 à 30 pieds.

Après le dîner, le théâtre nous attire, bien que ce genre d'amusement ne soit pas nombreux à Rome, qui est plutôt une ville religieuse.

Nous allons nous échouer au théâtre Eliseo où l'on donnait une revue-opérette. La musique était jolie, car on chante admirablement dans ce pays, mais quant au parler, c'était du mystère pour nous. On pouvait voir tout de même que les actrices n'étaient guère plus vêtues que les nombreuses statues-nudités qui ornent partout la ville. On y représentait une loterie aux baisers qui nous a parue fort croustillante. Franchement, les théâtres romains sont aussi effrontés que ceux de Paris ou de New York. L'intérieur de cette salle est assez joli avec ses quatre splendides galeries en bronze. Entre les actes, c'est comme ailleurs en Europe. Les spectateurs quittent leurs sièges et se

répandent dans les cafés et salles de danses qui les entourent. Une clochette les rappelle lorsque le rideau est de nouveau prêt à se lever.

Le lendemain, devant être notre dernière journée à Rome, nous nous proposions de visiter les musées du Vatican, les plus riches qu'il y ait au monde.

* * * *

Rome a plusieurs musées: celui du Capitole, le Museo Nuovo, le Musée National, le Musée Borgia, le Musée Kircher et autres; mais les Musées du Vatican sont incomparables. On ne trouve nulle part au monde semblable accumulation de trésors aussi précieux, aussi riches, aussi gigantesques. L'imagination la plus fantastique ne peut concevoir quelque chose de plus merveilleux.

C'est une collection d'objets d'art, de livres, de châsses, de vases sacrés, de tableaux, de vêtements religieux, d'ornements, de statues, de médaillons, de médailles, de palais et églises en miniature, de meubles, de décorations, de missels, de peintures faits par les plus grands génies que la terre ait produits depuis des milliers d'années et provenant de toutes les parties du monde.

Ces trésors furent payés par les papes, par les rois, par les empereurs; d'autres, en immenses quantités, furent offerts aux papes en témoignage de vénération.

Les papes les ont acceptés. Et ces objets sont là pour faire l'admiration de l'univers.

Des quatre coins du globe, les artistes vont s'inspirer à ces sources de tout ce que depuis des siècles et des siècles l'humanité travailleuse a produit de plus parfait dans les beaux arts.

Que serait-ce donc si, par l'imagination nous pouvions admirer en plus la Rome telle qu'elle était au temps de sa splendeur antique, bien que de nombreux fragments de cette splendeur soient conservés avec un soin jaloux dans les musées, les palais, les églises, les basiliques actuels, non seulement de Rome, mais de l'univers entier?

Selon les plus certaines données de l'histoire, des artistes français ont reconstitué quelques-unes des plus belles parties de la Rome des Césars et en ont tracé des dessins dont je reproduis ici quelques exemples pris dans "l'Italie Illustrée", un splendide album publié par la maison Larousse de Paris et vendu aux Etats-Unis par la Librairie Emile Sacré, de Lewiston. Cet album est un véritable chef-d'oeuvre de typographie, de photogravure et de description qui devrait se trouver dans la bibliothèque de toute personne aimant le beau.

Que serait-ce donc, disais-je, si les inventions actuelles telles que la photographie, le cinéma, le graphophone, l'imprimerie eussent été en usage dans la Rome antique et nous eussent conservé ce qu'elle était?

Nous verrions que la masse des reliques échappées aux vandales et à l'usure du temps et que nous admirons tant aujourd'hui, est encore bien insignifiante comparée à ce que devait être la réalité.

Au temps de sa splendeur, en effet, Rome avait, nous dit l'histoire, presque autant de statues que d'habitants. Au sixième siècle, alors que la magnifique cité avait déjà subi de terribles pillages, elle avait encore 80 statues de dieux dorées, 66 statues d'ivoire représentant des divinités païennes, 3700 statues de bronze, 1700 palais, 1300 fontaines monumentales, 900 bains publics, 31 théâtres, 10 amphithéâtres, etc.

* * * *

Le Vatican, palais des papes, est attenant à la Basilique St-Pierre.

On entre aux musées, par une rue à gauche de l'église, où se trouve l'immense Musée des Missions que le R. P. Férir aurait bien voulu visiter mais nous n'avions pas le temps sans briser notre itinéraire.

De nombreuses autos sont déjà parquées dans l'allée pavée de petites pierres carrées. Nous prenons en note le numéro de la nôtre afin de pouvoir la retrouver à notre sortie.

Déjà une longue queue de visiteurs est formée en face du guichet où la modique somme de 5 francs est exigible pour entrer.

Naturellement, il faut laisser cannes, parapluies et cameras au vestiaire; cela ne nous inquiète pas, et pour cause: nous n'en avions pas.

Nous suivons la foule, pressés comme des sardines.

Les guides sont nombreux, les gardes aussi.

Chaque guide s'accapare un groupe de 50 à 75 personnes, et nous voilà en route (route n'est pas exagérée) car corridors et salles sont longs comme des routes).

Bien des escaliers et corridors sont étroits. Des gardes s'y tiennent et séparent les visiteurs en deux files: ceux qui entrent ou montent, ceux qui sortent ou descendent.

Naturellement, nous ne nous arrêtons pas longtemps à admirer chaque objet en particulier, car il aurait fallu y apporter nos lits et de quoi manger.

Mais nous jetons des regards émerveillés sur tous ces trésors que de nombreux gardiens surveillent attentivement, car il y a des voleurs sacrilèges qui ne respectent rien, on en a lu la preuve dans les journaux tout récemment.

Ainsi nous passons dans les Loges de Raphaël, dans la chapelle de Nicolas V, dans la Bibliothèque, dans la Galerie des cartes géographiques, dans la Galerie des candélabres, dans la section des Antiques, dans la salle des Archives, dans la salle des statues, des bronzes, des médailles et monnaies, etc., etc.

Notre guide nous explique les oeuvres qu'il croit être les plus intéressantes pour nous.

Dans la célèbre chapelle Sixtine, il nous explique plus longuement qu'ailleurs, et nous y restons une grosse demi-heure.

Nous sommes là en présence du plus admirable travail de Michel-Ange, le plus grand des artistes. La peinture du plafond représente le jugement dernier. C'est la chapelle privée du pape. Au fond l'autel, autour les fauteuils des cardinaux. Sur l'une de ces vénérables chaises je m'asseois précieusement, j'étais si fatigué!

Michel-Ange décora cette chapelle sous le règne du pape Sixte IV; de là sans doute son nom de Sixtine.

Il travailla quatre années durant à sa peinture du plafond. Il avait pour ennemis les admirateurs du grand Raphaël, et ils ne croyaient pas qu'il pût accomplir la tâche qu'il avait acceptée. "Il s'acharna à son travail dans une solitude farouche, seul avec la vision géante qui enfiévrait son âme, bravant le pape lui-même qui menaçait de le jeter dehors, frémissant au souffle du grand drame biblique qui emporte l'humanité depuis la création de l'homme jusqu'à la Rédemption. Quand son oeuvre fut à moitié faite, il consentit à la découvrir. Ce fut une clameur d'enthousiasme: toutes les expressions de la vie étaient là, réalisées sous des formes humaines. Enfin le 1er novembre 1512, Jules II inaugurait triomphalement l'oeuvre incomparable de Michel-Ange.— Une houle, un tumulte de figures, grandeurs naturelles, pour la plupart, s'agitent à la voûte de la Sixtine; ces personnages ont beau être à perte de vue, brunis par le temps, on les distingue encore nettement; on les voit agir et penser; on les entend. Les personnages dans toutes les attitudes font valoir la force et la beauté du corps humain. On dirait qu'ils sont pour ainsi dire sculptés. Nul comme Michel-Ange, depuis les Grecs, n'a autant possédé la science du corps humain; les muscles, le mouvement, la draperie expriment un sentiment, une passion."

"La nature, dit Taine, n'a rien produit d'égal, c'est ainsi qu'elle aurait dû nous faire; elle trouverait ici tous les types: à côté des géants et des héros, des vierges, des adolescents pudiques, des enfants qui jouent. Une âme d'artiste porte tout un monde, et celui de Michel-Ange est ici tout entier."

"Il est difficile, maintenant, surtout qu'une sorte de fumée a bruni les tons et pour ainsi dire momifié les corps, de juger cette oeuvre extraordinaire. Tous les personnages en étaient peints absolument nus. Depuis, Paul IX les a fait voiler, par un sentiment fort honorable sans doute, mais qui n'a rien de commun avec les vues sublimes de Michel-Ange. Il voulait rendre l'éclat formidable de la toute-puissance divine. Son Christ est terrible, et le mouvement de la Vierge, qui se réfugie, effarée, sous le bras de son fils levé pour la vengeance, donne une impression de terreur. Adam est de taille surhumaine; tout est colossal, violent, recherché; et l'on sent bien que Michel-Ange, impuissant à rendre avec les formes ordinaires la vision terrible qui le hantait, dut mettre en oeuvre toutes ses ressources, forcer les muscles, agrandir les corps, remuer cette prodigieuse avalanche en des poses bi-

zarres afin de produire une impression poignante de grandeur et de terreur."

Aux parois de la chapelle Sixtine la peinture représente l'histoire de la Rédemption: au centre, la Création, la Chute, le Déluge; tout autour, les sublimes figures des prophètes et des sybilles.

Quant, de là, on passe dans les quatre vastes chambres décorées par Raphaël, la terreur causée par les peintures de Michel-Ange disparaît. Les oeuvres raphaélesques respirent la tranquillité, la beauté des hommes et de la nature. Tout est gracieux, harmonieux, bien que là aussi le temps ait terni ces admirables tableaux. "Il faut visiter ces trésors en dehors de la foule des touristes pour pouvoir méditer à loisir; pour comprendre ces rêves des grands artistes, et en goûter la beauté."

On dit que Michel-Ange peignit son jugement dernier, sur le plafond même et qu'il dut travailler couché sur le dos. Il devait avoir mal aux reins!

S'il revenait aujourd'hui de l'autre monde pour admirer son "Jugement Dernier", il serait bien étonnée de voir qu'un pape sortant de l'habitude des Romains d'alors, ait fait passer des coups de pinceau pour cacher aux regards de la foule certaines parties des nudités. Il n'est pas probable cependant que si nous ressuscitons, comme notre Credo nous le dit, nos linceuls disparus soient retissés et recousus par les anges; cela leur causerait un joli travail!

Les autres peintres et sculpteurs qui ont accompli les milliers de tableaux, fresques, statues et groupes du Vatican auraient également raison d'être étonnés s'ils revenaient contempler leurs trésors artistiques.

Ils y verraient qu'à toutes les statues du Vatican on a appliqué de vertueuses feuilles de vigne, pans de voile, pointes d'épée, soupçons de nuage, ou couettes de chevelure pour cacher le "principal".

Comprendraient-ils cet excès de scrupule auquel on dut recourir pour ne pas effaroucher la bégueulerie moderne?

L'immense salle où apparemment on a entassé les millions de cadeaux offerts aux papes depuis des siècles, semble être l'endroit le plus attrayant pour le commun des visiteurs.

Là on y voit des miniatures d'églises en argent massif, grosses comme des autos, des châsses en métal précieux, garnis de gemmes, émeraudes, améthystes, pierres fines;des prie-Dieu admirables, des fauteuils d'une richesse inouïe, des articles d'ivoire, des vases d'or et d'argent, des coupes, des ostensoirs, des bénitiers précieux, des candélabres, des mitres, des crosses, des tiares, des couronnes, des porcelaines, des argenteries, des missels ornés d'escarboucles et de diamants, des vases, des burettes, des crucifix, des ornements religieux, des vêtements sacrés, des colliers, des chapelets, des gravures, des tables admirablement ouvragées, des reliures ciselées dans l'or et l'argent. Les murs sont recouverts de tiroirs et rayons remplis de milliers d'objets précieux, de pétitions, de suppliques, de livres, de cahiers, adressés aux Saints Pères par les fidèles du monde entier. J'en ai même vu plusieurs qui venaient du Canada.

La dernière salle que l'on visite est celle des statues, bustes et groupes, la plupart en marbre et en bronze. Nous n'eûmes pas le courage de la parcourir en entier, c'était presque aussi long que notre grand'-rue.

Notre visite à Rome était terminée. L'endurance humaine a des bornes, quelle que soit la magnificence de ce que l'on visite.

Pour bien voir Rome et juger de sa splendeur civile ou religieuse, il faudrait y rester un an à ne rien faire autre que visiter.

Nous aurions pu voir les centaines de palais, les collèges, les conservatoires, les jardins, les académies et universités, la chambre des députés, le palais des beaux-arts et les centaines d'édifices qui constituent une grande ville faite pour attirer les intelligences du monde entier; ses admirables hospices, orphelinats et hôpitaux, où se voient la grande charité des papes, comme l'hospice du Saint-Esprit, par exemple, avec ses 1600 lits, ses salles immenses, (dont l'une a près de 400 pieds de long), un amphithéâtre, une clinique, des salles de dissections bien organisées, une collection d'instruments de chirurgie admirables, etc., et où on soulage les misères humaines charitablement, qu'elles soient catholiques ou autres.

Mais nous avions quasiment comme une indigestion de toutes ces choses pourtant si intéressantes et si instructives.

Le mal du pays commençait à nous prendre. Aussi, c'est presque avec plaisir que nous revoyons la jolie et moderne Gare Centrale en allant prendre le train pour Gênes qui nous rapprochait du Midi de la France et de Paris, l'attrait par excellence.

XXIII

En route pour Gênes—La chasse aux sièges sur les trains—Quelques reliques saintes—Un géant italien parle émigration—Pourquoi n'admet-on pas ses compatriotes? — Les marbres de Carrare—Les chantiers maritimes— Des lieues sous roc—En face la Corse et île Monte Cristo

---

Le 28 mai au milieu de la matinée, après avoir dit adieu à Rome, nous étions donc en route pour Gênes, la grande ville italienne qui affirme être le lieu de naissance de Christophe Colomb.

En dépit de l'encombrement des voyageurs sur les trains italiens, nous avions pu trouver un compartiment confortable. Nous avions appris à nous rendre à la gare de bonne heure et à pénétrer en coup de foudre dans le wagon choisi. L'ami Arsène passait le premier et quand il voyait un compartiment ayant cinq places libres, (c'est ce qu'il nous fallait), il bloquait l'entrée et comme il pèse dans les 250 et mesure 6 pieds 3 pouces, il aurait fallu un régiment pour le faire reculer. Nous lui passions en toute hâte nos bagages, par la fenêtre, et nous ne tardions pas à les suivre par la porte. Une fois que vous avez choisi un siège, il suffit d'y déposer votre chapeau, si vous désirez vous absenter un moment (pour aller à la "banque", par exemple) et personne ne le dérangera ni s'emparera de votre siège. C'est l'habitude là-bas et chacun la respecte. C'est aussi l'habitude de réserver des sièges d'avance en payant à la gare un petit supplément (dix sous, je crois). Mais nous n'avions pas encore appris cette particularité, avant d'arriver à Rome. Voilà pourquoi il ne faut s'asseoir que sur les sièges marqués "libres". Des autres, vous serez obligés de déguerpir et peut-être de rester debout dans le corridor.

Une fois installés et en route, la conversation s'engage et nous nous racontons nos impressions.

Le Rév. Père Férir est plus joyeux que d'habitude. Il a quelque chose d'intéressant à nous montrer, dit-il. Ce sont de petites reliques précieuses que lui a données son frère en religion, le Rév. Père Vanscot, du couvent Ste-Sabine: une parcelle de la crèche de Notre-Seigneur (grosse comme un grain de riz); un os de saint Dominique, un de St-Agnet de Monte Politiano, un de Ste-Catherine de Sienne, et une parcelle de la vraie croix de notre Seigneur.

• • • •

Notre train longe la Mer Tyrrhénienne, en face de la Corse à une centaine de milles au large, et où Napoléon Ier vit le jour. A peu près à mi-chemin nous passerons bientôt aussi en face de l'île d'Elbe (dans la Méditerranée) où le grand guerrier français fut relégué pendant 100 jours avant sa défaite finale par l'Europe coalisée contre lui.

La température est superbe et la mer, d'un beau calme, prend le ton du firmament azuré.

La campagne romaine est assez jolie; elle nous semble presque entièrement occupée par des pâturages dont le foin abondant sert de nourriture à des troupeaux de vaches, chèvres et moutons. Par-ci par-là quelques jardins, mais les vergers sont rares, si ce n'est, de place en place, quelques arbres d'oliviers.

Sur une centaine de milles, le terrain est presque plat; mais après cela nous entrerons encore dans la région montagneuse.

Un compartiment de deuxième classe en Italie contient huit places. Nous avions donc trois compagnons avec nous. L'un d'eux était un jeune gaillard encore plus grand que M. Cailler, je crois. Il vint s'installer avec nous, deux stations plus loin que Rome, sur un siège qu'il avait sans doute réservé d'avance.

En le voyant, nous ne pouvons nous empêcher de sourire: il était vêtu exactement comme l'ami Cailler. Etait-ce un exemple comme quoi la similitude de taille comportait la similitude de goût? C'en avait l'air, n'est-ce pas?

Il s'aperçoit de cette similitude, mais notre gaieté ne l'intéressait pas, sa figure était rigide comme un masque.

Si, par sa haute taille, il ressemblait à notre compagnon, il n'avait pas encore l'air de lui ressembler par la jovialité, car on sait que M. Cailler est la bonne humeur en personne.

Le nouveau venu parlait assez bien le français, tout de même.

—Vous êtes Canadiens, je crois? nous demande-t-il. Pourriez-vous me dire alors pourquoi le Canada, comme les Etats-Unis, refuse d'admettre mes compatriotes?... Oui, l'Italie est belle; elle est remplie de trésors incomparables, de souvenirs artistiques précieux; mais vous ne constatez pas la misère qui existe, malgré que partout vous voyiez ouvriers et paysans acharnés au travail. Nous avons une population qui dépasse 40,000,000 et c'est bien trop pour la grandeur de notre territoire dont les trois-quarts sont formés par des montagnes incultivables. Nous n'avons plus de place pour nos enfants et l'Amérique du Nord ne veut pas de nous! Est-ce raisonnable, logique?

Nous ne pouvons, en effet, que lui donner raison en lui faisant remarquer que les Etats-Unis et le Canada ont certainement tort d'être aussi mesquins et de refuser d'admettre sur leurs territoires ces robustes Italiens, travailleurs incomparables.

Après nous avoir donné un tas d'arguments favorables à l'émigration italienne, le grand jeune homme nous renseigne sur les endroits que nous voyons se dérouler de chaque côté du train. Ici c'est un château-fort renommé au moyen-âge; là ce sont des ruines où se déroulèrent de célèbres épisodes historiques. Là-bas, des monastères et des églises qui ont vu s'écouler des douzaines de générations. Dans le lointain, les campaniles qui lancent leurs fières flèches dans le bleu du ciel, ont fait résonner leurs cloches dans les événements les plus joyeux comme les plus sombres depuis de longs siècles.

Il parle d'une façon intéressante et nous buvons ses paroles.

Il aborde même des sujets comiques et raconte des anecdotes amusantes qui surprennent un peu d'une physionomie où pas un muscle ne bronchait.

—Ce n'est pas toujours commode d'être grands comme nous, dit-il en se désignant et en désignant notre compagnon. Ainsi, l'autre soir à l'hôtel où je couchais, j'avais mis mes chaussures à la porte de ma chambre pour les faire cirer, comme c'est l'habitude. Le lendemain matin, je vais pour les prendre, elles n'y étaient pas. Je sonne. Le gérant s'amène. Et mes chaussures? lui dis-je. Riant et abaissant son regard vers le plancher dont je couvrais une partie peu ordinaire, il me répondit: Mais, monsieur, le garçon n'a sans doute pas encore fini d'en faire le tour, ou bien il est peut-être allé les vendre au Musée".

Ce fut drôle et nous rîmes, comme dirait défunt Martin.

A ce moment-là, nous passions près de casernes et d'un vaste champ d'aviation.

Des avions étaient à l'abri sous d'immenses hangars, pendant que d'autres de ces grands oiseaux artificiels cerclaient au-dessus de nos têtes et que des compagnies de soldats faisaient la marche sous le soleil ardent.

—Voyez, dit-il, si nous ne sommes pas scientifiquement avancés nous aussi. Nos avions peuvent soutenir favorablement la comparaison avec ceux de tout autre pays. Voyez nos gars au teint bronzé, comme ils sont robustes et agiles. N'est-ce pas honteux de les croire indésirables et de refuser l'entrée de vos pays (qui ont encore tant de place) à ces enfants désireux d'aller améliorer leur sort tout en vous offrant leur courage, leur dévouement et leur travail? N'avons-nous pas donné les plus grands génies musicaux, artistiques, littéraires et scientifiques au monde entier? Ne profite-t-on pas partout de la merveilleuse télégraphie sans fil de nos Marconi dont l'invention a sauvé des milliers d'existences et rendu d'incomparables services à l'humanité entière?

Dans l'électricité, je ne crains pas de dire que l'Italie fait des pas de géant. C'est peut-être aujourd'hui le pays proportionnellement le plus avancé de la terre en ce qui concerne l'électrification, et cela grâce aux nombreux cours d'eaux qui s'échappent de nos montagnes. Alors, franchement, est-ce raisonnable de nous dédaigner? On doit pourtant nous connaître, puisque l'on vient en si grand nombre, comme vous, visi-

ter ce pays que, vous venez de le dire, vous trouvez si merveilleusement beau.

Il nous fallait reconnaître qu'il avait grandement raison, et M. Sacré lui explique qu'en Amérique, l'élément anglo-saxon soi-disant vertueux est plein de préjugés contre les races latines, qu'il n'a plus autant le courage d'avoir beaucoup d'enfants et qu'il a peur de perdre la prépondérance assurée encore par son nombre, etc.

Un silence.

Il m'entend remarquer l'absence presque totale de machines agricoles dans les champs et indiquer le fait que les paysans coupent leurs foins et blés à la faux ou à la faucille.

—Grand Dieu! s'écrie-t-il, comment vivrait donc notre population si on la remplaçait par des machines prenant la place de 10 ou 12 personnes? Si nous n'employons pas plus de ces machines modernes, c'est parce que nous ne le voulons pas. Nous devons d'abord et avant tout nourrir notre monde!

C'est comme pour la pêche. Les nombreuses cabanes échelonnées le long de la côte nous montrent que les pêcheurs emploient encore des agrès bien primitifs pour attraper leur piètre gagne-pain.

C'est aussi comme ce grand lavoir que nous longeons en dehors de San Marinella, et au bord duquel sont acroupies de nombreuses femmes ou filles frottant, rinçant et tordant le linge à la main. Avec les machines modernes, comme aux Etats-Unis et au Canada, la plupart de ces femmes n'auraient seulement pas de linge à laver. Pour être primitif et lent, le lavage à la main a toujours la qualité d'être bien fait et de faire durer le linge plus longtemps. Question d'économie qui prime tout dans les vieux pays encombrés d'habitants et où les chances de gagner la vie sont bien plus difficiles que dans le Nouveau-Monde.

San Marinella est une charmante place d'été avec un château très ancien et de jolies villas modernes.

La route que traverse notre train est flanquée de deux larges écriteaux indiquant comme chez nous de faire attention au train: "Attenti al treno." Les barrières sont baissées et de nombreux petits ânes attelés ont le museau collé dessus; leurs grandes oreilles dressées et leurs bons gros yeux nous regardent passer comme en voulant dire: "Pourquoi aller si rapidement; la mort ne vient-elle pas assez vite?

Notre train file en effet à une allure terrifiante.

Bientôt nous dépassons Civita Vecchia, ville forte, d'une quinzaine de mille habitants, gare active, plusieurs vendeurs de vins et fruits; port militaire, nombreux navires, tout près, de grandes casernes; soldats nu-tête et nu-jambes font l'exercice. Un peu plus loin, je vois enfin une faucheuse moderne et une râteleuse traînées par des boeufs circulant lentement dans un champ orné de beaucoup de marguerites, de boutons-d'or et de brillants coquelicots.

Quelques milles plus loin, nous coupons le derrière d'une petite ville qu'on nous dit s'appeler Tarquinia. Tout près, nous pouvons admirer une ferme, genre américain, avec moulin à vent moderne.

Un peu plus au nord-ouest, notre train s'arrête aux abords d'Arbetello, petite ville assise gracieusement au pied d'un mont, tout près de la mer, entourée de vignobles et vergers d'olives, ainsi que d'autres beaux arbres.

Les montagnes se dessinent plus nombreuses. Nous sommes dans une montée et notre train a de la misère à déraper. La locomotive tousse violemment.

Encore quelques pompes à vent et des faucheuses modernes, grande fabrique de phosphate, champs de blé-d'Inde qu'on renchausse avec des boeufs.

A Grosseto, ville de 5,000 âmes, chef-lieu de la province du même nom, nous sommes déjà à environ 100 milles de Rome.

Le garçon sonne la deuxième tablée du dîner qui fut un vrai gueuleton, car nous avions à plusieurs reprises depuis deux heures aiguisé nos appétits dans quelques-unes des gares où notre train avait stoppé assez longtemps. Nous continuons toujours à violer sans scrupule l'incommensurable constitution des Etats-Unis!

Cinq dîners de première classe avec en plus chacun deux bouteilles de vin, du café, du fromage sentant le caca, et du cognac, le tout pour 159 lires, à peu près $1.40 par tête, et sur un train, ce n'était pas cher, comme on peut le constater en comparant à ce qu'il faudrait payer

pour un dîner sur un train américain, sans le vin et le cognac, bien entendu.

De la fenêtre du wagon-restaurant, je vois, sur les clôtures, des enseignes annonçant les machines agricoles américaines McCormick, voilà ce qui explique dans les environs la présence de plusieurs faucheuses et râteleuses.

Comme l'atmosphère est très pure, on peut entrevoir au large de Grosseto, direction sud, un cap (le Mont Argentario, nous apprend-on) qui surgit magnifiquement du milieu des flots, à 2120 pieds de hauteur. "Deux minces pédoncules le rattachent à la terre ferme et, dans l'intervale, une digue projetée de sa base dans un grand lac d'eau salée porte, sur des assises de 2000 ans, l'étrange petite ville d'Orbetello.

Au large, se dresse la petite île de Monte-Cristo rendue célèbre par le roman d'Alexandre Dumas et où se trouve aujourd'hui une colonie pénitentiaire agricole. Echappé du château avec les secrets de l'abbé Faria, son compagnon de captivité mort dans ses bras, Edmond Dantès trouva des richesses fabuleuses enfouies dans l'île. Il prit alors le titre de comte de Monte Cristo. Il consacra ses richesses à se venger de ses ennemis et à récompenser ceux qui lui avait fait du bien.

En quittant Grosseto nous entrons dans la région de montagnes terrifiantes par leur hauteur et leurs pentes abruptes.Jusqu'à Gênes, distance de 190 milles environ, nous sommes la moitié du temps dans des tunnels. N'ayant pu niveler les montagnes; on les a percées. Il faut fermer les fenêtres, car la fumée nous étoufferait. La distance sous les montagnes est d'une centaine de milles, jusqu'à Gênes. Là où l'épaisseur du roc n'est pas trop large, on a percé de petites ouvertures, donnant sur la mer, et dans les rapides éclaircies, d'une montagne à l'autre, nous nous apercevons que nous sommes quelquefois à 400 ou 500 pieds au-dessus de la nappe d'eau qui bat les flancs des falaises, véritables précipices faisant dresser les cheveux. C'était moins épeurant quand nous étions sous roc. Les gens qui ont la maladie de coeur ne devraient pas se hasarder dans ces endroits vertigineux. Je me demande en tremblant ce qui doit se passer dans ces tunnels, longs à n'en plus finir, lorsqu'un accident se produit. Il doit hélas! s'en produire là comme ailleurs et même plus souvent, car ce n'est pas évidemment aussi facile que ça de tenir en ordre ces étroits souterrains où suinte l'eau et où la lumière quelque brillante qu'elle soit traverse à peine les épaisses ténèbres..

Dans une des rares éclaircies, nous apercevons au lointain, à droite, une des petites villes les plus intéressantes d'Italie: Sienne dominée par une splendide cathédrale du XIIIe siècle, en marbres noirs et blancs (ce n'est pas la belle pierre qui manque dans ce pays-là. Il y en a assez pour construire des centaines d'Italies). Sienne a une trentaine de mille habitants. Ses principales industries sont les draps, les soiries et les meubles.

A quelques milles de là se trouve Volterra, 15,000 habitants dont les deux tiers sont occupés à la fabrication d'ouvrages en albâtre, ainsi que dans des mines de cuivre et dans des exploitations boracifères autour de jets de vapeur qui fusent sur les pentes. "Ces jets à bruits étranges s'appellent là-bas soffioni, fumachi, lagoni, à cause des bruits qu'ils font, de la buée qui les enveloppe, des lacs naturels ou artificiels au travers desquels les vapeurs déposent par refroidissement l'acide borique en suspension, qu'elles entraînent des entrailles de la terre. Les soffioni sont curieux à observer: ils se déplacent comme les émissaires d'une même fracture, que l'engorgement successif de leurs voies d'échappement force à briser ailleurs l'écorce terrestre, là où elle présente moins de résistance. Le sol s'échauffe alors sous la poussée intérieure, se couvre d'efflorescences, trébuche, enfin saute avec la vapeur qu'accompagne parfois un jet d'eau bouillante. Ce sont des espèces de geysers."

"L'acide boracique, nous dit l'Encyclopédie, issus des sols volcaniques, se trouve aussi dans les cendres d'un grand nombre de végétaux. On l'emploie à l'état libre dans la faïencerie et la verrerie; à l'état de borax (prononcer borakss) on l'emploie pour la couverte des faïences. La solution d'acide borique, additionnée d'eau sulfurique, sert à imprégner des mèches de bougie qui brûlent sans qu'il soit besoin de les moucher. L'acide borique est utilisé en médecine sous forme

de poudre, de solution, de pommade, comme antiseptique pour la conservation du lait, des produits alimentaires, etc."

Les falaises de Volterra sont coupées à pic et n'ont pas moins de 400 pieds de hauteur, apparemment.

Livourne, où notre train stoppe quelques minutes, est une grande et belle ville de 100,000 âmes. De la gare nous ne voyons presque rien de la ville.

A une vingtaine de milles au nord, le train entre pour quelques minutes dans la gare de Pise, dont j'ai déjà parlé en arrivant à Florence. Il en ressort de reculon, car la voie ferrée forme un cul-de-sac. En sortant de la gare, la célèbre tour penchée semble nous rappeler la magnificence de cette ville qui fut la rivale de Venise, de Gênes et de Florence, mais ayant décliné par l'éloignement des eaux qui firent longtemps sa fortune. Dans l'une des dernières grandes batailles qu'elle fit, en 1284, les Gênois lui enlevèrent 40 vaisseaux, lui tuèrent 5,000 hommes et lui en firent 11,000 prisonniers. Ce fut le commencement de la décadence.

Pise est encore belle, car elle fut construite en "marbre blanc de Carrare" dont les carrières sont à environ 22 milles de là. Livourne, grand port, a recueilli l'héritage maritime de Pise. Il y a toujours un grand nombre de navires qui y apportent des marchandises et qui en emportent car Livourne est une ville très commerciale. Les Juifs y possèdent une superbe synagogue.

Cependant, un peu au nord-ouest de Pise, il y a une admirable plage de sable fin qui donne à cette ville encore grande un peu de son ancienne popularité, car la plage de Viareggio est l'une des plus jolies de l'Italie et elle attire un grand nombre de visiteurs durant la saison chaude.

Nous passons bientôt au pied des Alpes Apuanes dont l'un des monts n'a pas moins de 6,000 pieds de haut. Toutes ces alpes terrifiantes sont un prodigieux entassement de marbre blanc.

"Carrare, ville animée de 32,000 âmes environ, est la capitale du marbre: 345 carrières lui appartiennent, sur les quelque 600 qui sont en exploitation dans ces montagnes précieuses. Sur la centaine de scieries, Carrare en a plus de 75 à elle. Une moyenne de 7,000 ouvriers y travaillent et on y obtient une production annuelle de plus de 230,000 tonnes. Cette pierre est en grande partie expédiée à l'étranger et même jusqu'en Amérique. Elle entre dans la construction des plus beaux édifices, des colonnes, des statues, etc. Depuis plus de 2,000 ans les Romains y tirent le meilleur de leurs monuments et leurs plus belles statues, comme les Grâces, l'Amour, la Renommée, la Charité, les Heures, etc. Autrefois les marbres étaient sciés et traînés par des esclaves ou des chrétiens qu'on martyrisait ainsi. Aujourd'hui les pierres sont charroyées par des boeufs puissants. Il n'est pas rare de voir huit paires de boeufs traîner des blocs de marbre pesant jusqu'à 10 tonnes.

* * * *

Encore quelques milles, et nous allons voir se dessiner à notre gauche La Spezia, ville de 33,000 âmes, le plus grand arsenal de la marine italienne, et son admirable port où l'on construit et répare les vaisseaux de guerre. L'Italie a le droit d'être fière de ces chantiers, car il paraît qu'ils sont au nombre des mieux agencés qu'il y ait au monde.

Trois quarts d'heure après avoir dépassé La Spezia nous entrons dans la gare de Gênes où nous attendait le chasseur de l'hôtel Londra et Continental situé à 200 pas seulement.

Il était passé six heures du soir, et en neuf heures nous avions fait le trajet de 260 milles de Rome à Gênes. Cette dernière ville a une population de 250,000 âmes à peu près; c'est l'une des gloires du vieux pays. Elle est bâtie dans des côtes qui portèrent l'ami Bazinet à s'écrier:

"Tiens! encore une ville à cinq étages!"

C'est à Gênes, surnommée la superbe, que se trouve, affirment ses habitants, le plus beau cimetière de tout l'univers.

Nous nous proposions de ne pas manquer ce fameux paradis des morts.

XXIV

Gênes-la-Superbe — Rencontre de trois Montréalaises—Grand port maritime—La plus belle Lanterne du monde—Masséna y soutint un fameux siège—Monument de Christophe Colomb — Paganini vit aussi le jour à Gênes—Incomparable cimetière—Une statue merveilleuse — Des confessionnaux étonnants—Route de la Corniche

---

Gênes est à 625 milles de Pompéi.

On voit par là que l'Italie, en somme, est un pays assez vaste, bien qu'on ne puisse le comparer aux immenses étendues qui composent les Amériques.

Après un gros brin de toilette, nous descendons à la salle à manger où sont déjà installés de nombreux convives.

Une table tout près de la nôtre est occupée par trois dames qui bavardent gaiement.

Je crois entendre qu'elles parlent le français à notre manière.

—Je parie que ce sont des Canadiennes, dis-je à mes compagnons.

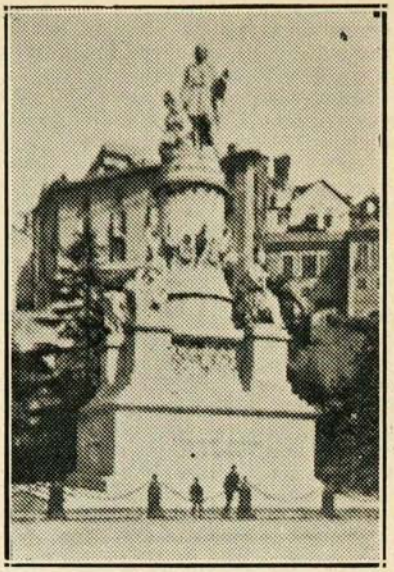
Après le repas, je les aborde poliment et j'apprends, en effet, qu'elles sont Montréalaises et qu'elles se rendent à Rome.

Inutile de dire que des deux côtés la joie était grande. Quel plaisir de rencontrer à 5,000 milles de chez soi des compatriotes, et de causer dans la langue maternelle!

Ces dames faisaient, elles aussi, la même tournée que nous, mais en sens inverse. Nous passâmes ensemble une heure très agréable, mais j'oubliai de demander leurs noms.

A Gênes, comme dans toutes les grandes villes italiennes par où nous sommes passés, les représentations théâtrales ne s'ouvrent qu'à 9 hrs 15, ce qui veut dire souvent 9 heures et demie.

Après le dîner nos pas se dirigent donc vers le grand théâtre, Carlo Felice, (si je lis bien mes notes un peu embrouillées sur certains feuillets). La façade était brillamment illuminée et il y avait représentation de gala. Nous n'osâmes pas y entrer, les prix étant trop élevés.



Monument de Christophe Colomb à Gênes (Italie)

Comme notre révérend compagnon était resté à la chambre pour réciter son office, nous avions le champ libre pour nous risquer dans des endroits mondains, un peu plus croustillants que les églises!

Après avoir traversé un splendide parc et nous être amusés à reluquer de nombreux couples qui se "seraient" sans s'occuper des passants, car il faisait déjà sombre et l'éclairage des bosquets permettaient l'audace aux amoureux, nous entrons dans un merveilleux jardin servant d'entrée à une moyenne salle de théâtre populaire. Plusieurs tables du jardin sont déjà occupées et les garçons versent du champagne pendant qu'un orchestre entouré de massif de fleurs répand des flots d'harmonie dans cet endroit enchanteur.

Nous pénétrons dans la salle qui est assez jolie mais n'a rien de bien remarquable. C'est ce qu'ils appellent là-bas un café-concert. On y joue une espèce de revue dont le plus amusant pour nous sont les belles cuisses nues des chanteuses.

Ces dames savaient sans doute qu'elles demeuraient à Gênes; mais elles n'étaient pas "gênées".

Gênes-la-Superbe est une assez grande ville, puisque sa population est d'environ 250,000 âmes.

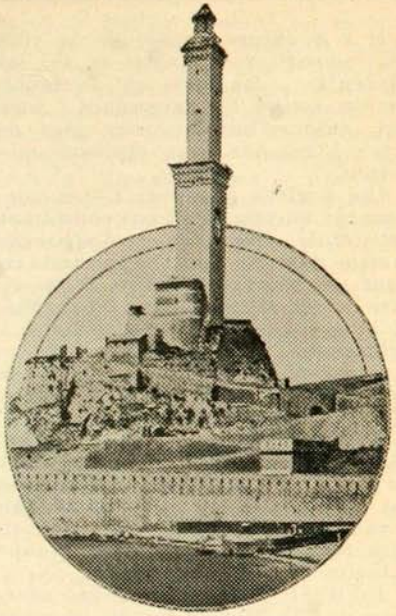
Elle se déploie dans un amphithéâtre de montagnes, au-dessus, d'une véritable forêt de mâts et de tuyaux, car c'est l'un des plus vastes ports maritimes de l'Italie.

La baie qui forme le port a trois-quarts de mille de diamètre; elle est protégée contre la mer par un môle n'ayant pas moins d'un mille de long du côté de l'ouest et par deux autres petits môles du côté de l'est. Le port est garni d'immenses quais où l'activité est énorme. Il y a plusieurs bassins de radoub dont le plus grand (700 pieds de long, 100 de large et 30 de profondeur) est capable de recevoir les plus grands des navires italiens. La création du nouveau port de Gênes a nécessité vingt années de travail et une cinquantaine de millions y ont déjà été dépensés. Et cela ne suffit déjà plus!

Le phare "La Lanterna", qui s'élève près d'une batterie sur le Cap Faro, est un des plus élégants qu'il y ait au monde. De fait c'est le plus artistique et les Génois en sont très fiers. La lumière de ce phare qui guide les marins vers le port s'aperçoit à 40 milles. Ses deux tours carrées, superposées ont à peu près 100 pieds de hauteur, et de la mer à leur base le rocher qui émerge de l'eau semble être aussi haut que le phare lui-même.

La Lanterne domine toute la ville. Son origine est incertaine. Elle existait déjà en 1543, mais on ignore au juste quel en fut l'architecte. Il paraît cependant, dit la légende, qu'en voyant ce chef-d'oeuvre de solidité et d'élégance, les sénateurs, jaloux de le garder pour eux, "firent venir celui qui en avait conçu et fait exécuter les audacieux plans, et lui demandèrent s'il pourrait construire un autre phare semblable. L'imprudent architecte eut le malheur de déclarer qu'il ferait mieux encore si on lui en donnait l'ocasion. Alors on le précipita d'en haut pour lui ôter l'envie de recommencer ailleurs." Les cruels maîtres de l'orgueilleuse et puissante ville d'alors ne voulaient pas qu'une autre ville ou nation pût avoir un monument dépassant la beauté du leur.

Le bas de la ville est poussiéreux, il y a tant de trafic; mais plus on monte le versant des Alpes Ligurienes dont les sommets lointains percent le ciel bleu, plus la ville est belle. Il y a des jardins admirables, des résidences somptueuses, de merveilleux palais historiques, car Gênes fut autrefois l'une des plus puissantes républiques de la terre, voulant éclipser l'orgueilleuse Venise avec laquelle elle eut plusieurs guerres sanglantes. Rivalisant aussi avec la fière république de Pise que les Génois écrasèrent enfin en 1284.



La Lanterne de Gênes

Fondée, croit-on, par les Ligures plus de 700 ans avant Jésus-Christ, elle connut toutes les phases de la grandeur comme toutes les épreuves des émeutes, de l'anarchie, des défaites et de la guerre civile. Que de sang coula dans ses petites rues étroites, restes de la vieille ville!

Le vieux palais de la banque St-Georges qui, dit-on, fut la créatrice des institutions bancaires, est encore debout. "Ce fut une puissance, cette banque. Il y a plus de mille ans, elle escomptait, comme ses soeurs de Venise et de Florence, sur toutes les places de l'Europe. Son conseil traitait avec les rois, équipait des flottes, livrait bataille sur les mers lointaines."

Il y a encore autour de la ville des remparts formidables et, sur les hauteurs, des forts qui la protégeaient contre les agresseurs, mais qui, aujourd'hui, ne sont plus de force à résister aux explosifs modernes.

Les anciens palais de Gênes contiennent encore de riches collections artistiques, mais Gênes n'approcha jamais dans les arts le sommet atteint par Florence, Venise, Rome ou Pise. C'est surtout dans l'industrie et le commerce qu'elle s'appliqua à briller.

Gênes possédait autrefois l'île de Corse qui se révolta en 1730 et fut cédée à la France en 1768.

Après la bataille de Marengo (1800) les Français s'emparèrent de la ville, mais quand Napoléon fut culbuté, Gênes fut annexée au royaume de Sardaigne avec lequel, plus tard, elle passa à la couronne actuelle de l'Italie.

En 1800, Masséna, l'un des généraux de Napoléon, y soutint un siège mémorable contre les Anglais sur mer et les Autrichiens sur terre. "Rejeté sur la place par le général autrichien Mélas, après avoir fait de glorieux mais inutiles efforts pour percer l'ennemi et reprendre contact avec Suchet rabattu sur le Var, le général français, bloqué du côté de la mer et du côté de la terre, prit l'offensive, tua, blessa ou prit aux Autrichiens 15,000 hommes, autant qu'il en avait lui-même. Il lui fallait malheureusement nourrir une population qui grondait, et l'investissement de Gênes avait été si subit que les vivres manquaient. La famine le força à capituler. En vain Suchet arrivait par la côte, Bonaparte surgissait du Mont St-Bernard à la stupéfaction de tous; il était trop tard. Masséna avait perdu la moitié de ses soldats, les trois-quarts de ses officiers; la population mourait de faim. Il céda, mais sortit en vainqueur, aux conditions qu'il voulut, avec drapeaux et armes, après avoir accompli la mission qui lui était confiée: affaiblir, user l'armée autrichienne et préparer ainsi la glorieuse journée de Marengo."

Gênes est surtout connue des Américains à qui on enseigne que Christophe Colomb, découvreur de l'Amérique, naquit dans cette ville en 1451, mais entra au service de l'Espagne et découvrit notre continent le 12 octobre 1492. "On sait, nous dit l'Encyclopédie Larousse, que l'importance de la découverte du grand navigateur génois fut vivement contestée. Comme on en discutait le mérite un jour devant lui. à la table d'un grand d'Espagne, sous prétexte qu'elle ne présentait aucune difficulté et QU'IL N'AVAIT FALLU QU'Y PENSER, il prit un oeuf, et s'adressant aux convives: "Qui de vous, messieurs, leur dit-il, "se sent capable de faire tenir cet "oeuf debout sur une de ses extré-"mités?" Chacun essaye, mais personne ne réussit. Colomb alors prend l'oeuf, le frappe légèrement sur son assiette et l'oeuf reste en équilibre. Et tous de s'écrier: "Ce n'était pas "difficile.—Sans doute, répliqua Co-"lomb avec un sourire ironique, "mais IL FALLAIT Y PENSER." On fait allusion à l'oeuf de Colomb à propos d'une chose qu'on n'avait pas pu exécuter et qu'on trouve facile après coup."

Les Génois sont tellement convaincus que Christophe Colomb naquit dans leur ville qu'ils conservent avec soin les ruines de la maison où il vit le jour, au No. 37 vico Dritto Ponticello. De plus, la ville lui a élevé un splendide monument de marbre, place Aquaverde, droit en face de l'hôtel où nous logions, et a célébré avec grand éclat par des fêtes, en 1892, le 400ème anniversaire du jour où le génial navigateur, symbolisant une race de hardis marins, partit pour la découverte de la terre qu'il supposait exister au-delà de la mer et qu'on croyait être l'abîme. C'est un des plus beaux des nombreux monuments de la grande ville. Sa base porte cette simple inscription: "A Cristoforo Colombo, la Patria".

Gênes est aussi dans la mémoire des violonistes par le fait qu'y naquit en 1784 Paganini, le plus grand des violonistes du temps et l'auteur de l'immortel "Carnaval de Venise".

* * * *

Le lendemain matin, c'est-à-dire le 29 mai, nous prenons une auto à l'heure pour faire la visite des principaux endroits de la ville. C'est une de ces puissantes Fiat italiennes faites spécialement pour ce pays montagneux, car à Gênes je crois que, pour les côtes, c'est encore pire qu'à Québec.

Notre première visite est pour le fameux Campo Santo, que les Génois appellent avec orgueil le plus beau cimetière du monde.

On s'y rend en passant sous la Porte Saint-Barthélemy, l'une des vingt portes qui mettent Gênes en communication avec l'extérieur. L'imposante nécropole, située à deux milles environ du centre de la ville, s'étend dans un vallon solitaire sur la pente du mont Bisagno. Par la splendeur, cette ville des morts dépasse celle des vivants. Il nous faut payer 5 francs pour y entrer; cela en vaut dix fois plus, puisqu'on vient de toutes les parties de l'univers pour voir ce chef-d'oeuvre de respect au culte des morts.

Le Rév. Père Férir, nous en parlait avec enthousiasme depuis notre entrée en Italie et nous n'aurions pas voulu manquer pareil spectacle pour tout ce que notre voyage nous coûtait.

Il ferait bon vivre à Gênes pour être enterré dans cette nécropole quasi paradisiaque.

Au-dessus d'un vaste carré, au milieu duquel s'élève un imposant crucifix protégeant des milliers de tombes entourées de roses et de fleurs diverses, on ne compte pas moins de 150 arcades en marbre blanc abritant les plus somptueux tombeaux que le génie humain, aidé de la richesse, a pu concevoir. Sous le regard de la "Religion", les allées d'un grand jardin central montent par de larges rampes et un escalier colossal jusqu'au portique sur les ailes d'un Panthéon central.

Le spectacle de beauté grandiose est saisissant.

Le guide nous indique, parmi les innombrables groupes de marbre, ceux qui, d'après lui, sont les plus grands de tous ces chefs-d'oeuvre artistiques, qu'éclairent un soleil riant et au-dessous une mer d'un beau bleu azur.

Au moment où nous allions quitter ce majestueux champ de repos:

"Attendez un petit moment, encore, nous dit notre guide. Je vais vous conduire à ce qu'on considère la plus belle statue de notre cimetière... La voici. ajoute-t-il, après avoir franchi une longue arcade bordée de mausolées admirables. C'est le portrait frappant d'une vieille vendeuse de cacaouettes (peanuts) qui avait accumulé une fortune de $30,000 (chose énorme pour ce pays) et qui étant seule au monde, l'a toute dépensée pour faire exécuter de son vivant sa statue par l'un des plus grands sculpteurs de Gênes. La bonne femme est absolument de grandeur et de ressemblance naturelles, revêtue de ses plus beaux habits du dimanche, panier au bras, offrant ses petites amandes si délicieuses. Fichus, dentelles, rubans, cheveux sont taillés dans le marbre avec un art auquel le sculpteur a consacré de longues années d'un travail patient et génial.

Nous étions là en extase, contemplant cette petite vieille pétrifiée qui avait voulu faire revivre sa personne par la pierre pour des siècles à venir et qui avait consacré à cette oeuvre tout son argent amassé sou par sou d'une façon incontestablement honnête.

Le guide ne disait rien. Il nous reluquait du coin de l'oeil.

Nous nous avançons pour toucher un bouton qui pendait à la manche de la statue et qui semblait décousu.

—Là! s'écrie-t-il, voilà le geste que j'attendais. C'est le geste des milliers de visiteurs qui passent ici depuis tant d'années. Et c'est le plus beau témoignage qu'on puisse rendre au génie de l'artiste qui a sculpté la statue et y a ajouté ce bouton produisant l'illusion qui vient de vous tromper. Voyez, le bouton est doux comme de la soie à force d'avoir été touché par le mouvement spontané des doigts des visiteurs.

* * * *

Des quelques églises que nous avons visitées, celle de l'Immaculée Conception nous a laissé le plus vif souvenir grâce à ses 20 confessionnaux, véritables bijoux de sculptures et mosaïques de bois. C'est tellement beau qu'on se demande si cela a bien pu être fait par des hommes, ou par des êtres surnaturels. Chaque confessionnal a dû nécessiter le travail constant de toute une vie d'artiste.

Aucune religion autre que la nôtre n'a inspiré autant de Beauté, de splendeurs, d'abnégation, de zèle et d'amour pour le bon Dieu.

Toute la richesse de la terre, sans la Foi ardente qui animait les artistes catholiques, ne pourrait arriver à produire la magnificence des cathédrales et des monuments religieux qui font depuis des siècles et

encore de nos jours la gloire de l'Italie en particulier et de l'Europe en général.

Nous visitons aussi la cathédrale St-Laurent, fondée au Xème siècle. Elle n'a de vraiment remarquable que sa façade flanquée de superbes colonnes en tire-bouchons de marbre noir et blanc. C'est original, et le Père Férir appelle ça du style rococo.

La chapelle St-Jean-Baptiste (patron de Gênes et le mien) conserve, dit-on, l'urne de marbre dans laquelle furent apportées à Gênes les cendres du grand Précurseur, aujourd'hui conservées dans une châsse admirablement ciselée.

Non loin de l'église St-Laurent, notre guide nous arrête devant la maison où naquit Christophe Colomb. Il ne reste plus que quelques murs et des colonnes qu'on a rafistolées pour les empêcher de s'écrouler. L'ami Cailler descend avec son appareil pour en prendre une photographie, mais cette pose ne fut pas réussie.

L'une des belles rues de Gênes a été baptisée du nom de Garibaldi, celui qui fit la guerre au pape pour lui enlever son pouvoir temporel.

L'une des rues les plus comiques, des plus étroites et encombrées s'appelle Santa Brigida. Elle est constamment décorée de draps, de serviettes, de robes, de chemises, de caleçons et de toutes sortes de linge que les habitants tendent sur des cordes d'une fenêtre à l'autre pour le sèchage. Il y en a des rangées pour chacun des cinq ou six étages.

Ce n'est pas bien gracieux, mais ça prouve au moins que les Génoises sont propres.

Parmi les autres vieilles rues étroites que nous parcourons en zizzaguant à pied, il faut mentionner la Rue des Orfèvres et ses petits magasins remplis d'objets finement ciselés d'or et d'argent. "Les voitures n'y peuvent pénétrer: pas de trottoirs; on marche au milieu de la rue comme dans certains endroits de Venise."

* * * *

Notre dernier soir à Gênes se passe à flâner un peu dans les environs de l'hôtel et à admirer les vitrines des grands magasins et des nombreux cafés qui abondent partout. Il y en a qui sont d'un luxe très attirant.

Deux de mes compagnons s'y étant attablés pour admirer le spectacle, furent accostés par deux superbes créatures dont l'une parlait un français admirable. Elle se disait être une Russe noble chassée de son pays par la révolution et obligée de vendre ses charmes pour vivre. C'était peut-être un truc de métier pour s'attirer la sympathie des hommes, mais elle ne fut pas heureuse dans sa chasse. Mes amis étaient trop prudents pour se laisser enticher; ils n'étaient là qu'en qualité de curieux et la marchande de "joie" en fut pour ses peines.

Un autre de mes compagnons, pendant ce temps-là subissait les assauts d'une "parfumée" qui prétendait venir du Canada et qui aurait bien voulu trouver le moyen de rentrer dans son pays. La mission de mon ami n'étant pas de faire ce genre de charité, la prétendue Canadienne devra attendre quelqu'un de plus "flush" pour la ramener au pays qu'elle n'aurait pas dû quitter.

* * * *

A 10 hrs 5 le 30 au matin, nous prenions le train pour Nice.

La route est ce qu'on appelle La Corniche, parce qu'elle est presque toujours dans le tranchant des caps longeant la mer.

Paysage admirable, véritable enchantement.

Cette route fut, dit-on, construite par ordre de Napoléon Ier, et remplace l'ancienne Voie Aurélienne qui menait de Rome en Espagne. "La succession des promontoires que la vague frange de son écume argentée, les rochers, les plages ensoleillées, les jardins en terrasses, les gentilles villas, le pittoresque décor d'une exhubérante nature fécondée par le labeur humain, donnent à cette route une incomparable splendeur."

Le quart du trajet se fait sous terre dans des tunnels percés en roc vif. C'est quasi un voyage de taupe.

Villes et villages sont entourés d'orangers, d'oliviers, de citronniers, de vignes, de fleurs, de palmiers, et autres végétations admirables.

Toute cette région constitue la Côte d'Azur fréquentée durant les chaleurs par les riches Européens en quête de bon air et de fraîcheur.

En certains endroits, c'est une longue suite d'admirables villas, de châteaux, de palais, s'échelonnant dans les montagnes bordant la mer.

Entre Gênes et Nice, la distance est d'une centaine de milles à peu près et les principales villes ont pour noms Savone, Albenga, Port Maurice, San Remo, Bordighera, Vintimille, Menton, Cap Martin, Monte Carlo, Monaco, etc.

San Remo est une fameuse plage fréquentée par la plupart des monarques d'Europe.

Vintimille est la petite ville italienne qui termine le royaume du roi Victor Emmanuel. Nous allons bientôt entrer en France et nous devons subir l'inspection des douaniers français.

Ces derniers nous font attendre une grosse heure dans des salles sans sièges, et la plupart des voyageurs grognent contre cette lenteur qui augmente notre fatigue.

Lorsqu'après avoir examiné nos passeports et nos bagages on nous permet de franchir les grilles et de courir nous installer de nouveau dans le train, un soupir général de soulagement parcourt la foule des voyageurs.

Quelques minutes après nous franchissions la frontière et nous étions dans le pays de nos ancêtres.

Nous pouvons enfin comprendre ce qui se dit, et lire les enseignes qui sont dans notre langue.

Sur une magnifique villa blanche, un drapeau belge flotte. M. Sacré nous apprend que c'est Beaulieu, la résidence d'été du roi de Belgique.

En passant nous admirons le fameux Monte Carlo, le royaume du jeu où vont se perdre et se gagner tant de fortunes; sur l'autre cap en face, la principauté de Monaco; ensuite le Cap Perrat, Villefranche-sur-mer et enfin Nice, la plus coquette ville d'hiver du Midi de la France ,où nous arrivons à 5 hrs 30.

Un quart d'heure plus tard nous étions installés au Williams, un hôtel très confortable, à chambres spacieuses, pourvues d'eau chaude et que M. Alexandre Sacré nous avait spécialement recommandé.

XXV

Bref séjour à Nice, reine de la Côte d'Azur—Le Casino de Monte Carlo—Jeu à l'argent légalisé—Recettes scandaleuses—Suicides fréquents—Passage à Avignon—Un soir à Lyon—Arrivée à Paris

Nous étions au samedi soir, le 30 mai.

Comme nous sommes dans un des plus chic endroits du monde, nous nous mettons sur notre "trente-six" afin d'aller nous amuser un brin.

L'Hôtel Williams. sis rue de la Porte, avait fermé sa salle à manger pour l'été. Car Nice est le paradis terrestre des riches qui veulent fuir les rigueurs de l'hiver. Le patron nous recommande d'aller dîner à la Taverne Alsacienne où la cuisine est bonne. les prix fort raisonnables.

C'est sur la même rue, à deux coins de là.

Les salles sont déjà remplies. Après quelques minutes d'attente, on nous installe enfin tous les cinq sur une longue table entourée de bancs rustiques à la mode d'Alsace et au-dessous d'une grosse horloge en forme de tonneau de bière, car cette taverne est en grande renommée pour son jus de houblon qu'on y sert dans des grands bocks de grès.

Y compris bière et vin, le dîner ne nous coûte que 80 cts chacun et est excellent. On nous fait remarquer cependant que cela coûte bien plus cher lorsque Nice est en pleine saison d'hiver alors que la population stable forte ordinairement de 150,000 habitants est augmentée par des dizaines de mille villégiateurs. C'est comme à l'Hôtel Williams, nos chambres n'allaient nous coûter que $3 par jour chacun. Durant l'hiver le prix est généralement le double.

Bien que la saison d'hiver soit expirée depuis le 1er mai, il y a encore beaucoup d'activité dans la brillante ville et sur son incomparable plage où nous nous dirigeons en passant devant les immenses magasins Lafayette, succursale de Paris, situés Avenue de la Victoire.

La décoration extérieure de ces magasins est blanche avec fleurs d'or. Les glaces des vitrines ont des proportions grandioses et autour peuvent circuler à la fois des centaines de personnes attirées par la beauté des étalages. Les magasins occupent tout un pâté entouré de quatre rues. La façade, Avenue de la Victoire, est ornée de splendides arcades protégeant les passants contre les rayons du soleil et contre les écarts de la température. Magasins, cafés, restaurants, théâtres, bals, concerts, parcs, casinos, sont nombreux et d'un luxe éblouissant dans cette ville patronée par ce qu'il y a de plus riche au monde.

Deux de mes compagnons vont passer la soirée au superbe Casino; M. Sacré et moi nous entrons au théâtre de la jetée, en plein sur l'eau, entouré de milliers de lumières et déjà plein d'une foule d'au moins 5,000 personnes. De fait, ce n'est pas un seul théâtre, c'est plusieurs théâtres sous le même toit. En plus, il y a vaste salle de danse, café, salle de jeu, apparemment tout comme au Casino où le jeu à l'argent est fort passionnant et fréquenté.

On y joue une merveilleuse revue dont la musique est soulevante, la mise en scène extraordinairement brillante et les nombreuses actrices très jolies, presqu'à l'état naturel!

Entre les actes, le "fun" se transporte dans la salle de danse où la féerie du spectacle se continue sous une autre forme. C'est un véritable concours de jazz, de chant, d'acrobatie et de toutes sortes d'excentricités. L'enthousiasme est à son comble. On ne s'y embête pas, mais la foule reste tout de même dans des bornes en apparence très convenables. Nous y voyons des groupes de danseuses vraiment surprenantes par leur graciosité, leur jeune beauté et leur souplesse. On les disait Anglaises, mais c'était sans doute le truc en vogue des Français pour plaire aux nombreux Anglo-saxons et Américains, qui visitent continuellement les lieux de plaisir français.

Pendant les entr'actes, les actrices défilent dans l'assistance sans doute pour démontrer la réalité de leurs charmes! ou peut-être aussi dans l'espoir d'attraper quelques riches étrangers en quête d'aventures folichonnes.

Nice est, dit-on, l'endroit de villégiature le plus fashionable de l'Europe. Avec Cannes à l'Ouest et Monte Carlo à l'Est on ne peut rêver

rien de plus beau au monde. C'est l'endroit favori non-seulement des Parisiens riches qui vont s'y divertir du 1er janvier au 1er mai, mais aussi de riches Anglais et Américains.

La ville est à 680 milles au sud de Paris; elle est située dans un endroit charmant au bord de la Méditerranée et à l'abri des Alpes Maritimes. Ses rues sont larges et pour la plupart bordées de gros arbres, de feuillages, plantes et fleurs admirables. Ses environs sont des plus pittoresques et, en plus d'une historique ancienneté très intéressante, la ville est fameuse par ses splendides parcs et promenades dont l'une d'elles, la Promenade des Anglais, 85 pieds de large, et longeant la mer sur une distance de deux milles, a été proclamée la plus belle qu'il y ait au monde. On l'a baptisée en l'honneur des Anglais, parce qu'elle fut construite en partie par leurs souscriptions, en 1822, afin de donner du travail à la classe ouvrière qui chômait durant cette année-là.

Aujourd'hui il y a aussi une autre promenade, à l'est de la jetée, qui s'appelle Promenade des Etats-Unis, et qui est également remarquable par la beauté. Toutes deux longent la mer en face de luxueux hôtels et villas aux terrasses recouvertes d'admirables fleurs et plantes tropicales parmi lesquelles, dominent de majestueux palmiers plusieurs fois centenaires. Les promenades se rencontrent aux jardins du Casino, véritable palais d'élégance et de splendeurs terrestres, en face duquel on a planté des massifs de roses, d'arbres, d'arbustes, d'orangers, de statues, de monuments, etc., qui enivrent la vue et l'odorat. On peut louanger tout autant la nouvelle voie qu'on appelle Avenue de Verdun, ainsi que la Place Masséna.

Bref, Nice est le joyau de cette Côte d'Azur, apparemment chantée dans le célèbre opéra "Mignon" par les jolis verres que voici:

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger,
Le pays des fruits d'or et des roses [vermeilles,
Où la brise est plus douce et l'oiseau plus [léger,
Où dans toute saison butinent les abeilles?
Où rayonne et sourit, comme un bienfait de [Dieu,
Un éternel printemps sous un ciel toujours [bleu?

Nice appartenait autrefois à l'Italie; elle fut cédée à la France en 1860.

De la Promenade des Anglais, on aperçoit une butte formée de pierre calcaire n'ayant pas moins de 300 pieds de hauteur et qui, au moyen-âge, était couronnée d'un château-fort qu'on disait être le plus formidable de la Côte. Le château fut détruit en 1706 par le duc de Berwick et plus tard le site fut érigé en terrain d'amusements. Au sommet s'élancent des Cascades poussées par des pompes puissantes et se répandant dans un réservoir fournissant l'eau à la ville. Au côté nord de la butte se voit le cimetière où reposent les restes du grand orateur Gambetta. Les évidences de l'ancienneté de cette place se constatent dans les environs nord de la ville, à Cimiez, où se dressent les restes de vieilles murailles et d'un amphithéâtre romain construit au temps de l'invasion lombarde, et dont une grande portion est en bon état de conservation.

Le Casino, outre ses salles de jeu et de bal, contient un théâtre de grande réputation, on y joue du grand opéra où les artistes les plus célèbres sont fiers de se faire entendre.

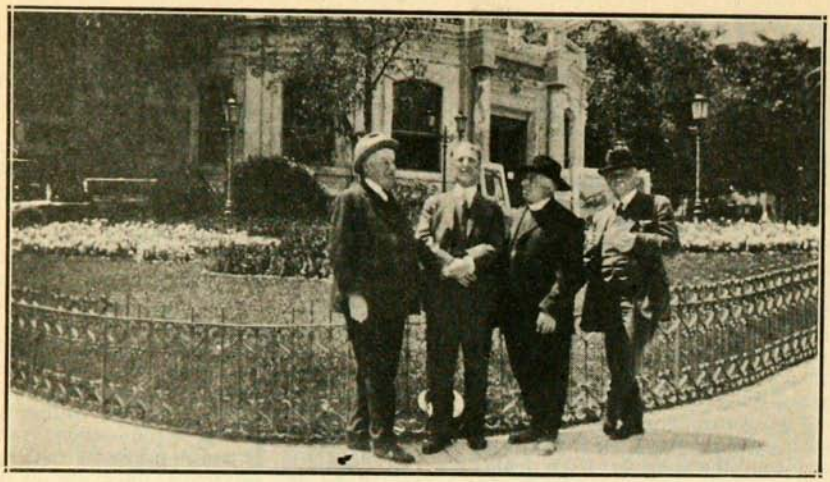
C'est à Nice que les fameuses roses La France et Maréchal Niel atteignent leur plus haute perfection. Durant les fêtes du carnaval, les visiteurs se livrent à une bataille de confettis et de fleurs qui attire chaque hiver des milliers de curieux de toutes les parties de l'Europe. Empruntée aux Romains, cette coutume a toujours été fidèlement observée.

Il n'y a pas seulement que des amusements à Nice. A côté de la ville du plaisir, il y a la population qui travaille à l'entretien des visiteurs d'abord, ce qui est évidemment la principale industrie, et ensuite dans la fabrication des meubles, les filatures de soie, de coton; dans la fabrication des essences et parfums, dans la préparation des huiles et du vin dont les Niçois exportent d'assez fortes quantités.

Nice fut la patrie de Garibaldi et de Masséna.

* * * *

Le lendemain, dimanche 1er juin, après avoir assisté à la messe à l'église Notre-Dame, très joli temple Avenue de la Victoire, nous sau-



Un petit coin des jardins de Monte Carlo

tons dans un gros autobus pour aller visiter la plus attirante curiosité célèbre dans le monde entier: la principauté de Monaco et son Monte Carlo.

La distance est d'environ 9 milles, nous dit-on.

Le trajet se fait par la route la Corniche, au-dessus de précipices terrifiants, tire-bouchonnant dans les rochers à travers une longue suite d'admirables villas, entourées de roses, vignes, citronniers, oliviers, orangers, palmiers, etc. Il fait un brillant soleil et le spectacle est incomparable de grandeur et de beauté.

Le trajet pour aller de Nice à Monte Carlo ne coûte que cinq francs, c'est-à-dire à peu près 25 sous de notre monnaie.

Monte Carlo fait partie de la petite principauté de Monaco qui n'a que huit milles carrés d'étendue et une population d'environ 15,000 âmes, sous le protectorat de la France qui, sans doute, retire une partie des bénéfices énormes que produit la maison de jeu qu'est Monte Carlo .

La capitale de Monaco et le château du prince sont situés à un mille du Casino sur un énorme cap dominant la mer. Sa population est de 3300 habitants environ.

Ce petit pays est un véritable paradis. Les habitants ne paient pas de taxe, car les revenus du prince et de sa compagnie proviennent de la maison de jeu où les Monégasques ne sont pas admis.

Seuls les autres Français et les étrangers sont admis à se faire écorcher ou à écorcher les autres selon les hasards de la roulette, du baccarat ,des cartes ou autres jeux de hasard.

Le prince exerce tous les pouvoirs.

Il faut une permission de faveur spéciale pour s'établir à Monaco. On y admet tant d'habitants et pas plus.

Pour visiter le Casino de Monte Carlo, ça coûte 5 francs. Il faut montrer son passe-port et signer une carte dégageant l'administration de toute responsabilité, au cas où l'envie vous prendrait de risquer votre argent dans les salles de jeu.

Au moment de notre visite, quoique ce fût le dimanche et dans la saison calme, quelques centaines de personnes étaient acharnées au jeu. Naturellement les gagnants avaient l'air heureux et les perdants la face longue. Sur les bancs il y en avait qui semblaient désespérés.

La maison, elle, fait presque toujours son bénéfice sur chaque partie et il paraît que ce bénéfice se monte à plusieurs millions par année.

Nous le croyons sans peine, s'il faut en juger par la magnificence des édifices qui forment Monte Car-

lo et par le fait que les propriétaires sont plusieurs fois millionnaires, grâce aux passions des imbéciles.

On dit qu'il se produit plusieurs suicides chaque mois à Monte Carlo. Les décavés n'ont qu'à franchir le superbe jardin et à se jeter en bas du cap, haut d'une centaine de pieds. Les suicidés vont s'écraser sur les roches, et les gardes toujours aux aguets s'empressent de faire disparaître mystérieusement les cadavres pour ne pas trop effaroucher la conscience publique.

Il faut tout de même reconnaître que l'administration n'est pas absolument sans coeur. Elle donne aux personnes ruinées chez elle assez d'argent pour quitter l'infâme petite ville où elles sont venues pour voler mais où le hasard les a volées.

D'un autre côté, lorsque certains joueurs gagnent une grosse somme et se retirent avec l'intention ferme de ne plus recommencer il paraît que l'administration lance à leur poursuite de charmantes espionnes qui finissent par les enticher et par les décider à venir de nouveau tenter fortune à Monte Carlo. Il est bien rare qu'elles ne réussissent pas dans leur infernale besogne, car elles sont appuyées par ce terrible proverbe: "Qui a joué jouera."

Quoiqu'il en soit, Monte Carlo constitue en son genre, le plus bel endroit non seulement de la Riviera mais du monde entier.

Le Casino est entouré de terrasses et de jardins enchanteurs.

Ce palais du jeu a été créé par l'architecte Garnier, le même qui créa l'Opéra de Paris.

Dans ce palais, il y a un théâtre dont la décoration dépasse en magnificence tout ce qui existe au monde, bien que la salle ne soit pas vaste puisqu'elle n'a que 800 sièges, mais ce sont plutôt des fauteuils entourés d'espace et assez grands pour être à l'aise lorsqu'on y est assis.

Dans la saison active un orchestre de 80 musiciens y donne deux concerts par jour, et l'entrée ne coûte rien. C'est un autre moyen d'attirer les "mouches".

Dans les vastes salles de jeu où sont installées de longues tables surveillées par de nombreux gardiens en uniforme, les joueurs sont courbés et surveillent les mouvements des croupiers qui au moyen de longues baguettes ramassent les jetons dès que les roulettes ont fini de tourner et indiquent les numéros gagnants. Dans chaque salle il y a des bureaux où l'on vend des jetons et des banques où on les achète.

Une certitude que le Casino fait des recettes fabuleuses c'est le fait que les habitants ne paient pas de taxes et qu'il est capable de payer grassement des centaines d'employés, de gendarmes et de gardiens.

On peut déplorer l'existence d'une telle institution, mais on ne peut nier qu'au moins les chances du jeu s'y passent d'une façon apparemment honnête.

* * * *

Ce fut Charles III qui vendit la principauté de Monaco à la France en 1861 pour la somme de $800,000. Elle se compose de Monaco proprement dit, de Monte Carlo et de la Condamine. Ce dernier village fut nommé ainsi en l'honneur du savant Français de ce nom qui y vécut.

Ce territoire appartint un jour aux Sarrasins que les Génois réussirent à chasser après de longs et sanglants conflits. Voilà pourquoi le vieux château de Monaco, qui existe comme en ce temps-là conserve encore son empreinte turque, et ses formidables remparts.

Il est vrai, comme je le dis plus haut, que les gens de Monaco ne paient pas de taxes; mais ils n'en sont pas mieux que nous. Ils sont obligés de payer des prix fabuleux pour les terrains qu'ils louent. Cela revient au même et est toujours vrai pour eux comme pour nous le vieux dicton connu: "Deux choses sont certaines dans le monde, les taxes et la mort."

Un écrivain a dit que Monte Carlo était la toile d'araignée tissée d'or pour attraper les mouches de la fortune; c'est la flamme brillante qui attire les mites humaines pour les détruire.

Le superbe Casino actuel de Monte Carlo fut érigé en 1865 par M. Blanc qui avait loué du prince le privilège du jeu. Aujourd'hui, tel que déjà mentionné, ce privilège est entre les mains d'une compagnie dont les actionnaires sont Anglais pour la plupart et qui possède un capital de $3,000,000. Il paraît que le prince reçoit par année $300,000, somme qu'il dépense à Monaco même, ne voulant pas, dit-il, s'enrichir aux dépens des personnes ruinées. Drôle de scrupule, n'est-ce

pas? Les parts de Monaco qui se vendaient d'abord $20 pièce, sont aujourd'hui cotées à plus de $200.

On le voit, les exploiteurs de cette triste entreprise font plus d'argent que s'ils cultivaient des patates.

A Monte Carlo, le plus bas que l'on puisse risquer à la roulette c'est $1; le plus haut, en un seul coup, $1200.

Au jeu "rouge et noir" et au trente et quarante les limites sont de $4 et de $2500.

Au commencement de la journée, chaque table de jeu est pourvue de $50,000, ce qu'on appelle la banque. Si par hasard, cette somme s'épuise, on dit que le joueur a fait sauter la banque. Alors celle-ci ferme jusqu'au lendemain. C'est ainsi, dit-on, que l'administration peut limiter ses pertes.

Après avoir photographié nos binettes dans différents endroits du jardin, notamment en face d'une jolie statue à Massenet, le grand musicien français, nous revenons à Nice, en prenant le lent tramway, cette fois, mais toujours par la terrifiante route de la Corniche. Terrifiante est le mot, puisqu'entre Gênes et Nice il y a des endroits où elle grimpe à 2800 pieds au-dessus de la mer.

A 2 hrs, nous étions de retour.

Après dîner, nous prenons un fiacre pour faire les quelques-uns des beaux sites environnants, et nous ne le regrettons pas, car nous admirâmes des choses vraiment intéressantes. Le cocher nous expliquait le tout avec un accent provençal des plus agréables.

Après nous avoir promené dans des jardins et parcs splendides, il nous passe près d'un cirque en pleine activité, dans une grande forêt et où la foule s'amusait comme des petits enfants. Il nous conduit aussi vers ce qui, selon lui, est ce qu'il y a de plus beau en France: les jardins des roses et des oeillets qu'on cultive pour en extraire les parfums, dit-il. En effet, il y a à perte de vue d'immenses étendues entièrement recouvertes de ces fleurs, charmant la vue et embaumant l'air de leur odeur aristocratique.

Comme ce doit être agréable de vivre ainsi au milieu de ce printemps perpétuel, parmi la plus belle des végétations! Si j'avais eu quelques centaines de milliers de dollars à ma disposition et que j'eusse été en quête d'un paradis terrestre, j'aurais certainement acheté l'une des gracieuses villas que nous vîmes portant une affiche: A vendre. C'est donc qu'il n'y a pas de bonheur parfait sur terre, me dis-je, puisqu'il y a des maisons à vendre. Hélas! il faut partout peiner pour vivre, mais à Nice et ses environs, ce doit certainement être moins pénible qu'ailleurs.

* * * *

Le 1er juin à 8 hrs 35 du matin, nous prenions le tram, MM. Cailler, Bazinet et moi, en route pour Paris.

Le Rév. Père Férir et M. Sacré trouvaient Nice si "nice" qu'ils voulaient absolument y rester une journée de plus.

D'ailleurs le Père Férir ne voulait pas s'arrêter à Paris qu'il avait maintes fois visité. Il voulait rentrer sans tarder dans sa famille en Belgique, et M. Sacré viendrait nous rejoindre à Paris où l'attendrait Mme Sacré, venant de Bruxelles.

L'encombrement sur le train est étouffant, car il fait chaud dans le sud de la France à cette saison de l'année, et de plus la veille il y avait eu à Cannes, près de Nice, un concours de chant et musique qui avait, dit-on, attiré dix mille personnes de toutes les parties de la France.

Notre train passe par Cagnes-sur-mer, Azurville où de nombreux cottages sont en construction; par Antibes, Juan-les-Pins, Golfe Juan, Vallauris et de plusieurs autres endroits dont je ne puis lire les noms, le train allant trop vite.

Vers midi, nous apercevons une haute montagne sur laquelle se trouvent de formidables forts. Ce sont, nous apprend un compagnon, les anciens forts qui protègent l'entrée de Toulon, ville de 125,000 âmes à peu près, et arsenal maritime de premier ordre.

Bientôt nous sommes dans la gare de Marseille, ville de 600,000 âmes, et l'un des plus grands ports commerciaux du monde.

Nous n'avons ni le temps, ni l'envie de la visiter, notre esprit était trop rempli des splendeurs qui nous attendaient à Paris, où nous espérions passer la dizaine de jours qui nous restaient pour terminer notre itinéraire et rentrer à Bruxelles.

Vers trois heures, nous commençons à longer le Rhône, rivière un peu plus large que la nôtre, et peu après nous passons par Avignon

(pas sur le pont) et apercevons du train la sombre masse de l'ancien château des papes. On sait, en effet, qu'Avignon fut le siège de la papauté de 1309 à 1377. "En 1348, le pape Clément VI l'acheta à la maison de Provence, et la ville resta à l'Eglise romaine jusqu'en 1791, époque où elle fut réunie à la France.

Notre train file à travers d'admirables campagnes très bien cultivées mais on ne peut s'empêcher de remarquer, comme presque partout ailleurs dans les campagnes d'Europe, l'absence complète de galeries aux maisons.

A 7 hrs 20, nous descendions à la gare de Lyon. ville de 500,000 âmes à peu près, au confluent des fleuves Rhône et Saône.

Un commis voyageur qui se trouvait dans notre compartiment, nous avait recommandé l'hôtel Terminus, situé dans la gare même, et il avait raison. Pour 85 cts par tête, nous eûmes une chambre vaste et splendide, comportant tout le confort moderne.

Bien qu'il eût un oeil de verre et une mâchoire rapportée ainsi que plusieurs côtes d'argent, ce mutilé de la grand'guerre était d'une bonne humeur charmante. Ce qu'il bavardait agréablement! Ce qu'il en savait des historiettes ébouriffantes! Il nous apprit qu'il était capitaine et nous raconta les épouvantables souffrances endurées par lui et ses compatriotes de l'armée française; malgré tout cela, disait-il, s'il survenait une autre boucherie humaine, je courrais encore et avec joie défendre ma patrie. On ne meurt qu'une fois, disait-il en manière de consolation, et mourir en défendant sa patrie, le bien le plus précieux, c'est beau, c'est glorieux; c'est infiniment moins bête que de mourir stupidement dans son lit, souvent après de longues souffrances.

On ne pouvait s'empêcher de donner raison à ce héros qui, après avoir passé par toutes les épreuves durant quatre ans, vendait courageusement des marchandises d'une ville à l'autre pour gagner son pain.

On ne fait pas beaucoup de réclame pour Lyon, et le visiteur s'en étonne, car outre que c'est la troisième ville de France, c'est une cité vraiment splendide.

Voici, en effet, ce que l'encyclopédie nous apprend de cette importante ville: Grande fabrication de soieries; métallurgie, machines, produits chimiques, orfèvrerie, important camp retranché; séjour de corps d'armée; édifices, places, quais et rues très remarquables. Lyon est la patrie des empereurs Claude et Caracalla, de Germanicus, d'Ampère, de Jacquard, de Mme Récamier, d'Audran, de Meissonier et d'un grand nombre de personnages importants. Elle fut, dès l'époque romaine, la capitale des Gaules, et, au moyen-âge, une ville où séjournèrent parfois des empereurs allemands. Deux importants conciles oecuméniques y furent tenus en 1245 et 1274.

Le soir se passe dans un théâtre où l'on jouait une éblouissante cochonnerie fort amusante et intitulée "Le Chasseur de chez Maxime".

Dans notre hôtel, le plus beau que nous avions encore habité depuis notre arrivée en Europe, a des ascenseurs conduits par des filles.

Sur les tramways, des femmes, en coquet uniforme, un gracieux "coin" sur la tête, agissent comme conductrices. Suites de la guerre, je suppose.

Le lendemain, un fiacre nous fait faire le tour de la ville, et ce fut une promenade inoubliable. ,

La visite d'un grand parc est surtout captivante. On y voit une centaine de splendides daims, et sur le lac de gracieux cygnes qui prennent leurs ébats au milieu de nombreux canots remplis de couples joyeux.

A la gare, une chose remarquable et que ni mes compagnons ni moi n'avions vue nulle part. L'accouplement des wagons se fait par une formidable locomotive électrique qui les attire à elle au moyen de longs câbles d'acier, les soulève et les transporte d'une voie à l'autre en traversant les rails, c'est rapide, ingénieux et nécessite moins de travail.

Le Crédit Lyonnais est une des plus grosses institutions financières de l'Europe. Pas étonnant, car cette banque est d'une prudence extraordinaire. Nous y allons pour faire changer quelques billets américains. C'étaient des $20 portant l'effigie de Cleveland. Nous les avions eus à la Manufacturers Bank de Lewiston. Le Credit Lyonnais refuse de les accepter, sous prétexte qu'il avait entendu dire qu'il y en avait de faux dans cette catégorie.

Nous sommes obligés d'aller à l'American Express où on ne prend seulement pas la peine de les examiner et pour lesquels on nous remet de la monnaie française à raison de 20 francs pour chaque dollar.

Le lendemain, le train nous emportait vers la ville-lumière où nous arrivions, à la gare du Midi, vers 6 heures, après avoir passé non loin de Dijon dans un tunnel long d'un quart d'heure.

En voyant Paris, mes compagnons ouvrent de grands yeux. La réalité est plus belle pour eux que l'anticipation et l'ami Arsène a une exclamation pleine de vérité:

"Paris et la France ont tout ce que les autres pays ont, et encore plus!"

Une demi-heure après la descente du train, une auto nous arrête en face de l'Hôtel Cusset, 95 rue de Richelieu, en même temps que — heureuse coïncidence— les dames Provost, nos compatriotes et concitoyennes, descendent d'une autre auto, elles aussi, revenant de leur tour d'Italie.

XXVI

Visite à l'Exposition des Arts Décoratifs à Paris—Réception au duc de Connaught—Une belle tapisserie des Gobelins représentant l'arrivée de nos soldats à Bordeaux en 1917—Dédicace du Président Wilson—L'Opéra et le Moulin-Rouge avec ses nudités—Un petit "Abri" amusant.

Le 2 juin au soir, nous étions donc installés dans la Ville du Plaisir, comme on nomme généralement Paris.

En effet, dès qu'on arrive dans la capitale française, on sent que la gaieté y règne en souveraine. Malgré les malheurs qui très souvent accablent la merveilleuse nation dont nous descendons, la bonne humeur populaire ne semble pas vouloir déserter ce charmant pays.

Paris, berceau de la pensée nouvelle, des récentes modes, du dernier luxe, du soleil, du bon vin et de la vie intelligente, libre, est le paradis des chercheurs de joie humaine.

Et l'on peut dire, sans crainte de se tromper que la Ville-Lumière fait tout en son possible pour rendre agréable dans son sein le séjour des milliers d'étrangers qui l'encombrent continuellement et y dépensent leur argent libéralement.

Ce n'est pas là qu'on est assez mesquin pour forcer les gens à ne boire que de l'eau?

Tout à Paris est fait dans le grand but de plaire, et l'on peut dire que nulle ville au monde n'y réussit autant.

Celui qui voit pour la première fois cette incomparable cité est frappé d'admiration et tout ce qu'il a pu voir jusqu'alors en Europe est éclipsé par les splendeurs mondaines et artistiques du coeur de la France.

J'avais visité Paris pour la deuxième fois il y a trois ans. La ville n'était pas encore complètement relevée des ravages de la grande guerre.

Mais en 1925, elle avait fait sa toilette et semblait plus active, plus brillante, plus plaisante que jamais.

Après un dîner dans un des Bouillons Duval (chaîne de nombreux restaurants parisiens) où l'on mange bien à prix raisonnables, et où on est servi par de pimpantes garçonnes, il était trop tard, pour notre premier soir, d'aller dans un des grands théâtres parisiens qui commencent ordinairement à 8 hrs 15. Nous allons donc flâner un peu sur le bruyant Boulevard des Italiens, grouillant d'une immense foule bavardant, riant, à qui mieux mieux. Les trottoirs larges de 15 à 20 pieds sont garnis de tables où des milliers de joyeux et joyeuses dégustent des consommations: bière, vin, liqueurs, glaces, sorbets, etc., éclairés par des milliers de lumières, et inondés de musique sortant des immenses cafés et restaurants et augmentant l'entrain des masses de touristes venus là en quête d'amusements soi-disant inconnus (ou cachés) dans leurs pays. Ici, chacun s'amuse au grand jour. L'hypocrisie semble chose inconnue. Pourtant Paris n'est pas plus corrompue que les autres villes aussi grandes et aussi cosmopolites que la Babylone moderne.

Le Boulevard des Italiens est inondé d'une clarté électrique aussi brillante que les nouvelles machines humaines puissent la créer. Il y a tant de lumières qu'on se croirait sur le Broadway.

Vers 9 heures, après avoir soutenu triomphalement bien des oeillades féminines, notre attention est attirée, dans une rue transversale par une petite enseigne illuminée et portant simplement ceci: "L'Abri." "Vous voulez voir quelque chose de croustillant? dis-je à mes compagnons, eh bien! cela me semble être un des petits lieux désirés des curieux comme nous. Allons nous y "abriter" durant une couple d'heures."

Plusieurs étrangers comme nous pénétraient dans le petit théâtre qui, du dehors, paraissait si attirant. Un "policeman" se tient près du guichet. Je l'accoste poliment:

"Dites-moi, s'il vous plaît, monsieur l'agent, lui demandai-je, est-ce que ce spectacle en vaut la peine?"

Il nous regarde en souriant et en faisant un clin d'oeil.

"Oui, répondit-il, c'est assez gentil, et vous ne vous y embêterez pas trop. Dans tous les cas, ce n'est pas la toilette des actrices qui vous épatera; elles n'en ont pas beaucoup!"

Nous entrons.

C'est une toute petite salle contenant à peu près 200 personnes, et une toute petite scène sur laquelle une douzaine d'actrices et cinq ou six acteurs chantent, dansent et dialoguent un tas de farces tordantes. Les voix sont excellentes et les femmes jolies, mais la toilette que chacune d'elles portait aurait pu s'acheter pour 5 ou 25 cts!

Si la police tolérait ce genre de récréation osée, nous étions bien capables de l'"endurer", nous aussi. En voyage, on peut se permettre des petites libertés, n'est-ce pas? d'autant plus qu'à Paris, la mode est de ne pas se gêner.

Dans l'entr'acte, tout le monde est invité dans une salle de danse attenante au théâtre. On s'y attable, les actrices jazzent et chantent autour des curieux et acceptent gentiment la traite... au champagne, naturellement; mais c'est raisonnable. Avec la représentation, nous nous en tirons pour 50 cts chacun. Nous avions ri pour $5.

* * * *

En consultant l'Encyclopédie, vous pouvez lire que Paris a la forme d'un vaste coeur traversé par la Seine, une rivière assez large sur laquelle il se fait beaucoup de navigation jusqu'à la mer par des navires de petites dimensions.

Paris se trouve dans la vallée de la Seine et est entouré par des hauteurs: au nord celles de Charonne, La Villette, les Buttes-Chaumont et Montmartre; au sud par Ste-Geneviève, Montrouge et la Butte-aux-Cailles.

La rivière coule de l'est à l'ouest, et fait le tour de deux petites îles sur lesquelles est construite une partie de la ville, avec entr'autres monuments, la cathédrale Notre-Dame (l'une des plus belles du monde), le Palais de Justice et le Tribunal de Commerce.

Notre guide nous dit que la Seine fait un parcours d'environ sept milles dans Paris, qu'elle y a une largeur moyenne de 500 pieds à peu près. Les quais et les murs qui garnissent les deux rives, construits d'épaisses maçonneries, protègent, en une certaine mesure, la ville contre les inondations et forment d'excellentes promenades. Une trentaine de superbes ponts la traversent. La ville est entourée d'une ligne de fortifications qui mesurent 22 milles de longueur appuyées par une trentaine de forts et de redoutes, le tout formant une ligne de 77 milles de longueur. C'est le camp retranché le plus vaste qu'il y ait au monde; mais aujourd'hui, avec les engins modernes, ces forteresses ont perdu beaucoup de leur efficacité.

La ville est divisée en 20 arrondissements ayant chacun un maire. Sa population dépasse les 3,000,000, mais si on compte la banlieue comme Londres, New York et Berlin le font, la capitale française doit certainement être de plus de cinq millions. C'est la plus grande ville de l'Europe après Londres.

La fondation de la ville remonte à 360 ans avant Jésus-Christ, dit-on, et lorsque César (50 ans avant notre ère) envahit l'ouest de l'Europe, c'était déjà une place importante qui s'appelait Lutèce. C'était alors la capitale des Parisii, l'une des 64 tribus confédérées des Gaulois. Ne pouvant résister aux légions romaines les Parisii incendièrent leurs maisons plutôt que de les livrer à l'ennemi. César prit possession des ruines, et après avoir battu les Gaules, rebâtit la ville des Parisii mieux qu'elle ne l'était.

L'empereur romain Julien, quelque centaines d'années plus tard changea le nom de Lutèce en celui qu'elle porte depuis.

Il existe encore à Paris des ruines d'anciens monuments construits par les Romains dont la puissance fut écrasée par Childéric Ier. Son fils Clovis se fit chrétien et fit de Paris une ville indépendante qui fut le noyau de la France et s'achemina rapidement vers la richesse et la puissance.

La première église catholique fut érigée sur les ruines d'un temple dédié à Jupiter à l'endroit même où s'élève aujourd'hui la splendide cathédrale Notre-Dame, terminée en 1230.

* * * *

Le 3 juin, nous louons une auto pour commencer la visite des principaux endroits parisiens.

L'exposition des Arts décoratifs venait de s'ouvrir et ce fut là notre objectif pour la journée.

Pour s'y rendre, nous traversons la Place de la Concorde, les Champs Elysés, l'Arc de Triomphe et un peu du Bois de Boulogne qui constitue la plus belle promenade au monde.

Le mouvement des autos est tellement dense qu'il faut une grosse demi-heure pour franchir le mille et demi qui part du Louvre-Tuileries pour arriver aux gigantesques palais qui abritent la merveilleuse exposition.

Gigantesque et merveilleuse ne sont pas des qualificatifs déplacés, car l'exposition est universelle. A l'exception des Etats-Unis, tous les pays semblent y prendre part, car l'exposition doit durer six ou sept mois.

On y expose toutes les nouvelles créations dans le vêtement, le logement, la bijouterie, le chauffage, les instruments de musique, la radiographie, la photographie, la sculpture, la peinture, l'architecture, l'imprimerie, la chapellerie, la coutellerie, la sellerie, les meubles, tapis, ornements, bains, porcelaines, argenterie, draperies, tapisseries, dentelles, tentures, l'ébénisterie, le graphophone, les pelleteries et confections de robes, manteaux, chapeaux féminins; les chaussures, enfin les milliers d'articles qui constituent les arts décoratifs. Nous sommes en présence de millions d'articles créés par les artistes du monde entier, articles qui deviendront de mode et d'usage d'ici quelques années.

Pour visiter le tout avec soin, il faudrait passer un mois dans ces immenses palais où 50,000 personnes ne semblent pas une grande foule. Des visiteuses se font promener d'une salle à l'autre dans de jolies voiturettes poussées par des hommes aux muscles puissants; mais pour cette commodité il faut avoir le gousset bien garni. Nous n'osons pas risquer la dépense et nous nous transportons sur nos propres pieds d'une salle à l'autre.

Dans le grand palais de réception, il y avait encombrement. La foule se pressait dans l'attente d'un événement quelconque. Nous allons aux informations et nous apprenons qu'en effet vers 4 heures une compagnie de soldats écossais doit pénétrer dans l'exposition par le grand escalier d'honneur. Cette compagnie escortait le duc de Connaught, représentant du roi d'Angleterre qui venait visiter l'exposition. Elle avait une nombreuse fanfare qui descendit le vaste escalier en faisant résonner ses instruments d'où s'échappaient les soulevantes notes de la "Marseillaise" pendant que de l'autre côté une harmonie militaire de France attendait de lui répondre en faisant résonner les airs nationaux de l'Angleterre. Cette musique, ces éclatants costumes, ces drapeaux glorieux, ces soldats rangés au port d'armes contemplés par une foule de 20 milliers de personnes peut-être offraient un spectacle qu'on n'oublie pas de sitôt; un spectacle moderne, cette fois, ultra moderne même.

Une des belles choses exposées et qui prend toute une chambre c'est une merveilleuse tapisserie sortant de la manufacture des Gobelins. Ce tapis mesurant 20x30 pieds, représente l'arrivée des soldats américains à Bordeaux en 1907.

Le chef-d'oeuvre porte, en légende, ces paroles de feu le président Wilson:

"The right is more precious than peace,
We have no selfish ends to serve,
We desire no conquest, no Dominions,
We shall fight for democracy."

La tapisserie est entourée des couleurs tricolores du glorieux drapeau étoilé ainsi que de faisceaux

des drapeaux alliés et de riches ornements rendant hommage à l'aide puissante apportée aux Alliés par les Etats-Unis lors du grand conflit.

Les Français se découvrent avec respect en pénétrant dans ce sanctuaire patriotique et leur attitude prouve bien la profonde estime dans laquelle la France entière tient le peuple américain.

Hélas! ce peuple n'est peut-être pas resté absolument fidèle au souvenir des épreuves auxquelles il a participé et a oublié bien vite les souffrances communes. Il s'est laissé tromper par les journaux trompés eux-mêmes par la propagande allemande et ses sympathies semblent maintenant s'éloigner de la France presque saignée à blanc dans la grande guerre; il va même jusqu'à lui réclamer tout l'argent qu'il lui a prêté après l'avoir privée des droits garantis par le traité de Versailles et avoir favorisé l'Allemagne.

A 6 heures nous quittions l'exposition et descendions dans le superbe Métro (chemin de fer souterrain) pour en sortir à la station de l'Opéra, tout près de notre hôtel.

Avant de regagner notre chambre pour nous raconter nos impressions sur les merveilleuses choses que nous venions de contempler, nous nous attablons sur la terrasse de l'immense Café de la Paix, rendez-vous des touristes américains au coin en face de l'Opéra et tout en prenant un délicieux vermouth nous admirons en face les élégantes et gigantesques proportions du Grand Opéra, le plus beau théâtre de l'univers, pendant que nous reluquons aussi les élégantes Parisiennes qui viennent s'attabler autour de nous pour déguster un verre et fumer la cigarette.

L'Opéra est un des plus beaux édifices de Paris, et l'un des plus vastes de la terre. On l'appelle aussi Académie Nationale de Musique. Tout le monde sait cela.

Parlons tout de même un peu de son extérieur en attendant le plaisir d'admirer l'intérieur.

Imaginé par l'architecte Garnier, ce monument de la musique chantée fut commencé en 1861 et terminé en 1874, l'édifice ayant coûté $7,300,000 et les trois acres de terrain qu'il occupe, $2,100,000. Pour la magnificence, ce théâtre n'a pas d'égal, l'Europe entière ayant contribué aux matériaux et à la décoration.

La somme que ce chef-d'oeuvre a coûtée était énorme pour ce temps-là; si l'on devait en construire un semblable aujourd'hui il faudrait peut-être la tripler.

L'Opéra fait face à la place et au boulevard du même nom qui constitue l'une des plus belles avenues de Paris.

La grande façade à trois étages donne sur l'avenue. Le portique se compose de sept arches avec entrées aux deux coins et flanquées d'imposants groupes de statues représentant la Poésie, la Déclamation, la Chanson et la Musique, le Drame et la Danse. Au-dessus des arches un superbe promenoir est orné de 16 hautes colonnes de marbre et, plus en arrière des rangées d'autres colonnes supportant le toit et la coupole décorés de nombreuses statues et groupes symboliques. Le dôme est terminé par une couronne garnie d'or pur sur lequel se dresse une haute statue d'Apollon tenant une lyre d'or et entouré de statues personnifiant les Muses.

Les côtés et l'arrière de l'édifice sont tout aussi majestueux et tout y a été fait dans le but de plaire aux regards émerveillés.

* * * *

Notre deuxième journée se termine au fameux Moulin-Rouge, non pas le Moulin-Rouge d'autrefois (qui fut détruit par le feu il y a quelques années, et où l'on dansait le cancan et le chahut) mais une salle de spectacle immense, et d'un luxe vraiment coquet.

On y jouait une revue dans laquelle il n'y avait pas moins de 500 acteurs et actrices avec des décors et une mise en scène féerique au travers de laquelle défilent les plus belles formes de beauté féminine que l'on puisse rêver. Je voudrais pouvoir vous reproduire ici les portraits des actrices reproduites dans un magnifique album que je conserve pour l'amusement de mes amis discrets; mais j'aurais peur d'effaroucher votre vertu. On n'en rougit pas là-bas, car tout est rouge dans ce théâtre.

Ce théâtre où l'on joue les revues à grands spectacles se dispute, avec les Folies Bergères, le patronage des Américains qui aiment les beau-

tés n'ayant souvent pour seul vêtement que leur chevelure et qui n'ont pas honte de se montrer telles que le créateur les a faites.

Si vous croyez qu'il n'y a pas de jolies femmes en France, je vous conseille une tournée dans les théâtres parisiens. Vous m'en direz des nouvelles.

Mais ça coûte assez chez à voir: 80 francs le siège.

XXVII

La Tour Eiffel — Le Trocadéro — Notre-Dame et son trésor—L'Hôtel de Ville—La Tour St-Jacques —La Conciergerie—Un village africain à Paris—De beaux types d'hommes

Celui qui vient à Paris pour la première fois, se croit obligé de monter dans la Tour Eiffel qui fut le clou de l'Exposition universelle de 1889 et qu'on conserve en souvenir de ce grand événement.

C'est le plus haut monument du genre.

Nos amis veulent absolument l'examiner.

On peut y monter à pied, mais il faut avoir des jambes d'acier. En conséquence, nous faisons comme tous les visiteurs, nous payons nos 6 francs pour avoir le droit d'entrer dans les ascenseurs, au nombre de quatre, qui font le service de cette gigantesque construction de fer.

Inutile de dire que du haut de la Tour Eiffel, le point de vue est superbe puisque la Tour a presque 1000 pieds de hauteur et que de la dernière plate-forme les visiteurs se trouvent à 920 pieds et peuvent voir jusqu'à 90 milles de distance, avec des longues-vues naturellement.

La première plate-forme située à 190 pieds du sol a une superficie de 5860 verges carrées. La deuxième est à 380 pieds du sol.

Sur les plates-formes on trouve des restaurants, des cafés, des salles de théâtre et de danse, des petits magasins et diverses boutiques. Les guides nous apprennent que 23,000 personnes peuvent s'installer sur les trois plates-formes de la tour.

Cette immense construction ressemble à une dentelle. Les quatre pieds de la tour reposent sur des fondations de ciment ayant 85 pieds d'épais et 112 de large, le tout couvrant une superficie de deux acres et demi. Il fallut creuser jusqu'à 46 pieds de profondeur pour asseoir les formidables fondations.

Les calculs de l'architecte Gustave Eiffel ont été si précis qu'on pourrait au moyen de leviers hydrauliques hausser ou baisser toute la tour.

Les petites pièces de fer qui forment la tour sont assemblées par 2,500,000 boulons et rivets.

L'escalier qui conduit au sommet se compose de 1792 marches.

Grâce à sa hauteur, la Tour Eiffel constitue le principal centre de télégraphie sans fil en France et peut-être du monde entier.

L'autre côté de la rivière, en face, s'élève le superbe Trocadéro, qui fut l'un des plus beaux palais de l'exposition de 1878 et qu'on a conservé aussi pour commémorer cet événement.

Le corps principal de cet édifice est en forme de demi-cercle ayant un diamètre de 190 pieds et 180 pieds de hauteur, surmonté par un dôme sur lequel s'élève un groupe de statues symbolisant la fortune, et flanqué de deux tours carrées ayant chacune 270 pieds de haut.

Au temps de l'exposition, des galeries ayant 1100 pieds de longueur, prolongeaient le demi-cercle et, supportées par des centaines de jolies colonnes, formaient des arcades servant d'agréables promenoirs pour les visiteurs. Le Trocadéro donne sur un admirable jardin où des fontaines et cascades ornées de groupes de statues répandaient leurs eaux dans de vastes bassins fleuris.

La grande salle des fêtes peut contenir 6,000 personnes. Le plus grand orgue de France y est installé. Les meilleurs musiciens et chanteurs aiment se faire entendre dans cette vaste salle car l'acoustique y est merveilleuse, grâce sans doute au dôme sous lequel elle se trouve. Le reste de l'édifice est occupé aujourd'hui par divers musées.

De la tour on peut admirer dans tous ses détails le magnifique ensemble du Trocadéro.

Je remarque aussi que les gracieux et rapides bateaux-mouche qui circulaient sur la Seine ont beaucoup diminué de nombre. La vogue des automobiles en est sans doute la cause.

De la tour, nous traversons le long Champ de Mars et pénétrons dans le palais des Invalides pour en visiter le Musée et le tombeau du fameux Napoléon Ier.

Nous passons là trois heures très intéressantes, car les musées de guerre de cette institution sont très considérables.

Il y a là des engins de guerre ayant des centaines d'années d'existence et dont se servirent les anciens rois pour tuer leurs ennemis.

Un grand nombre de canons ayant servi à Napoléon traînent dans la cour et sous les arcades.

On y voit des armures, des armes de toutes sortes, des drapeaux déchirés par la mitraille et ayant passé à travers les plus cruelles batailles depuis cinq ou six cents ans. On peut examiner des milliers de reliques de la récente guerre, les uniformes, tous les appareils dont on se servit pour s'entre-détruire.

On y voit l'auto ayant traversé le Sahara pour la première fois en 1922; un des milliers de taxis requisitionnés par le général Gallieni pour transporter des soldats au front le 7 septembre 1914 et aller repousser les Allemands à la Marne. Cette auto contenait 7 soldats. C'est le chauffeur de cette auto qui, au général qui suppliait de repousser à tout prix les Allemands, aurait répondu ceci: "On fera comme les camarades, on ira où il faudra, mon général."

On peut étudier dans tous ses détails l'avion de combat dont se servit Guynemer pour abattre tant d'avions ennemis. On y conserve avec soin l'appareil dans lequel le plus célèbre des as français fut enfin abattu par trois adversaires teutons.

Dans la Cour, entouré d'un grand nombre de canons pris aux Allemands on a installé le wagon dont le général Foch faisait son quartier-général et dans lequel fut signé l'armistice mettant fin à la guerre.

L'Hôtel des Invalides peut loger 5000 vieux soldats, mais on nous dit qu'il n'y en a présentement que quelques centaines.

Cet édifice est l'un des plus jolis de la grande ville française. Il fut fondé en 1670 par Louis XIV comme refuge pour les soldats ayant servi durant trente ans, ou invalidés par des blessures et par la maladie. L'édifice couvre une trentaine d'acres. Construit de marbre c'est un des plus beaux spécimens d'architecture gréco-romaine. Sa façade est merveilleusement belle, mais sa plus belle partie est son dôme de 85 pieds de diamètre s'élevant à 344 pieds dans les airs et plaqué d'or pur sur lequel le soleil fait des miroitements qui peuvent s'apercevoir de presque toutes les parties de la ville.

Sous ce dôme doré reposent les restes de Napoléon ensevelis dans un superbe tombeau orné d'une riche chapelle.

Le guide nous apprend qu'aucun homme n'a eu monument aussi beau que celui élevé par le peuple français à Napoléon Ier.

Au-dessous du tombeau qui est en rond se trouve la crypte (ronde, elle aussi) et au centre de laquelle s'élève le sarcophage contenant les restes du grand homme. Ce sarcophage a 13 pieds de long, 6½ de large et 14½ pieds de haut. Il est d'un seul bloc de granit, pesant 135,000 livres et qu'on a été cherché en Finlande au coût de $30,000 Le sarcophage repose sur un plancher de superbes mosaïques formant une couronne de lauriers, symbole de victoire.

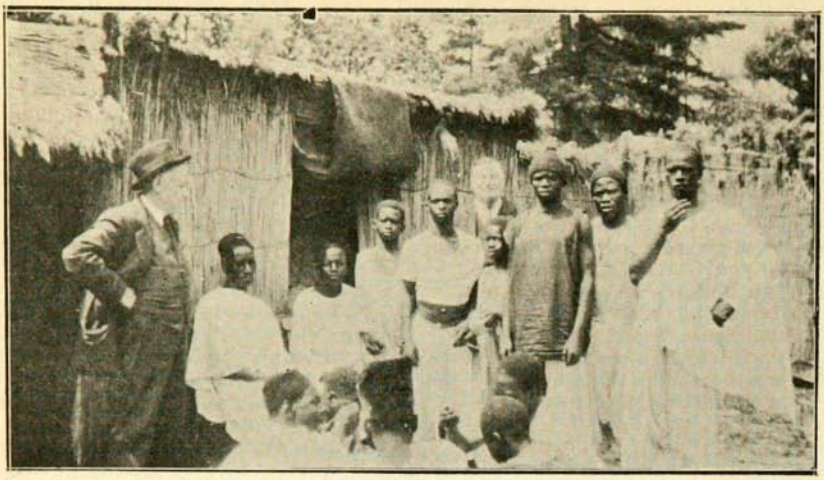
A droite et à gauche s'élèvent les tombeaux à la mémoire de Duroc et de Bertrand, amis intimes de l'empereur. Bertrand avait acocmpagné Napoléon dans son exil à l'Ile Ste-Hélène et revint avec les restes en 1840.

Tout autour, des statues de généraux, entr'autres celles de Vauban et de Turenne, de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie ainsi que de Joseph Bonaparte, roi d'Espagne, ces derniers, frères de Napoléon.

Près des restes de ce dernier on voit aussi deux autres sarcophages. Dans l'un on a déposé le coeur de sa femme et dans l'autre les restes de son fils.

Dans la pierre sont gravés les noms des principales victoires remportées par le grand guerrier. Entre les statues qui entourent la crypte, il y a des faisceaux de drapeaux pris aux ennemis.

Le plafond de la grande chapelle des Invalides est littéralement garni de drapeaux et étendards tombés aux mains des Français victorieux. La plupart de ces précieuses reliques sont sales, déchirées par les balles ou les bayonnettes; mais elles rappellent un passé plein de



Parmi les Africains—Au Jardin d'Acclimatation, Paris

gloire militaire comme aussi, hélas! la mort de millions de soldats et la ruine de la France pour plusieurs années par l'ambition qui rongeait le grand empereur vers la fin de sa vie.

A la chute de Napoléon, en 1814, les Alliés (composés de toute l'Europe contre la France) entrèrent à Paris, et les invalides brûlèrent environ 1500 drapeaux plutôt que de les voir repasser aux mains des ennemis.

Les murs du tombeau sont de marbre poli appuyés par 10 splendides colonnes et ornés de reliefs rappelant les principales oeuvres utiles du génie napoléonien: le Conseil d'Etat, l'Université, le Code, la Chambre des Finances, la Restauration de l'ordre, le Développement du Commerce et de l'Industrie, le Concordat, les Travaux Publics et la Légion d'Honneur. On voit également d'artistiques reliefs de douze batailles héroïques.

La crypte du tombeau a 20 pieds de profond et 36 de diamètre.

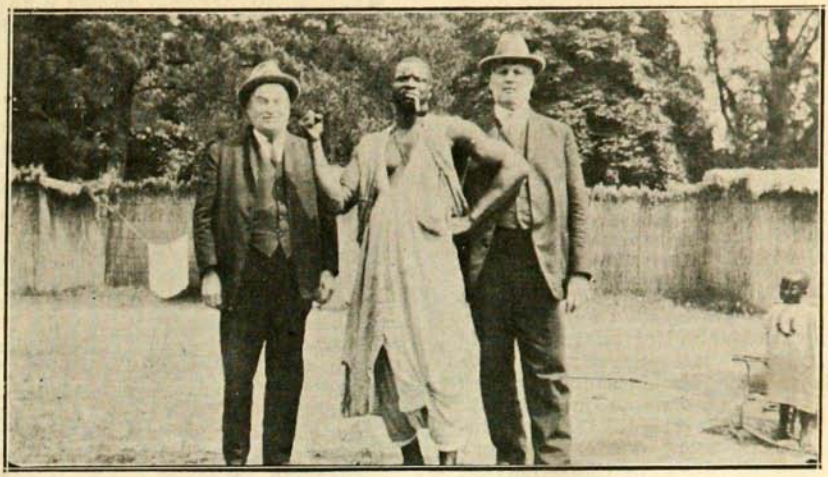
A l'entrée du tombeau on peut lire les dernières paroles que le grand conquérant prononça avant de mourir:

Je désire que mon corps repose
sur les bords de la Seine,
Au milieu de ce peuple français
que j'ai tant aimé.

Notre journée avait été bien employée, au point de vue visite, et nous allons gaîment la finir au théâtre Palace où l'on jouait une revue intitulée "Vive les Femmes". Nous fûmes désappointés dans les grandes longueurs. Une exposition plastique, c'est assez agréable, pourvu qu'elle soit artistique et qu'elle soit accompagnée de beau chant, de danse bien exécutée, de riches décors et de dialogues spirituels, comme aux Folies Bergères et au Moulin Rouge, par exemple; mais lorsqu'on ne compte que sur la nudité pour attirer les curieux, ça ne prend plus autant. Aussi l'assistance était peu nombreuse au Palace. La plupart des spectateurs semblaient déçus, comme nous. D'ailleurs nous en avions assez de ces spectacles "nichonnants". Dans cette salle, tout était bluff. Nous fûmes même attrapés jusque dans sa salle de danse où on nous extorqua chacun 25 cts pour un dégoûtant verre de limonade.

Ce soir-là nous n'allâmes pas plus loin vers la Butte Montmartre. A 11 heures, nous étions contents de nous allonger dans nos bons lits français. Je ne serais pas surpris que, comme moi, mes compagnons eussent commencé cette nuit-là à rêver aux douces joies du retour à la maison.

Le lendemain, visite à l'Hôtel de Ville, au Châtelet, à la Tour St-



Deux blanc et un noir—18 pieds 4 pouces d'hommes
Jardin d'Acclimatation, Paris

Jacques, à la Conciergerie, à Notre-Dame.

Dans l'après-midi, je vais dire bonjour à M. Verney à Montmartre. L'excellent acteur que Lewiston avait applaudi quelques mois auparavant, n'était pas encore remis d'une pneumonie qui l'avait terrassé et cloué au lit depuis son retour des Etats-Unis. Il regrette énormément de ne pas être capable de sortir pour nous accompagner dans les lieux agréables de la Butte qu'il connaît si bien, mais il promet de ne nous envoyer M. et Mme Joubert qui étaient eux aussi à Paris, répétant des pièces pour une tournée en province. M. Verney nous apprit que dans quelques semaines il se proposait de s'embarquer pour aller passer l'hiver en Algérie.

En attendant de rencontrer l'ami Joubert, parlons un peu de ce que nous avions admiré depuis le matin.

L'Hôtel de Ville est l'un des plus vastes et des plus élégants édifices parisiens. Il occupe le site du vieil Hôtel de Ville commencé en 1533 et fini sous le règne de Henri IV, mais agrandi à quatre fois plus que sa proportion originelle, et finalement complété en 1857. L'édifice échappa aux ravages de la révolution de 1789-92, mais les Communards de 1871 s'acharnèrent sur le monument et le détruisirent presque entièrement. On le reconstruisit dans le style de la Renaissance Française, avec pavillons aux coins et une splendide tour au-dessus de la façade principale superbement ornée d'une horloge et de sculptures. Les innombrables niches abritent des statues des grands personnages de France et sur les corniches s'élèvent des groupes admirables représentant les principales villes françaises. Le toit est surmonté de dix hérauts dorés. L'édifice occupe tout un carré sur la rive nord de la Seine, borné par la rue de Rivoli, la Place et le Quai de l'Hôtel de Ville. La place s'appelait autrefois Place de la Grève où de 1512 à 1757 on exécutait les grands criminels. Les premières victimes de la Révolution furent pendues aux poteaux qui l'illuminaient. De la Place et du pont de la rivière qui y conduit, l'Hôtel de Ville offre un spectacle de charme et de grandeur qu'on ne peut oublier. L'intérieur est visible pour les étrangers de 2 à 5 heures, et cela en vaut la peine, car l'escalier d'honneur et la Salle des Fêtes sont classés parmi les plus beaux chefs-d'oeuvre d'architecture. On dit même que cette dernière est la plus somptueuse salle de cette sorte qu'il y ait au monde. Il n'y a que la fameuse salle de Monte Carlo qui l'approche en beauté.

La Salle des Fêtes sert aux bals, banquets et réceptions donnés par le gouvernement municipal aux personnages de marque. Les décorations de cette immense salle furent faites par les plus célèbres peintres et sculpteurs de Paris. Le plafond est de toute beauté, et lorsque les 22 gigantesques chandeliers de verre taillé répandent sur ces chefs-d'oeuvre de peinture et de sculpture les feux de leurs 2,000 lumières ce doit être féerique. La façade de l'édifice mesure environ 500 pieds de long.

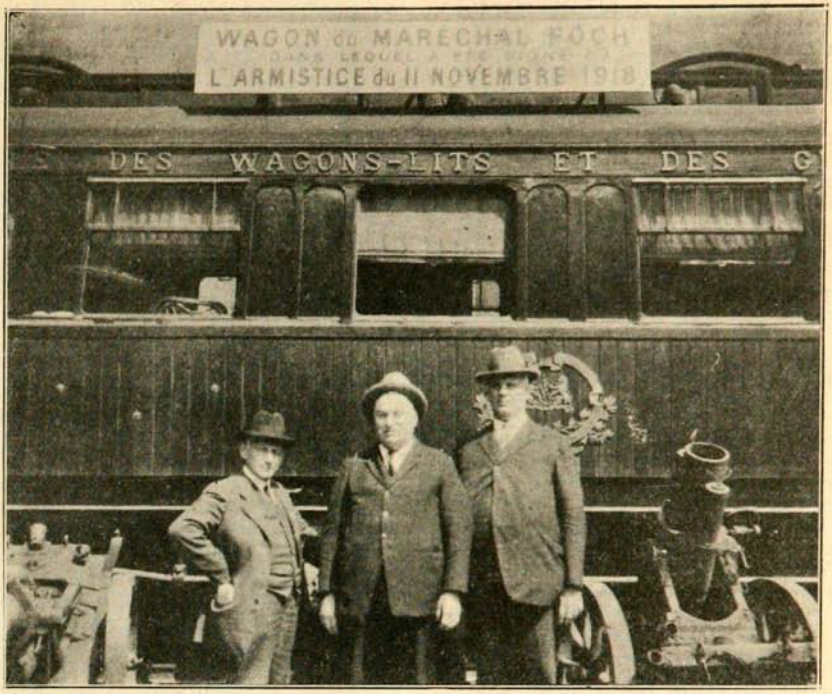
La cathédrale Notre-Dame est la plus célèbre église de Paris, et l'une des plus belles du monde entier. Elle est située comme je l'ai déjà dit, sur l'Ile de la Cité. Les révolutionnaires y firent d'infernales profanations en 1793, le Conseil ayant même décrété sa destruction, mais heureusement cet infâme décret ne fut pas exécuté. Les révolutionnaires la convertirent cependant en Temple de la Raison et la statue de la Ste-Vierge fut remplacée par la Déesse de la Liberté tandis qu'au-dessus du choeur furent placés les bustes de Voltaire, de Rousseau et autres libres-penseurs, auteurs de la sanglante révolution .Dans ces murs sacrés, la populace en furie se livra à toutes sortes d'orgies repoussantes. L'église fut délivrée par Napoléon en 1794. L'intérieur de ce temple majestueux est divisé en une longue nef et deux ailes de 417 pieds de long traversées par un transept de 156 pieds. Pour visiter le trésor de l'église, il faut donner un pourboire au gardien, qui est passablement exigeant, mais qui explique d'une façon intéressante. C'est ainsi qu'il nous montre la soutane de l'archevêque Darboy, fusillé par les communards. On y voit le trou qu'y fit la balle fatale. Il nous montre également le manteau que portait Napoléon lorsqu'il fut sacré empereur, ainsi que le coussin sur lequel il s'agenouilla pour recevoir la bénédiction .On y voit aussi de nombreuses chasubles et de précieux ornements ayant servi à d'autres souverains, soit pour mariages ou baptêmes; il nous fait admirer un ostensoir d'or massif orné de milliers de diamants gros comme des fèves, don de François Ier, et autres articles qui représentent de véritables fortunes. Les sculptures du choeur sont incomparables comme travail sur bois. L'orgue, l'un des plus puissants du monde, a 5246 tuyaux et 86 jeux.

Ce qui étonne le visiteur, ce sont les monstrueuses "gargouilles" de pierre juchées sur les corniches et que Victor Hugo a décrites dans son ouvrage "Notre Dame de Paris". On se demande ce que viennent faire là ces monstres, sur un temple dédié à Dieu. En ce temps-là, on était plus superstitieux qu'aujourd'hui, et on frappait l'esprit des masses avec des images grotesques, des chimères terribles. Les gargouilles de Notre-Dame représentent, croit-on, des démons. L'une d'elles, plus horribles que les autres, est supposée être le portrait de Lucifer, après sa chute du ciel, alors qu'il fut changé en diable. De sa hauteur, appuyé sur la corniche de Notre-Dame, il contemple le monde et semble méditer sur les moyens à prendre pour corrompre l'humanité et se venger de Dieu auquel il avait eu l'audace de se comparer.

En sortant de Notre-Dame, nous nous asseyons à la terrasse d'un grand café et tout en dégustant un Dubonnet nous contemplons l'immense théâtre du Châtelet, celui qui contient le plus de spectateurs de toutes les salles de Paris, ainsi que son admirable parc, sa jolie fontaine du Palmier et la Tour St-Jacques qui lui fait face, haute de 200 pieds, l'un des beaux spécimens de l'architecture gothique de la dernière époque, achevée en 1522. Elle faisait jadis partie de l'église St-Jacques-la-Boucherie, détruite durant la révolution. Un observatoire est aujourd'hui installé au sommet de cette tour.

De là, nous allons jeter nos regards sur les splendides édifices que sont le Tribunal de Commerce, le Palais de Justice, ainsi que la Ste-Chapelle et la sombre prison de la Conciergerie.

Le Palais de Justice servait autrefois de palais aux rois de France, alors que le coeur de Paris était formé par l'Ile. Ce qui reste du Palais fut présenté par Charles VII, en 1431, au Parlement qui en fit une Cour Suprême de Justice. La Tour qui est encore en bon état contient une horloge datant de 1370 et qui est dit-on, la plus ancienne du pays, c'est dans ce palais que se font les procès des grands cirminels.



Le wagon du maréchal Foch où se signa l'Armistice—au pied, des canons pris aux Allemands

C'est dans la Conciergerie, telle qu'elle existe encore aujourd'hui, qu'on enfermait, sous la Terreur, les milliers de condamnés à mort avant leur départ pour l'échafaud. Dans ces sombres cachots furent incarcérés le malheureux roi Louis XVI et sa famille avant leur supplice par la guillotine.

* * * *

On annonçait à Paris l'exposition d'un village d'Africains installé au Jardin d'Acclimatation. Une auto nous y mène. Entrée, 5 francs. Il y a là 125 nègres, négresses et négrillons superbes. Les cabanes sont de feuilles de bananes et en bambou, telles qu'elles existent là-bas. Plusieurs des Africains parlent le français et pourvu qu'on leur donne quelques sous, ils se montrent très gentils pour les visiteurs. Des négresses allaitent leurs enfants et montrent sans scrupules leurs longs seins noirs comme de l'ébène, et leurs rires larges découvrant des dents d'une blancheur immaculée. Cela ne ferait pas l'affaire de nos dentistes! Des hommes tissent de l'étoffe sur des petits métiers en bambou, d'autres font la popotte, d'autres mangent du riz dans des grands vaisseaux de bois au moyen de petites baguettes; d'autres confectionnent des petits sacs, des ceintures, des colliers d'écaille, etc. Nous achetons plusieurs de ces bibelots comme souvenirs et pour encourager leur petite industrie. Un gaillard qui ne mesure pas moins de 6 pieds 3 pouces nous montre ses muscles puissants et nous dit qu'il est fort à la lutte. Il ne craint aucun lutteur blanc dans ce genre de sport que lui et ses gaillards pratiquent depuis l'enfance. Pour un franc il consent à se laisser poser; quelques-unes de leurs femmes se prêtent aussi à l'opération moyennant quelques petites pièces de monnaie. Notre colosse nègre trouve que l'ami Arsène ferait "une bong lutteux, car li semble ben fort."

Notre visite au reste du jardin n'est pas intéressante, car la guerre a ruiné cet endroit si en vogue autrefois. Les nombreux animaux qui le peuplaient durent être abattus, car le bombardement aurait pu les mettre en liberté et ce n'aurait pas été amusant. De plus, on n'avait pas d'argent à gaspiller dans ce temps d'épreuve nationale. Mais des ouvriers sont à remettre le tout en ordre et dans quelques années le jardin aura certainement repris sa splendeur et sa vogue d'avant-guerre.

XXVIII

Une promenade en auto-car—Paris la nuit—Une visite aux Catacombes—Origine de l'expression "aller au diable au vert"—Description de quelques beaux monuments—L'église de la Madeleine Un Concert au Café de la Rotonde sur la Butte Montmartre

Samedi soir, 6 juin, fut un des plus agréables de toute notre tournée. Nous allions faire en auto-car la visite de "Paris la Nuit".

L'annonce de ces formidables autos, pouvant contenir une soixantiane de personnes, était alléchante et attirait une foule de curieux rue du Helder, près de l'Opéra, d'où le départ devait se faire. Ces curieux étaient composés d'étrangers comme nous, la plupart Américains, car les Parisiens ne semblent pas avoir beaucoup le temps de s'amuser. Ils travaillent. D'ailleurs, en général, ils ignorent bien des petits coins intéressants de leur grande ville. C'est comme pour nous à Lewiston. Notre ville est toute petite, et cependant quel est son citoyen qui peut se vanter de la bien connaître, d'avoir parcouru toutes ses rues?

Les auto-cars font des excursions le matin, l'après-midi et le soir. On a le choix entre Fontainebleau, Chantilly, Rambouillet, Compiègne, Saint-Germain, les champs de bataille et tous les environs de la grande ville, mais c'est "Paris la Nuit" qui nous fascinait, car, comme le dit un écrivain, "Paris est la ville qui ne se couche pas. Une incomparable féerie nocturne, une orgie babylonienne, que flétrissent les prêches scandalisés des révérends, anime sans doute ses artères fébriles, ses faubourgs grouillants. Paris la nuit: cela vous a comme un parfum aiguisant de tournée de grands-ducs..."

Cela ne coûte pas cher: $1.00.

On donne son nom d'avance, et les touristes sont intelligemment classés par nationalités dans les grandes voitures. A chaque voiture, on donne un guide parlant la langue des occupants afin qu'ils puissent comprendre les descriptions. Ces guides parlent ordinairement le français, l'allemand, l'anglais, l'espagnol et l'italien. Ils se servent de porte-voix afin de se faire entendre des voyageurs occupant les banquettes éloignées.

Nous grimpons sur nos places et la procession des autos se met en route à 9 heures, à travers les fascinantes lumières des boulevards éclairés comme en plein jour.

Installés sur de moëlleux sièges, nous étions en position de bien jouir de l'agréable spectacle qui allait se dérouler devant nos yeux, et de digérer agréablement l'excellent bifsteck que nous avions dégusté une heure auparavant dans un somptueux café portant le nom scandalisant d'American Bar!

Nous voici devant la Madeleine, une des principales et des plus riches églises de Paris, qui m'intéresse tout particulièrement parce que l'un des trois architectes qui la construisirent de 1764 à 1842 s'appelait Guillaume Couture.

Napoléon avait ordonné qu'on fît de cet édifice un Temple de la Gloire, mais ce monarque parti, Louis XVIII décida de le consacrer au culte catholique sous le vocable de Ste-Marie-Madeleine. L'édifice n'a pas coûté moins de $2,500,000. Il a la forme d'un temple grec. Dimensions 354 pieds de long, 141 de large et 100 de haut; il repose sur un soubassement ayant 23 pieds de haut. Le toit est soutenu par une double rangée de colonnes corinthiennes, en marbre comme tout l'édifice, rondes, d'une seule pièce, cannelées, et surmontées d'admirables chapiteaux. Je crois qu'il y a au moins 60 de ces admirables colonnes. Dans des niches on compte 34 statues de saints. Le relief qui est au-dessus du portique mesure

126 pieds de long et 23 en hauteur. Il représente le Christ jugeant le monde. La statue de Notre-Sauveur a 17 pieds de haut. A ses côtés se trouvent l'Ange du Salut, l'Ange de la Justice, les élus, les réprouvés et à ses pieds Marie-Madeleine implorant la miséricorde de Dieu pour les malheureux.

On monte à l'église par un escalier de 28 marches s'étendant sur toute la largeur de l'église. On y entre par une paire de portes de bronze ayant 35 pieds de haut et 16 de large, ornées de superbes sculptures représentant les dix commandements de Dieu.

Les murs et le palier sont en marbre; le plafond a la forme d'un triple dôme. Parmi les nombreux groupes de pierre ornant la voûte et les côtés on remarque le mariage de la Vierge, le baptême de Jésus, les statues des apôtres, d'autres saints. Au-dessus du Maître-Autel trône l'un des plus beaux groupes de marbre blanc que l'on puisse concevoir .Il représente Madeleine portée au paradis par deux anges.

De chaque côté de la nef, on peut contempler six splendides chapelles derrière des colonnes dans le même style que celles de l'extérieur mais un peu plus petites. Au-dessus des chapelles et au plafond de la grande nef, les regards sont attirés par d'admirables fresques, oeuvres de grands artistes. On y voit l'histoire, en images, du christianisme, le Christ en présence de Marie-Madeleine agenouillée, le Juif Errant, les Martyrs, Godefroid de Bouillon, Richard Coeur-de-Lion, Charlemagne, le pape Alexandre III, Jeanne d'Arc, Richelieu, Michel-Ange, le Dante, Louis XIII, le couronnement de Napoléon par le pape Pie VII, etc.

Le guide nous indique en passant les terrasses des principaux cafés, qui de chaque côté des joyeux boulevards, sont garnies d'une foule immense; il nous montre du doigt les grands magasins, les colossales maisons de banque, les établissements des grands journaux, les salles de spectacle, les musées du Louvre, les Tuileries, les monuments, le Palais Royal, les Cinémas féeriquement illuminés et pour la plupart donnant des vues américaines, le Musée Grévin où il y a des effigies en cire de tous les hommes célèbres, et même des criminels.

Nous traversons l'incomparable Place de la Concorde. Voilà le délicieux monument de Gambetta, l'un des plus beaux qui soient au monde. Gambetta, on le sait, fut ce merveilleux orateur juif-français qui organisa la défense nationale lors des épreuves de 1870-71. Le monument est entouré aux côtés et en arrière, par le magnifique palais du Louvre qui servait de résidence aux rois et qui n'a pas coûté moins de $50,000,000. Ce palais abrite aujourd'hui le plus grand et le plus beau musée artistique de France et du monde entier, à l'exception peut-être des musées du Vatican. En face se trouvent le Carrousel, et la perspective des Champs-Elysées terminée par l'Arc de Triomphe et le fameux Bois de Boulogne.

Le Louvre et les Tuileries couvrent une superficie de 43 acres, dit-on.

L'Arc du Carrousel est une imitation de l'Arc de Septime Sévère à Rome. Il servait autrefois de principale entrée aux Tuileries. L'Arc a 48 pieds de haut, 63½ pieds de large et 21 d'épais. Il est percé de six portes monumentales et embelli de colonnes de marbre rouge ainsi que de reliefs superbes en bronze et en marbre. Il représente les principaux épisodes de l'épopée napoléonienne. On y voit la bataille d'Austerlitz, la capitulation des Autrichiens à Ulm, la conclusion de la paix à Tilsitt, l'entrée triomphale des Français à Munich et à Vienne, etc. L'Arc est couronné par un superbe groupe en bronze représentant Napoléon Ier dans un charriot (ou carrousel) traîné par quatre chevaux et flanqué de deux figures symbolisant la gloire. Le Carrousel passe pour l'un des plus parfaits chefs-d'oeuvre du genre.

Nous faisons le tour du fameux bassin qui est au centre du jardin, avec ses splendides statues nues symbolisant les saisons et les principaux fleuves d'Europe.

La Place de la Concorde que nous venions de traverser avec tout son ensemble de monuments incomparables constitue certainement ce que l'on peut voir de plus grandiose au monde, bien qu'un souvenir épouvantable s'y rattache. C'est en effet sur cette place que les révolutionnaires de 1793 avaient installé la terrible guillotine qui tran-

cha la tête de milliers de nobles. C'est ici que le malheureux roi Louis XVI fut exécuté ainsi que sa femme, la fière Marie-Antoinette, le duc d'Orléans, Charlotte Corday coupable d'avoir poignardé le cruel Marat dans son bain. C'est aussi sur cette place que Danton, Desmoulins et Robespierre eurent le cou tranché, après avoir eux-mêmes envoyé tant d'innocentes victimes à cette même guillotine qu'ils avaient fait ériger. Une vingtaine d'années auparavant un autre événement terrible s'y était produit: au cours d'un immense feu d'artifice pour célébrer le mariage du roi à Marie-Antoinette, une estrade s'était écroulée tuant 1200 personnes et en blessant 2000.

La Place de la Concorde, proprement dite, est longue de 1170 pieds et large de 705; elle est bornée par la Seine, la Chambre des Députés, les Champs Elysées, les Tuileries, la Rue de Rivoli avec ses admirables arcades, etc.

Au centre s'élève, le superbe Obélisque de Luxor présenté à Louis-Philippe par Méhémet Ali, vice-roi d'Egypte. L'obélisque date de 3500 ans, dit-on. Ce bloc de granit tout d'une seule pièce, a 76 pieds de long et pèse 480,000 livres. Il repose sur un autre bloc de granit ayant 13 pieds de haut. L'obélisque était une des colonnes qui ornaient le temple d'Ammon Ra, une déité égyptienne dans le village de Luxor au temps de Ramsès II, monarque que les Grecs désignaient sous le nom de Sesortris et dont la momie fut déterrée en 1881. Le monument fut transporté à Paris en 1833 et mis dans sa position actuelle, trois ans plus tard, au coût d'un demi-million de dollars. Il paraît que pour le transporter on dut couper un navire en deux et le refermer ensuite après y avoir couché l'énorme monolyte. L'obélisque est garni d'inscriptions égytiennes dont la plupart ont été déchiffrées par les professeurs de vieilles langues. Sur la base on voit les dessins et descriptions des machines spéciales qui servirent à l'érection du monument sur la Place de la Concorde.

L'obélisque est orné à droite et à gauche, de deux immenses fontaines ayant chacune 53 pieds de diamètre. De hautes ornementations de bronze s'élancent de puissants jets d'eau retombant en miroitements symétriques dans les bassins où des petits poissons prennent leurs ébats, et arrosent huit artistiques groupes de pierre représentant autant de grandes villes françaises.

La promenade en auto-car se continue.

Nous sommes sur les Champs-Elysées, le quartier des riches, des luxueux cafés-concerts, des élégants promeneurs et promeneuses, des fleurs et des longues rangées d'arbres majestueux.

Nous tournons l'Arc de Triomphe de l'Etoile (ainsi nommé, parce qu'une douzaine des grandes artères de Paris convergent à cette place et forment en quelque sorte une vaste étoile).

Au-dessous de l'Arc, on a installé après la récente guerre la tombe du soldat inconnu où brille continuellement une flamme pour rappeler aux visiteurs le respect qu'on doit aux milliers de soldats qui n'ont pu être identifiés, leurs corps ayant été déchiquetés par les terribles engins modernes.

Notre guide nous arrête un moment devant ce lieu vénéré témoin de tant de gloire et de tristesse. Des vieillards, des veuves, des orphelins y sont agenouillés priant sur le corps qui représente pour eux un ou des êtres chers ayant fait le sacrifice suprême à la patrie commune. L'endroit est littéralement garni de masses de fleurs sans cesse renouvelées, car en France on possède le culte des morts parce qu'on a beaucoup souffert.

"Ici, nous dit le guide, nous sommes devant la tombe du soldat inconnu, du soldat qui représente 330,000 poilus français disparus, déchiquetés et qu'on n'a pu identifier, car à Verdun sur un front de 12 milles de long 400,000 Français et 650,000 Allemands ont perdu la vie, rien que dans cet endroit du grand égorgement."

L'Arc de Triomphe est le plus superbe de ce genre. Il était donc convenable qu'on y installât la tombe du soldat inconnu, n'est-ce pas? Son érection fut ordonnée en 1806 par Napoléon Ier et l'Arc fut inauguré en 1836. Il coûta plus de $2,000,000, somme énorme pour ce temps-là. A première vue ses dimensions ne frappent pas beaucoup les regards, tant le tout s'harmonise bien

avec les environs; mais elles sont plus grandes qu'elles ne semblent. En effet l'Arc mesure 160 pieds de hauteur, 146 de largeur et 72 d'épaisseur. L'ouverture a 67 pieds de haut et 47 de large. C'est par là que défilèrent les armées alliées après l'Armistice. Ses côtés sont ornés de sculptures représentant les grandes victoires de Napoléon, et de différents groupes, également sculptés, dans le marbre, représentant la Victoire, la Paix, la Renommée, le Départ pour la frontière, etc.

Pendant que nous admirons l'Arc, nous pouvons contempler de loin la merveilleuse exposition des Arts décoratifs avec ses millions de lumières et ses fontaines lumineuses. Le spectacle est ravissant, surtout celui qu'offre le Grand et le Petit Palais de l'Industrie,les deux principaux édifices où se tiennent les expositions parisiennes. On a une idée du Grand Palais par le fait qu'il abrite une salle ayant près de 700 pieds de long et 200 de large. Son dôme ou plafond s'élève à 140 pieds. Le Petit Palais qui se trouve tout près a 425 pieds de façade.

De là, nous allons visiter les "catacombes". Notre voiture s'engage dans des petites voies étroites telles que la rue Mouffetard, la rue de l'Arbalète, la rue Lhomond. Une populace pauvre nous regarde avec curiosité, nous sommes dans un des quartiers excentriques. Apparemment, le promeneur isolé n'y serait pas en grande sûreté durant la nuit. Nous descendons et, après nous avoir donné à chacun une bougie, le guide nous apprend que nous allons descendre dans un souterrain, à 45 pieds de profondeur, par une "petite porte étroite et sordide, coiffée d'une lanterne." Plusieurs visiteuses ont peur; elles ne veulent pas pénétrer dans ce trou repoussant. Le guide insiste, en leur faisant remarquer que c'est la chose la plus intéressante qu'elles puissent voir, qu'il n'y a aucun danger et qu'elles ne le regretteront certainement pas. Elles consentent à suivre la file. Une odeur de moisi nous frappe les narines et la fraîcheur nous saisit. L'ami Arsène est en bonne humeur et communique sa joie à tous les touristes. Cette excursion lui plaisait. L'escalier étroit, en colimaçon est éclairé à l'électricité et je m'étonne qu'on nous ait munis de bougies. C'était sans doute pour frapper les imaginations, et aussi peut-être pour éclairer mieux les marches de pierre creusées par le temps et les milliers de talons des visiteurs.

Ces catacombes ne sont pas des restes de cimetière, mais ce sont d'anciennes carrières d'où, aux douzième et au treizième siècle, on extrayait la pierre des monuments comme l'église Notre-Dame. Il paraîtrait toutefois qu'il y a quelques cents ans, on y a enterré un lot d'ossements humains provenant du trop plein des cimetières parisiens. Ces galeries souterraines servaient autrefois de repaires aux bandits et c'est probablement cet endroit que le cinéma nous reproduisait récemment dans un grand théâtre américain.

Quoiqu'il en soit, quelques acteurs et actrices sont installés aujourd'hui dans ces galeries souterraines pour donner aux visiteurs l'illusion de ce qui s'y passait dans les siècles passés. Ces artistes chantent des complaintes du temps dans des costumes de brigands. "C'est dans ces profondeurs mystérieuses qu'un soi-disant sorcier entraînait ses victimes sous prétexte de leur montrer le diable et les faisait disparaître à tout jamais. On nous montre ce sorcier et le diable en carton peint avec ses cornes, derrière une gaze éclairée d'un feu blafard. C'est là que l'Italien Orsini prépara la machine infernale avec laquelle il attenta à la vie de l'empereur Napoléon III le 14 janvier 1858 et pour lequel il fut exécuté. C'est là aussi que, sous la Restauration se réunissaient les carbonari italiens, conspirateurs politiques. Quatre de ces conspirateurs figurés par des mannequins, conspirent encore, autour d'une table de bois. Le guide nous dit que l'un d'eux représente La Fayette qui aida Washington à obtenir l'indépendance des Etats-Unis.

Nous arrivons en face d'un puits. "La légende nous apprend, dit le guide, que, de temps en temps, l'âme d'un vieux carrier, erre encore dans ces lieux, exhalant sa plainte mélancolique à la recherche de sa fille que les brigands avaient violée et tuée. Allons-nous voir ce fantôme? Oui, le voilà qui sort du puits. Il a une longue barbe et nous chante une très touchante mélodie "Vieilles

pierres grises". C'est cependant un fantôme qui a besoin de manger, car il tend son chapeau pour recueillir des sous que les visiteurs donnent généreusement, car le fantôme chante bien.

Plus loin, nous examinons la chambre où les brigands se réunissaient pour aller ensuite répandre la terreur dans le vieux Paris.

Il paraît qu'au Moyen-âge s'élevait aussi sur ces carrières une forteresse hantée d'où le seigneur faisait piller les environs. Le roi dut en faire le siège et détruire cet antre redoutable. On a reconstruit en miniature le Château de Vauvert (tel était son nom) et on nous le fait voir tel qu'il existait. Pour effrayer les enfants et même les grandes personnes, on les menaçait du diable Vauvert et c'est de là que vient l'expression encore en usage aujourd'hui mais corrompue: aller au diable vert, ou au diable au vert.

En sortant de ce trou, les cloches sonnaient onze heures, et cela me rappela ces vers improvisés par Victor Hugo dans un semblable moment:

Onze heures ont sonné à la cloche de bronze
Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit,
[neuf, dix, onze

* * * *

On remonte en auto pour retraverser la Seine. Nous longeons les restes des Arènes de Lutèce, les plus petites que les Romains aient édifiées, puisqu'elles ne contenaient que 16,000 places; nous passons, aussi, près de la grande Mosquée que les Turcs érigent actuellement dans la capitale française; nous franchissons l'ex-fameux Quartier Latin, presque désert depuis la guerre; nous admirons le Panthéon (ancienne église Ste-Geneviève) où reposent le corps de la sainte et ceux d'une centaine des grands hommes de France. Au fronton de l'édifice, on lit ceci gravé dans la pierre: "Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante." Le Panthéon a 302 x 255 pieds. Son superbe dôme ayant 66 pieds de diamètre s'élève à 268 pieds. Les nombreuses colonnes qui forment le portique ont 60 pieds de haut et six pieds d'épais.

Du Panthéon nous descendons à la Place St-Michel et pouvons jeter un coup d'oeil sur la jolie fontaine de ce nom. Elle a 84 pieds de haut et 46 de large. Dans une vaste niche se dresse la statue en bronze de saint Michel terrassant le démon, sur un roc d'où jaillit l'eau tombant en cascade dans le bassin au-dessous. Le reste de la façade est orné de statues et groupes symbolisant la Vérité, la Justice, la Sagesse et la Puissance.

L'auto longe la Seine, le guide nous montrant du doigt l'Institut de France et le Pont des Beaux Arts.

"Nous voici, dit-il quelques minutes plus tard, sur l'un des plus grands carrés de Paris. C'est la magnifique Place de la République avec sa colossale statue et ses deux superbes fontaines. La place a 1500 pieds de long. La statue en bronze qui représente la République a 32 pieds de haut et son piédestal, en a 50. Les groupes de statues et reliefs qui ornent le piédestal sont classés parmi les plus beaux."

Nous allons tourner sur la Place de la Bastille où s'élevait la terrible prison rasée par la fureur populaire au début de la révolution. Nous passons sous les vieilles portes Saint-Denis et St-Martin qui rappellent les victoires de Louis XIV. On nous indique le fameux "théâtre de la Porte Saint-Martin" qui, paraît-il, aurait été construit en 75 jours seulement pour remplacer l'Opéra qui avait brûlé en 1781. Comme l'on voulait éprouver la solidité d'une salle aussi rapidement édifiée, on l'inaugura par une représentation populaire et gratuite."

Ce théâtre était évidemment solide, puisqu'il est encore là aujourd'hui, et qu'on y joue les spectacles à grande mise en scène.

La Colonne de Juillet qui s'élève aujourd'hui sur la Place de la Bastille est en bronze. Elle a 154 pieds de haut et 13 pieds de diamètre. Elle repose sur un piédestal en marbre blanc orné de médaillons en bronze. Au sommet il y a une jolie plateforme à laquelle on arrive après avoir escaladé 212 marches. Au-dessus s'élève une statue de la liberté un pied sur un globe et semblant voler à la conquête du monde.

Notre promenade se continue sur la Butte Montmartre, au Café de la Rotonde où nous attendait une légère collation (biscuits et limonade). Ce café est droit en face de l'immense cathédrale du Sacré-Coeur et de là le regard plonge dans toute la grande ville.

Le Café n'a rien d'immense ni de prétentieux. C'est un rendez-vous d'artistes bohêmes, créateurs de chansons, de poêmes, de pièces de théâtre, de peintures, de sculptures.

Apparemment, on n'y sert que des breuvages non alcooliques.

Des chats, des oiseaux, des lapins empaillés décorent les poutres de la Rotonde. Un piano est dans un coin éclairé par de simples chandelles. C'est rustique, primitif, simple... et impressionnant tout de même. Trois hommes et quatre femmes, nous donnent en marchant et se débattant sur le plancher, un concert admirable; de fait, j'ai rarement entendu d'aussi bonnes et belles voix. Pendant que les touristes sont assis à de grandes tables formées de planches brutes et recouvertes de nappes de papier, le chansonnier Margan, maître de cérémonies, homme superbe, portant manteau noir et long cheveux, à la mode des artistes d'antan, nous reçoit par ces mots: "Salut nobles seigneurs, gentes dames et damoiselles". Il annonce les chanteurs et chante lui-même en réclamant à chaque fois des applaudissements et des cris d'admiration, d'ailleurs bien mérités. Une fillette chante en anglais et sa compagne "Casque d'Or" surnommée la Mistinguette de Montmartre, ayant le diable au corps, foulard au cou, les mains dans les poches de son tablier, vient nous exécuter en gigotant un succès populaire "Quand j'danse avec le grand frisé..." Deux puissantes voix d'hommes chantent "C'est l'Angelus du Soir" pendant que dans le fond s'illumine une toile représentant l'église Notre-Dame, qu'une cloche bourdonne et que dans le lointain scintillent les millions de lumières de la grande ville. C'était un spectacle inoubliable.

On nous donne aussi l'hymne à Paris exécuté par la troupe entière:

"Paris, Paris, ô ville infâme et
[merveilleuse..."
Malheur à quiconque une fois a goûté
De tes soirs troublants l'étrange volupté..."

Et la troupe termine par l'enlevante chansonnette: "Monte là-dessus, monte là-dessus."

Et nous sommes informés que c'est la fin.

Enthousiasmés, les touristes veulent donner des pourboires aux artistes. Avec un gracieux sourire, ces derniers refusent.

Décidément, les bohèmes parisiens ne tiennent pas à l'argent.

Il est près d'une heure du matin, et nous reprenons le chemin du retour en passant devant le fameux Moulin de la Galette, du Paradis et de l'Enfer, du Moulin Rouge et des centaines de cabarets de nuit où s'entassent les amateurs de plaisirs excitants et d'émotions violentes. Sur cette fameuse butte toutes les excentricités sont permises. C'est le royaume du rire, de la bêtise, de la bamboche, des arts, de l'amour et de toutes les folies humaines.

XXIV

En attendant l'auto-car—Conversation avec une Française sur l'immoralité aux théâtres—Visite à Versailles—Quelques mots sur les plus beaux palais et jardins du vieux-monde — Une soirée à l'Opéra

---

Dimanche le 7 juin devait être aussi l'une de nos plus agréables journées: nous allions visiter les palais de Versailles et passer la soirée à l'Opéra, car à Paris presque tous les endroits d'amusements sont ouverts ce jour-là. Magasins, boutiques et fabriques sont fermés apparemment et la classe ouvrière peut ainsi profiter des divertissements théâtraux, des excursions et piquesniques, des parcs et des nombreuses promenades dans et autour de la Capitale française.

Ce n'est pas comme dans nos villes de la Nouvelle-Angleterre où l'ennui et l'embêtement, ce jour-là, sont devenus un véritable accablement pour ceux qui n'ont pas les moyens d'avoir des autos. Heureusement que le plus grand nombre de nos gens les ont, ces moyens!

Du théâtre, du cinéma, du concert l'après-midi et le soir du jour dominical n'empêcheraient certainement pas les populations d'accomplir leurs devoirs religieux, puisque presque toutes les cérémonies de l'Eglise se font le matin.

Il est vrai qu'une journée de repos et de tranquillité absolus chaque semaine, a toujours été considérée comme un bienfait pour les nerfs; mais les nerfs ne se calment guère s'ils sont attaqués par l'ennui.

Quoiqu'il en soit, de mondains amusements honnêtes n'empêcheraient pas les fidèles de glorifier Dieu, aussi bien qu'ils le font actuellement, et à Paris, le dimanche, chacun peut, s'il le désire, s'occuper convenablement du salut de son âme tout en procurant à son corps les plaisirs légitimes dont il est privé par le travail durant le reste de la semaine.

* * * *

Nos amis, M. et Mme Sacré, étaient venus nous rejoindre. Ils étaient à l'Hôtel d'Alsace depuis la veille.

Vers midi nous nous installons dans un auto-car, mais ce n'avait pas été sans peine, car il y avait beaucoup de promeneurs qui se disputaient les places.

En attendant notre voiture, j'avais entamé la conversation avec une dame accompagnée de son mari et de leur fille (une belle enfant d'une vingtaine d'années). C'étaient des Français habitant la campagne et ils étaient en visite à Paris, que leur enfant n'avait pas encore vu. Cette jeunesse avait les yeux clairs et voulait voir tout dans la joyeuse capitale, et principalement les théâtres croustillants, mais la bonne femme ne chantait pas sur le même ton. "Mon enfant, il est inutile d'insister; tu n'iras qu'aux endroits convenables à une jeune fille respectable." Et c'est pour s'informer de la valeur soi-disant morale des salles de spectacle que la vertueuse dame m'avait adressé la parole. Je lui avais appris que j'étais à Paris depuis quelques jours et que nous avions visité plusieurs théâtres où l'on peut tout à son aise et dans toute sa splendeur admirer la beauté du corps féminin. "Ce sont ces salles que je veux éviter, pas pour moi ni mon mari, mais pour notre enfant."

Je lui réponds que la demoiselle ne verra pas peut-être beaucoup plus beau que sa propre forme et que pour moi, je ne vois pas d'objection à ce qu'une fille de cet âge-là ait le "privilège" de voir une belle statue vivante ou une belle peinture tout autant que ses père et mère. Le père m'approuve, mais la bonne femme ne veut pas démordre. Elle a élevé sa fille dans l'innocence; elle ne veut pas que sa surveillance ait été inutile, que sa fille soit scandalisée!

—Vous agissez sans doute bien, madame, mais en ce cas vous feriez mieux de ne pas venir trop souvent à Paris avec Mademoiselle, car elle m'a l'air pleine d'ardeur à vouloir percer le voile que vous lui tenez si soigneusement sur les yeux.

Tout de même, cela prouve qu'en France il y a des familles soucieuses de la bonne renommée de leurs enfants et que les moeurs ne sont pas aussi décousues que ses romans nous le font supposer.

Y a-t-il beaucoup d'Américaines qui, visitant Paris, auraient asse d'autorité sur elles-mêmes et

leurs filles pour ne pas satisfaire leur curiosité en ce qui regarde les endroits épatants?

* * * *

Versailles, situé à 12 milles environ au sud-ouest de Paris est comme la continuation de la grande ville bien qu'en réalité ce soit une cité séparée dont la population est d'une soixantaine de mille âmes.

Mais ce n'est pas pour la ville que l'on va à Versailles, c'est pour voir les immenses et merveilleux palais construits par Louis XIV sur l'emplacement d'un vieux château-fort et d'autres petits châteaux érigés par des monarques français avant le Roi-Soleil, comme on appelait Louis XIV.

En 1561 la seigneurie de Versailles appartenait à Martial de Loménie, que la "bonne" reine Catherine de Médicis fit étrangler plus tard afin de s'emparer des biens de ce gentilhomme et les donner à M. de Retz, son mignon. La terrible Italienne (reine de France) avait donné pour excuse que Loménie était protestant et qu'il devait être compris dans le massacre ourdi par elle et qui commença à ensanglanter la France le jour de la St-Barthélemy. Le but était de faire disparaître de France tous les huguenots ou protestants et il paraît qu'à Paris seulement plus de 43,000 personnes furent égorgées comme des chiens. "Ce massacre constitue la page la plus triste du fanatisme religieux en France", nous dit l'Encyclopédie.

Les châteaux et parcs de Versailles passent pour les plus beaux du genre au monde.

Depuis la révolution, qui abolit la royauté en France, les palais de Versailles sont conservés comme reliques de la splendeur royale d'autrefois et comme musées, bien que leurs dimensions aient été fort amoindries.

On peut se faire une idée de la magnificence des palais de Versailles par le fait qu'on travailla constamment à leur construction de1669 à 1688 et quoique le Roi-Soleil vînt y fixer sa résidence le 6 mai 1682 on y occupait encore en mai 1685 plus de 36,000 artistes et ouvriers avec 6,000 chevaux.

Une véritable pléiade de grands tistes et d'ouvriers émérites, peinsculpteurs, dessinateurs, orfèvres-ciseleurs, peintres décorateurs, fondeurs, ébénistes, doreurs, concourut à l'ornementation de ces féeriques édifices et délicieux jardins.

Du temps de Louis XIV le parc de Versailles avait une contenance de 19,345 arpents, mais depuis cent ans il est réduit à un peu plus de 5,000 arpents où se voient encore de magnifiques bassins, jets d'eau, fleurs, vergers et forêts où la noblesse chiffonnait les plus belles amoureuses du monde pendant que le peuple peinait dans la plus affreuse des pauvretés pour payer les frasques de ses insolents maîtres.

Un livre intitulé "le Château de Versailles" reproduit les dépenses faites pour ces palais par Louis XIV. Elles se sont élevées à 116,438,892 de livres, ce qui représentait alors à peu près $100,000,000, mais dans ce temps-là les ouvriers ne gagnaient guère plus de 25 sous par jour, et on peut dire sans crainte de se tromper que s'il fallait aujourd'hui construire un Versailles semblable à celui de Louis XIV, on n'aurait pas assez de 500 millions de dollars; peut-être même la fortune de M. Ford n'y suffirait pas.

* * * *

Pour visiter Versailles et l'apprécier d'une façon intelligente ça prendrait un gros mois. Il ne faut pas le faire comme nous alors que la chaleur est accablante et qu'une foule d'au moins 100,000 personnes s'y trouve, car tous les premiers dimanches du mois on fait jouer les grandes eaux et ce spectacle incomparable attire toujours une foule de curieux non seulement de toutes les parties de la France mais du monde entier.

Après avoir passé les splendides grilles qui forment l'entrée et avoir franchi la grande cour d'honneur au milieu de laquelle s'élève une imposante statue de Louis XIV à cheval, on pénètre dans le château. Aussitôt les regards sont émerveillés par l'escalier de la reine, tout pavé de marbre, avec rampes et balustres de marbre noir. Les murs et pilastres sont de même pierre blanche veinée de noir et d'autres couleurs. Tout ça est enrichi d'ornements, de sculptures dorées, de niches avec statuettes, etc.

De là on entre dans la chapelle et nous avons la vanité de nous asseoir sur les bancs embrassés si souvent par les "derrières royaux".

Nous suivons la foule dirigés par des gardes qui donnent de courtes descriptions.

D'une salle à l'autre c'est une suite de splendeurs incroyables.

Les gardes ne font pas visiter toutes les salles, car il y en a des centaines, mais nous passons dans la salle de l'Oeil de Boeuf, par le cabinet de Marie-Antoinette, sa salle de bain, sa bibliothèque dans l'état où cette malheureuse reine les laissa pour s'en aller vers la guillotine.

Les princes et seigneurs admis au lever du roi attendaient dans cette antichambre où il y a une fenêtre ovale percée pour surveillance sans doute. De là son nom d'Oeil-de-Boeuf. Pour le lever du roi, il y avait divers degrés d'entrées selon le rang des visiteurs. On devait gratter doucement aux portes, et non pas heurter rudement; de même on ne pouvait ouvrir soi-même les portes pour sortir; on devait les laisser ouvrir par les huissiers.

Nous admirons:

La Galerie des Glaces, où il n'y a que des miroirs. Cette salle a 240 pds de long sur 35 de large et 40 de haut. Elle est éclairée par 17 fenêtres cintrées donnant sur les jardins; en face de chaque fenêtre est une arcade garnie de glaces reliées par des cuivres ciselés et dorés. Les glaces des 17 arcades sont au nombre de 306, coulées à la Manufacture Royale de Paris. Fenêtres et arcades sont séparées par 24 pilastres avec chapiteaux et piédestaux en bronze doré. Sur les revêtements de marbre sont placés des trophées de même métal, parmi lesquels on voit 23 figures d'enfants placées sur les corniches. La voûte est ornée de neuf grandes peintures se rapportant au règne du grand roi français. Cette galerie fut témoin de grandes fêtes à toutes les époques; c'est là que fut reçu le doge de Gênes, vaincu par le grand roi. Le 15 mai 1685, Louis XIV y fit placer son trône. A midi, la galerie était remplie. Le doge entra habillé de velours rouge et accompagné de quatre sénateurs génois vêtus de velours noir. Pour conserver toute la dignité que son malheur lui permettait, le doge resta couvert en parlant au roi. "Le roi, dit un mémoire du temps, permit aux princes de se couvrir pendant l'audience. Le doge remplit sa triste mission avec une fermeté qui ne laissa pas d'étonner; la tenue fut plus haute que son discours et le releva. Et, comme après avoir fini, il ne se couvrait plus, les princes lui témoignèrent leur respect en se découvrant. Après la réponse du roi, chaque sénateur parla; ils ne s'étaient point couverts tandis que le doge parlait, et lorsqu'ils parlèrent, le doge resta découvert, comme eux. Le doge de Gênes fut traité, non point comme un souverain, mais sur le pied d'un ambassadeur extraordinaire. Le roi lui donna une boîte magnifique avec son portrait, ainsi qu'aux quatre sénateurs, et de riches tapisseries des Gobelins." La Galerie était somptueusement meublée; une partie de ce mobilier était en argent massif ou en argent plaqué d'or. "Huit brancards d'argent portant des girandoles, sont entre quatre caisses d'orangers d'argent, portées sur des bases de même métal et garnissant l'entre-deux des fenêtres et huit vases d'argent accompagnent les brancards qui sont aux côtés des portes. Quatre torchères dorées portent dans les angles de grands chandeliers d'argent. Les rideaux étaient en damas blanc." En 1689 et en 1690, le Trésor étant épuisé par les dépenses militaires, Louis envoya son argenterie à la Monnaie. (Si la France en faisait autant aujourd'hui pour une petite partie de ses trésors artistiques, elle serait vite capable de payer sa dette aux Etats-Unis).

Le Salon de la guerre se compose de trois pièces. Il faisait partie de l'appartement de Louis XIV. Le plafond est recouvert de peintures représentant la France, casque en tête, tenant d'une main la foudre et de l'autre un bouclier sur lequel est peint le portrait de Louis XIV couronné de lauriers. Elle est environnée d'un cercle de Victoires: l'Allemagne à genoux; la Hollande foudroyée. Ces tableaux et ceux de la salle voisine irritèrent, dit-on, les puissances ainsi humiliées et eurent pour résultat une ligue de toute l'Europe contre la France.

La Galerie des batailles, longue de 400 pieds et large de 40 est l'une des plus brillantes de ce charmant château. L'escalier des princes qui conduit à cette salle est orné du fameux groupe de marbre des Trois Grâces. Chaque panneau de la vaste salle représente l'une des grandes victoires françaises, avec personna-

ges grandeur naturelle et doit mesurer 25 pieds de long par une vingtaine de hauteur. Inutile de dire que toutes ces peintures sont oeuvres de très grands artistes. On y voit aussi une centaine de bustes représentant des connétables, des maréchaux, guerriers célèbres, tués ou blessés mortellement au champ d'honneur et dont les noms sont inscrits sur 16 tables de bronze.

L'antichambre de la reine. C'est ici que se tenait le grand couvert, lorsque la reine ou le roi mangeaient en public. "Marie-Antoinette observa cette coutume fatigante tant qu'elle fut dauphine. Les huissiers laissaient entrer tous les gens proprement mis. Ce spectacle faisait le bonheur des campagnards. A l'heure des dîners, on ne rencontrait dans les escaliers que des braves gens qui, après avoir vu le Dauphin manger sa soupe, allaient voir les princes manger leur bouillie, et qui couraient ensuite à perte d'haleine, pour aller voir Mesdames manger leur dessert."

Nous passons dans la chambre où la reine Marie-Thérèse mourut le 30 juillet 1683, où naquit le duc d'Anjou, plus tard roi d'Espagne; où naquit Louis XV; où mourut Marie Leckzinska, femme de Louis XV, en 1768 et où habita Marie-Antoinette jusqu'aux jours sombres de la révolution.

De là, on passe dans la chambre où dormait Louis XIV. On y voit son propre lit. Ici mourut le Roi-Soleil le 1er septembre 1715 à 8 hrs du matin. "Les jours où le roi paraissait plus mal, sa chambre se vidait. Les courtisans allaient en foule chez le duc d'Orléans, qui devait lui succéder; mais dès qu'ils apprenaient que le roi se trouvait mieux, les courtisans revenaient en toute hâte auprès de lui. Toute espérance cessa le 30 août. Le roi exigea des médecins la vérité sur son état, les priant de ne rien lui cacher, car la mort ne l'effrayait pas, depuis dix ans il s'y préparait. Une jambe royale était atteinte de la gangrène. Il fallait la couper. "J'ai assez de courage pour souffrir cette opération, répondit le roi. Vous avez là des rasoirs? Coupez! et ne craignez rien." Tout le monde fondait en larmes autour de lui. Il était trop tard cependant pour lui conserver la vie. Le 1er septembre il rendait son âme à Dieu et le grand chambellan alla sur le balcon et cria: "Le roi Louis XIV est mort", et par trois fois: "Vive le roi Louis XV."

Le lit est d'un dessin magnifique. "Il est de velours cramoisi, couvert de broderie si tissu d'or qu'à peine on peut en reconnaître le fond."

La salle de billard sous Louis XVI, ancienne antichambre de la princesse Adélaïde. Dans cette salle, un grand seigneur qui jouait ordinairement gros jeu, s'étonnait, faisant la partie du roi, de voir Sa Majesté ne mettre qu'un petit écu sur le tapis du billard. "Monsieur le duc, lui dit Louis XVI, excusez-moi. Vous jouez votre or, vous; moi, je joue l'argent de tout le monde."

Le Cabinet de la Pendule. L'horloge qui a donné son nom au Cabinet, fut inventée par Passemant. Ce chef-d'oeuvre a 7 pieds de haut et marque régulièrement les secondes, les heures, les phases de la lune, l'état du ciel, le jour, le mois, l'année, etc.

Les Cabinets du Conseil, des Termes et des Perruques. C'est ici que le sieur Quentin avait soin des Perruques que le grand monarque portait. "Il y en avait des courtes, des longues, des unies, des frisées, pour toutes les circonstances." La décoration de ces cabinets est merveilleuse de richesse et de goût.

Le Salon d'Hercule est consacré par la peinture aux dieux de l'antiquité. Le tableau du plafond est l'un des plus beaux et des plus grands connus. Il mesure 60x55 pieds et on n'y compte pas moins de 142 figures. Il valut à l'artiste le titre de premier peintre du roi.

C'est sous le balcon mentionné plus haut que quelques jours avant la révolution la foule affamée de Paris vint mettre le siège. Armés de piques, de faulx, de sabres, de fusils, des milliers de femmes et d'hommes en fureur vinrent réclamer du pain. Ils bousculèrent tout, tuant plusieurs gardes. Un chiffonnier, Nicolas Jourdan, trancha la tête d'un malheureux garde déjà percé de coups, et la promena en triomphe. La foule enfonça la porte de la reine de Marie-Antoinette qui dut se réfugier chez le roi. On voit encore un panneau brisé par les forcenés. M. de Varicourt, l'un des gardes du roi, frappé par derrière,

tombe sanglant. Jourdan lui coupe le cou avec sa hache et ce misérable reçut ce jour-là le surnom de Coupe-Têtes. La situation est critique. Versailles va tomber au pouvoir de cette foule assoiffée de sang. Heureusement, le général Lafayette arrive de Paris avec de la troupe et peut apaiser la foule. Il va trouver la Reine et l'amène avec ses enfants sur le balcon. En présence des émeutiers, il baise galamment la main de la reine, et cela apaise la foule. Il annonce au peuple l'intention du roi de se rendre à Paris. En effet, la famille royale quitte Versailles et prend la route de la grande ville, escortée par les forcenés qui bientôt réclameront la mort des malheureux souverains.

Celui qui aurait le temps pourrait également visiter les tombeaux, bustes et portraits des rois, les galeries de sculpture, les salles des croisades, les salles des tableaux historiques, la collection des médailles et portraits, la salle du Congrès, la salle de la Révolution de 1830, etc. Il pourrait visiter le musée des voitures, notamment le carrosse d'un million ayant servi au couronnement de Napoléon Ier, celui du 2ème mariage de Napoléon; la voiture du sacre de Charles X, les chaises-sédan de Mme de Maintenon, de Marie-Antoinette; les traîneaux de Mme Dubarry une autre maîtresse de roi; de Louis XV, de la reine Marie-Leckzinska, de Mme Maintenon, etc. Il ne manquerait pas non plus de visiter le petit et le grand Trianon, deux petits châteaux coquets dans le parc.

* * * *

Au sortir du Palais, nous allons dans les jardins admirer le jeu des eaux. Au centre parmi les parterres on voit le Cabinet de Diane, le Bassin de Latone, le Bassin des Lézards, le Bassin d'Apollon ou le Char embourbé, le Tapis vert, le Bassin d'Encelade, le Bassin de Neptune, le Bassin de Flore, tous composés de groupes de statues superbes d'où s'élancent des centaines de jets d'eau formant un spectacle incomparable. Le grand Canal a une longueur de près d'un mille et demi et est large de 200 pieds. A gauche on voit l'Orangerie datant de 1678 et contenant 1800 orangers; l'Escalier de 103 marches, celui de 105 marches, la statue de Napoléon, en plomb; la pièce d'eau des Suisses, 2270 pieds de long et 800 de large; la salle de bal, le bosquet de la reine, le Bassin de Saturne, en rond; le Bassin du Miroir, l'île d'Amour, la Salle des Marronniers, les 32 colonnades, la Ménagerie, de nombreuses statues, etc. A droite: nombreux parterres, la Pyramide, le Bassin des Couronnes, la Cascade ou Bains de Diane, le Bosquet de l'Arc de Triomphe, le Bassin du Dragon lançant en l'air un jet d'eau de 75 pieds de haut, le Rond Vert et le Bassin des Enfants dorés, l'Etoile, le Bassin de l'Eté, celui du Printemps, rond; l'Encelade, jet d'eau de 70 pieds; l'Obélisque avec ses 231 jets d'eau, le Réservoir des Jambettes, la Petite Venise, etc.

* * * *

A Versailles, nous rencontrâmes deux matelots Américains, dont l'un était un Canadien de Lewiston qui ne voulut pas nous dire son nom, et l'autre un jeune Irlandais, également de notre ville, nommé Kelleher, si je me rappelle bien. Leur bateau était au Havre et ils avaient obtenu un congé de huit jours qu'ils passaient gaiement dans la capitale française.

A Versailles, il y a aussi de très grandes casernes qui, du temps des Louis servaient d'écuries et de logements aux gardes des châteaux. En sortant, de nombreux soldats défilent pour l'exercice.

* * * *

Il était près de 7 heures lorsque nous descendîmes en face de notre hôtel. Nous avions juste le temps de dîner et de nous préparer pour l'Opéra.

Ce soir-là, on y jouait "La Flûte Enchantée" une des belles oeuvres de Mozart.

Mais c'était surtout pour admirer l'intérieur de ce temple de la musique, que nous y allions. L'escalier de marbre qui conduit au grand foyer, a 32 pieds de large, et au deuxième plancher il se sépare en deux branches montant en tournant à droite et à gauche jusqu'au grand foyer d'où par les nombreux balcons on peut voir monter l'élégante foule. Ces balcons, sont séparés par 24 doubles colonnes de marbre qui s'élèvent jusqu'au 3ème plancher. Le tout est orné de fresques et statues admirables. Les lustres sont d'un luxe éclatant.

Le grand foyer a 175 pieds de long, 42 de large et 59 de haut. Il est éclairé par cinq immenses fenêtres et des portes donnant sur un balcon où, tout en prenant la fraîche, on peut admirer l'élégante foule circulant sur la Place et l'Avenue de l'Opéra. En face de chaque fenêtre il y a un grand miroir haut de 23 pieds. Entre chaque miroir, s'élèvent des colonnes ornées de statues merveilleuses de beauté artistique. Une douzaine de gigantesques lustres pendent du plafond et répandent dans ce promenoir idéal des flots de lumière brillante. C'est ici qu'on vient se dégourdir dans les entr'actes, et aussi se désaltérer si on le désire, et dans une jolie buvette du fond nous y avons dégusté du bon champagne à 2 francs 50 la coupe.

A l'exception de l'orchestre, toute la salle est en loges ou baignoires. Nous en avions une avec sofa de velours rouge, table et fauteuil, où l'on peut prendre ses aises sans que le public nous voie. C'est très "commode" pour les amoureux! Le chandelier de la grande salle se compose de 360 lumières. Il ressemble à une gerbe de perles lumineuses. La scène a 196 pieds de haut. 178 de large et 74 pieds de profondeur, en arrière de laquelle il y a une immense salle de bal. On peut juger de l'importance de cette institution nationale par le fait que son personnel est de 1,200 acteurs, actrices, musiciens et employés.

XXX

Encore à Paris—Les délices de Montmartre—Une petite "bombe" dans ce pays de la rigolade—Promenade à pied—Le Parc Monceau, le Pont-Neuf, autres monuments

J'ai déjà parlé un peu de Montmartre—la Butte, comme on dit à Paris.

C'est l'endroit par excellence où l'on s'amuse à plein coeur dans la grande ville.

Aussi, après notre visite, au cours de notre promenade "Paris la Nuit", me proposais-je d'y retourner et d'aller dans quelques-uns des principaux cafés voir un peu comment la foule se livre à la folie et essaie d'oublier dans le champagne les embêtements de l'existence.

M. et Mme Joubert, qui demeurent dans ce quartier, avaient promis de nous y accompagner le 8 juin soir et de nous faire visiter des choses intéressantes.

En attendant, nous passons la journée à flâner dans des quartiers nouveaux pour nous, à visiter quelques grandes banques et à contempler les vitrines des beaux magasins.

Le Comptoir National est apparemment l'une des grandes banques parisiennes. Il occupe un immense bâtiment où je crois qu'il y a plusieurs centaines d'employés—des milliers peut-être. Les affaires de cette institution étaient sans doute florissantes, car on y faisait de considérables travaux d'agrandissement.

J'avais à y négocier une certaine "valeur" acceptée par moi en garantie d'une somme prêtée au directeur d'une troupe d'artistes ayant quitté Lewiston, il y avait plus d'un an. Je voulais essayer de rentrer dans mon argent. J'ai essayé mais c'est tout ce que j'ai pu faire jusqu'à présent. Cependant, je n'ai pas encore perdu tout espoir. Ce qu'il en faut de formalités, d'explications, de démarches, pour faire valoir des droits comme les miens qui sont pourtant bien clairs et qui, dans une banque américaine, auraient été établis en moins de dix minutes! C'est décourageant. On me renvoya à une dizaine de guichets, à cinq ou six bureaux, à deux notaires et à autant

d'huissiers en dehors de la banque. Partout, on était très poli, mais cela ne me rendait pas l'argent que j'avais prêté à un ami très mal pris.

Un avocat américain y aurait perdu la tête, mais j'étais décidé à pousser ma réclamation, non pas tant pour la somme qui n'était pas très forte, mais pour voir jusqu'où l'artistique "politesse" pourrait conduire. J'eus même à payer 200 francs pour garantir à un notaire les frais qu'il pourrait encourir. Il y a six mois de cela, et j'attends encore. Mais j'espère toujours, mes enfants ou mes petits-enfants en attendront peut-être parler!

Remarquez bien que je ne blâme pas les banques françaises de prendre leurs précautions. Elles doivent se protéger contre les escroqueries possibles; mais ce qui était rigolo pour moi, c'était l'incertitude des réponses qu'on faisait à mes réclamations. Aux Etats-Unis, les banquiers m'auraient dit: Oui ou non, et ç'aurait été fini. Pas étonnant que le commerce soit difficile en Europe, si l'on est partout aussi "finaud" qu'à Paris.

(Au moment d'imprimer ceci, je suis heureux d'avouer que j'ai été scrupuleusement remboursé.)

* * * *

Notre promenade à pied ce jour-là nous permit d'admirer les immenses proportions des Halles Centrales, le plus grand des marchés de Paris. Elles sont situées près de la Bourse du Commerce et couvrent une superficie d'une trentaine d'acres, je crois. Les Halles constituent une partie du "Ventre de Paris". C'est là qu'on va s'approvisionner, car c'est incroyable la quantité de vivres que peut consommer chaque jour une agglomération humaine de quatre à cinq millions d'âmes! Pour nourrir Paris, les statisticiens ont calculé, en effet, qu'il fallait au moins chaque jour 2,300,000 lbs de poisson; 1,000,000 d'huîtres, près de deux millions de livres de viandes; 4,000,000 de livres de pain, plus de 100,000 lbs de beurre, 150,000 douzaines d'oeufs, 100,000 lbs de fromage, 500,000 gallons de vin, sans parler de la bière et des centaines d'autres produits de toutes sortes.

La Bourse ou Chambre de Commerce mentionnée plus haut, semble être de forme circulaire dont le diamètre est de 138 pieds et la hauteur de 106. La principale entrée est flanquée de quatre superbes colonnes grecques hautes de 65 pieds et supportant une magnifique corniche ornée de splendides groupes de sculpture représentant le Commerce, l'Art, l'Industrie, l'Architecture et la Ville de Paris. Le dôme passe pour une des belles pièces d'architecture; son intérieur est décoré de très belles fresques représentant les quatre points cardinaux.

Notre promenade nous permet d'admirer également l'extérieur de la Bourse s'élevant sur un superbe et vaste carré sur lequel l'activité est énorme. C'est dans ce grand édifice que se brasse la grande finance, nous dit-on. L'édifice est dans le style gréco-romain, entouré de 66 colonnes rondes ayant 33 pieds de haut et 3½ d'épais, en imitation du Forum de Vespasien à Rome. Commencée en 1808, sa construction fut terminée en 1826. Il a 225 pieds de long, 135 de large et 100 de haut.

Nous parcourons aussi une grande partie de la fameuse Rue de Rivoli, ayant près de deux milles de long, avec ses remarquables arcades sur un demi-mille de longueur. C'est ici que se trouve l'immense magasin du Louvre, l'un des plus grands et des plus chic du monde, car on dit qu'il emploie plus de 3000 personnes. La Rue de Rivoli part de la Place de la Concorde et va jusqu'à l'Hôtel de Ville. Elle fut nommée ainsi pour commémorer la grande victoire remportée sur les Autrichiens à Rivoli en 1797 par l'empereur Napoléon Ier. Cette rue fut commencée en 1802 et terminée en 1865. Pour qu'elle fût en droite ligne, il fallut démolir 300 maisons.

Un vieux fiacre à cheval (il y en a encore quelques-uns) nous mène au Parc Monceau en passant lentement et bien humblement à travers un encombrement d'autos presqu'aussi nombreux que sur le Boulevard des Italiens et des autres grands boulevards qui le précèdent ou lui font suite. Le Parc Monceau est un des endroits les plus charmants de la merveilleuse capitale française. Il est situé Boulevard de Courcelles à quelque 2,000 pieds au nord-est de l'Arc de Triomphe, c'est-à-dire dans l'un des plus beaux endroits. C'est le royaume des beaux arbres, des plates-bandes de fleurs, des verts gazons et des gentils petits lacs artificiels. Bosquets et gazons sont

soigneusement peignés et arrosés par de nombreux employés qui manient de longues lances d'où s'échappent des jets d'eau couvrant à la fois un rayon d'une centaine de pieds de diamètre. Nous nous installons majestueusement sur de petites chaises de fer et pendant une heure nos yeux se délectent à regarder des milliers d'enfants prendre leurs ébats sous la surveillance de bonnes proprement mises. Que de beaux bambins, rayonnant de santé! L'imbécile qui a écrit que la race française était plus en décadence que les autres races n'a pas dû comme nous visiter le Parc Monceau pendant une embaumante et ensoleillée matinée de juin. Le Parc est à peu près grand comme trois fois notre parc de Lewiston, c'est-à-dire qu'il couvre une étendue d'une trentaine d'acres. Il est entouré d'une artistique et haute clôture de fer, et seuls les piétons y ont accès. Au centre, il y a un lac flanqué d'un demi cercle de superbes colonnes corinthiennes. Disséminées un peu partout, les amateurs d'art peuvent admirer de superbes statues et groupes de marbre ou bronze se dégageant au milieu de massifs de roses et fleurs diverses. Ne pas oublier que si vous avez "l'audace" de vous asseoir sur une chaise, ça vous coûtera l'énorme somme d'un sou que, poliment et gracieusement, une employée viendra vous réclamer en vous remettant un petit coupon de papier mince. Un sou, ça fait tout de même une jolie somme à la fin de la journée, car il y a toujours des milliers de visiteurs dans cet agréable endroit.

Mes amis Cailler et Bazinet, qui raffolent des enfants, n'auraient pas donné leur visite dans ce parc pour cinq dollars.

* * * *

Le soir, nous grimpons donc sur la fameuse Butte Montmartre en compagnie de M. et Mme Joubert et de M. et Mme Sacré. Nous allâmes nous secouer les pattes dans cinq ou six grands "Dancings" où les dames qui nous accompagnaient firent des efforts vraiment louables pour nous protéger contre les dangereux assauts des "petites femmes" fréquentant ces palais de la bamboche et de la "déception." Nous y avons ri pour au moins un million de dollars, et nous y avons trouvé l'éclatante preuve que se dilater la rate est un remède souverain pour aider la digestion, car sans cela et le champagne ingurgité notre monumental dîner n'aurait jamais pu "naturellement" disparaître.

Ce que l'on peut en déguster du champagne au cours d'une de ces petites bombes, comme la nôtre, et cela sans en être très incommodé, c'est incroyable!

Ces sacrés Montmartrois, les verres vides leur font horreur, et ce dut être l'un d'eux qui trouva cette amusante phrase: "Lorsque mon verre est plein, je le vide; lorsqu'il est vide, je le plains." Quoiqu'il en soit, nous avions beau vider les nôtres, ils étaient toujours pleins. Nous pouvons toujours nous vanter d'être restés ce soir-là dans les limites d'une douce ivresse raisonnable. Nous étions sur nos gardes. On ne pourrait tout de même pas en dire autant des centaines d'autres Américains qui fréquentent énormément Montmartre. Ils s'y rattrapent des privations qu'une loi stupide leur impose dans leur pays.

C'est incroyable comme cette liqueur vous donne des capacités insoupçonnées! Aucun de nous ne savait le premier pas des gigotages modernes, et cependant nous avons jazzé, two-steppé, one-steppé et fox-trotté comme de vrais disciples de Terpsychore. Je n'aurais jamais cru que mes jambes de 60 ans eussent encore eu autant d'audace et d'endurance.

Du mal? Mais pas du tout. De la bonne rigolade et un salutaire laisser-aller qui réconfortent et font voir la vie un peu plus en rose, grâce au bon vin de France que des hypocrites voudraient bannir de la terre pour établir le royaume de la bêtise et de l'embêtement, voilà tout. Pour se bien porter, il faut s'amuser à coeur ouvert et cela est permis pourvu qu'on ne viole pas les grands principes de morale. Dans les gais cafés de Montmartre, on peut être décent et raisonnable sans avoir rien à regretter, si ce n'est quelques billets de mille francs. On ne va pas à Paris, tous les jours, que diable! et dans un voyage de trois mois, on peut bien, n'est-ce pas? s'oublier quelques heures dans cette folle et insouciante gaieté que les Parisiens pratiquent avec tant d'art raffiné pour attirer chez eux les ennuyés du

monde entier et mériter pour leur ville incomparable le sobriquet de "Gay Paris" que les Américains lui ont donné, et qui en savent quelque chose puisqu'on dit qu'ils vont chaque année dépenser follement à Paris trois ou quatre cents millions de dollars.

Montmartre est l'un des quartiers populeux de la métropole. C'est le séjour reconnu des poètes, écrivains, peintres, sculpteurs et enfin de toute cette nuée d'artistes en quête de gloire, créateurs de jolies choses, travaillant plutôt à enrichir de renommée le nom déjà resplendissant de la France qu'à amasser le vil métal.

Montmartre est près de l'extrémité nord de la grande ville et s'élève à une hauteur de 330 pieds au-dessus de la Seine qui déroule son long ruban liquide à deux milles de là. La Butte est couronnée par une immense et nouvelle église dédiée au Sacré-Coeur protecteur de la France. Sa construction fut commencée en 1874 et quoiqu'elle ne soit pas encore tout à fait terminée, apparemment, elle a déjà coûté cinq ou six millions de dollars.

La Butte Montmartre est un des endroits historiques de la capitale. On dit que Saint Denis, le premier évêque de Paris, et ses compagnons y souffrirent le martyre en l'an 270. Sur cette hauteur s'élevait autrefois un magnifique temple à Mars, érigé par les Gaulois. En 1147 Louis VI y fonda un monastère de Bénédictins. C'est là que se déroulèrent les derniers et sanglants combats entre les Français d'un côté et les Prussiens aidés de leurs alliés russes en 1814. C'est également à Montmartre qu'en 1871 les communards commencèrent la terrible guerre civile qui ensanglanta la capitale déjà épuisée par la victoire de l'Allemagne contre la France en 1870.

* * * *

Le jour suivant notre rigolade à Montmartre se passa en auto dans les principaux endroits de Paris que nous n'avions pas encore vus, et en une courte promenade au splendide Bois de Boulogne dont la principale avenue, large de 420 pieds et longue d'un mille, est la continuation des Champs-Elysées qui eux aussi ont un mille de longueur. Lorsque la foule se rend à Longchamps pour des courses ou des revues militaires le spectacle qu'offre l'Avenue du Bois est quelque chose de féerique. Le Bois a une étendue de 2250 acres, nous assure-t-on, et les arbres qui l'enjolivent sont de toute beauté. Parmi ses nombreux attraits, on remarque deux lacs créés par les autorités. L'un s'appelle Lac Supérieur mesurant 1300 pieds de long et 180 de large; l'autre se nomme Lac Inférieur et mesure 3500 pieds par 300. Ils sont embellis de charmants îlôts où l'on trouve d'élégants cafés, et par de nombreuses embarcations dans lesquelles les amoureux peuvent se donner des illusions vénitiennes. On a également créé dans cet incomparable parc une cascade d'où un volume d'eau assez considérable se répand dans un petit étang et qui donne une illusion de réelle nature sauvage.

Au cours de cette journée, nous avons eu le plaisir d'admirer aussi quelques-uns de la trentaine de ponts qui traversent la Seine à Paris, notamment le Pont-Neuf qui ne porte pas son nom puisqu'il est le plus vieux de la capitale, ayant été construit de 1578 à 1604. Sa longueur est de 1800 pieds parce qu'il traverse les deux bras de la rivière entourant l'île de la Cité. Sa largeur est de 75 pieds. Il est orné d'une statue équestre en bronze du roi Henri IV, qui fut, dit-on, en partie coulée avec du métal provenant de statues de Napoléon et de Desaix, l'un de ses généraux.

Nous pûmes de nouveau contempler du regard la jolie colonne Vendôme, la plus haute de ce genre au monde, comme je vous l'ai déjà dit, je crois. La colonne, haute de 142 pieds et épaisse de 13, ressemble beaucoup à la vieille colonne de l'empereur Trajan à Rome. C'est une énorme pièce de maçonnerie recouverte de reliefs en bronze collés sur la pierre et montant en spirale autour du monument. Ce relief dont les centaines de figures ont trois pieds de haut rappelle les nombreuses victoires de Napoléon-le-Grand. La spirale a 1500 pieds de long et le bronze qui le compose provient de 1200 canons pris aux Autrichiens et aux Russes. A l'intérieur un escalier en tire-bouchon conduit à la plateforme du sommet au-dessus duquel s'élève une colossale statue de Napoléon en césar.

En passant, je revois avec plaisir le Café Marguery, l'un des plus chic de Paris, où il y a trente-deux ans j'avais assisté à un somptueux banquet en l'honneur du grand orateur canadien qu'était Chapleau, alors ministre du Dominion et en visite à Paris.

Comme il faisait une chaleur atroce ce jour-là, nous allâmes passer la soirée dans le jardin de l'Archevêché, situé derrière Notre-Dame, au bord de l'eau, et dans lequel une excellente musique donnait un concert. La foule était tellement épaisse que nous dûmes nous accoter au parapet de la rivière et faire plusieurs visites à un grand Café dont la spirituelle enseigne bien connue avait attiré nos regards. Ce café fait face à la rivière et son enseigne se lit comme ceci:

Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse.
Vaut mieux boire ici qu'en face.

Il y avait déjà une dizaine de jours, je crois, que nous étions dans la brillante capitale de l'Europe et il nous fallait songer déjà à la quitter. C'était trop court, et si jamais je retraverse l'océan je passerai au moins un mois à Paris.

Car j'aimerais à revoir d'émotionnantes choses comme la tombe de Lafayette au cimetière de Picpus; le cimetière du Père Lachaise avec ses 25 ou 30,000 monuments sous lesquels reposent les restes des plus grands hommes de France depuis plusieurs siècles. La fameuse nécropole ne fut pas, hélas! toujours respectée comme elle aurait dû l'être. Ses superbes monuments, ses beaux arbres, ses fleurs furent maintes fois troublés par de sanglants conflits entre les vivants. Russes et Français s'y battirent avec acharnement en 1814. Les communistes et les troupes de Versailles s'égorgèrent aussi dans cette enceinte de la mort, en 1871, et des batteries installées à Montmartre durent le bombarder pendant deux jours afin d'en déloger les rebelles. Parmi les riches monuments de ce riche cimetière celui qui attire le plus les visiteurs est le monument érigé à la mémoire d'Abélard et Héloïse. Les statues des deux amoureux sont étendues sur un magnifique sarcophage entouré de superbes colonnes supportant un immense et élégant dais de marbre de pur style gothique. Abélard et Héloïse vivaient au 11ème siècle et étaient deux amoureux séparés par le célibat religieux. On peut d'ailleurs se renseigner sur cette lamentable histoire ou légende en consultant l'Encyclopédie.

Et si j'étais en quête de plus fortes émotions je descendrais dans les catacombes où on a accumulé des millions d'ossements provenant des cimetières devenus trop pleins. Je consulterais par la pensée ces innombrables crânes qui furent comme nous recouverts de chair vivante et qui doivent connaître enfin le terrible secret qui nous guette tous et que nul être humain n'a encore pu percer de son vivant.

J'irais voir aussi les égouts de Paris, les plus grands du monde puisqu'ils ont près de 1000 milles de longueur, et sont si bien construits qu'aucune odeur ne s'en dégage, dit-on. On peut y circuler comme dans un tunnel ordinaire. L'eau y coule à raison de 2,000,000 de pieds cubes à l'heure, paraît-il. Les plus petits des égouts ont 7 pieds de haut et 4 de large; les plus grands sont hauts de 16 pieds et larges de 18—tous en solide maçonnerie recouverte de ciment. Des embarcations munies de râteaux en fer grattent souvent le fond des égouts se déchargeant à Gennevilliers où les saletés sont converties en engrais.

Je ne manquerais pas non plus de visiter la Basilique de St-Denis datant de 1145, à quatre milles de Paris, où reposent de nombreux rois de France sous de magnifiques tombeaux. Dans cette église, Sainte Jeanne d'Arc déposa ses armes en 1429; en 1593, Henri IV abjura le protestantisme.

Je voudrais voir également l'église St-Eustache, l'un des plus importants édifices religieux de la capitale française. Sa construction dura plus de 100 ans (de 1532 à 1637). On y voit presque tous les styles d'architecture, mais l'apparence de l'édifice n'est pas désagréable. L'intérieur a 348 pieds de long, 114 de large et 108 de haut.

J'irais admirer l'église St-Germain l'Auxerrois érigée par Charlemagne et agrandie jusqu'à ce qu'elle soit maintenant l'une des plus vastes de France. C'est la cloche de cette vieille église qui donna le signal du terrible massacre des protestants le jour de la St-Barthélemy le 24 août 1572.

J'aimerais encore à pénétrer dans la Sorbonne, le célèbre foyer des sciences et de la littérature fondé par Richelieu à qui on y a élevé l'un des plus imposants tombeaux que l'on puisse imaginer. Ce merveilleux groupe de sculpture représente le grand cardinal dans ses derniers moments supporté par un étudiant et regardant avec une douceur infinie vers l'éternité où son âme raffinée allait bientôt entrer. La douleur de toute la France est représentée par une femme en pleurs au pied de celui qui avait avec tant de génie conduit pendant de longues années les immortelles destinées de sa patrie terrestre.

J'aimerais revoir encore le jardin si délicieux et le musée du Luxembourg.

Je voudrais passer toute une semaine à contempler les trésors artistiques des musées du Louvre où lors de ma première visite je pus admirer le fameux diamant Régent évalué à $3,000,000. J'essaierais de comprendre et apprécier les innombrables chefs-d'oeuvre de statues, de peintures, de bijouterie, d'architecture et de tous les beaux-arts qui composent ces musées, les plus beaux du monde, nous disent avec raison les Français.

Je pousserais une pointe vers Fontainebleau, situé à 37 milles de Paris au milieu d'une admirable forêt de 41,000 acres. Ce château commencé par Robert le Pieux, embelli par plusieurs rois, servit, on le sait, de résidence à Napoléon Ier. Les plus grands artistes d'Italie et de France travaillèrent à sa merveilleuse décoration. Pour sa part Napoléon ne dépensa pas moins d'un million à le remodeler. Parmi les principaux événements qui se déroulèrent dans ce luxueux palais on cite les naissances de plusieurs rois, l'exécution de Monaldeschi, favori de la dévergondée reine Christine de Suède; la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV; l'emprisonnement du pape Pie VII par Napoléon pendant 19 mois; l'abdication de ce dernier empereur le 11 avril 1814 et sa seconde et dernière abdication après les 100 jours, le 22 juin 1815.

La magnificence de Fontainebleau est presque égale à celle de Versailles. On y conserve avec soin le trône, la chambre à coucher et le cabinet tels qu'ils étaient du temps du grand empereur, ainsi que d'autres chambres avec les meubles qui servirent à de précédents souverains et souveraines.

Je tiendrais à voir aussi les autres châteaux qui, un peu partout en France, rappellent la splendeur de la royauté éteinte dans ce pays depuis de nombreuses années.

Le 10 juin nous étions de retour à Bruxelles, la charmante capitale belge qu'on a surnommée à juste titre le petit Paris de l'Europe.

XXXI

Retour à Bruxelles—Une opérette amusante— Grandiose procession de la Fête-Dieu, cortège artistique et édifiant—Courte promenade en Hollande et à Zeebrugge —Visite sur les champs de bataille—Un canon monstre

Quand on vous dit que Bruxelles est un petit Paris, cela ne signifie pas que la capitale belge soit précisément petite, car elle a, nous assure-t-on, un million d'habitants, à peu près comme Montréal; mais cela veut dire qu'elle est aussi jolie que sa grande soeur française.

Il y en a même qui la préfèrent à Paris, car la vie y coûte moins cher, ses habitants sont d'une politesse exquise, et on peut y trouver tous les amusements mondains et artistiques tout comme à Paris.

On y a également l'avantage d'être près de toutes les grandes capitales de l'Europe et voyager sur les chemins de fer ne coûte presque rien, à peine un sou le kilomètre.

Je vous ai déjà parlé de Bruxelles, de ses délicieux édifices et monuments, de ses élégants magasins, de ses audacieux théâtres, de ses vastes boulevards s'étendant sur les anciennes fortifications; de son magnifique et colossal Palais de Justice au style classique, l'un des plus élégants d'Europe; de ses musées, de ses parcs; de son Hôtel de Ville (incomparable en son genre) avec son clocher haut de 364 pieds; de sa cathédrale datant du 13ème siècle; de son conservatoire de musique, l'un des meilleurs; de sa bibliothèque ayant près d'un demi-million de volumes et 30,000 manuscrits; de sa galerie de peintures ornée des plus beaux spécimens de l'Art flamand; de ses admirables dentelles, etc. Je n'en parlerai donc pas plus au long, excepté pour dire que le séjour y est si plaisant que nous y passâmes encore une semaine, d'autant plus agréable que nous y avions dans les personnes de MM. Alexandre et Maurice Sacré d'empressés amis qui s'efforçaient de nous combler de délicates attentions et de nous indiquer les endroits les plus intéressants à visiter.

Tous les soirs, je fréquentais les grands spectacles—le théâtre, c'est mon faible. Pour moi, aucun amusement n'est aussi attrayant et, à Bruxelles, il y en a toujours du beau à prix raisonnable, puisqu'à la Monnaie on peut entendre les meilleurs opéras pour un dollar. A l'Alhambra j'y ai entendu une opérette intitulée "Là-Haut" qui avait un beau succès et m'a fort amusé. La scène se passe partie au ciel partie sur la terre. Supposant qu'au paradis il n'y a pas de sexes, les auteurs de l'opérette ont brodé là-dessus une fantaisie des plus amusantes. Les élus s'embêtent et à force de tourmenter M. Saint-Pierre, ils obtiennent la permission de venir se divertir un peu sur la terre. Ils redescendent donc sur notre planète et, leur permission expirée, ils oublient de remonter: Saint-Pierre est lui-même obligé de venir les chercher. A son tour, le gardien du Ciel est empoigné par les folies humaines que, déclare-t-il, il n'avait pas cru aussi "prenantes" et il fallut toute une légion d'anges sévères pour le ramener au séjour des élus. C'est de la bonne rigolade, d'autant plus qu'il n'y a absolument rien ni dans l'enlevante musique, ni dans le spirituel dialogue, qui puisse choquer les croyances les mieux ancrées.

* * * *

J'ai eu la bonne fortune de me trouver à Bruxelles le jour de la Fête-Dieu. Jamais je n'ai vu si admirable célébration religieuse, et mon seul regret fut que mes compagnons ne fussent pas avec moi pour constater la foi des Belges et leur artistique façon d'organiser une procession religieuse. Mes amis étaient allés ce jour-là faire une excursion sur les bords de la Meuse, excursion que j'avais en partie faite lors de mon précédent voyage.

Si jamais, amis lecteurs, vous faites un voyage en Europe, je vous recommande de vous trouver à Bruxelles pour la Fête-Dieu, vous en serez éblouis, édifiés et consolés, au point de vue catholique, comme au point de vue mondain. Je vous recommanderais aussi de ne pas manquer l'incomparable célébration de la fête nationale française à Paris le 14 juillet.

La procession de la Fête-Dieu à Bruxelles défila pendant une grosse heure escortée de nombreuses fanfares, de détachements de cavalerie et de compagnies de soldats à pied. Le cortège représentait presque tout notre culte si brillant, si touchant,

Sur le Marché de Middelbourg, Hollande

si consolant, depuis la naissance du Sauveur jusqu'à son ascension au ciel. C'était, en images vivantes, tous les mystères de notre religion: la reine du ciel escortée des anges et archanges; la nombreuse phalange des bienheureux; le rosaire, le chemin de croix, l'enfance du Christ, la Passion, le Crucifiement, le triomphe de la Foi, une longue suite de saints et saintes, un riche dais abritant le saint Sacrement porté par l'évêque dans ses vêtements d'or et entouré d'un clergé richement vêtu, des porteurs de crucifix, des encenseurs, des porte-drapeaux et bannières, etc. Tous les processionnaires étaient revêtus de brillants et propres costumes aux couleurs éclatantes, tels qu'on les voit sur les images bibliques, portant perruques et barbes afin de ressembler aussi fidèlement que possible aux personnages représentés. De nombreux garçonnets et gentilles fillettes, en blanc immaculé, aux ailes d'or, aux longues chevelures blondes formaient les escortes enchanteresses des maîtres du ciel, descendues en quelque sorte ce jour-là dans la capitale belge. Toute cette procession entourée de centaines d'oriflammes et drapeaux alla s'installer sur les immenses marches de l'église Ste-Gudule pour se prosterner, comme l'immense foule sur la place, devant le cortège divin et recevoir la bénédiction de l'évêque, du haut des marches.

Bref, le spectacle était grandiose et laissa dans mon âme un souvenir qui ne s'effacera jamais. J'avais pourtant vu de bien belles processions catholiques dans mon enfance au Canada où la foi est également vive, mais je n'avais encore rien admiré d'aussi artistique et d'aussi élaboré que la procession de la Fête-Dieu à Bruxelles le 13 juin 1925.

* * * *

Mes amis revinrent de leur promenade vers 10 heures du soir. Ils avaient vu des choses intéressantes, notamment à Dinan où les Allemands fusillèrent impitoyablement tant d'innocents qui n'avaient d'autres torts que de faire partie d'une population voulant défendre son pays contre de barbares et parjures envahisseurs.

Mais ils étaient gelés, car la journée était pluvieuse et en auto il ne fait pas chaud, surtout à la campagne.

Les souvenirs de Dinan les avaient attristés, et en apprenant le sublime spectacle dont j'avais été l'heureux témoin, ils regrettèrent un peu tout de même de ne pas avoir remis à un autre jour leur visite aux délicieux paysages de la Meuse.

Le 17, après avoir retenu nos cabines sur le vapeur "Lapland" quit-

Groupe de paysans hollandais

tant Anvers le 24 pour les Etats-Unis, nous quittions Bruxelles pour Ostende, la reine des plages belges, sur la mer du nord à 67 milles de la capitale.

Nous avons passé trois jours dans ce charmant endroit dont la population stable est d'environ 45,000 âmes mais qui était déjà passablement rempli de villégiateurs quoique la saison d'été ne soit dans son plein qu'au 15 juillet.

D'Ostende nous avons pu visiter les champs de batailles belges et faire une très agréable excursion en Hollande qui n'est qu'à quelques milles de là. Un gros auto-car nous prend à 8 hrs du matin et nous amène à un bateau qui traverse l'Escaut et nous débarque sur le sol hollandais. Un train nous conduit à Middelbourg, l'une des villes de la Hollande où ce jour-là se tenait le marché, espèce de fête qui attire toujours les populations des alentours, et de nombreux visiteurs.

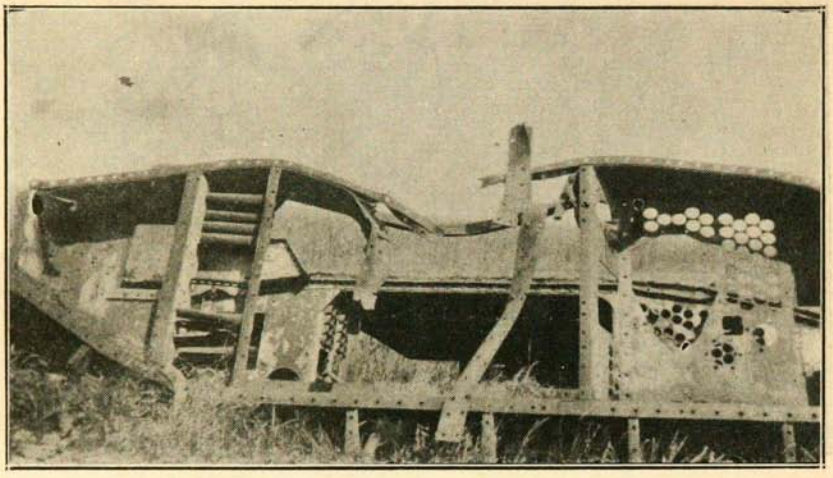
La Hollande, assez finaude pour rester neutre durant la grande guerre, s'en est enrichie, dit-on. En effet, tout y semble très prospère; et les paysans qui encombrent le fameux Marché sont richement mis dans leurs anciens costumes, comme vous pouvez le voir par les quelques vues que nous y avons prises.

Nous prenons un excellent dîner à l'Hôtel Abdij où l'on mange du beurre excellent et un formidable plat de délicieuses fraises arrosées de crème.

L'Hôtel de Ville de Middelbourg date de 1650 et ressemble un peu à celui de Bruxelles. Des guides nous attirent dans son musée dont ils nous vantent les beautés; mais cela ne valait pas le 25 cts d'entrée. La plus curieuse chose se résume à une espèce de tribunal où autrefois l'on torturait les prisonniers. On montre les propres chaînes qui, dit-on, les retenaient au plancher pendant que les juges, le derrière mollement assis sur des coussins de velours rouge, questionnaient les malheureux, il y a trois cents ans ou plus. En dix minutes, on visite le tout. A Middelbourg, il y a une église avec une belle tour très haute, mais nous n'avons pu pénétrer dans le temple. Il était fermé à clef.

Par contre les cafés ne l'étaient pas, et nous avons pu passer gaiement le temps en ingurgitant de la très bonne bière. On ne connaît pas la prohibition dans ce pays-là, non plus.

Vers 6 heures 30, nous en revenant, nous arrêtâmes à Zeebrugge qui fut célèbre durant le grand conflit. Les Allemands y avaient installé un nid pour leurs terribles sous-marins. Les Anglais allèrent les



Le long d'une route belge—Un "tank" éventré

y bloquer durant la nuit. Ils bouchèrent la sortie du canal en y coulant quelques vieux vaisseaux de guerre, dont on voit encore quelques carcasses. Ce fut un exploit qui coûta la vie à bon nombre de marins anglais mais qui mérita pour les braves qui l'accomplirent le titre de héros et la reconnaissance de tous les alliés, puisque Zeebrugge bloqué, c'était la mer débarrassée des plus terribles engins de guerre encore inventés par les hommes.

A Zeebrugge, il existe un grand musée de la récente guerre, mais à l'heure où nous nous y présentâmes, il était supposé être clos. Cependant le gardien avait sans doute oublié de fermer les portes, et quelques-uns d'entre nous purent y pénétrer pour jeter un coup d'oeil sur l'amas de torpilles, mines, canons, lances, périscopes, boulets, ancres, chaînes, etc., reliques de la grande tuerie.

Un Belge nous prédit que Zeebrugge va se développer, devenir un port très achalandé et partant une ville importante. Les Allemands y ont accompli de beaux travaux de maçonnerie qui seront le noyau du port qu'on prévoit.

A 8 heures, nous étions de retour à Ostende, et notre soirée se termine au Forum, un très joli théâtre de vues animées et de vaudeville. Nous y avons vu un Japonais qui chantait admirablement et en bon français.

Notre lendemain se passe à parcourir les champs de batailles dont une forte partie sont conservés, tels qu'après le conflit afin d'attirer les touristes.

Un capitaine anglais, ayant fait toute la guerre, guide notre auto et nous explique. Notre auto passe devant un grand nombre de cimetières de guerre. Les cimetières belges, français et allemands sont garnis de petites croix de bois blanc. Les cimetières anglais sont garnis de petites pierres grises ayant 4 pieds de haut, 2 de large et 3 pouces d'épais. Ces pierres portent les noms des héros qui dorment dans le sol où ils firent le sacrifice suprême pour le salut de leurs patries. Rien que pour les Anglais il y a 127 cimetières en Belgique, car l'Angleterre y a laissé 250,000 de ses enfants... et des calomniateurs osent dire que l'Angleterre s'était abstenue! Tous ces cimetières sont entretenus par le gouvernement anglais, dans un très bon état. Notre guide nous indique la tombe d'un grand nombre de nobles Anglais tués sur les champs de batailles, entre autres la tombe du prince de Battenberg, je crois, neveu du roi. Leurs petites épitaphes sont semblables à celles des simples soldats. La mort ne les a pas distinguées.

Restes d'une tranchée belge

Le guide nous fait aussi voir le cimetière canadien dont l'entrée est ornée d'une superbe colonne de marbre et qui est entouré d'érables que le gouvernement canadien a expédiés du Canada et y a fait planter. Ce cimetière fut inauguré il y a deux ans et demi par le duc de Connaught à la mémoire de 2000 Canadiens tués le 18 avril 1915.

A midi nous étions à Ypres pour le dîner.

Lorsque je visitai cet endroit il y a trois ans, ce n'était qu'un amas de ruines, les Allemands avaient complètement rasé cette ville, forte d'une trentaine de mille âmes. Ce qui restait des malheureux habitants se logeaient dans des caves ou des cabanes de planches. Quelques maisons avaient été érigées à la hâte, ainsi qu'un hôtel temporaire.

Aujourd'hui tout est rebâti à la moderne, en belle pierre, en solide brique et en ciment.

On a même commencé à rafistoler la cathédrale, mais les superbes Halles qui faisaient la renommée d'Ypres restent encore dans leurs immenses murs déchiquetés par les boulets, emblèmes de la désolation et du plus grand crime que l'humanité ait enregistré.

Nous prîmes le dîner dans un superbe hôtel flambant neuf en face d'un petit parc garni des plus belles fleurs qu'on puisse voir. Cet hôtel, lisons-nous sur le menu, a 123 chambres, toutes avec eau chaude (et froide, naturellement) courante, le téléphone et le chauffage central. Soixante chambres sont pourvues de bains. Le tarif n'est que de 80 cts à $1.15 par jour.

Le long des routes belges est encore garni d'abris ou "dug-outs" en ciment qui, pendant quatre années, servirent de logis et de tombeaux à des milliers et milliers de soldats. Il y en a qui ont été démolis par les boulets; d'autres qui sont encore en bon état et dont les froides et solides pierres rappellent les épouvantables souffrances endurées par tant de héros connus et inconnus.

Quelques "tanks" éventrés gisent également sur le bord des routes. Par-ci, par-là, on a élevé des monuments aux soldats s'étant particulièrement distingués dans la grande boucherie.

On nous montre l'endroit où un héros ouvrit les écluses pour lancer l'eau de la mer contre le flot allemand et l'éempêcher d'avancer.

On nous fait visiter le fameux coin de la mort, ou redoute de Hindenburg d'où malgré les plus terribles bombardements il fallut quatre ans pour déloger les Allemands. Ces derniers avaient détruit une grande minoterie et avec les immenses poutres de fer et du ciment ils avaient

Dans une forêt déchiquetée par les boulets

construit cette fameuse redoute dont les murs n'ont pas moins de 20 pieds d'épais, apparemment. Cette redoute fauchait les alentours avec une précision affreuse. Les lignes belges, anglaises et françaises n'étant qu'à quelques centaines de verges. Cette redoute était la plus merveilleuse construction du genre. Les officiers y avaient leurs aises, et y avaient même installé des pianos volés aux Belges. Malgré l'épouvantable déluge de sang, il fallait bien s'amuser un peu!

On conserve en très bon état 500 pieds de tranchées qu'on nous fait parcourir. Il y a encore quelques périscopes, quelques vieux fusils et mitrailleuses qui ont sans doute servi à commettre bien des meurtres.

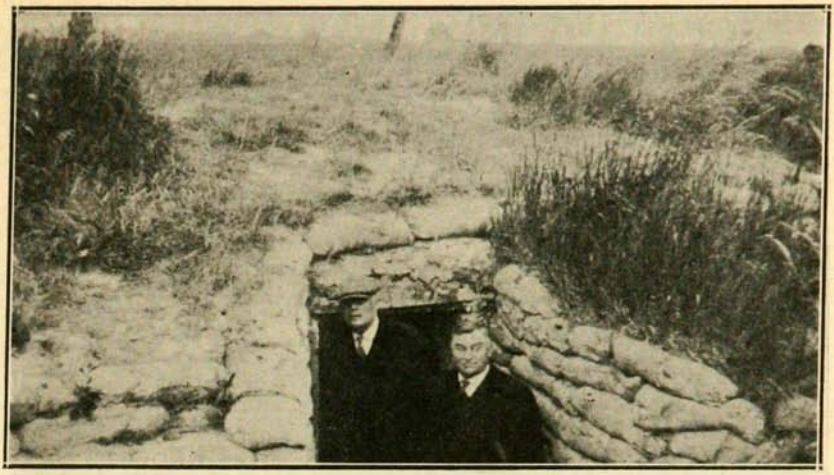
Après avoir visité Rampscappel, le Mont Kemmel, Dixmude, Nieuport et plusieurs sites historiques ainsi que l'endroit où les Allemands commencèrent à faire usage des liquides enflammés, le guide nous fait voir un cimetière où dorment 25,000 soldats, un autre qui contient 15,000 corps, ainsi qu'un trou dans lequel furent entassés les corps de 135 Ecossais déchiquetés par les bombes.

Nous nous arrêtons un instant pour lire une borne portant cette éloquente inscription: "Ici fut arrêté l'envahisseur."

Nous nous arrêtons aussi pour contempler le splendide monument érigé au fameux aviateur français Guynemer, qui, dit-on, abattit 134 avions allemands avant d'être lui-même abattu en septembre 1917. Le monument est érigé à l'endroit où Guynemer descendit quatre avions allemands.

Un peu plus loin le guide nous indique la fameuse forêt où les Belges eurent le plus à souffrir. Un régiment belge tout entier y périt. On y voit encore des milliers d'arbres, écorchés par les boulets et tendant vers le ciel leurs troncs et branches tordus, fracassés, attendant la pourriture qui commence à être cachée par une nouvelle pousse; car rien évidemment ne peut tuer les germes généreux de notre mère nourricière. la Terre. Il est encore défendu de pénétrer dans cette forêt. car les autorités n'ont pas encore eu le temps ou les moyens de la débarrasser des nombreuses bombes non explosées qui s'y sont enfouies.

Dans une autre forêt célèbre, nous pouvons cependant pénétrer. C'est celle de Moere. Moyennant un franc nous pouvons examiner le chef-d'oeuvre des chefs-d'oeuvre de destruction allemande: un canon de 57 pieds de long installé là en secret afin de bombarder la base des approvisionnements anglais à Dun-



Mes deux compatriotes dans un abri

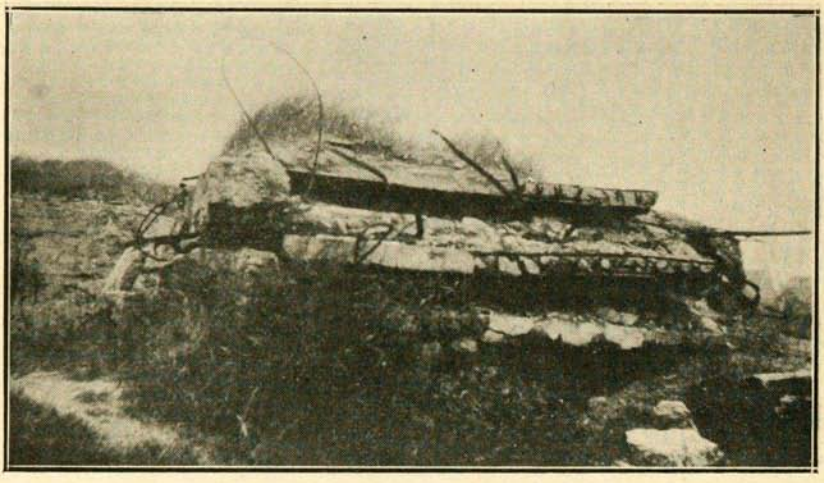
kerque une trentaine de milles à l'ouest. Le trou et les fortifications de ciment armé qu'il fallut pour installer ce géant de bronze nécessitèrent, dit-on, six mois de travail acharné par 600 prisonniers russes que les Allemands y avaient envoyés de l'Est. Le trou n'a pas moins de 45 pieds de profondeur et est à moitié rempli d'eau sans doute pour amoindrir le formidable recul du monstre lançant un boulet de 500 livres à chaque coup. De puissantes dynamos actionnaient ce canon entouré d'une carapace de ciment épais de 20 pieds et occupant un cercle de 125 pieds de diamètre. La détonation devait être terrible, et elle était déclenchée au moyen d'appareils électriques installés dans le quartier des officiers 300 pieds plus loin, dans la terre et protégés par des couches de ciment de 30 pieds d'épais et renforcées de formidables poutres de fer. Les officiers y étaient confortablement logés. Dans le magasin on voit encore un boulet prêt à être glissé sur un wagonnet roulant jusqu'au canon. Le boulet a 9 pieds de long et 20 pouces d'épais. M. Cailler lui donne un coup de pied. "Attention' s'écrie le guide, on ne joue pas avec cette bebelle-là. Il vit encore et si son mécanisme se déclenchait, bonjour; nous ne reverrions plus le soleil."

Les alliés firent pendant de longs mois des efforts pour découvrir le fameux canon, mais ils n'y parvinrent pas tant il était bien caché et tant la forêt était bien surveillée. Les Allemands avaient même installé dans un autre endroit de la forêt une imitation en bois de ce canon que les alliés bombardèrent continuellement au grand plaisir des Allemands. C'en était humiliant, paraît-il. Je le crois.

Lorsque les Allemands furent enfin repoussés, ils essayèrent de faire sauter leur formidable canon, mais ils n'en eurent pas le temps. Seule une partie du mur fut démolie. Toutefois, ils emportèrent ou cachèrent la merveileuse culasse qui l'actionnait, de sorte qu'aujourd'hui on ne sait pas encore au juste le secret du canon de 57 pouces.

Pendant qu'on le tirait, ce canon. les officiers s'enfermaient dans leurs solides abris, protégés par des portes de fer de 4 pouces d'épais.

A part le mécanisme de la culasse disparu, tout est en parfait état et on en a bien soin car la visite des touristes donnent de jolis revenus, apparemment, et la Belgique qui a tant souffert de la guerre, a besoin de beaucoup d'argent pour se remettre sur pied. Mais, grâce à son acharnement au travail,



Le coin de la mort

à l'économie de son admirable population, à ses ressources, elle y arrivera.

Le coeur serré d'avoir pénétré dans ces endroits où se déroulèrent tant de douleurs, inutiles en somme, nous rentrons à Ostende vers les 7 heures du soir, bien décidés à nous rattraper par un peu de plaisir mondain. Et c'est ce que nous fîmes en visitant plusieurs des célèbres cafés et dancings qui pullulent à Ostende pour amuser les riches Anglais et Américains habitués de cette admirable plage.

Le lendemain matin nous allions partir pour Bruges, l'une des plus vieilles et intéressantes villes de l'Europe, Bruges surnommée la Venise du Nord à cause de ses nombreux canaux; Bruges qui fut longtemps l'une des plus riches et plus artistiques villes de Belgique; Bruges la morte, trahie par la mer qui s'est retirée et a tué son immense commerce au bénéfice de Bruxelles, d'Anvers et d'Ostende.

XXXII

Bruges et ses trésors artistiques — Séjour agréable à Anvers— En route pour le Home Sweet Home —Trajet de 18,000 milles et presque trois mois comme des millionnaires, pour $1,000 chacun

Un vieux marchand de cigares à Ostende nous avait recommandé une visite à Bruges.

Selon lui, cette ville était la plus intéressante de toute la Belgique par son ancienneté historique et par son cachet artistique.

Nous y avons passé toute une journée, et cette journée fut bien employée.

* * * *

Bruges prend deux g en flamand. Cela veut dire "ponts", paraît-il. Cette ville est la capitale de la Flandre occidentale. Elle est située à 57 milles au nord-ouest de Bruxelles, et à une quinzaine de milles seulement d'Ostende. Elle est en communication avec la mer par le canal qui se termine à Ostende, et au sud-est avec la grande vlile de Gand. Des navires de moyenne grandeur peuvent arriver jusqu'à Bruges ou l'on ne compte pas moins d'une cinquantaine de ponts s'ouvrant, et plusieurs autres petits ponts au-dessus des petits canaux qui sillonnent la ville. Au 14ème siècle Bruges était, comme nous l'avons dit, une ville très importante, mais au 15ème siècle son importance déclina; cependant aujourd'hui, avec sa population d'une soixantaine de mille âmes, elle conserve encore une certaine influence commerciale et industrielle.

Nous y avons vu quelques églises superbes remplies de belles peintures, chefs-d'oeuvre de célèbres artistes flamands de la vieille école, et contenant aussi d'admirables groupes de bronze et de marbre, des dentelles et ors précieux, etc., bien que durant la guerre les ennemis aient dérobé pour un million peut-être de ces trésors anciens.

A l'église St-Sauveur on conserve des peintures datant de 1400 et faites au jaune d'oeuf, car ce n'est que vingt ans plus tard, nous dit le guide, qu'on aurait commencé à faire usage de la peinture à l'huile.

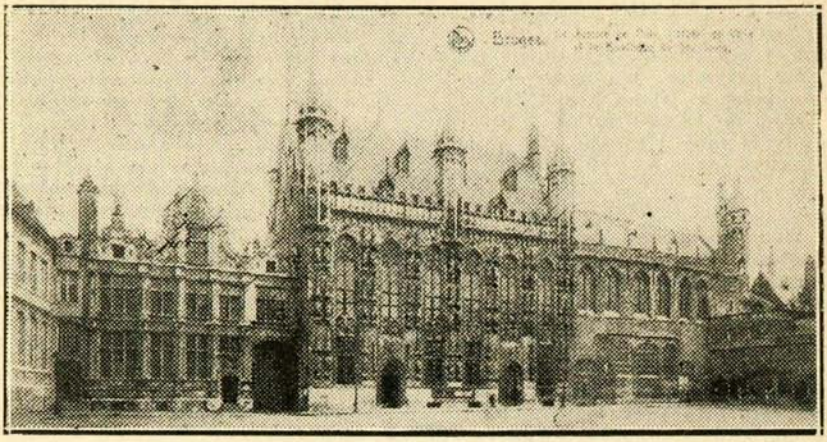
On nous montre un tableau très précieux par le peintre Vander Huys qui avait perdu la raison à la suite d'un accident ayant coûté la vie à sa femme. Ce tableau est intitulé: "La Mort de la Ste-Vierge". Vander Huys peignit cette toile pendant qu'il était à l'asile des aliénés. La vierge, c'est la femme du malheureux artiste et les personnages qui entourent le corps de la défunte ont tous des têtes empreintes de folie. Quoique triste, le sujet n'en constitue pas moins une oeuvre exquise symbolisant la profonde douleur d'un homme dont la raison avait succombé dans la perte de son amour. Cette peinture date de 1480.

Nous avons vu une crosse d'évêque datant de l'an 600; aussi une lettre trouvée dans le tombeau du roi Harold d'Angleterre en 1080; aussi un calendrier flamand ayant plus de cinq cents ans d'existence.

Le guide nous fait examiner également un portrait très ancien de saint Eloi, patron de Bruges, ainsi qu'un superbe missel âgé de 1000 ans.

La place du grand marché de Bruges, où règne une fiévreuse activité, est dominée par les Halles, superbe et très vieil édifice orné d'une tour ayant, dit-on, 354 pieds de hauteur. Nous avons eu l'audace de monter jusqu'aux plates-formes sur lesquelles est installé le plus remarquable carillon du monde entier. Ce carillon se compose de 48 cloches dont la plus grosse, fondue en 1744, pèse 19,000 livres. Le mécanisme qui met ce carillon en branle est une véritable merveille d'ingéniosité. Il est sous la surveillance constante d'un gardien qui, en outre, tient dans la tour une boutique de cordonnerie. Tout en nous reposant et en examinant l'ingénieuse installation des cloches, l'un de nous fait réparer les talons de ses chaussures qui avaient, sans doute, subi une fameuse usure en escaladant la tour. En montant, nous avions, en effet, compté 402 marches. "Il y en a probablement autant pour descendre!" dit en soufflant l'ami Arsène.

Parmi les plus jolis monuments brugeois il convient de mentionner le Palais de la Paix, l'église du Saint-Sang, la Bourse, l'église Notre-Dame et l'Hôtel de Ville, ce dernier l'un des plus élégants que l'on puisse imaginer, comme on peut s'en rendre compte par notre gravure.



Bruges—le Palais de la Paix, l'Hôtel de Ville, la cathédrale et la chapelle du Saint-Sang

La chapelle de l'église Saint-Sang, nous dit le guide, est en son genre, l'un des plus beaux bijoux de toute l'Europe. On y voit une châsse d'une richesse inouïe, des vêtements brodés d'or ayant, dit-on, été portés par saint Hercule, je crois. Saint Sang fut construite il y a près de 1000 ans, mais on l'a entretenue avec tant de soins que le tout est en très bon état de conservation.

La grande chapelle ou église proprement dite fut restaurée au 15ème siècle. On y voit une crypte du 12ème siècle. On s'arrête longtemps malgré soi pour admirer un autel en onyx avec tabernacle en or massif valant des millions et érigé par les Espagnols, alors qu'ils étaient les maîtres du pays.

On nous montre avec respect la châsse contenant, dit-on, la relique du précieux sang de Notre Seigneur. Un tableau attribué à l'artiste Memling représente le comte de Flandre, la recevant des mains du roi de Jérusalem.

L'église Notre-Dame fut terminée, dit-on en 1100. Elle possède une admirable chaire en chêne sculpté, un superbe orgue au-dessus du maître-autel, et de très belles statues des apôtres et autres saints à chaque colonne. On nous fait remarquer aussi le tombeau de la princesse Marie de Bourgogne ainsi que celui du duc Charles le Téméraire dont le palais se trouve tout près de l'église et est très bien conservé.

Après la visite de ces intéressantes reliques d'un passé glorieux, notre calèche nous conduit à travers les étroites rues bordées de vieilles maisons dont un grand nombre datent de cinq, six et même sept cents ans, nous assure-t-on.

Nous longeons de gentils canaux bordés d'arbres splendides et sur lesquels glissent de légères embarcations dont plusieurs bateaux à gazoline très modernes jurant un peu dans ce cadre si ancien.

Nous avons aussi l'extrême plaisir de passer devant la vieille porte de Gand sous laquelle depuis peut-être mille ans passèrent tant de générations humaines, tant de cortèges royaux, tant de fiers guerriers, juste au moment où défilait une compagnie de jeunes et robustes soldats de 1924. Cette porte a une cinquantaine de pieds de haut, autant d'épais et autant de large.

Notre vieux cocher, qui veut faire durer la promenade (nous l'avions pris à raison de 50 cts l'heure) insiste pour nous faire visiter l'endroit le plus intéressant, selon lui. "C'est la vraie maison du peintre Rubens, dit-il, conservée dans le même état que lorsqu'elle était habitée il y a quelque trois cents ans par le célèbre artiste flamand." Nous allons y admirer ces précieuses reliques tout en y dégustant du bon vin blanc et de la bonne bière dorée versée dans des cruchons dont quelques-uns servirent au grand peintre

ou à ses amis, car la maison de Rubens est aujourd'hui un café très achalandé par les visiteurs.

La grande salle de cette petite maison, a peut-être 25 pieds de long par 15 de large. Elle est garnie de tables en noyer noir longues de 14 pieds, larges de 3½ pieds et épaisses de 2 pouces. Au fond, près d'une haute cheminée et d'un long poêle à forme antique trône le fauteuil sur lequel l'artiste venait se reposer tout en fumant de longues pipes de plâtre dont plusieurs douzaines garnissent encore la corniche du foyer. Il y en a depuis 6 pouces de longueur jusqu'à 18. "Tous ces meubles, ces vaisselles, ces peintures, etc., sont dans les mêmes positions qu'au temps de Rubens." Si l'on en juge par l'usure des meubles et les déchirures des bourrures, nous croyons que les Brugeois sont sincères en ce qui concerne ces précieuses reliques. Le plafond aux grosses poutrelles, ainsi que les murs lézardés, les vieilles fenêtres à petits carreaux, les meubles, tout est de couleur rouge sombre. Très curieux aussi les chandeliers, lampions, horloges et bibelots de toutes sortes. Cette salle a vue sur un petit jardin garni de fleurs et de plantes diverses.

De là nous allons examiner l'intérieur de l'église St-Jean où il y a de vieux cuivres très célèbres, de très jolies peintures, une superbe chaire aussi en chêne sculpté (c'était la mode alors), et ensuite nous allons prendre un excellent dîner dans un gentil restaurant en face de la gare.

Et après une promenade à pied devant les devantures des magasins remplis de belles marchandises, nous prenons le train pour Anvers où nous descendons à 7 hrs 30, c'est-à-dire à 19 hrs et demie, comme c'est maintenant la façon de diviser les jours en Europe.

* * * *

Ayant négligé de retenir des chambres d'avance à Anvers, il fallut nous adresser à une dizaine d'hôtels avant d'en trouver un qui eût deux chambres disponibles. C'était l'Hôtel Old Tom, à quelques centaines de pieds de la gare, certainement la plus élégante et la plus vaste de Belgique et située en face d'un carré véritablement enchanteur pour les yeux, car il est garni de fleurs superbes artistement disposées.

Les Anversois ont raison d'être fiers de leur ville qui par la beauté fait si grande concurrence à Bruxelles. Beaucoup d'entre eux vont même jusqu'à proclamer que leur cité est plus chic que la capitale. Ma foi, je suis quasiment de leur avis, et c'est aussi l'avis de mes compagnons.

Quoi qu'il en soit nous avons passé, pour la fin de notre voyage, trois journées des plus agréables, à Anvers, bien que nous y eussions déjà passé plusieurs heures lors de notre arrivée en Europe.

Anvers est une place forte et possède l'un des plus beaux ports du monde, sur l'Escaut à une cinquantaine de milles de la grande mer.

Du côté de la terre elle est protégée par une ligne semi-circulaire de forts qu'on croyait à l'épreuve de l'artillerie moderne, mais que les nouveaux canons allemands crevèrent facilement, et on voit encore aujourd'hui les débris d'acier qui composaient les puissantes coupoles des forts. Les boulets allemands les fracassèrent comme si elles avaient été de verre. On voit également dans la ville des pâtés de maisons démolies par le bombardement de 1914 et qu'on n'a pas pu reconstruire.

La superbe cathédrale, je l'ai déjà dit, est surmontée d'une tour haute d'environ 400 pieds. Ce temple, de pur style gothique, contient plusieurs chefs-d'oeuvre des grands peintres flamands, entre autres la Descente de Croix, l'Elévation de la Croix et l'Assomption, de Rubens. Les autres grandes églises anversoises telles que St-Jacques, St-André et St-Paul possèdent également des tableaux précieux par Rubens, Van Dyck, Teniers, Snyders, Jordaens, Edelinck et autres maîtres flamands.

Les autres choses intéressant le visiteur sont le tombeau de Rubens dans l'église St-Jean, la maison de ce peintre, la statue de Van Dyck sur le parc, le Palais Royal, un beau et grand Calvaire en marbre sur une rue transversale, l'église St-Charles Borromée avec son admirable façade du 16ème siècle, la Bibliothèque avec sa façade ornée d'une statue du populaire romancier Henri Conscience.

Il faut voir aussi:

L'Hôtel de Ville et, à côté, la maison de Charles-Quint;

Sur le port, le vieux Château-fort de Stene, datant du 13ème siècle, ancien domicile des Romains, et aujourd'hui abritant un musée remarquable;

La maison bleue où naquit en 1599, le peintre Van Dyck, le plus célèbre des artistes flamands après Rubens;

La Place Verte avec ses jolis monuments des grands hommes anversois;

Les magnifiques théâtres flamand et français; ce dernier orné à l'extérieur des statues des grands auteurs classiques;

Le Jardin Zoologique, l'un des plus beaux, avec sa collection d'animaux vivants logés comme ils le sont à l'état naturel;

Le Jardin Botanique, le Musée Plantin qui attire des curieux de toutes les parties du monde;

La Place Léopold, avec la splendide statue du roi premier de ce nom;

La Banque Nationale, superbe édifice, tout près de l'exquis carré de fleurs avec ses jolis bassins ornés de jets d'eau et ses groupes de lions en bronze;

L'Avenue de France, boulevard admirable avec ses quatre rangées d'arbres imposants;

La statue du baron Leys, banquier, près du couvent des Jésuites, immense construction, et d'un splendide parc;

La statue du célèbre maréchal Matzys, dans le parc du même nom;

Le monument de J. T. Loos, bourgmestre d'Anvers, groupe de marbre blanc crème extraordinairement beau;

L'église St-Joseph en briques avec ses exquis autels en or;

Le Palais de Justice également en briques et en pierre grise, long de 400 pieds et large de 250;

L'intéressante foire sur l'Avenue d'Amérique;

La Synagogue juive, le Musée de Rubens, l'Ecole de Commerce, la demeure de l'ingénieur du port, tous superbes bâtiments;

Le Palais de l'Hippodrome, l'admirable Palais des Beaux-Arts où convergent dix des grandes rues d'Anvers;

L'incomparable statue de Neptune, le plus beau des plus beaux monuments, etc., etc.

Le commerce et l'industrie semblent très actifs à Anvers. Les principales industries sont les raffineries, la fabrication des lainages et tapis, les chantiers de constructions navales, les brasseries de bière, les bijouteries. Les tailleurs de diamants anversois ont une grande renommée d'expertise.

Déjà au 7ème siècle la ville avait obtenu un haut degré de prospérité. Au 16ème siècle, elle avait même une population de 200,000 âmes. Les guerres avec l'Espagne et la Hollande endommagèrent fort son commerce presque ruiné par la fermeture de l'Escaut selon les termes du traité de Westphalie (1648). Mais au 19ème siècle sa population renaquit et aujourd'hui Anvers est plus prospère que jamais et sa population est, affirme-t-on, dans les 400,000 âmes.

* * * *

Mardi midi, le 23 juin, après avoir dépensé chacun 56 francs pour une provision de liqueurs douces et fortes devant servir à combattre le mal de mer durant la traversée, nous étions installés confortablement sur le "Lapland" qui devait démarrer à 13 hrs 30.

Nous avions le plaisir de revoir M. et Mme Studer, de New York, qui étaient arrivés sur le même bateau que nous, et qui retournaient eux aussi en Amérique sur le "Lapland". Ils étaient entourés des parents qu'ils allaient quittés, peut-être pour toujours et qui tous avaient les larmes aux yeux.—Le départ était plus triste que l'arrivée...

Nous étions à Southampton (Angleterre) à 6 hrs le lendemain matin. Nous en repartons un peu après midi après avoir pris quelques autres passagers. Le soir nous faisons également escale à Cherbourg (France). Le "Majestic" y est déjà. Notre bateau de 18,500 tonnes ne paraît pas gros à côté de cette immense masse de 52,000 tonnes, car le Majestic est l'un des plus grands transatlantiques en existence.

A 8 heures du soir nous étions en pleine mer et nous ne devions revoir la terre qu'à New York, huit jours après.

Les passagers ne sont pas nombreux sur notre bateau: 38 en 1ère classe, 31 en seconde et une trentaine en troisième, ces derniers pour la plupart de pauvres émigrants po-

lonais et juifs russes qui ont sans doute obtenu l'assurance d'entrer aux Etats-Unis. En deuxième, il y a aussi quelques Allemands qui ont l'espérance d'être admis au pays de la prohibition. Parmi eux se trouvent un fort bel homme de six pieds, ayant perdu un bras et sa fortune dans la guerre, et un autre également d'Allemagne, blessé à une jambe et qui boite. Je me demande comment ils feront pour amadouer les terribles douaniers américains. Mais il paraît que ces derniers sont plus indulgents pour les émigrés sujets de l'ancien kaiser que pour les autres Européens, surtout des races latines.

Le 2 juillet nous accostions au quai de la Red Star Line à New York, après avoir subi les vexantes visites des médecins, pour notre santé, et des douaniers pour nos bagages.

Le soir même, nous étions dans la gare Centrale de New York attendant le train qui allait nous diriger le lendemain dans notre bonne ville de Lewiston que nous avions quittée il y avait près de trois mois.

Nous avons le temps d'aller visiter le musée installé dans la galerie sud de l'immense édifice. C'est l'histoire des chemins de fer aux Etats-Unis. On y voit les premières locomotives et wagons en usage sur les chemins de fer américains, ainsi que toutes les machines actuelles en miniatures. C'est très intéressant et quand vous serez à New York montez-y, cela ne coûte rien, et vous aurez de quoi raconter.

Inutile de dire que nous avions le coeur en joie à la pensée de revoir nos chers foyers, car comme le dit si bien la chanson "Home Sweet Home":

Be it ever so humble,
There is no place like home.

Tout de même, nous avions fait le plus beau voyage de notre vie, sans aucun inconvénient désagréable et favorisé par une température idéale.

Nous avions parcouru à peu près 18,000 milles et avions visité les choses les plus précieuses et les plus historiques du vieux-monde.

Tous ces innombrables chefs-d'oeuvre dont se glorifie le vieux-monde ne sont rien pour moi, cependant en comparaison de ma petite-fille, du charmant et tyrannique bébé que j'allais bientôt serrer entre mes bras.

Les artistes auront beau faire des portraits, peindre toutes sortes de scènes, ils n'arriveront jamais à battre Dieu qui a fait ce chef-d'oeuvre des chefs-d'oeuvres qu'est un beau bébé rose. Ils n'arriveront jamais à faire plus beau que l'habile Nature, surtout celle de notre cher Maine qui n'a guère d'égal au monde pour la magnificence de ses lacs, de ses monts et de ses forêts verdoyantes.

Et il fait bon de constater cela tout en admirant et appréciant les glorieux travaux que nous ont laissés les ancêtres, presque tous pour la plus grande gloire du Maître Suprême, qu'ils n'arriveront cependant jamais à égaler dans la splendeur de ses oeuvres.

Je vous souhaite à tous et toutes cependant d'avoir la bonne fortune, comme nous l'avons eue, de faire une promenade en Europe, avant de mourir.

C'est la plus belle chose que l'on puisse désirer, et ma foi, cela ne coûte pas aussi cher que l'on croit.

J'estime en effet que notre voyage ne nous a guère coûté plus de $1000 chacun et pour $10 par jour, on s'en tire facilement.

En proportion, cela coûte moins cher qu'une promenade au Canada où en quelques jours on engloutit presque tout autant.

M. et Mme Sacré ainsi que le Rév. Père Férir, ne revinrent, eux, qu'une quinzaine de jours après nous.

Pour terminer en riant le long récit de nos pérégrinations là-bas, disons que nous avons vu de bien belles choses et des choses bien anciennes; mais nous avons tout aussi vieux à Lewiston puisque selon les polissons de savants, nos lacs, nos montagnes, nos rochers, nos rivières existent depuis des millions d'années!

Merci à tous et à toutes d'avoir eu la patience de me lire.

BNQ
000 316 170